



Contes Irlandais

Douglas
Hyde



Arbre d'Or



LA VOCATION DE L'ARBRE D'OR

est de partager ses admirations avec les lecteurs, son admiration pour les grands textes nourrissants du passé et celle aussi pour l'œuvre de contemporains majeurs qui seront probablement davantage appréciés demain qu'aujourd'hui.

Trop d'ouvrages essentiels à la culture de l'âme ou de l'identité de chacun sont aujourd'hui indisponibles dans un marché du livre transformé en industrie lourde. Et quand par chance ils sont disponibles, c'est financièrement que trop souvent ils deviennent inaccessibles.

La belle littérature, les outils de développement personnel, d'identité et de progrès, on les trouvera donc au catalogue de l'Arbre d'Or à des prix résolument bas pour la qualité offerte.

LES DROITS DES AUTEURS

Cet e-book est sous la protection de la loi fédérale suisse sur le droit d'auteur et les droits voisins (art. 2, al. 2 tit. a, LDA). Il est également protégé par les traités internationaux sur la propriété industrielle.

Comme un livre papier, le présent fichier et son image de couverture sont sous copyright, vous ne devez en aucune façon les modifier, les utiliser ou les diffuser sans l'accord des ayant-droits. Obtenir ce fichier autrement que suite à un téléchargement après paiement sur le site est un délit. Transmettre ce fichier encodé sur un autre ordinateur que celui avec lequel il a été payé et téléchargé peut occasionner des dommages informatiques susceptibles d'engager votre responsabilité civile.

Ne diffusez pas votre copie mais, au contraire, quand un titre vous a plu, encouragez-en l'achat. Vous contribuerez à ce que les auteurs vous réservent à l'avenir le meilleur de leur production, parce qu'ils auront confiance en vous.

Contes Irlandais
&
Contes Irlandais Modernes
suivi de
Les sept nuits du conteur

Recueillis par Douglas Hyde
Traduits du gaélique par
Georges Dottin & H. Huerre



© Arbre d'Or, Genève, août 2001
<http://www.arbredor.com>
Tous droits réservés pour tous pays

CONTES IRLANDAIS

I LE PRÊTRE ET L'ÉVÊQUE¹

Il y eut un léger différend entre trois fils. C'étaient les fils d'un fermier. L'un d'eux dit qu'il quitterait la maison et qu'il irait dans une île. Un autre se fit prêtre, et le frère aîné resta dans la maison. Le jeune prêtre ne tarda pas à partir pour Baile Athluain², au collège ; il y resta pendant le cours de cinq années, en sorte que son stage fut fini, et qu'il devint régulièrement prêtre. Il fit alors, au collège, ses préparatifs de départ et il dit qu'il allait se rendre chez lui pour voir son père et sa mère.

Il attacha ensemble ses livres dans son sac et il partit pour la ville. Il n'y avait pas de moyens de transport dans ce temps-là, il dut aller à pied. Il marcha tout le long du jour jusqu'à ce que la nuit vînt. Il aperçut une lumière. Il alla dans la direction, et il trouva une grande maison de gentilhomme. Il entra dans la cour et il demanda un abri jusqu'au matin. Le gentilhomme le lui accorda volontiers et le gentilhomme ne savait que faire pour lui être agréable, par suite de l'estime qu'il avait pour lui.

Le prêtre était beau garçon et la fille du gentilhomme se prit, comme tu dirais, d'amour pour lui pendant qu'elle était à apprêter son souper. Il eut un souper de choix. Quand on alla dormir, alors la jeune fille entra dans la chambre où était le prêtre. Elle se mit à lui demander de laisser là l'Église et de l'épouser. Le gentilhomme n'avait pas d'autre fille qu'elle ; la maison devait être à elle entièrement, et elle dit cela au prêtre. Le prêtre dit : « Ne m'expose pas quelle est ton intention, » dit-il, « cela ne sert à rien ; je suis marié déjà avec la Vierge mère et je n'aurai jamais une autre femme, » dit-il. Elle le quitta alors, quand elle eut vu qu'elle ne tirerait rien de bon de lui. Il y avait un plat d'or dans la maison, et quand le jeune prêtre fut endormi, elle revint dans sa chambre et elle mit le plat d'or, sans qu'il le sût, dans son sac, et la voilà repartie.

Quand il fut levé, au matin, il était prêt à se remettre en route. C'était vendredi, jour de jeûne, mais elle prit un morceau de viande et le lui mit dans sa poche sans qu'il le sût. Maintenant, il avait la viande et le plat d'or dans son sac, et mon

¹ Conté par Martin Ruadh O'Ghiollarnâth, petit fermier dans le comté de Galway, recueilli directement de sa bouche et transcrit sans changer un mot.

² Athlone dans le comté de West-Meath.

pauvre homme partit sans manger au matin. Quand il fut éloigné d'un couple de milles sur la route, elle se leva et raconta à son père que l'homme qui était chez lui la nuit dernière était un méchant homme, qu'il avait volé un plat d'or et qu'il était parti avec de la viande dans sa poche; qu'elle l'avait vu la manger et qu'il s'était mis en route au matin. Le père équipa alors un cheval, le suivit, l'atteignit, le prit et le ramena chez lui pour envoyer chercher les *peelers*³. « Je pensais, » dit-il, « que tu étais un honnête homme, et tu es un coquin, » dit-il.

Il fut alors emmené, traduit devant le jury pour être jugé et il fut trouvé coupable. Le père tira du sac le plat d'or et le montra au jury tout entier; on le condamna alors à être pendu. On dit qu'un homme qui avait fait une chose de cette sorte ne méritait que de porter sa tête à la potence et d'être pendu.

Il était monté sur l'échafaud pour être pendu quand il demanda la permission de parler devant l'assemblée. On la lui accorda. Il se leva alors et dit à tout le peuple qui il était et où il allait, et ce qu'il avait fait; comme il était en train d'aller chez lui voir son père et sa mère, et comme il était allé à la maison de ce gentilhomme. « Je ne sache pas avoir rien fait de mal, » dit-il, « mais la fille qu'avait ce gentilhomme est venue me trouver dans la chambre où j'étais couché, et elle m'a demandé de laisser là l'Église et de l'épouser, et je ne pouvais l'épouser, et il est probable que c'est elle qui a mis le plat d'or et le poisson dans mon sac. » Puis il tomba à genoux, et il pria Dieu de leur montrer clairement à tous qu'il n'était pas coupable.

— « Oh! ce n'était pas un poisson qui était dans ta poche, pas le moins du monde, mais de la viande, » dit la fille.

— « C'est de la viande, il est possible, que tu y as mis, mais c'est un poisson que j'y ai trouvé, » dit le prêtre.

Quand les gens entendirent cela, ils dirent d'apporter le sac devant eux, et ils trouvèrent que c'était un poisson au lieu de viande qui y était contenu. Ils condamnèrent alors la jeune fille à être pendue à la place du prêtre.

On la fit alors monter à sa place pour la pendre et quand elle fut sur l'échafaud, sur le point d'être pendue, elle dit au prêtre qui était en bas : « Eh bien, diable, » dit-elle, « tu seras à moi au ciel ou sur terre, » et là-dessus elle fut pendue.

Le prêtre partit ensuite et se rendit chez lui. Quand il fut arrivé chez lui, après quelque temps, il trouva une chapelle et une paroisse et il fut tranquille et content; tous les gens de l'endroit l'estimaient beaucoup, car c'était un brave prêtre dans la paroisse. Il fut ainsi un bon moment quand un jour vint où il alla rendre visite à un grand seigneur qui était dans l'endroit, comme tu irais dans ce

³ « Gendarmes » ainsi appelés du nom de Sir Robert Peel.

jardin-ci⁴, ou un semblable ; et ils étaient en train de se promener dans le jardin, le gentilhomme et lui. Comme il descendait un sentier dans ce petit jardin, il rencontra une dame et quand elle passa auprès du prêtre dans le sentier, elle lui donna de sa main un léger coup sur la mâchoire. C'était la dame qui avait été pendue, mais le prêtre ne la savait pas en vie, mais il pensa que c'était une autre belle femme qui était là.

Elle entra alors dans la serre et le prêtre y entra à sa suite et y fit un bout de conversation avec elle. Et il est probable qu'elle le séduisit par de douces paroles et par des baisers avant qu'il sortît. Quand lui et elle eurent fini et qu'ils se séparaient l'un de l'autre, elle se retourna et elle dit : « Il serait juste que tu me reconnaisse, » dit-elle, « c'est moi la femme que tu as fait pendre. Je t'avais dit ce jour-là que tu serais à moi encore et tu le seras. Je suis venue te trouver maintenant pour te damner. » Puis elle partit hors de sa vue.

Il se désespéra alors, il se dit qu'il était damné pour toujours. Il n'avait pas de repos pendant le cours de la nuit et du jour dans la crainte qu'il avait de la rencontrer de nouveau. Il dit qu'il n'avait plus à avancer ou à reculer, qu'il allait être damné pour toujours. Cette idée le tourmentait jour et nuit. Il partit alors et alla trouver l'évêque, il lui raconta l'histoire, il lui fit sa confession ; il dit qu'il l'avait rencontrée et qu'elle l'avait tenté. Alors l'évêque lui dit qu'il était damné pour toujours et qu'il n'y avait rien au monde à le sauver ou qui fût capable de le sauver. « Il n'y a plus aucun espoir pour moi, » dit alors le prêtre. L'évêque lui dit : « Il n'y a plus aucun espoir pour toi, à moins que tu ne prennes un petit paquet d'aiguilles à batiste, – les plus fines aiguilles du monde – que tu ne prennes un bateau et que tu ne partes sur la mer ; à mesure que tu auras parcouru cent mètres sur la mer, tu jetteras une aiguille hors du bateau. Va alors, » dit-il, « toujours, » dit-il, « jusqu'à ce que tu aies jeté la dernière que voilà. Si tu n'es pas capable de les rassembler toutes en les tirant de la mer et de me les rapporter de nouveau ici, tu seras perdu à jamais. »

– « Eh bien, voilà une chose que je ne pourrai jamais faire c'est plus fort que moi, j'y manquerai. »

Il prit un bateau et les aiguilles, et il partit sur la mer. À mesure qu'il avançait un peu, il jetait une aiguille. Il alla, en sorte qu'il fut loin de la terre et que la dernière aiguille fut jetée par lui. Au moment où la dernière aiguille avait été jetée par lui, les vivres lui manquaient, et il n'avait plus rien à manger. Il passa

⁴ Cette histoire m'était contée dans le beau jardin de M. Reddington Roche à Rye Hill, comté de Galway, et le conteur était un des laboureurs de M. Reddington Roche.

trois jours alors, restant sans un morceau, sans une bouchée, sans une boisson à prendre.

Puis, le troisième jour, il vit la terre ferme au loin. « Je vais aller, » dit-il, « vers la terre ferme là-bas et il se peut que nous y trouvions quelque chose à manger. » Notre homme était en voie de périr ; il alla dans cette direction et il marcha sur la terre ferme. Il passa le temps à marcher depuis douze heures du jour jusqu'à huit heures du soir. Quand la nuit noire fut tombée, il se trouva dans un grand bois ; il aperçut de la lumière dans le bois et il se dirigea de ce côté. Il y avait douze jeunes filles devant lui, et un bon feu auprès d'elles ; et il leur demanda un morceau à manger pour l'amour de Dieu. On lui prépara un morceau à manger. Il eut ainsi un bon souper et quand il eut mangé le souper, il se mit à leur parler et à leur raconter pour quelle raison il avait quitté la ville, ce qu'il avait fait hors du droit chemin et la pénitence que lui avait imposée l'évêque, et comment il avait dû partir sur la mer et jeter les aiguilles.

« Que Dieu te conserve, mon pauvre homme, » dit une des femmes, « elle est dure, la pénitence qui t'a été imposée. »

Il dit : « Je crains de ne jamais revenir, je n'en ai pas l'espoir. Avez-vous quelque nouvelle à me donner du ciel là-haut, où je trouverais quelqu'un qui m'indiquât ce qui pourra me délivrer des péchés que j'ai commis ? »

« Je ne sais pas, » dit une des jeunes filles, « mais on nous dit la messe dans la maison chaque jour de l'année, à midi. Un prêtre vient nous dire la messe et si ce prêtre n'est pas capable de te renseigner, il ne t'arrivera rien de bien jamais. »

Le pauvre prêtre était alors fatigué et il alla se coucher. Eh bien, alors, il était si fatigué qu'il ne pensa pas à se lever et qu'il ne pensa pas au prêtre qui disait la messe dans la maison, en sorte que la messe fut dite et que le prêtre partit. Il se réveilla à ce moment, et demanda à une des femmes si le prêtre était déjà venu. Elle dit qu'il était venu, qu'il avait dit la messe et qu'il était parti. Il fut vivement tourmenté alors et plein d'anxiété au sujet du prêtre.

Alors, de crainte de ne pas s'éveiller le lendemain, il apporta une herse et se coucha sur la herse, de façon, pensait-il, à ce que le sommeil ne pût le prendre. Le sommeil l'accabla si fort après cela, qu'il ne pensa pas à se lever avant que la messe ne fût dite et le prêtre parti, le second jour. Il avait perdu deux jours et les jeunes filles lui dirent que s'il ne trouvait pas le prêtre le troisième jour, il fallait qu'il s'en allât de chez elles. Il sortit alors, et apporta un lit de ronces où il y avait des épines qui lui écorchaient la peau et il se coucha dessus sans sa chemise, dans le coin, et par l'effet des tourments qu'il s'infligeait, il se tint éveillé tout le long de la nuit jusqu'à l'arrivée du prêtre. Le prêtre dit la messe et quand il l'eut dite, et qu'il partait, mon pauvre homme l'aborda et lui demanda de rester, qu'il avait

une histoire à lui conter ; il lui conta alors dans quelle situation il était, et la pénitence qui lui était imposée, et comment il avait quitté le pays, et comment il avait jeté les aiguilles dans la mer derrière lui, et toutes les épreuves par lesquelles il avait passé.

C'était un saint que ce prêtre qui avait dit la messe, et quand il eut entendu tout ce que le prêtre avait à lui raconter : « Demain, » lui dit le saint, « rends-toi dans telle rue, » qui était dans la ville de ce pays-là. « Il y a là une femme, » dit-il, « qui vend des poissons, et le premier que tu saisis, prends-le pour toi. Voici quatre *pence* que te demandera la femme pour le poisson, et c'est quatre *pence* que tu lui donneras ; et quand tu auras acheté le poisson, ouvre-le, et il n'y a pas une seule des aiguilles que tu as jetées dans la mer qui ne soit dans son ventre. Laisse alors le poisson derrière toi. Tout ce dont tu as besoin est dans son ventre. Prends pour toi les aiguilles, mais laisse le poisson. » Le saint partit alors.

Le prêtre alla dans la rue où la femme était à vendre du poisson, comme le saint le lui avait ordonné ; il acheta le premier poisson qu'il saisit, il l'ouvrit, il fit sortir ce qui était dans son ventre et il y trouva les aiguilles comme le lui avait dit le saint. Il les prit et il laissa le poisson derrière lui. Il retourna sur ses pas pour revenir à la maison. Il y passa la nuit jusqu'au matin. Il se leva le lendemain et quand il eut mangé, il dit adieu aux femmes et il partit pour chez lui.

Il marcha alors jusqu'à ce qu'il arrive chez lui. Quand l'évêque qui lui avait imposé sa pénitence apprit qu'il était revenu chez lui, il alla lui rendre visite.

— « Tu es revenu chez toi ? » dit l'évêque.

— « Je suis revenu, » dit-il.

— « Et tu as les aiguilles ? » dit l'évêque.

— « Oui, » dit le prêtre, « les voici. »

— « En vérité, j'ai plus de péchés sur la conscience, » dit l'évêque, « que tu n'en as, toi. »

L'évêque n'eut alors point de repos qu'il n'allât trouver le pape, et il lui raconta quelle pénitence il avait imposée au prêtre, et « je n'espérais pas qu'il revînt jamais, et je croyais qu'il serait noyé, » dit-il.

— « Il faudra que la pénitence que tu as imposée au prêtre, tu te l'imposes à toi maintenant, » dit le pape, « et que tu fasses le même voyage. L'homme est sanctifié, » dit-il.

L'évêque s'en alla et il partit pour le même voyage, et il ne revint chez lui jamais.

II

CONN SE RÉFUGIE AUPRÈS DES CHÈVRES⁵

La Saint-Martin ne passa jamais sans que Conn ne tuât un bœuf ou un mouton. La première femme qu'il avait eue, il la perdit ; il se remaria. Or, la première femme qu'il avait eue n'avait jamais refusé de tuer le bœuf, mais la seconde femme qu'il avait épousée ne voulut à aucun prix tuer le bœuf.

Ils se disputèrent tous les deux ; néanmoins il conduisit le bœuf dans la maison et il le tua malgré elle. Quand le bœuf fut mort : « Que le diable étrangle, » dit la femme, « la première personne qui en mangera un morceau. »

On écorcha le bœuf alors, et on mit un pot-au-feu, pour la Saint-Martin ; elle soigna bien le pot-au-feu aussi longtemps qu'il fut à cuire. Quand il fut cuit, elle le souleva et apporta le pot, et la première chose qu'elle fit fut de plonger la main dans le pot-au-feu, de retirer un morceau de viande et de le mettre dans sa bouche.

Le morceau l'étrangla.

Elle se tenait à l'écart, et la compagnie ne sut pas le moins du monde qu'elle était étranglée. Ils trouvèrent qu'elle était longtemps loin d'eux, sans faire la conversation ; on regarda ce qui la retenait et on la trouva étranglée.

« C'est vrai, » dit Martain, « voilà le souhait accompli : car voici le souhait qu'elle a fait, que la première personne qui mangerait un morceau du bœuf fût étranglée. »

L'histoire se répandit par la ville qu'elle avait réussi sa tâche, on fit la veillée mortuaire et le lendemain on la porta en terre.

Après l'avoir enterrée dans le cimetière, ils revinrent chez eux. Martain et Conn allèrent dans leur maison. Le soir était alors venu, et ils se mirent à souper. Quand ils eurent soupé, et qu'ils allaient se coucher, elle frappa à la porte et elle demanda qu'on la laissât entrer.

⁵ Conté par Mártain O'Ghiollarnáth (en anglais Martin Forde). Il l'avait entendu conter à Sheághan Cannon (Jean Cannon), laboureur. Il est lui-même laboureur et petit fermier, âgé de 45 ans ; il habite le comté de Galway, à environ sept milles d'Athenry. Il ne sait pas l'anglais. Cette histoire est recueillie de sa bouche et transcrite mot pour mot, sans y rien ajouter ni retrancher et sans rien changer.

« Voici la femme que nous avons laissée au cimetière, » dit le fils, « je reconnais sa voix et j'ai peur. »

« Si c'est elle, ne la laisse pas entrer, » dit le père.

« Elle entrerait malgré moi, » dit le fils.

Le fils se leva tout de même et la fit entrer, mais par suite de l'angoisse et de la terreur qu'elle lui causait, il se plaça derrière la porte quand il l'ouvrit, et voici où elle alla après qu'il l'eut laissée entrer : elle remonta dans la chambre jusqu'au père et elle tua le père.

Quand le fils la trouva dans la chambre et qu'il eut entendu le cri que poussait le père, il sortit en courant, il entra dans une maisonnette où étaient des chèvres et un bouc, et il s'y cacha.

Quand elle eut tué le père, elle alla à la poursuite du fils pour le tuer aussi bien que le père, et elle arriva à la porte de la cabane aux chèvres, là où était entré le fils, mais quand elle voulut entrer, le bouc se mit devant elle, il la frappa d'un coup de ses cornes et la mit dehors.

Elle revint pour entrer et le bouc de se mettre à la porte pour lui barrer le chemin, et chaque fois qu'elle faisait une tentative pour entrer, le bouc la frappait de ses cornes pour la chasser de nouveau.

Elle s'attache à cette occupation jusqu'à deux heures de la nuit, et comme il ne lui était pas possible d'entrer, elle dut s'en aller et le fils fut sauvé cette nuit-là.

Quand le jour vint au matin, le fils partit, avec hâte de la fuir, – pour qu'elle ne le trouvât pas – et il passa le jour à se promener jusqu'à la nuit. Quand la nuit tomba, il entra dans la cour d'un fermier et lui demanda un gîte jusqu'au matin. Il l'obtint.

Il avait fini de souper et il pensait à aller coucher, quand arriva à la porte celle qui était à sa poursuite, et elle se mit à cogner à la porte et à demander qu'on la laissât entrer.

« Va dehors, » dit le maître de la maison à un garçon qu'il avait, « et regarde qui est à la porte. »

Le garçon alla dehors et elle le tua.

« Va dehors, » dit-il à la fille, « et regarde qui c'est qui est à la porte. »

La fille alla dehors et elle la tua.

« Ne laisse pas aller dehors une autre personne, » dit Conn, « je sais qui est là. C'est un malin esprit qui est à ma poursuite et elle tuerait le monde si elle le tenait. »

Une grande frayeur s'empara de toutes les personnes qui étaient dans la maison quand elles entendirent cela ; elle était dehors à cogner contre la porte et à y frapper toute sorte de coups. Alors le fermier lâcha dehors une paire de chiens

féroces qu'il avait; les gens de la maison étaient à écouter le bruit du combat pendant la nuit et tous les cris et hurlements qu'ils poussaient en se battant.

Au matin, dès l'aube, on les trouva, elle et les deux chiens, morts à la porte.

Conn eut alors grande honte du mal qu'il avait fait: la fille et le garçon qui étaient morts à cause de lui. Il quitta la maison du fermier, il retourna chez lui et il rencontra une femme sur sa route; elle lui demanda où il allait, il lui raconta qu'il retournait chez lui et qu'il y avait un garçon et une fille de morts à cause de lui. Je crois que c'était sa mère elle-même, qui avait quitté le monde avant ceci, qu'il rencontra alors. Elle lui donna une bouteille et lui dit de retourner sur ses pas et de verser dans la bouche de chacune des deux personnes qui avaient été tuées la nuit d'avant une goutte de ce qui était dans la bouteille et qu'il était possible que cela leur fit du bien.

Il retourna à la maison du fermier et il mit une goutte de la bouteille dans la bouche de la fille et elle se leva, aussi bien qu'elle était auparavant. Il fit alors la même chose au garçon. Puis il quitta le fermier et il alla chez lui à la maison de son père. Il enterra le père et il demeura, lui, dans la maison. Il ne lui arriva aucun mal ni aucun dommage depuis lors.

III

SEÀGHAN TINNCÈAR⁶

C'étaient deux pauvres gens que l'homme et la femme. Lui ne possédait rien au monde que le salaire de ses journées ; il lui fallait aller ici et aller là, et travailler à la journée d'endroits en endroits.

Le commencement de l'automne arriva alors et il entra chez sa femme et lui dit – le nom de sa femme était Eilis. – « Eilis, » lui dit-il, « lève-toi, » dit-il, « et prépare-moi de quoi manger, que j'aille à Cill-Dara⁷ demain. »

Eilis lui apprêta de quoi manger, ce qu'elle avait de meilleur ; elle le lava, le nettoya, elle lui mit une bonne culotte propre et il se trouva prêt à partir ; notre pauvre homme partit et le voilà en route. Il n'avait pas de provision de route, sinon quatre shillings pour sa dépense.

Il alla alors et marcha jusqu'à ce qu'il arrive au haut d'un pont ; là il fit un faux pas et tomba sur le genou. « Ma foi, » dit-il, « que le diable me casse le cou, quand je reprendrai ce chemin ! »

Il partit alors et ne tarda pas à arriver à Cill-Dara ; il fit affaire avec un fermier de l'endroit, et il passa là quatre années sans aller chez lui une seule fois. Il ne demanda pas un demi-penny au fermier, dans le cours de ces quatre années, sinon ce qu'il lui fallait pour se vêtir. Puis, à la fin des quatre ans, il se mit en tête de retourner chez lui. Il avait, par an, cinq livres. Et probablement quand il se mit en tête de partir, il dit au fermier et à la femme du fermier qu'il allait partir au matin. Ils lui donnèrent alors son argent. Il partit alors pour chez lui, il avait quinze livres pour aller chez lui. Il n'avait dépensé que quinze livres pour se vêtir, aussi longtemps qu'il avait été chez le fermier.

Il allait et allait toujours sur la route jusqu'à ce qu'il arrive au carrefour de quatre chemins. Il rencontra un vieillard qui lui demanda la charité.

– « Que Dieu te bénisse, » dit-il.

– « Que Dieu et la Sainte Vierge te bénissent, » dit Seàghan.

– « Tu as été à Cill-Dara ? » dit-il.

– « En vérité oui, » dit Seàghan.

⁶ Jean le Rétameur. Ce conte a été recueilli de la bouche du même Martin Ruadh et transcrit sans y changer un mot.

⁷ Kildare, dans le comté du même nom.

— «Tu as donc de l'argent,» dit-il, «et je te demande la charité au nom de Dieu et de la Sainte Vierge.»

Il lui donna alors la charité, ce fut cinq livres qu'il lui donna.

— «Maintenant, Seâghan,» dit-il, quand il fut sur le point de partir, «je ne veux pas que tu partes sans te donner le salaire de ta peine, pour les cinq livres. Que désires-tu le plus avoir?» dit-il.

— «Quelle que soit la chose que je demanderais,» dit Seâghan, «je voudrais, pour me la procurer, avoir de l'argent dans ma poche quand il me fait défaut et quelle que soit la chose qui me donnerait du désagrément, je voudrais pouvoir l'enfermer dans la bouteille que voilà dans ma main.»

— «Tu obtiendras cela,» dit-il.

Le voilà alors en marche jusqu'à ce qu'il arrive à un autre carrefour et il rencontra un autre pauvre.

— «Que Dieu te bénisse,» dit le pauvre.

— «Que Dieu et la Sainte Vierge te bénissent.»

— «Tu as été à Cill-Dara,» dit le pauvre.

— «C'est bien l'endroit où j'ai été,» dit Seâghan.

— «Si tu reviens de Cill-Dara, tu n'es pas sans argent et je te demande la charité au nom de Dieu et de la Sainte Vierge.»

— «Il ne sera pas long à dépenser, mon argent,» dit Seâghan, «mais voici,» dit-il en mettant la main dans sa poche, «voici cinq livres pour toi.»

Quand il lui eut donné l'argent, le pauvre lui dit : «Je ne veux pas que tu t'en ailles sans te donner le salaire de ta peine, pour les cinq livres, quelle sorte de chose te donnerait le plus de plaisir à posséder?»

— «Quiconque au monde me ferait du mal, je voudrais le mettre dans mon sac, et l'y garder jusqu'à ce que je lui donne la permission de s'en aller ou que je le laisse partir moi-même.» Tu obtiendras cela,» dit-il.

Il partit alors et marcha jusqu'à ce qu'il arrive près de quatre autres routes. Il y avait un autre pauvre devant lui.

— «Ça fait le troisième,» dit Seâghan.

— «Que Dieu te bénisse, Seâghan Tinncear,» dit-il, quand Jean fut arrivé à lui.

— «Que Dieu et la Sainte Vierge te bénissent.»

— «Tu viens de Cill-Dara, Seâghan?» dit-il. «J'en viens, en vérité,» dit Seâghan et il se dit à lui-même : «Il est bizarre que tout le monde me connaisse et que je ne les connaisse pas.»

— «Je te demande la charité au nom de Dieu et de la Sainte Vierge, si tu as quelque argent, toi qui viens de Cill-Dara.»

– « Ma foi, je te donnerai la charité avec mon bonjour. Voilà que j'ai rencontré un couple d'autres gens, et j'ai donné cinq livres à chacun d'entre eux ; voici cinq livres pour toi. »

– « Je ne veux pas, Seâghan, que tu partes sans le salaire de ta peine, et quelle est la chose que tu as le plus grand désir de posséder ? »

– « Ma foi, » dit Seâghan, quand j'étais chez moi, j'avais un pommier derrière la maison dans le jardin et j'étais ennuyé par les gamins qui venaient me voler mes pommes. Je voudrais, puisque je reviens maintenant à la maison, que quiconque, sauf moi-même, mettra la main sur cet arbre, y ait la main prise et qu'il ne puisse s'en aller sans ma permission. »

– « Tu obtiendras cela, Seâghan, » dit-il.

Il marcha alors jusqu'à ce qu'il arrive au pont où il avait fait un faux pas en allant à Cill-Dara, quand il était tombé sur le genou. Qui était là, debout sur le pont, devant lui ? C'était le diable.

– « Qui es-tu ? » dit Seâghan Tinnccêar.

– « Je suis le diable, » dit-il.

– « Et qu'est-ce qui t'a amené ici ? » dit Jean.

– « Voilà : » dit-il, « quand tu as pris ce chemin précédemment, n'as-tu pas dit que si tu reprenais ce chemin, que le diable te casse le cou ? »

– « Je l'ai dit, » dit Seâghan.

– « Eh bien, me voilà venu à ta rencontre pour te casser le cou. »

– « Vois si tu le peux, » dit Seâghan. Le diable s'avança vers lui, et il allait le tuer, quand Seâghan dit : « Allons, va dans mon sac immédiatement et ne m'ennuie pas. » Le diable fut forcé d'entrer dans le sac, car Seâghan avait ce pouvoir-là.

Seâghan marcha alors avec le diable par-derrière, sur son dos, dans le sac. Quand il fut arrivé au premier autre pont, il s'arrêta pour se reposer et il y avait là un couple de femmes en train de laver. « Je vous donnerai cinq livres, mais frappez un bon coup sur mon sac, » dit-il, « avec vos battoirs. » Elles se mirent à frapper. « Le sac est plus dur, » dirent-elles, « que le diable en personne. »

– « C'est le diable en personne qui est dedans, » dit Seâghan, « et tapez dessus. » Elles le frappèrent alors en vérité jusqu'à ce qu'elles en eussent leur content.

Puis il le rejeta sur son dos, il partit et il marcha jusqu'à ce qu'il arrive à une forge. Il entra dans la forge.

– « Je te donnerai cinq livres, » dit-il au forgeron, « mais frappez un bon coup sur mon sac. » Il y avait là un couple de forgerons et ils se mirent à battre le sac. « Ma foi, » dit l'un des forgerons, « ton sac est plus dur que le diable en personne. »

– « C'est le diable en personne qui est dedans, » dit Seâghan, « et tapez dessus »

et frappez-le. » L'un d'eux fit un trou dans le sac par un coup qu'il lui donna et regarda dans le trou, et il vit l'œil du diable dans le trou. Le tisonnier était dans le feu, et il était rouge. Le forgeron le fourra dans le trou en sorte qu'il le mit dans l'œil du diable, et voilà pourquoi le vieux diable a mal aux yeux depuis lors.

Il chargea son sac, alors, quand il eut quitté la forge, et il était en train de cheminer, lorsque le diable se dressa, creva le sac et se sauva. Seâghan arriva chez lui.

Au bout de trois mois, comme Seâghan était chez lui, avec sa femme, le diable vint le trouver de nouveau. « Il faudra venir avec moi, Jean, » dit-il, « fais ta prière » dit-il, « je vais te donner la mort sans merci. »

— « Je vais aller avec toi, » dit Jean, « mais fais-moi grâce jusqu'à demain pour que je prépare tout, et j'irai alors avec toi volontiers. »

— « Je ne te ferai pas grâce un jour ni une heure, coquin. »

— « Je ne te demanderai pas une grâce, » dit Jean, « sinon le temps de me laisser manger une seule pomme de cet arbre. Cueille une pomme pour moi, toi-même, et j'irai avec toi. »

Le vieux diable se dirigea vers l'arbre et prit une branche pour cueillir une pomme, mais il fut fixé à la branche et il ne put s'en détacher. Il resta ainsi à la branche pendant le cours de sept ans.

Un jour où Jean était de nouveau seul au jardin, sans y penser, il alla ramasser des fagots et des brindilles pour Eilis, pour allumer son feu, et quelle fut la branche qu'il lui arriva de casser pour Eilis? Ce fut la branche où était le diable.

Le diable fit un saut en l'air. « Maintenant, Seâghan, » dit-il, « prépare-toi, tu n'iras plus en avant ni en arrière jamais, il te faut venir avec moi sur-le-champ. »

— « Eh bien, j'irai, » dit Seâghan, « j'irai avec toi, » mais voici longtemps que nous nous disputons et il serait juste que nous buvions un coup ensemble. Eilis a une bonne bouteille; entre, que nous en buvions une goutte avant de partir. »

— « Soit, j'irai avec toi, » dit le diable, car le diable avait soif après avoir été sur l'arbre si longtemps. Ils burent à leur soif alors dans la cahute d'Eilis et quand le diable eut vidé la bouteille, il se leva pour prendre Seâghan à la gorge et pour l'étrangler.

— « Allons, va dans la bouteille, » dit Seâghan, « va dedans immédiatement, est-ce que tu crois que tu auras le dessus avec moi? » Le diable fut forcé d'entrer dans la bouteille et il passa sept ans dans la bouteille, sans que Seâghan le laissât partir.

Il arriva maintenant que Eilis eut un enfant — ce fut un fils qu'elle eut — et on eut besoin d'une bouteille pour y mettre une drogue pour Eilis. Quelle fut la bouteille qu'ils prirent? La bouteille où était le diable, et quand ils en ôtèrent le bouchon, voilà le diable parti.

Seâghan était parti chercher un parrain pour son fils. Il rencontra le Fils de Dieu.

– « Que Dieu te bénisse, Seâghan, » dit-il.

– « Que Dieu et la Sainte Vierge te bénissent. »

– « Où vas-tu maintenant, Seâghan ? » dit-il.

– « Je vais chercher un parrain pour mon fils, » dit Seâghan.

– « Me le donnerais-tu et irais-je le tenir sur les fonts ? »

– « Qui es-tu ? » dit Seâghan Tinnccêar.

– « Je suis le Fils de Dieu, » dit-il.

– « Ma foi, sûrement, je ne te le donnerai pas, » dit Seâghan, « tu n'es pas juste ; tu donnes sept fois leur suffisance à des personnes et tu ne donnes pas la moitié de leur suffisance aux autres. »

Le Fils de Dieu s'en alla.

Il rencontra alors le Roi du Dimanche et ils se dirent bonjour l'un à l'autre.

– « Où vas-tu ? » dit le Roi du Dimanche.

– « Ma foi, je vais chercher un parrain pour mon fils. »

– « Me le donneras-tu ? » dit le Roi du Dimanche.

– « Qui es-tu ? » dit Seâghan.

– « Je suis le Roi du Dimanche. »

– « Ma foi ! je ne te le donnerai pas, » dit Seâghan. « Tu n'as qu'un jour par semaine et tu n'es pas capable de faire beaucoup de bien ce jour-là. »

Il le refusa ainsi, et le Roi du Dimanche s'en alla.

Qui rencontrera-t-il alors en s'en allant chez lui ? Le Trépas (Le diable avait eu peur de l'aborder une nouvelle fois et il avait envoyé le Trépas à sa rencontre).

– « Fais ta prière maintenant, Seâghan, » dit le Trépas, « tu es à moi. »

– « Si tu pouvais ne pas me donner la mort maintenant, » dit Seâghan, « avant que j'aie baptisé mon fils. »

– « C'est bien, baptise-le, » dit le Trépas, « qui prendras-tu pour le tenir sur les fonts ? »

– « Je ne vois personne, » dit Seâghan, « qui soit plus fort que toi. C'est toi qui le laisseras vivre le plus longtemps, » dit celui-ci.

Quand le Trépas vit que le fils était baptisé, il donna la mort à Seâghan. Il ne l'aurait pas laissé se moquer de lui⁸.

⁸ J'ai eu cette histoire du même homme qui m'a procuré l'autre. Il y a une autre bonne histoire sur le fils du Rétameur. Ce fils devint médecin et il trompa le Trépas comme son père avait trompé le diable. Je n'ai malheureusement pas cette histoire. Je crains que l'histoire ne soit pas complète ici, mais c'est dans cet état que je l'ai trouvée.

IV
LE CHEVALIER AUX TOURS D'ADRESSE⁹

Il y avait un fermier ou un gentilhomme à la campagne, et celui-ci avait un fils unique. Il vint (le chevalier aux tours d'adresse) le trouver un soir et lui demanda un abri pour lui et les Douze qui l'accompagnaient.

« Je le trouve bien mesquin pour toi, l'abri que j'ai à t'offrir, » dit le fermier, « mais je te le donnerai à toi et à tes Douze. »

Ils trouvèrent prêt un souper, le meilleur qu'il eût, et quand le souper fut terminé, le chevalier demanda aux Douze de se lever et de faire des tours d'adresse devant cet homme pour montrer les hauts faits dont ils étaient capables.

Les Douze se levèrent, ils lui firent des tours d'adresse, et notre homme n'avait jamais vu des tours d'adresse comme ceux-là. « Ma foi, » dit le gentilhomme, maître de la maison, « je préférerais à toutes mes richesses voir mon fils capable d'en faire autant. »

— « Laisse-le moi, » dit le chevalier aux tours d'adresse, « jusqu'au bout d'un an et un jour, et il sera aussi capable que l'un quelconque de ces garçons que j'ai. »

— « Je te le laisserai, » dit le gentilhomme, « pourvu que tu me le rendes à la fin de l'année. »

— « Oh ! je te le rendrai, » dit le chevalier aux tours d'adresse.

Ils eurent à déjeuner, au matin, le lendemain, comme ils étaient sur le point de partir, et le gentilhomme laissa son fils avec eux, et ils restèrent absents un an et un jour.

Au bout d'un an et un jour, ils revinrent chez lui, et son fils en leur compagnie. Il s'attendait à eux ; il leur fit bon accueil et ils eurent une bonne soirée. Quand ils eurent fini de souper, le chevalier aux tours d'adresse dit aux Douze de se lever encore et de faire des tours d'adresse pour le gentilhomme qui leur avait donné à souper. Maintenant, son fils était aussi là, et il était presque aussi capable que l'un quelconque d'entre eux.

— « Il n'est pas encore d'une adresse aussi grande que mes hommes, mais laisse-le moi, » dit le chevalier aux tours d'adresse, « encore un an et un jour. »

⁹ Il a paru une rédaction écourtée de ce conte dans le *Leabhar Sgeulaigheachta*, p. 149-152 ; la traduction française en a été publiée dans les *Annales de Bretagne*, t. IX, p. 115-119.

– « Je le laisserai, » dit celui-ci, « à condition que tu me le rendes au bout d'un an et un jour. » Il dit qu'il le rendrait.

Il partit avec eux, le lendemain, après le repas du matin, et ils restèrent absents encore un an et un jour. Et au bout d'un an et un jour, le gentilhomme vit la compagnie qui revenait vers lui. Il leur donna bonne réception et souper, tout à la joie de les voir de nouveau et son fils avec eux.

Ils mangèrent le souper et quand ils eurent fini de souper, il dit à ses hommes de se lever et de faire des tours d'adresse pour le gentilhomme qui leur avait donné tant de marques de courtoisie. Ils se levèrent, eux treize, et le fils du gentilhomme était le plus habile de tous. Il n'y avait pas d'homme au monde capable de l'emporter sur lui, sinon le chevalier aux tours d'adresse en personne.

Le gentilhomme dit : « Il n'y en a pas un parmi eux qui soit capable de faire des tours d'adresse comme mon fils. »

– « Il n'y a pas, en vérité, » dit le chevalier aux tours d'adresse, « un seul homme capable de le faire, excepté moi, et si tu me le laisses encore un an et un jour, il sera aussi brave et aussi adroit que moi-même. »

– « Ma foi, je le laisserai, » dit le gentilhomme, « je te le laisserai, » dit-il.

Maintenant, il ne demanda pas cette fois-là qu'il le lui rendît, comme il avait fait les autres fois, et il ne mit pas cela dans ses conditions.

Au bout d'un an et un jour, le gentilhomme attendit, dans l'espoir de voir son fils, mais le fils ne vint pas, ni le chevalier aux tours d'adresse. Le père fut alors dans une grande inquiétude en voyant que son fils ne revenait pas à la maison, et il dit : « Quel que soit l'endroit du monde où il est, il faudra bien que je le trouve. »

Puis il partit et il voyagea, en sorte qu'il passa trois nuits et trois jours à marcher. Il arriva alors à un endroit où il y avait une grande demeure, et dehors, en face de la porte, il y avait treize hommes en train de jouer une partie de balle. Il s'arrêta pour regarder jouer les treize hommes, et il y en avait un seul à tenir tête aux douze autres. Puis il alla à l'endroit où ils étaient et vint au milieu d'eux, et c'était son propre fils qui tenait tête aux douze autres.

Il souhaita alors la bienvenue à son père « Oh ! mon père, » dit-il, « tu n'as pas de prise sur moi. Tu n'as pas, » dit-il, « fait tes affaires correctement ; quand tu as fait marché avec lui, tu ne lui as pas demandé de me rendre à toi. »

– « C'est vrai, cela, » dit le père.

– « Maintenant, » dit le fils, « tu ne me verras pas cette nuit, mais on fera de nous treize colombes, et on répandra des grains d'avoine sur le sol, et le chevalier aux tours d'adresse dira que si tu reconnais ton fils parmi elles, tu le prendras. Je ne mangerai pas un seul grain et les autres en mangeront. J'irai ça et là en

donnant des coups de bec aux autres colombes. Tu feras ton choix et tu diras que c'est moi que tu prends. Voilà le signe que je te fais connaître, de manière à ce que tu me reconnaises parmi les autres colombes, et si tu me choisis bien, je serai à toi cette fois.»

Le fils le quitta alors; le père entra dans la maison et le chevalier aux tours d'adresse lui souhaita la bienvenue. Le gentilhomme dit qu'il était venu pour demander son fils, puisque le chevalier ne le lui avait pas ramené à la fin de l'année.

— «Tu n'as pas mis cela dans le marché,» dit le chevalier, «mais puisque tu viens d'aussi loin pour demander ton fils, il faudra que lu l'aies, si tu peux le choisir.» Il le conduisit alors dans la maison jusqu'à une chambre où il y avait treize colombes; il lui dit de faire son choix parmi les colombes, et que si c'était son fils qu'il choisissait, il pourrait le garder. Toutes les colombes picoraient les grains d'avoine sur le sol, sauf une seule qui passait à côté et donnait des coups de bec aux autres. Le gentilhomme choisit celle-là.

— «Tu as gagné ton fils,» dit le chevalier.

Ils passèrent cette nuit-là ensemble; le gentilhomme partit avec son fils le lendemain et ils quittèrent le chevalier aux tours d'adresse. Comme ils retournaient chez eux alors, ils arrivèrent à une grande ville, où il y avait une foire, et quand ils furent entrés dans la foire, le fils demanda à son père d'acheter une corde et de faire un licou pour lui.

— «Je me transformerai en étalon,» dit-il, «et tu me vendras sur cette foire. Le chevalier aux tours d'adresse viendra t'aborder sur la foire — il est à ta poursuite maintenant — et il m'achètera à toi. Quand tu toucheras l'argent, ne donne pas le licou, mais garde-le par-devers toi, et il m'est possible de revenir vers toi, mais il faut garder le licou.»

Le fils se transforma alors en étalon et le père prit le licou et le lui mit. Il le tira alors sur la foire, et il y avait peu de temps qu'ils étaient là, quand le chevalier aux tours d'adresse vint et lui demanda combien il faisait l'étalon.

— «Trois cents livres,» dit le gentilhomme.

— «Je te les donnerai,» dit le chevalier aux tours d'adresse (il lui aurait donné n'importe quoi dans l'espoir de reprendre le fils, car il savait bien que c'était lui qui était l'étalon).

— «Je te le donnerai pour cette somme,» dit le gentilhomme, «mais je ne te donnerai pas le licou.»

— «Il serait juste de donner le licou,» dit le chevalier.

Le chevalier partit alors et l'étalon avec lui, et le gentilhomme se mit en route pour aller chez lui. Mais il était à peine sorti de la foire que son fils le rejoignit.

– « Père, » dit-il, « je vais te rester aujourd'hui, mais il y a une foire dans tel endroit, demain, et nous irons. »

Le lendemain, comme ils allaient à l'autre foire, le fils dit « Je me transformerai en étalon et le chevalier aux tours d'adresse reviendra m'acheter. Il te donnera de moi tout l'argent que tu demanderas, mais mets dans le marché que tu ne lui donneras pas le licou. » Ils se dirigèrent vers la foire alors ; il fit de lui un étalon, le père lui mit le licou, et il y avait peu de temps qu'il était là, arrêté, quand le chevalier aux tours d'adresse vint à lui et lui demanda combien il faisait l'étalon.

– « Six cents livres, » dit le gentilhomme ; « je te le donnerai, » dit-il, mais je ne te donnerai pas le licou. »

– « Il serait juste de donner le licou par-dessus le marché, » dit le chevalier, mais il ne l'obtint pas.

Le chevalier aux tours d'adresse partit alors, et l'étalon avec lui, et le gentilhomme se mit en route pour aller chez lui, mais il n'était pas rendu à la douane, au sortir de la foire, que le fils le rejoignit.

« C'est bien, père, » dit-il, « cette fois-ci nous avons gagné, mais je ne sais pas ce que demain nous réserve. Il y a une foire à tel endroit et nous nous y dirigerons. »

Ils allèrent ainsi à la foire le lendemain et le fils se transforma en étalon, et le père lui mit un licou, et il y avait peu de temps qu'il était arrêté sur la foire, quand le chevalier aux tours d'adresse revint à lui. Le chevalier lui demanda combien il faisait ce bel étalon qu'il tenait par le licou.

– « J'en demande neuf cents livres, » dit le gentilhomme. Il ne croyait pas qu'il lui en donnerait cette somme. Mais aucune somme n'aurait empêché le chevalier d'acheter l'étalon. « Je te le donnerai, » dit-il. Il mit la main à sa poche et lui donna les neuf cents livres et il prit l'étalon de l'autre main et il partit si vite que le gentilhomme oublia de mettre dans son marché qu'il lui rendit le licou.

Il resta, espérant que son fils reviendrait, mais il ne revint pas. Il abandonna tout espoir alors et il dit qu'il ne lui servait à rien de l'attendre, et qu'il ne reviendrait jamais.

Le chevalier aux tours d'adresse conduisit alors le fils avec lui, et lui fit subir toute sorte de tourments et de mauvais traitements ; il ne le laissait à table avec personne pour manger de la nourriture, mais il le tenait alors à l'attache, et le jour où il laissait sortir les autres guerriers, il ne le laissait pas aller avec eux. Il fut quelque temps dans cette situation, et le chevalier aux tours d'adresse lui faisait subir des affronts et lui infligeait toute sorte de tourments.

Il arriva que le chevalier aux tours d'adresse partit ce jour-là de chez lui, et le laissa attaché à la plus haute fenêtre de la maison, dans un endroit où il n'avait

rien à prendre, et il était lié ainsi tout en haut. Quand tous les hommes furent alors partis et qu'il n'y eût plus sur la cour que lui et la fille, il demanda à la fille de l'eau à boire au nom de Dieu. La fille dit qu'elle craignait que si son maître la surprenait, il ne la mît à mort.

— « Personne au monde n'en entendra jamais parler, » dit-il, « n'aie pas la moindre crainte, ce n'est pas moi qui le lui raconterai. »

Elle lui donna alors de l'eau à boire, et quand il eut mis sa tête dans l'eau en buvant l'eau, il se transforma en anguille et descendit dans la cruche. Il y avait à côté de la porte un petit ruisseau qui coulait se jeter dans la rivière et elle jeta dans le ruisseau tout ce qui restait dans sa cruche. Il partit alors sous la forme d'une anguille dans la rivière, se dirigeant vers chez lui.

Quand le chevalier aux tours d'adresse arriva chez lui, il monta voir l'homme qu'il avait laissé lié et il ne le trouva pas là devant lui. Il demanda à la fille si elle avait remarqué qu'il s'échappait ou si elle avait remarqué quelque chose qui lui eût permis de s'échapper. La fille dit qu'elle n'avait rien remarqué, mais qu'elle lui avait donné une goutte d'eau.

— « Et où as-tu mis ce qui te restait ? » dit-il.

— « Je l'ai jeté dans le ruisseau, » dit-elle.

— « Il est parti sous la forme d'une anguille dans la rivière, » dit-il, « apprêtez-vous, » dit-il aux douze guerriers, « que nous le poursuivions. »

Ils se transformèrent en douze loutres et ils se mirent à sa poursuite dans la rivière, mais comme ils étaient sur le point de l'atteindre dans la rivière, il s'éleva de la rivière dans l'air sous la forme d'un oiseau.

Quand ils s'aperçurent qu'il était parti de la rivière, ils se transformèrent en douze faucons, ils partirent à la poursuite de l'oiseau — c'était en alouette qu'il s'était transformé — et ils allaient l'atteindre.

Quand il s'aperçut qu'ils le serraient de près et qu'il n'était pas capable de leur échapper, il eut grand peur. Il y avait une femme en train de vanner dans un champ nu. Il descendit du haut des airs, cessant d'être oiseau, tout près de l'avoine et se transforma en grain d'avoine.

Ils descendirent après lui, et ils se transformèrent en douze dindes (le chevalier était devenu un dindon). Ils se mirent alors à manger l'avoine et ils pensaient l'avoir mangé, lui, mais il n'en était rien. Ils avaient mangé l'avoine en sorte qu'ils étaient près d'être rassasiés.

Quand il eut estimé qu'ils en avaient mangé tout leur content et qu'ils n'étaient pas capables d'en manger davantage, il se leva, se changea en renard et tordit le cou aux douze dindes et au dindon.

CONTES IRLANDAIS

Il lui fut loisible alors d'aller chez lui trouver son père, quand ils furent tous morts. Et voilà la fin du chevalier aux tours d'adresse.

V
LE GARÇON QUI AVAIT ÉTÉ LONGTEMPS
SUR [LE SEIN DE] SA MÈRE¹⁰

Il y a longtemps de cela, il y avait un couple d'époux qui s'appelaient Pâdraig et Nuala nî Chiarachâin. Ils étaient mariés depuis vingt et un ans sans avoir un enfant et ils avaient un grand chagrin parce qu'ils n'avaient pas d'héritier à qui laisser leurs biens. Ils avaient deux acres de terre, une vache et une paire de chèvres, et ils se figuraient qu'ils étaient riches.

Un soir, une fois, Pâdraig rentrait chez lui, venant de chez un de ses amis, et comme il arrivait à la hauteur de l'ancien cimetière, un vieillard en sortit et dit : « Que Dieu te bénisse ! »

– « Que Dieu et la Sainte Vierge te bénissent ! » dit Pâdraig.

– « Qu'est-ce qui te cause de la peine ? » dit le vieillard.

– « Pas grand-chose, en vérité, » dit Pâdraig, « je ne serai pas longtemps en vie, et je n'ai ni fils ni fille qui pleure ma fin quand j'aurai trouvé la mort. »

– « Il est possible que tu ne sois pas ainsi, » dit le vieillard. « Hélas ! je le serai, » dit Pâdraig ; « je suis marié depuis vingt et un ans et il n'y a pas encore d'apparence. » « Crois-en ma parole, que ta femme aura un fils, dans trois trimestres à partir de ce soir. » Pâdraig alla chez lui, très joyeux, et raconta l'histoire à Nuala.

– « Bah ! ce vieillard n'était qu'un imbécile, qui s'est moqué de toi, » dit Nuala.

– « Le temps est un grand maître¹¹, » dit Pâdraig.

Ce fut bien et ce ne fut pas mal ; avant que la moitié de l'année ne fût écoulée, Pâdraig vit que Nuala allait lui donner un héritier et il en eut un grand orgueil. Il se mit à mettre la ferme en ordre et à tout apprêter pour le jeune héritier. Le jour où Nuala tomba en mal d'enfant, Pâdraig était en train de planter un jeune arbre devant la porte de la maison. Quand la nouvelle lui vint que Nuala avait un fils, il eut tant de joie qu'il tomba mort d'une maladie de cœur.

Nuala eut beaucoup de peine et elle dit au petit enfant : « Je ne t'écarterai pas de mon sein avant que tu ne sois capable de déraciner l'arbre que ton père plantait quand il a trouvé la mort. »

¹⁰ D'un homme nommé Blâca (Blake), près de Baile an rôba (Ballinrobe) dans la comté de Mayo.

¹¹ Mot à mot : « Le temps est un bon conteur d'histoires. »

On appela le petit enfant Pâidîn, et la mère lui donna le sein jusqu'à ce qu'il fût âgé de sept ans. Alors, elle le conduisit dehors pour voir s'il serait capable d'arracher l'arbre. Mais il n'en fut pas capable. Cela ne découragea pas du tout la mère, elle le fit rentrer, et elle lui donna le sein encore sept autres années et il n'y avait pas dans le pays un garçon capable de rivaliser avec lui pour le travail.

Au bout des quatorze ans, sa mère le conduisit dehors pour voir s'il serait capable d'arracher l'arbre, mais il n'en fut pas capable, car l'arbre était en bonne terre et croissait beaucoup.

Cela ne découragea pas la mère. Elle lui donna le sein sept autres années et au bout de la dernière année, cette fois, il était aussi grand et aussi fort qu'un géant.

La mère le conduisit dehors et dit : « Si tu n'es pas capable d'arracher cet arbre maintenant, je ne te donnerai pas une autre goutte de lait. » Pâidîn cracha dans ses mains et saisit le pied de l'arbre. Au premier effort qu'il fit, il ébranla la terre à une distance de sept perches de chaque côté, et, au second effort, il déracina l'arbre et il enleva environ vingt tonnes de terre avec lui.

— « Tu es l'amour de mon cœur, » dit la mère, « tu es digne de vingt et un ans de sein. »

— « Mère, » dit Pâidîn, « tu as travaillé dur pour me donner à manger et à boire depuis que je suis né, et voici le moment pour moi de faire quelque chose pour toi dans tes vieux jours. Voici le premier arbre que j'ai arraché et je m'en ferai un bâton. »

Alors il prit une scie et une hache et il coupa l'arbre, laissant environ vingt pieds depuis le bas et il y avait un nœud aussi grand que la plus grande des tours rondes qui étaient en Irlande en ce temps-là. Cette canne avait plus d'une tonne de pesanteur quand elle eût été arrangée par Pâidîn.

Le lendemain matin, Pâidîn saisit son bâton, dit adieu à sa mère et partit pour chercher à se mettre en service. Il marcha jusqu'à ce qu'il arrive au château du roi de Leinster. Le roi lui demanda ce qu'il voulait.

— « Je voudrais de l'ouvrage si c'est ton bon plaisir, » dit Pâidîn.

— « As-tu un seul métier ? » dit le roi.

— « Je n'en ai pas, » dit Pâidîn, « mais je puis faire n'importe quel ouvrage qu'un homme puisse jamais faire. »

— « Je vais faire un marché avec toi, » dit le roi : « Si tu peux faire tout ce que je t'ordonnerai pendant six mois, je te donnerai ton poids d'or et ma fille en mariage, et si tu ne peux pas tout faire, tu perdras la vie. »

— « Je suis satisfait de ce marché, » dit Pâidîn.

– « Entre dans la grange, et bats de l'avoine pour les vaches jusqu'à ce que ton premier repas soit prêt. »

Pàidîn entra et prit le fléau ; mais le fléau n'était qu'un fétu dans la main de Pàidîn et il se dit à lui-même : « Mon bâton vaut mieux que cette affaire-là. » Il se mit à battre avec son bâton et il ne fut pas long à battre tout ce qu'il y avait dans la grange. Il sortit alors dans le jardin et se mit à battre les tiges d'avoine et de froment en sorte qu'il fit tomber des averses de grains sur la terre. Le roi sortit et lui dit : « Retiens ta main, te dis-je, ou tu vas me ruiner. Va porter aux domestiques deux seaux d'eau de ce lac là-bas, et la bouillie d'avoine sera assez refroidie quand tu reviendras. » Pàidîn regarda et il vit deux grands barils vides, au pied du mur. Il les saisit, un dans chaque main, il alla au lac et il les porta pleins derrière la porte du château. Le roi fut étonné quand il vit venir Pàidraig et il lui dit : « Entre, la bouillie d'avoine est prête pour toi. » Pàidîn entra et le roi alla trouver le Dall glic¹² qui était chez lui. Et il lui raconta le marché qu'il avait fait avec Pàidîn, et il lui demanda ce qu'il serait juste de donner à faire à Pàidîn. « Dis-lui de descendre dessécher le lac, et qu'il fasse cela avant que le soleil ne se couche, ce soir. »

Le roi appela Pàidîn et lui dit : « Dessèche ce lac, là-bas, et que cela soit fait par toi, avant que le soleil ne se couche ce soir. »

– « Très bien, » dit Pàidîn, « mais où mettrai-je l'eau ? »

– « Mets-la dans la grande vallée qui est près du lac, » dit le roi. Il n'y avait entre le lac et la vallée qu'une digue et les gens en faisaient un sentier. Pàidîn prit un seau, un pic et une bêche, et se dirigea vers le lac. Le fond de la vallée était à la même profondeur que le fond du lac. Pàidîn entra dans la vallée et fit un trou dedans jusqu'au fond du lac. Alors il mit sa bouche sur le trou il aspira longuement et ne laissa pas une goutte d'eau, poisson, bateau, dans le lac qu'il n'attirât par-dérrière à travers son corps, et dans la vallée. Puis il ferma le trou.

Quand le roi regarda en bas, il vit le lac aussi sec que le creux de ta main et Pàidîn ne fut pas long à venir vers lui, et il lui dit : « Cet ouvrage est fini ; que vais-je faire pour toi maintenant ? »

– « Tu n'as plus rien à faire aujourd'hui, mais tu auras beaucoup à faire demain. » Cette nuit-là, le roi envoya chercher le Dall glic, et lui raconta de quelle manière Pàidîn avait desséché le lac, il dit qu'il ne savait quoi lui donner à faire.

– « Je connais une chose qu'il ne sera pas capable de faire ; demain matin, écris à ton frère à Galway et dis-lui de te donner quarante tonnes de froment, et qu'elles soient rendues ici au bout de vingt-quatre heures. Donne-lui la vieille jument

¹² L'aveugle savant et rusé.

et la charrette et tu peux être sûr qu'il ne reviendra pas.» Le lendemain matin, le roi appela Pàidîn, et lui donna la lettre, et lui dit : « Prends la jument et là charrette et va à Galway. Donne cet écrit à mon frère et dis-lui de te donner quarante tonnes de froment, et sois de retour ici au bout de vingt-quatre heures. »

Pàidîn prit la jument et la charrette et se mit en route. La jument n'était pas capable de faire plus de quatre milles à l'heure. Pàidîn attacha la jument sur la charrette, mit le tout sur son épaule et en route, par collines et vallées, jusqu'à ce qu'il arrive à Galway. Il donna la lettre au frère du roi, prit le froment et le mit sur la charrette. Quand il eut mis la jument sous la voiture, son dos se sépara en deux moitiés. Pàidîn mit le froment dans la grange. Quand les habitants du château furent allés se coucher, Pàidîn se rendit au port et ne laissa pas un câble sur les vaisseaux sans l'emporter. Alors il creusa sous la grange, attacha les câbles tout autour et en route ! et la grange et tout ce qu'il y avait dedans, sur son dos. Il alla par collines et vallées et ne s'arrêta que pour déposer la grange devant le château du roi, avec les canards, les poules et les oies qui étaient dans la grange. Le matin, de bonne heure, le roi regarda de sa chambre et que vit-il ? La grange de son frère. « Mon âme loin du diable ! » dit le roi, « voici l'homme le plus merveilleux du monde. » Il se dirigea de ce côté et trouva Pàidîn le bâton à la main, debout tout auprès de la grange. « M'apportes-tu le froment ? » dit le roi.

— « Je l'ai apporté, » dit Pàidîn, « mais la vieille jument est morte. » Il raconta alors au roi tout ce qu'il avait fait depuis qu'il était parti jusqu'à ce qu'il fût revenu.

Le roi ne savait que faire ; il alla trouver le Dall glic et lui dit : « Si tu ne m'indiques pas une chose que cet homme ne soit pas capable de faire, je te couperai la tête. » Le Dall glic réfléchit un moment et dit : « Dis-lui que ton frère est en enfer et que tu aimerais à le voir, et dis-lui de te l'amener, que tu puisses le voir ; quand ils le tiendront, en enfer, ils ne le laisseront pas revenir. »

Le roi appela Pàidîn et lui dit : « Un mien frère est en enfer ; amène-le moi, que je puisse le voir. »

— « Comment reconnaîtrai-je ton frère parmi les autres gens qui sont dans cet endroit-là ? » dit Pàidîn.

— « Il a une longue dent droit au milieu de la mâchoire supérieure, » dit le roi.

Pàidîn cracha sur son bâton, se mit en route et il ne fut pas long à arriver à la porte de l'enfer. Il frappa à la porte un coup qui l'enfonça au milieu des diables et il entra après. Quand Belzébuth le vit venir, la crainte le prit ; il lui demanda ce qu'il désirait de lui.

— « C'est le frère du roi de Leinster que je désire, moi, » dit Pàidîn.

– « Trie-le dans le tas, » dit Belzébuth.

Pàidîn regarda mais il trouva plus de quarante hommes qui avaient une longue dent droit au milieu de la mâchoire supérieure.

– « De crainte que je n'aie pas le bon, » dit Pàidîn, « je vais emmener le tout avec moi, et le roi pourra trier son frère dans le tas. »

Il poussa les quarante devant lui et ne s'arrêta pas qu'il ne fût arrivé devant le château du roi. Alors il appela le roi et lui dit :

– « Trie ton frère parmi les hommes que voilà. »

Quand le roi regarda et qu'il vit les diables avec des cornes, il eut peur, il cria après Pàidîn et lui dit :

– « Renvoie-les. »

Pàidîn se mit à les frapper avec son bâton, en sorte qu'il les renvoya en enfer. Le roi alla trouver le Dall glic et lui raconta ce qu'avait fait Pàidîn et lui dit :

– « Tu ne peux m'indiquer une chose qu'il ne soit pas capable de faire et tu perdras la vie demain matin. »

– « Accorde-moi une autre tentative, » dit le Dall glic, « et le Connacien ne sera pas longtemps en vie. Demain matin, dis-lui de dessécher la source qui est devant le château, aie des hommes tout prêts, et quand tu le sauras à la source, dis aux hommes de lui jeter sur la tête la pierre meulière qui est au pied du mur et elle le tuera. »

Le lendemain matin, le roi appela Pàidîn et lui dit : « Va dessécher la source qui est devant le château, et quand tu auras fait cela, je t'apporterai un chapeau neuf; il est bien mesquin le vieux bonnet que tu as là. »

Le roi avait des hommes prêts à tuer le pauvre Pàidîn, s'ils le pouvaient. Pàdraig alla au bord de la source, il se coucha à plat ventre, et se mit à aspirer l'eau dans sa bouche et à la rejeter par-derrière, de sorte que la source devenait presque sèche. Il y avait au fond de la source un petit endroit qui n'était pas desséché et Pàdraig descendit pour le dessécher. Les hommes vinrent avec la grande pierre meulière et la jetèrent sur la tête de Pàidîn. Le trou qui était au centre de la pierre était juste aussi grand que la tête de Pàidîn, et il pensa que c'était le chapeau neuf que le roi lui jetait, et il s'écria : « Je te remercie, maître, pour le chapeau neuf. » Puis il monta avec la pierre meulière sur la tête. Il était très fier de son chapeau neuf. Le roi fut étonné, ainsi que tous les autres, quand ils virent Pàidîn avec la pierre meulière sur la tête.

Le roi reconnut qu'il n'y avait rien de bon pour lui à donner quelque autre chose à faire à Pàidîn, et il lui dit : « C'est toi le meilleur serviteur que j'aie jamais eu; je n'ai pas autre chose à te faire faire; viens avec moi que je te donne ton

salaire. Ma fille n'est pas assez âgée pour se marier, mais quand elle aura vingt et un ans d'âge, tu pourras l'avoir. »

— « Je n'ai pas besoin de ta fille, » dit Pâidîn.

Le roi le conduisit au trésor, où il y avait beaucoup d'or et lui dit : « Ôte ton chapeau neuf et entre dans la balance. »

— « En vérité, je n'ôterai pas mon chapeau, tu me l'as donné, » dit Pâidîn, « il serait aussi bon de ta part de m'ôter ma culotte. »

Il n'y avait pas assez d'or pour faire contrepoids au chapeau de Pâidîn et le roi le régla en lui donnant deux sacs d'or. Pâidîn mit chacun d'eux sous une aisselle, saisit son bâton, le chapeau neuf sur la tête, et en route ! par collines et vallées jusqu'à ce qu'il arrive chez lui.

Quand les gens du village virent arriver Pâidîn avec une pierre meulière sur la tête, ils s'étonnèrent grandement ; mais quand la mère vit les deux sacs d'or, peu s'en fallut qu'elle ne tombât morte de joie. Pâidîn commença à jeter les fondations d'une belle maison pour lui-même et pour sa mère. Il mit en quatre morceaux le chapeau neuf et en fit les pierres d'angle de la maison. Il conserva sa mère, dans la situation d'une grande dame, jusqu'à ce qu'elle mourût de vieillesse, et il mena lui-même une bonne vie dans l'amour de Dieu et du prochain.

VI
CARBAD CRUAIDH, COS LUATH,
IOSGAD LÂIDIR ET GIOLLA GAN SÛLIBH¹³

Dans l'ancien temps, il y a longtemps de cela, il y avait une vieille femme qui demeurait dans un village auprès du lac Measg. Elle était mariée depuis des années sans avoir d'enfants. Un soir, une fois, elle alla chercher un pot d'eau à une petite fontaine qui était au pied d'un buisson, à côté de la route, près de la maison. Quand elle eut rempli le pot, elle vit une vieille femme assise sur une branche du buisson, et qui était en train de se peigner la tête au-dessus de la fontaine.

— « En vérité, » dit Mâire Ruadh (c'était le nom de la femme), « il serait juste que tu prennes un autre endroit pour te peigner la tête sans salir la fontaine. »

— « Mâire, » dit la vieille femme, « j'ai fait cela pour te faire parler, il y a longtemps que je cherche à parler avec toi. »

— « Qu'as-tu à me dire ? » dit Mâire Ruadh.

— « Tu es mariée depuis longtemps sans avoir d'enfants, toi et ton époux vous êtes âgés, et il est possible que tu sois heureuse d'avoir un enfant. »

— « Il n'y a rien au monde que je préférerais, » dit Mâire Ruadh ni Chiarbhâin.

— « Dans neuf mois, à partir de ce jour, tu auras des enfants, » dit la vieille femme, « et qui étonneront le monde, mais ne raconte à personne que tu m'as vue. »

Il est pénible pour une femme de garder un secret ; mais Mâire Ruadh garda ce secret-là, quoiqu'il s'en fallut de peu qu'il ne l'étouffât ; au bout de neuf mois, elle fut prise du mal d'enfants ; dans le même temps, Diarmuid, son mari, fut atteint d'une maladie de cœur et tomba mort, mais Mâire ne connut pas la mort de Diarmuid, car elle était très malade, et les femmes qui la servaient craignirent que la mauvaise nouvelle ne la minât. Vers le milieu de la nuit, les servantes entendirent un grand cri et elles coururent dehors pour voir quelle était la cause de ce cri. Elles ne virent rien, mais quand elles revinrent, Mâire Ruadh avait eu quatre fils. Les servantes s'étonnèrent grandement, ainsi que tous les gens qui

¹³ C'est un homme nommé Doimnic OCathasaigh de Câtair-na-Mart qui a raconté cette histoire à Prôinsias OConchubhair de B'Îathluain, de qui je l'ai obtenue.

étaient dans le village. Mais quand les femmes allèrent pour laver les enfants, leur étonnement fut encore plus grand. Elles crurent d'abord qu'il y en avait un qui n'avait pas d'yeux, mais elles virent bientôt qu'il avait un petit œil par-derrière la tête et qu'il n'avait pas d'œil du tout sur le front.

Les frères grandirent, mais il ne poussa pas une dent dans la gencive de l'un d'entre eux, quoique sa gencive fût aussi dure que du fer et les gens l'appelèrent Carbad Cruaidh (Gencive-Dure). Un autre d'entre eux avait les pieds si légers, qu'il ne laissait pas un lièvre dans les environs sans l'attraper, et les gens l'appelèrent Cos Luath (Pied-Léger). Le troisième frère avait le jarret si fort qu'il renversait d'un coup une muraille, et les gens l'appelèrent Iosgad Lâidir (Jarret-Fort). Tels étaient les noms qu'avaient les quatre enfants de Mâire Ruadh : Carbad Cruaidh (Gencive-Dure), Cos Luath (Pied-Léger), Iosgad Lâidir (Jarret-Fort) et Giolla gan Sûilibh (Garçon-sans-yeux).

En ce temps-là, Tomâs Fuilteach (Le Sanglant) de Bûrca demeurait dans un château sur le lac Measg ; il est sûr qu'il avait un pouvoir magique et qu'il avait tué un grand nombre de nobles du pays. Un jour, une fois, Tomâs Fuilteach et ses deux frères traversaient le village où demeurait Mâire Ruadh, et il vit les quatre frères. « Quel est ton nom, mon garçon ? » dit-il.

— « Carbad Cruaidh, » dit le garçon.

— « Pour quelle raison t'a-t-on donné ce nom ? » dit Tomâs Fuilteach.

— « Parce qu'il ne m'a jamais poussé de dent dans la gencive, et qu'elle est aussi dure que du fer, » dit le garçon.

— « Vois si tu peux briser mon bâton avec ta gencive ? » dit Tomâs Fuilteach, et il lui passa son bâton.

Carbad Cruaidh prit le bâton dans sa bouche et le mit en pièces, puis il en coupa les morceaux en plusieurs autres, en sorte qu'il fit vingt morceaux du bâton.

— « Sur ma conscience ! » dit Tomâs Fuilteach, « il n'est pas menteur, ton nom, Carbad Cruaidh. Quel est ton nom à toi ? » dit-il alors au deuxième garçon.

— « Iosgad Lâidir, » dit celui-ci.

— « Pour quelle raison t'a-t-on donné ce nom, mon fils ? »

— « Parce que je puis renverser un mur de pierre d'un coup de mon jarret. »

— « Vois si tu peux renverser ce mur que voici à côté de la route, » dit Tomâs Fuilteach.

— « Je le puis très bien, » dit le garçon, « mais si je le renversais, ma mère me frapperait. »

— « Je me porte caution qu'elle ne lèvera pas la main sur toi, » dit Tomâs Fuilteach.

Il alla au mur alors et lui donna un coup de son jarret qui en renversa plus d'une perche.

— « Sur ma parole, il n'est pas menteur, Iosgad Lâidir, le surnom qu'on t'a donné, » dit Tomâs Fuilteach, puis il demanda au troisième garçon quel nom il avait.

— « Cos Luath, » dit le garçon.

— « Pour quelle raison as-tu obtenu ce nom ? »

— « Parce qu'il n'y a pas de lièvre à la distance de vingt milles que je ne puisse attraper. »

— « Est-ce que tu pourrais faire la course avec mon cheval ? » dit Tomâs Fuilteach.

— « Je le pourrais et je ne serais pas long à le laisser derrière moi, » dit Cos Luath.

— « Nous verrons cela, » dit celui-ci ; « il y a six milles jusqu'au carrefour et si tu y vas et en reviens avant moi, je te donnerai sept acres de terre sans fermage, pendant toute ta vie, et si je suis revenu avant toi, je te frapperai jusqu'à ce que j'en sois fatigué. »

— « Marché fait, » dit Cos Luath.

Ils partirent tous deux à pleine course, mais Cos Luath fut au carrefour avant que Tomâs Fuilteach fût à moitié chemin. Quand il eut rejoint Cos Luath, il lui dit : « Tu as gagné le pari, nous allons revenir. »

Quand ils furent revenus, il demanda à l'autre garçon quel nom il avait.

— « Giolla gan Sûilibh, » dit celui-ci ; « ne vois-tu pas que je n'ai pas d'yeux comme un autre, mais que j'ai un petit œil perçant par-dérrière la tête, et avec lui je puis voir ce qui se passe à vingt milles de moi. Je vois maintenant un homme qui se noie sur le bord du lac. »

— « Il est possible que j'aie le temps de le sauver, » dit Cos Luath, et le voilà, parti, et aussi sûr que tu es en vie, il eut le temps de sauver l'homme.

Un jour, une fois, un grand nombre de gentilshommes étaient au château du lac Measg, et ils étaient là pour chasser. Tomâs Fuilteach le fit savoir à Carbad Cruaidh, Iosgad Lâidir, Cos Luath et Giolla gan Sûilibh, et leur dit de venir au château, qu'ils auraient une grande chasse ce jour-là. Ils racontèrent à leur mère l'invitation qu'ils avaient reçue de Tomâs Fuilteach.

— « Allez à la chasse, » dit-elle, « mais ne restez pas dans le château cette nuit, et il serait juste que Giolla gan Sûilibh restât à la maison. »

— « Sur mon âme, je ne resterai pas, » dit le garçon, « à moins que les autres ne restent avec moi. »

Au matin, le lendemain, ils partirent tous les quatre pour le château ; les gen-

tilshommes étaient devant le château, à cheval, et prêts à commencer la chasse ; ils ne furent pas longs à lever un renard, et les chasseurs partirent à sa poursuite ; Tomàs Fuilteach alla vers Cos Luath, et lui dit : « Tiens-toi le plus près possible de moi, et amène-moi le renard quand je te ferai signe. » Puis il partit à la poursuite du renard avec Cos Luath sur ses talons, et ils ne furent pas longs à rejoindre les autres ; le renard allait devant lui, et les chiens le pressaient jusqu'à ce qu'il arrive à un mur de pierres qui entourait une vieille église ; il sauta par-dessus le mur, mais ni les chiens, ni les chevaux ne furent capables de le suivre ; ils s'arrêtèrent tous au mur.

– « Où est Iosgad Lâidir ? » dit Tomàs Fuilteach.

– « Je suis près de toi, » dit celui-ci.

– « Renverse ce mur, » dit Tomàs Fuilteach.

Il donna un coup au mur et en renversa sept perches par terre ; les chasseurs s'étonnèrent, mais ils n'avaient pas le temps de creuser, car le renard était parti loin devant eux, et quand ils entrèrent dans le vieux cimetière, ils ne purent apercevoir le renard et les chiens avaient perdu le fumet.

– « Je donnerais de l'or et de l'argent, » dit un riche seigneur qui était présent, « pour savoir en quel endroit est allé ce rusé renard. »

– « J'ai été sur le haut d'une colline et je l'ai vu entrer dans un trou au pied d'un rocher, » dit Giolla gan Sùilibh.

– « Nous allons le faire sortir sans retard, » dit Cos Luath, et les quatre frères partirent avant les autres chasseurs, en sorte qu'ils arrivèrent à la hauteur du trou, mais ils ne purent apercevoir le renard.

Iosgad Lâidir frappa un coup sur le rocher, mais celui-ci était si bien enfoncé en terre qu'il ne put l'ébranler. Carbad Cruaidh s'avança, il le saisit par sa gencive et le tira de la terre. Et voilà le renard parti. Celui-ci se dirigea vers le château, avec les chasseurs et les chiens à sa suite, mais ils le perdirent de nouveau, car il était entré dans un trou qui était situé sous le château et personne au monde ne savait jusqu'où allait ce trou ; ce fut la fin de la chasse ce jour-là ; mais le riche seigneur appela les quatre frères et leur donna de l'or et de l'argent, en récompense de l'ouvrage qu'ils avaient fait.

Ils revinrent à la maison le soir et ils racontèrent à la mère la bonne journée qu'ils avaient faite.

– « Oui, » dit Giolla gan Sùilibh, « mais si je n'avais pas été avec vous, vous n'auriez ni or, ni argent. »

Un jour, une fois, peu de temps après cette chasse, Giolla gan Sùilibh alla à Dùn-Sidh (Forteresse des fées), pour cueillir des mûres pour lui. Un aigle sortit de la forteresse et dit : « Comment vas-tu, Giolla gan Sùilibh ? »

– « Je vais bien, et santé à celui qui m'interroge. »

– « Y a-t-il quelque chose que je pourrais faire pour toi ? »

– « Non certainement, » dit celui-ci, « je te remercie. »

– « Va, » dit-il, « et tire une plume de mon aile gauche, et d'un coup de cette plume tu peux changer n'importe quoi : tu peux faire une chèvre d'un cheval ou un cheval d'une chèvre, ou toute autre chose que tu désires. »

– « Je te remercie, » dit celui-ci, « le prêtre m'a donné un coup de son fouet hier et je lui jouerai un bon tour aussitôt que j'en trouverai l'occasion. »

Il tira la plume et se rendit à la maison. Sa mère avait une vieille chèvre, et il dit à sa mère : « Mère, » dit-il, « n'aimerais-tu pas mieux une vache que cette horrible vieille chèvre ? »

– « Certes, j'aimerais mieux, mon fils, mais où prendre la vache ? »

– « Je ferai l'échange sans tarder, » dit celui-ci.

Il emmena la vieille chèvre derrière le jardin, il la frappa d'un coup de la plume et il dit : « Deviens une belle vache à lait. » Il n'avait pas plus tôt dit ces mots qu'il vit devant lui une belle vache à la place de la vieille chèvre ; il la conduisit chez sa mère et dit : « Vois, ma mère, n'est-il pas bon l'échange que j'ai fait ? »

– « Moque-toi d'une autre personne, » dit la mère, « remmène cette vache. »

– « Sur mon âme ! je ne me moque pas, elle est à toi, la vache. »

– « Vraiment ! et quel est le fou qui a fait l'échange avec toi ? »

– « Ne t'en inquiète pas, » dit celui-ci, « je me suis procuré la vache honnêtement. »

Le lendemain, Giolla gan Sùilibh était dehors, et il vit le prêtre qui allait voir un malade, c'était un petit chemin étroit de tourbière qui descendait à la maison du malade, et il ne put y conduire son cheval avec lui. Il passa la bride sur la branche d'un petit arbre et il laissa là le cheval. Giolla gan Sùilibh le guettait ; quand il eût remarqué que le prêtre était parti, il frappa le cheval d'un coup de la plume et dit : « Deviens un grand béliet horrible, avec de grandes cornes ! » et aussitôt que ces mots furent sortis de sa bouche, il vit le grand béliet à la place du cheval, puis il partit en riant et en disant : « Il est possible que je sois quitte avec toi, pour le coup que tu m'as donné. »

Quand le prêtre en eut fini avec le malade, il se rendit au bout du petit chemin, et que vit-il à la place de son beau cheval ? Un grand béliet horrible avec une bride et une selle sur le dos ! Le prêtre entra dans une grande colère et donna un coup de fouet au béliet ; le béliet cassa la bride, et le voilà parti avec le prêtre et les gens de la maison à sa suite ; il se dirigea vers le lac et quand il fut arrivé au bord, il sauta dans la petite île qui était sur le lac. Des années après cela, on

pouvait voir le bélier se promener de ci de là sur l'île. On donna à l'île le nom d'Ile du bélier et elle a le même nom encore maintenant.

Les frères réussirent bien dans leurs affaires jusqu'à ce que la mère mourût. La nuit où elle mourut, tous les gens du village entendirent la *bean-sidhe*¹⁴ qui se lamentait, mais ils n'y firent pas attention, car elle avait l'habitude de se lamenter la nuit où il mourait quelqu'un.

Ils enterrèrent convenablement la mère. On parlait beaucoup à ce moment-là d'anguilles qui sortaient du lac, disait-on, pour manger les cadavres.

Le soir, après l'enterrement de la mère, les frères étaient seuls dans la maison, très affligés, quand une vieille femme entra et leur dit : « Irez-vous cette nuit garder la fosse de votre mère et empêcher les anguilles de la manger avant qu'elle soit froide ? »

– « Nous allons y aller, » dirent-ils.

Quand la nuit fut bien sombre, les frères se rendirent au cimetière et s'assirent près de la fosse de leur mère ; ils causèrent et firent la conversation jusqu'à une heure avancée de la nuit sans rien entendre, et ils pensaient à retourner chez eux quand ils entendirent un grand bruit dans l'herbe haute près d'eux ; c'étaient les anguilles qui étaient là ; elles allèrent à la hauteur de la fosse de Mâire Ruadh et elles se mirent à percer un trou pour manger le corps. Ils sautèrent sur leurs pieds : Iosgad Lâidir donna un coup de son jarret sur l'une d'elles et la coupa en deux moitiés, Carbad Cruaidh en saisit une autre et la coupa en deux moitiés, mais aussi vite que les frères les coupaient en deux moitiés, les morceaux se rejoignaient de nouveau. Les frères combattirent tout le long de la nuit, mais, hélas ! les anguilles eurent le dessus. Quand ils eurent été frappés pendant longtemps, les anguilles les entourèrent et les entraînèrent avec elles dans le lac, sous l'eau.

Ils furent conduits à un château, sous le lac, et ils furent ensorcelés ; on fit un messenger de Cos Luath, deux guerriers de Carbad Cruaidh et d'Iosgad Lâidir, et on fit de Giolla gan Sûilibh le meilleur sonneur de cornemuse qu'oreille entendit jamais. Bien des fois, les gens l'ont entendu sonner un air mélodieux sur le lac, depuis lors, mais ils n'ont pu approcher de lui.

C'était Tomàs Fuilteach qui avait causé la mort des frères, car il savait bien que les anguilles viendraient pour manger le corps et c'était lui qui avait envoyé aux frères la vieille femme pour leur dire de garder la fosse de leur mère, mais cette mort amena sa mort soudaine à lui-même dans la suite.

¹⁴ Fée qui se lamente à la mort d'un membre des vieilles familles irlandaises.

VII

TOMÂS FUILTEACH DE BÛRCA.

Tomas Fuilteach et le seigneur de Clare.

Quand Tomâs Fuilteach demeurait dans le château du lac Measg, il y avait beaucoup de gentilshommes à aller lui rendre visite, car le bruit courait qu'il avait des choses merveilleuses, mais bien des gentilshommes entrèrent dans le château qui n'en revinrent pas vivants et dont on n'eut aucune nouvelle ; Tomâs Fuilteach les avait tués, et c'est la raison pour laquelle les gens l'appelaient Tomâs Fuilteach (Thomas Le Sanglant).

Une fois, le seigneur de Clare était venu en visite au château, et il demanda à Tomâs Fuilteach s'il avait un musicien.

— « Oui, » dit celui-ci, « et c'est le meilleur joueur de violon d'Irlande, mais il est si paresseux qu'il ne jouerait pas un air en présence de quelqu'un quand même on lui donnerait l'Irlande sans partage. »

— « Je te parie mille livres, » dit le seigneur de Clare, « que j'ai un joueur de violon meilleur que lui. »

— « Je tiens le pari, » dit Tomâs Fuilteach, « mais personne au monde ne peut voir mon joueur de violon, et celui qui doit rendre le jugement peut les écouter tous deux, puis quand il les aura entendus, il pourra juger lequel des deux est le meilleur. »

— « Très bien, » dit le seigneur de Clare, « j'enverrai chercher mon joueur de violon ce soir, et je confierai le soin de juger à deux musiciens. »

Maintenant, chacun sait que le seigneur de Clare était sorcier ainsi que sept de ses ancêtres avant lui. Il envoya chercher le Dall Glic¹⁵ qu'il avait chez lui. Ce gaillard-là pouvait jouer un air sans violon ; il avait dans la main un morceau de bois qui était aussi bon qu'un violon et il jouait des airs dessus.

Maintenant, c'était une hase noire, le joueur de violon qu'avait Tomâs Fuilteach, et cette hase noire, c'était sa grand-mère. Elle était dans un trou de la grande chambre, dans le haut du château et personne au monde ne pouvait l'approcher à l'exception de Tomâs Fuilteach lui-même.

¹⁵ L'aveugle savant ou rusé. Cf. le conte V ci-dessus.

Au matin, le lendemain, le Dall Glic alla au château du lac Measg et ce Dall Glic était en relation avec les bonnes gens¹⁶.

Ils trouvèrent deux hommes, maîtres de musique pour juger entre les deux joueurs de violon. Le joueur de violon de Tomàs Fuilteach commença, et aussitôt que le Dall Glic eut entendu la musique de l'autre joueur de violon, il reconnut quel était celui qui jouait et il dit au seigneur de Clare : « C'est le joueur de violon qui m'a formé, il ne me servirait de rien de rivaliser avec lui, car je ne suis pas à moitié aussi fort que lui. »

— « Pour quelle raison ton joueur de violon est-il si paresseux ? » dit le seigneur de Clare à Tomàs Fuilteach, « j'aimerais à voir sa figure. »

— « Il a une maladie, » dit Tomàs Fuilteach, « et si quelqu'un le voyait, il tomberait mort. »

— « Sur mon âme, » dit le seigneur de Clare en lui-même, « je verrai la figure de ce joueur de violon ; » il sonda le Dall Glic au sujet du joueur de violon de Tomàs Fuilteach, mais il n'en put tirer aucun renseignement. Cette nuit-là, quand tout le monde dans le château fut endormi, le seigneur de Clare se leva ; il monta à la porte de la chambre où était le joueur de violon et regarda par le trou de la serrure ; il y avait une belle lumière dans la chambre, mais il ne vit personne ; il ouvrit la porte, mais aussitôt qu'il eût mis sa tête à l'intérieur, la hase noire lui lança dans les yeux un jet d'eau, et il fut si aveuglé qu'il ne put rien voir ; sois certain qu'il n'alla pas plus loin.

Le lendemain, le seigneur de Clare dit qu'il aimerait aller à la chasse. « Très bien, » dit Tomàs Fuilteach, « il y a une vieille hase noire dans la vallée, entre le lac et le cimetière ; je suis à sa poursuite depuis longtemps et je ne puis pas l'attraper. »

— « Je te parie mille livres qu'une chienne que j'ai l'attrapera, » dit le seigneur de Clare.

— « Je tiens le pari, » dit Tomàs Fuilteach, « fais venir ta chienne aussi tôt que possible. »

Il envoya des messagers chercher la chienne, et le lendemain matin, la chienne était au château du lac Measg ; alors le seigneur de Clare dit : « Allons, et nous forcerons le lièvre. »

Ils sortirent tous deux et ils se dirigèrent sur la vallée : quand ils furent arrivés à la hauteur d'ajoncs qui croissaient dans la vallée, Tomàs Fuilteach poussa un cri, frappa dans ses mains et voilà notre hase noire débuchée. Le seigneur de Clare lâcha sa chienne et les voilà partis ; ils allèrent de ci, de là, à droite, à

¹⁶ Les Lutins. Cf. le conte de Tadhg O'Cathain. *Annales de Bretagne*, t. VIII, p. 521.

gauche, pendant sept heures, en pleine course, et la chienne ne put l'attraper pendant tout ce temps là ; la chienne était si fatiguée qu'elle dut se coucher, et le lièvre rentra dans les ajoncs.

— « Je jurerais que c'est un lièvre enchanté que celui-là, » dit le seigneur de Clare.

— « Je ne sais pas quelle sorte de lièvre c'est, » dit Tomàs Fuilteach, « j'ai mis souvent après lui des chiens et tiré dessus, mais je n'ai pu lui faire tomber un poil. »

Le seigneur de Clare entra dans les ajoncs et il alla jusqu'au trou qui était dans la terre ; il en sortait une odeur si fétide qu'il ne put bien l'examiner, mais il conjectura que c'était là le trou du lièvre enchanté ; il appela Tomàs Fuilteach et dit « Approche ici pour regarder ce trou. »

— « Je l'ai vu souvent auparavant, » dit Tomàs, « et je n'en approcherai pas davantage ; j'ai gagné mon pari. »

— « Non, » dit le seigneur de Clare, « c'était un lièvre enchanté qui était là ; il n'y a pas de chien au monde qui puisse l'attraper, et je me battraï plutôt que d'abandonner mon pari. »

— « Si c'est te battre que tu veux, je me battraï avec toi tant que tu voudras, » dit Tomàs Fuilteach, « tire ton épée et défends-toi. »

Chacun d'eux tira son épée et ils se battirent ; le seigneur de Clare lança à Tomàs Fuilteach un coup qui lui immobilisa la main droite, et par suite, il allait avoir le dessus, lorsque la hase arriva ; elle lança au seigneur de Clare un jet d'eau entre les deux yeux, et peu s'en fallut qu'elle ne l'aveuglât. Lorsqu'il fut à moitié aveugle, Tomàs Fuilteach lui donna un coup de pointe dans le ventre et ses entrailles se répandirent sur l'herbe.

— « Maintenant, il est probable que tu en as assez du combat, » dit Tomàs Fuilteach.

Quand le seigneur fut mort, Thomas Fuilteach le fourra dans le trou puant et retourna chez lui, mais la chienne du seigneur resta auprès du trou à gémir d'une manière pitoyable et ne quitta pas l'endroit, qu'elle ne fût morte.

Au matin, le lendemain, comme on ne trouvait pas le seigneur de Clare, son serviteur demanda à Tomàs Fuilteach s'il l'avait vu et s'il savait où il avait été ; celui-ci dit qu'il avait laissé le seigneur et sa chienne dans la vallée au bord du lac, et qu'il ne l'avait pas vu depuis ; les serviteurs cherchèrent partout où ils croyaient que le seigneur était allé, mais ils n'en eurent aucune nouvelle, et les gens dirent qu'il était tombé dans le lac.

La hase noire, c'était la grand-mère de Tomàs Fuilteach, et elle pouvait se changer en belette, anguille ou toute autre chose, n'importe quand.

La grand-mère de Tomas et ses deux sœurs

Maintenant, Tomàs Fuilteach avait deux sœurs, et la grand-mère les tenait ensorcelées. Un beau jour, elles s'étaient fâchées contre elle et, alors, la vieille les avait ensorcelées pour satisfaire sa rancune. Il y avait un passage creusé sous la terre qui conduisait du trou de la vieille dans le château jusqu'à une île du lac Measg, et il y avait, sur l'île, un château qui s'appelait : château des Deux-Vieilles. Deux grands tas de pierres étaient placés devant le château, et les deux sœurs étaient obligées de se battre à coups de pierres en sorte que toutes les pierres des deux tas les frappassent l'une et l'autre ; elles étaient obligées de faire cela chaque matin de l'année, et la grand-mère restait là jusqu'à ce qu'elles eussent jeté la dernière pierre. Puis elle faisait deux autres tas de pierres afin qu'elles fussent prêtes pour le lendemain matin. Ceci était une grande torture pour les sœurs et elles complotèrent de tuer la grand-mère, mais elle était trop rusée pour elles pendant plusieurs années ; enfin elles se transformèrent en deux belettes et quand la grand-mère vint au matin pour les voir se battre à coups de pierre, et qu'elle eut ouvert la bouche pour dire : « Commencez », l'une d'elles lui sauta dans la bouche et l'étrangla, puis elles creusèrent un trou dans le sol du château, y enterrèrent le corps de la vieille et mirent deux tas de pierres par-dessus ; et si tu ne crois pas mon histoire, si tu vas au lac Measg, tu verras les deux grands tas de pierres devant le château des Deux-Vieilles comme preuve que l'histoire est vraie.

Au bout de la semaine, quand Tomàs Fuilteach ne vit pas revenir la vieille au château, il questionna les deux sœurs à son sujet, mais elles dirent qu'elles ne savaient pas ce qui lui était arrivé, qu'elles ne l'avaient pas vue de toute la semaine et elles dirent en même temps : « Qu'elle ne revienne jamais et qu'on n'ait plus jamais de ses nouvelles ! »

La truie qui était chez Tomas

Il y avait chez Tomàs Fuilteach une truie qui avait des petits cochons tous les mois de l'année ; cette truie était d'abord à la grand-mère, mais elle l'avait donnée à Tomàs, et sois certain que la truie était une drôle de truie, puisqu'elle avait des petits cochons tous les mois. Au temps où se passe l'histoire que je raconte, la truie avait vingt petits cochons, et quand ils furent âgés d'un mois, il les conduisit à Galway pour les vendre ; il arriva que le curé de Galway en acheta six, et quand le domestique du prêtre les eut amenés à la maison, il leur donna beaucoup à manger, et le prêtre sortit pour voir comment ils engraisaient. Le prêtre était dans la cour, et il en faisait l'éloge, quand il leur poussa des ailes comme à des oies ; ils s'envolèrent dans le ciel et ils partirent hors de vue.

Le prêtre se signa et dit au domestique : « C'étaient des petits cochons ensor-

celés, mais je sais que c'est à Tomàs Fuilteach de Bûrca que je les ai achetés et il est juste que je n'ai ni rapport, ni relation avec cet horrible sorcier; mais j'irai le trouver demain matin et je lui ferai rendre mon argent.»

Au matin, le lendemain le prêtre alla trouver Tomàs Fuilteach et dit: «Quelle sorte de petits cochons m'as-tu vendu hier?»

— «Les petits cochons les meilleurs qui soient en Irlande,» dit Tomàs Fuilteach.

— «Coquin! voleur! c'était des petits cochons ensorcelés,» dit le prêtre, «et si tu ne me rends pas mon argent, je ferai un exemple de toi.»

— «Essaye,» dit Tomàs Fuilteach, «tes petits cochons sont chez toi, dans ta soue, et ce n'est que devant tes yeux qu'il y a de la sorcellerie; quant à faire un exemple de moi, ce n'est pas en ton pouvoir; je ne fais pas plus attention à toi qu'à la saleté qui est sous la plante de mes pieds; va t'en chez toi, maintenant, tes petits cochons sont à la maison, devant toi.»

Le prêtre alla chez lui et trouva les cochons devant lui dans la soue aux porcs; il demanda au serviteur à quelle heure les petits cochons étaient revenus: «Je ne sais pas,» dit celui-ci, «je ne les ai pas vus venir.»

— «Je pense que ce ne sont pas de vrais petits cochons,» dit le prêtre, «et qu'il n'est pas juste que nous les gardions, mène-les à Galway demain, et vends-les.»

Au matin, quand le domestique se leva, il sortit pour donner à manger aux petits cochons, mais c'est à peine s'il les reconnut tant ils avaient grandi. Il raconta au prêtre qu'ils avaient grossi étonnamment et que c'était grand pitié que de les vendre.

«Ça m'est égal,» dit le prêtre, «pour rien au monde, ils ne resteront autour de ma maison.»

Au matin, le lendemain, le domestique du prêtre conduisit les petits cochons à Galway, mais ce n'était plus de petits cochons, maintenant; c'était de vrais cochons, tant ils avaient grossi en peu de temps. Il n'était pas depuis longtemps dans la ville, quand un homme nommé Tadhg Mòr Mac Dòmhnaiill acheta les cochons et en donna un bon prix; quand il paya le domestique du prêtre, il lui demanda à quel endroit il demeurerait. «C'est moi qui suis le domestique du Père Mac Diarmuid» dit l'homme.

— «Ça me plaît,» dit Tadhg Mòr, «les cochons doivent me porter chance, puisqu'ils étaient chez le prêtre.» Tadhg Mòr conduisit les cochons chez lui, il les mit dans la soue aux porcs et leur donna beaucoup à manger.

Au matin, le lendemain, il sortit pour regarder les cochons, mais aussitôt qu'il eut ouvert la porte de la soue, que vit-il? Six grands chiens noirs à la place des six cochons! Tadhg fut rempli de crainte et d'étonnement, il fit un pas en arrière

et voilà les chiens partis, aboyant comme s'ils étaient sur la trace d'un renard. Tadhg eut peur de les suivre, mais il alla, très en colère, jusqu'à la maison du prêtre, et lui demanda quelle sorte de cochons il lui avait vendu.

— « Je ne t'ai pas vendu de cochons du tout, » dit le prêtre.

— « Si tu ne m'as pas vendu de cochons, ton journalier m'en a vendu, et c'est la même chose. »

— « Qu'est-il arrivé aux cochons ? » dit le prêtre.

— « Je vais te le raconter, » dit Tadhg Môr, « ce qui leur est arrivé : je les ai conduits chez moi et je les ai mis dans la soue, je leur ai donné beaucoup à manger, ils ont eu une bonne litière pour se coucher dessus, et, au matin, le lendemain, je suis sorti pour les regarder et qu'est-ce que je vois à la place des six cochons : six grands chiens noirs ; j'ai fait un pas en arrière, car j'avais peur et les chiens ont sauté par la porte, et ils aboyaient tellement que tu aurais pu croire que c'était sur la trace d'un renard qu'ils étaient, et voilà maintenant, » dit-il, « la chose qui est arrivée à tes cochons. »

— « C'est bien malheureux, » dit le prêtre, « et je vais te rendre ton argent. »

Le prêtre donna l'argent des cochons à Tadhg, et quand celui-ci fut parti, il s'apprêta et alla au château du lac Measg ; il demanda à Tomàs Fuilteach de lui rendre le prix des petits cochons, et de ne pas lui causer d'autre désagrément.

— « C'est très bien, » dit Tomàs Fuilteach, « je vais te donner sept fois le prix des petits cochons si tu me donnes ta parole que tu ne viendras plus m'assourdir. »

— « En vérité, je ne viendrai plus, » dit le prêtre.

Tomàs Fuilteach lui donna l'argent, et le prêtre partit chez lui, très content, car il avait tiré un bon profit des petits cochons, à ce qu'il pensait.

Au matin, le lendemain, le prêtre partit pour payer la rente d'une année au propriétaire de la terre, et quand il tira la bourse dans laquelle il avait mis l'argent, il n'y avait dedans que des petites pierres.

— « Il n'est pas possible que mon journalier m'ait dépouillé, » se dit le prêtre en lui-même, « il est certain que c'est ce sorcier de Tomàs Fuilteach qui m'a joué ce tour, et je tacherai de lui revaloir ça une autre fois. » Il donna comme excuse au propriétaire de la terre, qu'il avait oublié l'argent qu'il devait lui donner, et il s'en alla. Le prêtre ne savait quoi faire, aussi écrivit-il alors à l'évêque pour lui demander conseil ; il reçut de l'évêque une réponse qui lui disait de n'avoir désormais ni rapport ni relation avec Tomàs Fuilteach, car celui-ci était un suppôt du diable.

Comment Tomas tourmenta le prêtre

Mais Tomàs Fuilteach n'en avait pas encore fini avec le prêtre. Un dimanche matin, comme le peuple était rassemblé pour entendre la messe, il vint deux chiens devant la porte qui se mirent à aboyer si haut que les gens ne pouvaient

pas entendre un mot et puis, quand le prêtre alla à l'autel, et quand il eut commencé à dire sa messe, il vint des centaines de grands corbeaux avec des griffes, qui se mirent à croasser si haut que tu aurais cru qu'il n'y avait pas un corbeau à griffes dans le monde qui ne fût rassemblé là. Le prêtre ne pouvait dire la messe, ni le peuple l'entendre; le prêtre prit de l'eau bénite et sortit, mais il ne put voir ni chiens, ni corbeaux à griffes. Or il n'était pas plus tôt rentré qu'ils recommencèrent et qu'il dut en rester là de la messe ce dimanche-là. Alors il écrivit à l'évêque et lui raconta tout ce qui était arrivé; il reçut une réponse qui lui disait que l'évêque viendrait lui-même et qu'il apporterait la dent de saint Patrice. Cette dent était capable de chasser tous les sorciers du monde.

Le dimanche suivant, l'évêque était à l'église avant la messe; les chiens arrivèrent et se mirent à aboyer aussi haut qu'ils purent; ils ne s'aperçurent pas que l'évêque allait par-derrière eux; il les frappa d'un coup de la dent de saint Patrice et en fit deux rochers; les corbeaux à griffes s'envolèrent en l'air, mais l'évêque jeta la dent de saint Patrice par terre et ils tombèrent tous morts en un tas. Cela mit fin aux tourments du prêtre. C'étaient les deux sœurs de Tomàs Fuilteach qui étaient les deux chiens, mais la dent de saint Patrice causa leur fin.

Tomàs Fuilteach vécut des années après cela, mais il ne tourmenta ni prêtres ni moines à partir de ce jour.

VIII

LA MORT DE TOMÂS FUILTEACH DE BÛRCA¹⁷

Il y a longtemps de cela, quand Tomâs Fuilteach habitait dans le château du lac Measg, le roi OConchubhair allait souvent lui rendre visite. Tomâs Fuilteach, chaque fois qu'il venait, faisait semblant d'avoir une grande estime pour OConchubhair et d'être un de ses bons amis, mais ce n'était pas vrai, car il était son grand ennemi. Tomâs Fuilteach pensait que les gens le feraient roi si OConchubhair mourait; souvent il donna de l'or et de l'argent à des gens pour tuer le roi, mais les gens avaient tant d'estime pour OConchubhair qu'il ne trouva jamais personne pour lui faire du mal.

Un jour, une fois, dans l'hiver, comme il gelait et qu'il y avait lourd de neige sur la terre, Tomâs Fuilteach invita le roi à venir lui faire visite, disant en même temps qu'il avait un secret à lui confier. Le roi vint, sans aucune escorte, car il pensait qu'il n'aurait aucun danger à courir aussi longtemps qu'il serait en la compagnie de Tomâs Fuilteach. Maintenant, il y avait deux Anglais que Tomâs Fuilteach avait soudoyés et qui s'étaient engagés par serment à tuer OConchubhair, et il y avait un bateau préparé pour les conduire en Angleterre quand ils auraient accompli leur action.

Il y avait beaucoup de gentilshommes au château quand OConchubhair y arriva. Tomâs Fuilteach lui fit très bon accueil et l'invita à s'asseoir au bout de la table pour dîner. Quand le dîner fut mangé, le vin arriva sur la table, mais le roi OConchubhair n'y goûta pas, car un des serviteurs lui avait murmuré à l'oreille qu'il y avait du poison dans sa corne à boire, et il donna pour excuse que le vin lui ferait mal à la tête; le gentilhomme qui était près de lui but dans la corne qui était préparée pour le roi, et il ne fut pas long à tomber mort sous la table; personne dans la compagnie ne sut la cause de sa mort, à l'exception de Tomâs Fuilteach et du roi OConchubhair. Le roi eut peur de dire qu'il y avait du poison dans la corne, car Tomâs Fuilteach avait des pistolets dans son sein, mais il se décida fermement à livrer Tomâs à la justice dès qu'il serait sorti libre du château.

¹⁷ D'un homme nommé Uilliam Mac Taidhg, de Beul-Muiléad, (Belmullet en anglais) dans le comté de Mayo, qui l'a raconté à OConchubhair, d'Athlone, et c'est celui-ci qui me l'a procuré,

Aussitôt que le médecin fut venu, et qu'il eut dit que le gentilhomme était mort, la compagnie se dispersa et ils retournèrent chez eux.

Le roi O Conchubhair s'en allait chez lui, tout seul, mais quand il arriva à la hauteur d'un endroit solitaire, à l'ombre d'un grand arbre, il fut frappé au crâne par une grosse pierre et il tomba par terre ; mais avant qu'il pût se relever, il reçut un coup de couteau dans le cœur. Des gens dirent que c'était Tomàs Fuilteach qui l'avait tué, mais il n'y eut pas contre lui de témoignage assez fort pour le faire pendre. Il y avait un petit chien avec O Conchubhair ; quand le roi tomba, le petit chien se mit à se lamenter et à faire beaucoup de bruit ; les meurtriers pensèrent à saisir le petit chien, mais ils ne purent pas ; ils tirèrent à plusieurs reprises sur lui, mais ils ne purent le tuer, et à la fin, comme le jour venait, ils partirent chez eux, mais le petit chien n'abandonna pas son maître, et quand la lumière du jour fut venue, les gens des villages d'alentour entendirent le petit chien se lamenter ; ils allèrent à l'endroit et trouvèrent le roi mort.

Le bruit se répandit, et au bout d'une heure, il n'y eut ni homme, ni femme, ni enfant, à sept milles du lac Measg, qui ne connussent cette triste nouvelle, et tous les gens qui avaient connu le roi eurent un grand chagrin. Tomàs Fuilteach arriva là et fit mine d'avoir un grand chagrin.

Cette nuit-là, Tomàs Fuilteach était dans sa chambre, quand la porte s'ouvrit et le fantôme du roi mort entra, le saisit et le jeta contre la terre ; il ne put dire un mot, tant il avait peur ; un sang rouge coulait du corps du roi, il en frotta Tomàs Fuilteach, et toute l'eau du lac n'aurait pas effacé ce sang. Quand il fut revenu un peu à lui, il voulut quitter la chambre, mais le fantôme du roi le ressaisit et le frappa de nouveau contre la terre, de telle sorte qu'il crut que tous les os de son corps étaient brisés et il ne fit plus un pas depuis lors. Quand l'horloge sonna minuit, le fantôme le quitta, mais il n'était pas capable de faire un mouvement.

Au matin, le lendemain, quand vinrent les serviteurs, ils trouvèrent Tomàs Fuilteach sur le sol, semblable à un mort. Ils le déposèrent sur son lit et envoyèrent chercher le médecin ; deux hommes durent rester dans la chambre, avec lui ; quand le médecin fut arrivé, il pensa qu'il avait une attaque de paralysie, mais il fut pris d'un grand étonnement quand il vit le sang dont Tomàs était couvert, et quand il s'aperçut qu'il ne pouvait pas laver ce sang.

Cette nuit-là, les deux hommes restèrent dans la chambre avec lui, et ils avaient beaucoup de lumière, mais, aux environs de onze heures, ils entendirent ces mots : « Ub-ub-o, roi O Conchubhair. » Là-dessus, la porte s'ouvrit, la lumière s'éteignit, le fantôme entra ; il saisit Tomàs Fuilteach et le frappa contre la terre, mais, ce qui est merveilleux dans l'histoire, c'est que les deux hommes ne

voyaient pas le fantôme. Tomàs Fuilteach cria : « Ne le voyez-vous pas me tuer ? Écartez-le de moi ! »

— « Nous ne voyons rien, » dirent-ils, et ils auraient pensé que c'était du délire, n'eut été qu'ils le voyaient se frapper contre la terre.

La crainte s'empara des hommes, et ils pensaient à s'en aller, quand ils entendirent une voix qui disait : « N'ayez pas peur, il ne vous sera fait aucun mal. » Ils remirent Tomàs Fuilteach sur le lit, mais il n'y était pas plus tôt que le fantôme le prit et le jeta contre la terre. Peu de temps après, l'horloge sonna, et Tomàs Fuilteach dit : « Il est parti, mettez-moi sur mon lit. »

Ils le mirent sur son lit ; il tomba dans un sommeil agité et il se mit à parler : « Je n'avais jamais cru, » dit-il en dormant, « qu'il y avait des fantômes, et je ne croyais pas qu'un mort pût sortir de sa tombe, mais je le crois maintenant ; c'est le diable qui me fait payer la mort du roi. »

Les deux hommes écoutaient ces paroles, et ils se dirent l'un à l'autre : « Il est sûr qu'il a tué le roi O Conchubhair, et il serait juste qu'il fût pendu. » Au matin, quand Tomàs Fuilteach fut éveillé, il dit aux deux hommes : « Ne racontez à personne rien de ce que vous avez vu cette nuit et je vous paierai bien. »

— « Tu as parlé pendant ton sommeil, » dirent-ils, « et tu as dit que tu as tué le roi O Conchubhair, et que c'était son fantôme qui te frappait contre la terre. »

— « C'est le trouble de mon esprit qui m'a fait parler ainsi, » dit celui-ci.

— « Les gens se doutent bien que c'est toi qui l'as tué, » dirent les hommes, « et quand ils apprendront que tu l'as dit, toute l'eau du lac ne te purifierait pas. »

— « Vous n'avez pas d'occasion de le dire, » dit Tomàs Fuilteach, « et je vous donnerai vingt livres pour garder le secret. »

— « Nous aurons plus que cela pour le raconter, » dirent-ils.

— « Je vous donnerai quarante livres, » dit celui-ci.

— « Nous n'en prendrons pas moins de cent, » et en même temps, ils se levèrent pour partir.

— « Restez, restez, » dit celui-ci, « je vous en donnerai cent, et une terre sans fermage, quand je serai rétabli, » dit celui-ci.

Cette nuit-là, les hommes étaient assis au coin du feu et Tomàs Fuilteach dans son lit, quand il se produisit une grande tempête de vent, et ils crurent que le château allait s'écrouler en un tas, car il était ébranlé des fondements au faite. La porte s'ouvrit le fantôme entra, il saisit Tomàs Fuilteach et le frappa contre la terre ; le sang jaillit de sa bouche, de son nez, de ses deux yeux, en même temps, le vent et la grande tempête augmentèrent et enlevèrent le toit du château ; quand les hommes vinrent relever Tomàs Fuilteach, il était mort ! Après sa

mort, il devint aussi noir que le charbon, et c'est à peine si les hommes purent le mettre dans un cercueil, tant il exhalait une mauvaise odeur.

Un parent de Tomâs Fuilteach obtint la terre qui environnait le château, et il ne fut pas long à mettre un toit neuf sur le château ; ensuite il épousa une jeune fille.

Le soir du mariage, comme les parents des nouveaux mariés s'asseyaient à table pour prendre leur repas dans le château, il se produisit un tremblement de terre qui secoua le château et brisa tous les meubles qu'il contenait ; une grande crainte s'empara de la compagnie et ils ne furent pas longs à se disperser, mais deux ou trois, qui avaient du courage, restèrent avec les jeunes mariés.

Vers onze heures, ils étaient tous dans une chambre en bas du château, quand ils entendirent un grand bruit au-dessus de leur tête, comme s'il y avait des gens à se battre et à brailler. La mariée tomba en faiblesse, et quand elle revint à elle, elle dit qu'elle ne resterait pas une seconde nuit dans le château, quand même on lui donnerait l'Irlande, sans partage. Au matin, le lendemain, elle alla chez son père, et son mari la suivit.

Une semaine après cela, un pâtre alla demeurer dans le château, mais il ne put pas y rester une seconde nuit ; il dit que Tomâs Fuilteach était venu à lui, avec un couteau dans la main, pour le tuer. Après cela, beaucoup d'autres gens allèrent de temps en temps demeurer dans le château, mais tous ceux qui y allèrent n'y restèrent pas une seconde nuit ; enfin, personne au monde n'y aurait demeuré ni n'en aurait approché la nuit pour or ni argent. Quoi qu'il n'y eût personne à demeurer dans le château, les gens y voyaient de la lumière et entendaient de grands cris, comme si des hommes s'y battaient et se disputaient, et les gens disaient que c'était Tomâs Fuilteach et le diable qui combattaient l'un contre l'autre. Toutes les fenêtres du château étaient brisées, et les corbeaux y entraient et en sortaient.

Le château fut sans locataire pendant des années, et pendant tout ce temps, il n'y avait pas de quadrupède à aller pâture sur la terre du château, qui ne mourût, à l'exception des chèvres, dont il y en avait là un grand nombre.

Après de longues années, un gentilhomme acheta le château et la terre d'alentour. Il mit des ouvriers à l'embellir ; quand cela fut prêt, il envoya chercher l'évêque et deux prêtres pour y dire la messe. Quand ils eurent fini la messe, ils lui dirent : « Tu peux demeurer maintenant dans le château ; Tomâs Fuilteach n'y viendra plus te déranger, et le roi O Conchubhair a obtenu le repos éternel. »

IX
L'AIGLE AU PLUMAGE D'OR¹⁸

Il y a longtemps de cela, il y avait un vieux roi qui demeurait en Irlande; il avait trois fils qui étaient nés en même temps; il avait une grande estime pour eux, mais il ne savait lequel d'entre eux hériterait du royaume, puisqu'ils étaient nés au même moment et qu'il avait la même estime pour eux trois.

Il y avait un pommier dans le jardin du roi, et chaque année le pommier avait quarante pommes, mais, avant qu'elles fussent à moitié mûres, on les volait; un jour, une fois, le roi envoya chercher ses trois fils et leur dit: «On me vole mes belles pommes chaque année, quoique j'aie des hommes de garde nuit et jour sous l'arbre, dès le moment où les fleurs sont tombées; maintenant, si vous montez la garde, celui qui attrapera le voleur aura mon royaume après moi.»

Voici les noms des trois fils: Aodh, Art et Niall. Aodh parla le premier et dit: «Je monterai la garde cette nuit, il n'est pas probable que le voleur vienne pendant le jour.»

– «Je monterai la garde la nuit de demain,» dit Art.

– «Et moi, la troisième nuit,» dit Niall.

Cette nuit-là, un peu avant le crépuscule, Aodh alla prendre la garde dans le jardin, et il emporta avec lui une arme, du vin et de quoi manger; vers l'heure de minuit, le sommeil le prit et il dut se frotter les yeux fortement pour les tenir ouverts; un grand bruit retentit dans le ciel au-dessus de sa tête, comme si des milliers d'oiseaux le traversaient; une grande crainte s'empara de lui, et quand il regarda en haut, il vit un grand oiseau; ses yeux étaient aussi grands que la lune et aussi brillants que le soleil; il s'abattit sur les pommes et il prit toutes les pommes qui étaient sur ce côté de l'arbre; Aodh tira sur lui, mais n'en fit pas tomber une plume.

Au matin, le roi sortit et demanda à Aodh s'il avait attrapé le voleur:

– «Je ne l'ai pas attrapé, mais je l'ai vu, et j'ai tiré sur lui,» dit Aodh.

– «Tu n'auras pas mon royaume,» dit le roi.

Le lendemain, quand la nuit fut bien sombre, Art prit ses armes, du vin et de quoi manger et sortit dans le jardin pour monter la garde pendant la nuit; il s'as-

¹⁸ Conté par Seumais Mac Seòinín (Jennings en anglais) de Gort a'Ghainnigh, dans le comté de Roscommon, qui l'a raconté à O Conchubhair d'Athlone, duquel je l'ai obtenu.

sit au pied de l'arbre et se mit à réfléchir; vers l'heure de minuit, il entendit du bruit dans l'air comme si des milliers d'oiseaux voltigeaient au-dessus de sa tête; quand il regarda en haut, il vit le grand oiseau qui avait des yeux aussi grands que la lune et aussi brillants que le soleil; il s'abattit sur le pommier et il prit une partie des pommes; Art tira sur lui, mais n'en fit pas tomber une plume.

Au matin, avant le soleil, de bonne heure, le roi vint à lui et lui demanda s'il avait attrapé le voleur.

— «Je ne l'ai pas attrapé,» dit-il, «mais je crois que je l'ai blessé.»

— «Tu n'auras pas mon royaume,» dit le roi.

La troisième nuit, Niall vint garder les pommes; vers l'heure de minuit, il entendit le bruit du grand oiseau qui venait; ses yeux étaient aussi grands que la lune et aussi brillants que le soleil; quand il se fut abattu sur les pommes, Niall tira sur lui et il est certain qu'il le blessa, car il en tomba une nuée de plumes jusqu'au pied de l'arbre; quand il regarda les plumes à la lumière du jour, il trouva qu'elles étaient en or jaune, et elles étaient belles à regarder.

Au matin, avant le soleil, de bonne heure, le roi vint et demanda s'il avait attrapé le voleur.

— «Je ne l'ai pas attrapé,» dit Niall, «mais j'ai tiré sur lui, j'en ai fait tomber beaucoup de plumes que voilà sous l'arbre et je suis sûr qu'il n'a pas emporté une seule pomme avec lui.»

Le roi regarda les plumes d'or; il réfléchit quelque temps en lui-même, puis il dit: «Il faudra que je me procure un oiseau au plumage d'or, ou bien je ne serai pas longtemps en vie, et celui qui me le procurera aura mon royaume et mes richesses terrestres après moi.»

Ce jour-là, le roi envoya chercher un sage conseiller qu'il avait à son service, il lui montra les plumes d'or et lui demanda sur quelle espèce d'oiseau poussaient ces plumes-là; le conseiller regarda les plumes et dit:

— «Ces plumes-ci poussent sur un oiseau merveilleux dont on ne peut trouver le pareil sur terre; il a deux pierres précieuses à la place des yeux et elles ont plus de valeur que ton royaume, et les plumes d'or poussent sur lui tous les mois de l'année.»

— «Et où peut-on trouver cet oiseau, ou en quel endroit demeure-t-il?» dit le roi.

— «Il demeure sur le flanc d'une grande montagne qui est en Espagne, il y possède un beau château, et cet oiseau est la femme la plus belle du monde; il est femme le jour et aigle au plumage d'or la nuit.»

— «Je ne peux rester longtemps en vie,» dit le roi, «si je ne me le procure pas, et celui qui me l'apportera aura mon royaume et toutes mes richesses terrestres.»

Les trois fils étaient là à l'écouter et ils dirent qu'ils perdraient la vie ou qu'ils attraperaient l'aigle au plumage d'or.

Au matin, le lendemain, le roi donna une bourse d'or et un bon cheval à chaque fils et ils partirent à la recherche de l'aigle au plumage d'or ; quand ils furent arrivés à un carrefour, Niall dit :

— « Séparons-nous ici, et celui qui reviendra le premier sain et sauf tracera une croix sur cette grande pierre qui est sur un côté du chemin. » Ils dirent qu'ils feraient ainsi ; les frères se séparèrent ensuite et chacun d'eux suivit sa route. Maintenant, nous allons suivre les frères dans l'ordre où ils étaient allés garder les pommes ; c'était Aodh qui était allé les garder la première nuit.

Il alla devant lui très bien le premier jour, et quand l'obscurité vint, il descendit dans une petite maison sur le bord d'un bois ; quand il eut dit bonjour à l'intérieur, la vieille femme qui était dans la maison lui fit bon accueil et lui dit qu'il allait avoir à manger, à boire, et de l'argent sans donner ni or ni argent ; il la remercia et lui dit qu'il avait force or et argent pour payer son voyage.

« Je le sais, » dit la vieille, « mais je n'ai jamais accepté d'être payée pour l'hospitalité que je donne la nuit, et je ne l'accepterai pas tant que je serai en vie, mais laisse-moi trois crins de la queue de ton cheval avant de partir au matin. »

— « En vérité, je les laisserai, et cent crins si tu les veux. »

Au bout de quelque temps, il y eut à manger, à boire et du vin sur la table devant le fils du roi ; il mangea et but son content. La vieille rangea la table contre le mur de la maison. Puis elle porta de l'avoine au cheval ; elle s'assit dans le coin et se mit à causer avec le fils du roi.

— « Est-ce qu'on peut te demander jusqu'où tu veux aller ? » dit-elle.

— « Oui, » dit celui-ci, « je suis en train d'aller en Espagne à la recherche d'un certain oiseau pour mon père, qui ne restera pas en vie s'il ne l'a pas, et s'il m'arrive de me le procurer, le royaume de mon père et toutes ses richesses terrestres seront à moi. »

— « Quelle sorte d'oiseau est-ce, ou quel en est le nom ? » dit la vieille.

— « C'est l'aigle au plumage d'or que je suis en train de chercher, » dit le fils du roi.

— « En vérité, le même coquin m'a grandement trahie, » dit la vieille. « Il est venu la nuit et m'a enlevé mon fils unique, et je ne puis l'avoir de nouveau qu'en prenant trois crins de la queue du cheval de tous ceux qui me demandent l'hospitalité pour la nuit, de manière à ce que j'aie autant de crins qu'il y a de plumes d'or sur la tête de l'aigle, et je ne puis pas du tout arracher plus de trois crins à un cheval. Il est possible que tu ne saches pas que cet oiseau est femme le jour

et aigle la nuit ; il est ensorcelé et voici le conseil que je te donne, c'est de ne pas en approcher. »

— « J'ai dit, avant de quitter la maison, que je perdrais la vie ou que je l'attraperais, et je ne puis pas m'en retourner, » dit le fils du roi.

— « Qu'il soit fait comme tu veux, » dit-elle, « mais viens maintenant que je te montre ton lit. » Le fils du roi entra dans la chambre et elle l'y laissa.

Au matin, de bonne heure, Aodh se leva, mangea et but son content, tira trois crins de la queue du cheval, les tendit à la vieille et partit monté sur son cheval.

La seconde nuit, il descendit dans une autre petite maison qui ressemblait à la maison où il était la nuit d'avant ; quand il eut dit bonjour à l'intérieur, une vieille lui fit bon accueil et lui dit qu'il aurait à manger, à boire et un lit sans donner ni or ni argent ; il la remercia et dit qu'il avait force or et argent pour payer son voyage.

— « Je le sais, » dit la vieille, « mais je n'ai jamais accepté d'être payée pour l'hospitalité que je donne la nuit, et je ne l'accepterai pas tant que je serai en vie, mais laisse-moi trois crins de la queue de ton cheval avant de partir au matin. »

— « En vérité, je te laisserai même cent crins, » dit Aodh.

Au bout d'un moment il y eut à manger, à boire et du vin, sur une table, devant le fils du roi ; il mangea et but son content, la vieille rangea la table contre le mur de la maison, elle porta de l'avoine au cheval, s'assit dans le coin, et elle se mit à causer avec le fils du roi. Elle lui demanda ce qu'il allait chercher ou jusqu'où il allait et elle lui dit exactement comme avait dit l'autre vieille : et que l'aigle au plumage d'or était venu, et qu'il lui avait volé son fils unique, et que quand il partirait le lendemain il fallait qu'il lui donnât trois crins de la queue de son cheval.

La troisième nuit, il descendit dans la maison d'une autre vieille et il lui arriva la même chose qui lui était arrivée les deux nuits précédentes ; il lui fallut donner trois crins à la vieille, et, pour abrégé l'histoire, il dut laisser trois crins chaque jour, en sorte que la queue de son cheval fut aussi nue que le creux de ta main ; et les taons en faisaient matière à plaisanterie, car il n'avait plus de crins à la queue pour les chasser et les gens l'appelèrent Ruball Lom (Queue-Nue).

Quand il fut arrivé au rivage de la mer, il descendit dans une maison qui était là, mais il vint des pirates dans la nuit, pendant qu'il dormait ; ils le lièrent et l'emportèrent à bord de leur navire ; ils ne le délièrent que quand ils furent en pleine mer ; alors ils le firent travailler dur, mais un jour, une fois, les pirates combattirent avec un autre navire et malheureusement Aodh fut frappé d'une balle et trouva la mort.

Maintenant, nous n'avons pas grand-chose à raconter au sujet d'Art, sinon

qu'il descendit dans les mêmes maisons et qu'il lui arriva les mêmes choses qui étaient arrivées à Aodh, et il ne fut qu'un jour après son frère à descendre dans les mêmes maisons jusqu'à ce qu'il arrive au rivage de la mer ; il descendit chez un capitaine de navire et le paya pour le transporter en Espagne. Au matin, de bonne heure, il se rendit à bord du navire, ils déployèrent les voiles et ils partirent pour l'Espagne, mais, le troisième jour, il s'éleva une grande tempête, le navire alla au fond de la mer et ils se noyèrent tous.

Nous suivrons maintenant Niall. Quand il se fut séparé de ses frères, il n'alla pas loin sans rencontrer une vieille femme toute flétrie par l'âge.

— « Dieu te bénisse, » dit-elle.

— « Et toi aussi, » dit-il.

— « As-tu le temps de recevoir un conseil ? » dit-elle.

— « Oui certes, » dit-il, « et je t'en serai reconnaissant. »

— « S'il en est ainsi, » dit-elle, « ne te sépare pas d'un crin de la queue de ton cheval, jusqu'à ce que tu reviennes d'Espagne. Si tu t'en sépares, tu es perdu et tu n'attraperas pas l'aigle au plumage d'or. »

— « Merci de ton conseil, » dit-il, « voici une pièce d'or pour toi. »

— « Tu as un cœur généreux, » dit la vieille femme, « et si tu suis mon conseil, cela te réussira. Tu sais que l'aigle au plumage d'or est une femme ensorcelée : quand tu arriveras au château où il demeure, tire de ta poche cette petite boîte de poudre que je te donne maintenant, et jette-la sur lui ; garde la boîte ouverte, il se fera aussi petit qu'un roitelet et il sautera dans la boîte, ferme-la sur lui et reviens me trouver, mais si tu te sépares d'un crin de la queue de ton cheval, tu es perdu. »

Il n'arriva rien de mal à Niall jusqu'à ce qu'il vînt au château de l'aigle au plumage d'or, en Espagne. Pendant trois jours, il ne put entrer parce que la porte était fermée, mais le soir du troisième jour, l'oiseau sortit dans son carrosse d'or et, quand il traversa, Niall s'approcha de lui et jeta la poudre sur lui : quand la poudre l'eut touché, il se fit aussi petit qu'un roitelet et il sauta dans la boîte ; Niall sauta sur son cheval, mais le cocher le saisit par la queue et il ne put partir ; il entendit une voix qui lui disait à l'oreille : « Étreinte dure, fardeau léger et à cheval dans l'air ! »

— « Étreinte dure, fardeau léger et à cheval dans l'air », dit Niall ; et ces mots n'étaient pas plus tôt sortis de sa bouche que le cheval s'éleva dans l'air et se dirigea vers l'Irlande, allant aussi vite que le vent de mars, avec le cocher cramponné à la queue et qui criait aussi haut qu'il pouvait. Le cheval ne fut pas long à arriver sain et sauf à terre à l'endroit où Niall et la vieille femme s'étaient rencontrés ; elle était là devant lui, et elle dit :

—« Bienvenue à toi qui reviens d'Espagne, je vois que tu as un serviteur avec toi, fils du roi. »

—« Oui, merci, » dit-il, « et j'ai l'aigle au plumage d'or soigneusement enfermé dans la petite boîte. »

—« Montre-le moi, » dit la vieille femme, « il y a longtemps que je ne l'ai vu. »

Niall ouvrit la boîte, mais au lieu d'un petit oiseau, il en sauta la femme la plus belle qu'œil eût jamais vue.

—« Oh ! toi, ma fille chérie ! » dit la vieille femme ; « il y a longtemps que tu m'as quittée ; je ne t'aurais jamais vue sans ce fils de roi et je te donne à lui s'il le désire. »

—« En vérité, je la préfère au royaume et aux biens terrestres de mon père, mais je voudrais la montrer à mon père sous la forme d'aigle au plumage d'or, de crainte qu'il ne doute que ce soit elle qui est là. »

—« Qu'il en soit ainsi, » dit la vieille femme, « mais à partir de cette nuit, elle est désensorcelée. »

—« J'ai un mot à dire, » dit la jeune femme, « qu'allez-vous faire de mon cocher ? »

—« Ce que tu voudras, » dirent-ils.

—« Renvoie-le à mon château, » dit-elle, « tu en as le pouvoir, ma mère. »

La vieille femme tira une vessie, la tendit au cocher et lui dit de la gonfler, de la saisir fortement et qu'elle le porterait au château ; il le fit, et quand il fut parti, la vieille femme dit au fils du roi : « Emmène ta femme chez toi ; tout ce que j'avais à faire est accompli, voici le moment pour moi d'aller me reposer ; adieu à vous ! » et elle partit hors de leur vue.

Le roi était à se promener devant son château, lorsqu'il vit venir Niall et sa femme ; il courut à lui, lui mit les deux mains autour du cou et l'embrassa ; il ne pouvait parler, tant il était content, et il se mit à verser une pluie de larmes.

—« Neuf cent mille bienvenues à toi, fils de mon cœur ; quelle est celle qui est avec toi ? »

—« C'est ma femme, l'aigle au plumage d'or », dit celui-ci.

Le sage conseiller était présent et il dit : « C'est elle en vérité, et elle est fille de roi ! »

Cette nuit-là, le roi la vit sous la forme d'un aigle au plumage d'or et il en eut tant de joie qu'il tomba à la renverse, mort de l'accès de rire qui l'avait pris. Niall et l'aigle au plumage d'or eurent alors le royaume et les biens terrestres de leur père.

X
LE FANTÔME DE L'ARBRE¹⁹

Dans l'ancien temps, il y avait un homme qui s'appelait Pàidîn Ruadh O Ceallaigh et qui demeurait au pied de la colline du Petit-Nêifin²⁰.

Il était marié, mais il n'avait pas d'autre enfant qu'une fille, qui était aveugle de naissance. Voici le nom que lui donnaient les voisins : Nora Dall (Nora l'aveugle), et ils avaient l'idée qu'elle avait des rapports avec les bonnes gens. Pàidîn n'avait dans sa ferme que deux acres de terre, et pour cette raison, il était très pauvre ; il était dehors chaque nuit, qu'il fût humide ou sec, froid ou chaud, et il ne savait pas ce qui l'attirait dehors, mais il était d'une nature remuante et il ne pouvait pas rester chez lui.

Dans l'ancien temps, les gens croyaient que tous les *pûca*²¹ et les fantômes de la terre sortaient la nuit de Samhain²² pour détruire les mûres, et les gens n'auraient pas mis la moindre mûre dans leur bouche après cette nuit-là. Mais Pàidîn n'avait peur de rien au monde.

Une nuit de Samhain, Pàidîn sortit, comme il en avait l'habitude, et il marcha jusqu'à ce qu'il arrive à la hauteur d'une vieille *cill*²³. Il y avait un arbre élevé dans la *cill*. La lune était dans son plein et elle donnait une belle lumière ; Pàidîn regarda en l'air et il vit un homme grand qui sautait d'arbre en arbre. Tous les cheveux qu'il avait sur la tête se dressèrent et une sueur froide commença à couler sur son corps ; il ne pouvait pas mettre un pied devant l'autre.

Le fantôme sauta à terre, s'arrêta devant Pàidîn et lui dit :

— « N'aie pas peur de moi, je ne te ferai aucun mal ; tu as bon courage et je vais te montrer la troupe des fées de Connacht (Connaught) et de Mûmhan (Munster) en train de jouer à la balle²⁴ sur le sommet de la colline du Grand-Nêifin. »

Il saisit Pàidîn par les deux mains, le jeta sur son dos comme une femme jette

¹⁹ De William O Càthasaigh (Casey) de Tir Amhalghaidh qui l'a conté à O Conchubhair de qui je l'ai obtenu.

²⁰ Montagne située dans le comté de Mayo.

²¹ Le *pûca* est un lutin qui ressemble souvent à un cheval et qui a de grandes cornes, cf. le conte intitulé : « Le joueur de cornemuse et le lutin. » *Annales de Bretagne*, t. IX, pp. 95 et sqq.

²² Le premier novembre.

²³ Nom de l'enclos qui contient l'église et le cimetière.

²⁴ Cf. Douglas Hyde, *Beside the fire*, p. 87.

un enfant d'un an, sauta sur l'arbre et, en route, d'arbre en arbre, jusqu'à ce qu'il arrive au sommet du Grand-Nêifin et qu'il dépose Pâidîn doucement et mollement au sommet de la colline.

La troupe des fées de Connacht et celle de Mûmhan ne furent pas longues à arriver; elles se mirent à jouer à la balle en présence de Padraic et du fantôme, et jamais homme vivant n'avait vu une chose aussi amusante: Pâidîn riait tant qu'il pensa éclater. À la fin, le roi de la troupe des fées de Connacht s'écria: « Hé! fantôme des arbres, quelle est la troupe qui a gagné la partie? »

— « La troupe de Connacht, » dit le fantôme.

— « Tu es en train de dire un mensonge, » dit le roi de la troupe des fées de Mûmhan, « et nous allons combattre avant d'abandonner la partie aux gens de Connacht. »

Ils commencèrent à combattre et ce n'était pas un combat pour rire qu'ils livrèrent, on brisa des crânes, des mains et des pieds et la colline fut rouge de sang. Le roi des fées de Mûmhan jeta un cri à la fin, et dit: « Paix, je vous cède la victoire cette fois-ci, mais nous combattons de nouveau la nuit de Bealtaine²⁵. »

Alors le fantôme des arbres dit aux deux rois: « Payez cet homme en vie que j'ai amené ici, vous n'auriez pas pu jouer à la balle sans lui. »

— « Tu dis vrai, » dit le roi de la troupe des fées de Connacht, et il tendit une bourse d'or à Pâidîn.

— « Je ne serai pas moins généreux que lui, » dit le roi de la troupe des fées de Mûmhan, et il lui tendit une autre bourse, et en un tour de main, les deux troupes disparurent.

Alors le fantôme lui dit: « Tu as pas mal d'argent maintenant, y a-t-il quelque autre chose que tu désirerais? »

— « Oui, en vérité, il y en a, » dit Pâidîn: « j'ai une fille qui est aveugle de naissance, et je voudrais bien qu'elle vît clair. »

— « Elle verra clair avant que le soleil ne se couche, demain soir, » dit le fantôme, « si tu suis mon conseil. Il y a un petit buisson qui croît sur la tombe de ta mère; prends-en une épine et enfonce-la dans la pustule qui est derrière la tête de ta fille, et elle verra aussi bien que toi; mais si tu racontes ton secret à n'importe quel homme vivant, elle deviendra aveugle de nouveau. Il est temps pour nous maintenant de nous en aller, car j'ai à te montrer ma demeure avant que tu ne retournes chez toi. »

Alors, il prit Pâidîn des deux mains, il le jeta sur son dos et, en route, il ne s'arrêta pas jusqu'à ce qu'il le dépose sous le grand arbre, dans la *cill*, doucement et

²⁵ Le premier mai.

mollement. Puis il saisit l'arbre, le souleva et dit : « Suis-moi. » Pàidîn entra et le fantôme tira l'arbre après lui ; ils descendirent un bel escalier et arrivèrent à une grande porte ; il ouvrit la porte et ils entrèrent. Quand Pàidîn regarda autour de lui, il vit bon nombre de gens qui étaient morts dans son voisinage, des années auparavant ; quelques-uns souhaitèrent la bienvenue à Pàidîn et ils lui demandèrent quand il était mort :

— « Je ne suis pas mort encore, » dit Pàidîn.

— « Tu plaisantes, » dirent-ils, « et s'il n'était pas vrai que tu es mort, tu ne serais pas ici au milieu de la troupe des trépassés. »

Le fantôme s'approcha, et dit : « Ne crois pas ces gens-là ; tu as une longue vie heureuse devant toi ; viens avec moi maintenant ; il sera temps pour toi de retourner à la maison. Voici pour toi un petit pot, et n'importe quand tu auras besoin de nourriture, frappe trois coups sur la pierre et dis : « Nourriture et boisson, et gens de service, » et tu auras tout ce que tu désires, mais si tu t'en sépares, tu t'en repentiras. Voici aussi pour toi un petit sifflet, et, n'importe quand tu seras en détresse, souffle dedans, et tu seras secouru, mais, sur ton âme, ne t'en sépare pas. »

Là-dessus, il enleva Pàidîn ; il le laissa sur la route et lui dit : « Sur ton âme, ne raconte à nulle personne vivante aucune des choses que tu as vues cette nuit. »

Pàidîn alla chez lui, à la pointe du jour, et sa femme lui demanda où il avait passé la nuit. « Je n'ai pas flâné, » dit-il ; il déposa le petit pot et il dit : « nourriture et boisson, » mais il avait oublié de frapper les trois coups sur la pierre et il ne vint rien du tout ; il se rappela alors, il frappa les trois coups et deux jeunes femmes sautèrent hors du pot, mirent la table, et dessus toute sorte de choses à manger et à boire aussi bonnes que celles qui étaient sur la table du roi. Pàidîn et sa femme et Nôirîn Dall mangèrent et burent bien leur content et quand ils eurent fini, les jeunes femmes entrèrent dans le pot et Pàidîn mit la pierre dessus.

Alors il dit à sa femme : « Nôirîn ne sera pas longtemps aveugle, je vais la guérir sans retard, mais ne me demande pas de renseignements à ce sujet, car je ne puis pas t'en donner. »

— « Tu es en train de te moquer de moi, » dit la femme, « elle est aveugle de naissance. »

— « Attends à voir, » dit Pàidîn ; et le voilà sorti, et il ne s'arrêta pas qu'il ne fût arrivé au buisson qui croissait sur la tombe de sa mère ; il trouva l'épine et vint à la maison ; il saisit Nôirîn, il enfonça l'épine dans la pustule et elle s'écria : « Je vois tout ! » La mère se frotta les mains de joie et dit à Pàidîn :

— « L'amour et la veine de mon cœur, c'est toi ; tu es l'homme le meilleur qu'il y ait au monde. » Ensuite, il frappa trois coups sur la pierre du petit pot et dit :

«Nourriture et service.» Ces mots n'étaient pas plus tôt hors de sa bouche que les deux femmes sortirent du pot; mirent la table devant Pâidîn, et dessus, toute sorte de choses meilleures que celles qui étaient sur la table du roi; ils mangèrent et burent, lui, sa femme et Nôirîn, tout leur content, et, quand ils eurent fini, les jeunes femmes mirent tout dans le pot, elles y entrèrent elles-mêmes et Pâidîn mit la pierre sur le pot.

Le bruit se répandit que Pâidîn avait beaucoup de richesses, et tout ce qu'il désirait. Les gens furent remplis d'envie, et se dirent les uns aux autres qu'il n'était pas juste qu'il fût en vie, et ils formèrent un complot pour le tuer; mais il y avait parmi eux un ami; c'était le frère de la femme de Pâidîn, et celui-ci le prévient. Pâidîn mit le sifflet dans la bouche; il souffla dedans et peu de temps après, il entendit murmurer à son oreille:

— «Sors, et prends les herbes qui sont dans ton jardin, au pied du mur; manges-en et donne le reste à ta femme et à ta fille, et chacun de vous aura autant de fois la force d'un homme qu'il y a de cheveux sur vos têtes. Avec le maillet qui est sur le mur de ta maison, tu peux battre tout ce qu'il y a d'hommes dans la paroisse.

Au matin, le lendemain, les hommes et les femmes du village vinrent pour tuer Pâidîn; ils l'appelaient *Lorgadân*²⁶ et *Fearsidh* (Homme-fée) et dirent que s'il ne sortait pas, ils brûleraient la maison par-dessus sa tête. Pâidîn vint à la porte, leur dit de s'en retourner chez eux, qu'il n'avait fait de tort à aucun d'entre eux; mais rien ne pouvait les satisfaire, sinon le meurtre de Pâidîn. Pâidîn saisit le maillet et la femme un manche de bêche et la fille un ribot de baratte et les voilà sortis; les gens qui étaient dehors autour de la maison les attaquèrent, mais Pâidîn ne fut pas long à les mettre en déroute; il en laissa la moitié étendus par terre, et ils ne lui causèrent pas d'autre désagrément à partir de ce jour.

Il est vrai, le dicton, qu'une femme ne peut pas garder un secret, et ce même dicton devint vrai alors; la femme de Pâidîn parla du petit pot à une autre femme; celle-ci le raconta à une autre, en sorte que l'histoire passa de bouche en bouche jusqu'à ce qu'elle arrive aux oreilles du seigneur de la terre; celui-ci vint trouver Pâidîn et dit: «J'ai entendu dire que tu avais un pot merveilleux; montre-le moi.» Pâidîn lui montra le petit pot et alors le seigneur lui dit: «Montre-moi la vertu qui est en lui.»

Pâidîn frappa trois coups sur la pierre du pot et dit: «Nourriture et service.» Il n'avait pas plus tôt dit ces mots que les deux jeunes femmes sautèrent hors du

²⁶ Sorte de lutin, très souple, aux chevilles (*Iorga*) longues et maigres, d'une grande vitesse. D. H.

pot et mirent la table avec de la nourriture et de la boisson dessus, devant Pâidîn et le seigneur.

— « Par ma main, » dit celui-ci, « voilà un bon pot ; il serait juste que tu me le prêtes un jour, car il y a des gentilshommes qui iront me rendre visite, un jour de la semaine qui vient. »

Pâidîn réfléchit à ce qu'il ferait, et enfin il dit : « Le pot n'aurait aucune vertu si je n'étais pas présent. »

— « Tu peux venir, et tu seras le bienvenu, » dit le seigneur de la terre, « mais sois bien habillé. »

— « Je le serai, » dit Pâidîn, car il était fier d'être parmi les gentilshommes.

— « Lundi matin, sois à ma maison, et sur ton âme ne me manque pas de parole, » dit le seigneur.

Le lendemain, Pâidîn acheta un nouveau vêtement complet et quand il l'eut mis, il avait si bon air qu'il s'en fallut de peu que sa femme et sa fille ne le reconnussent pas.

Le lundi matin, il prit avec lui le petit pot et il alla à la maison du seigneur. Il y avait là une grande réunion de gentilshommes le seigneur fit entrer Pâidîn et le petit pot dans le salon, et dit : « Fais préparer de la nourriture et de la boisson que je voie s'il y en aura assez pour rassasier ces gentilshommes. » Pâidîn frappa trois coups sur la pierre du pot et dit : « Nourriture, boisson et gens de service. » Sur le champ, six jeunes femmes sautèrent ensemble hors du pot, elles dressèrent une belle table, et dessus il y avait à boire et à manger toute sorte de choses meilleures les unes que les autres.

Le seigneur invita alors les gentilshommes ; ils entrèrent et ils furent pleins d'admiration quand ils virent la belle table et tout ce qui était dessus ; ils mangèrent et burent leur content, mais bientôt, un sommeil lourd s'empara d'eux tous et quand ils s'éveillèrent, le toit de la maison avait disparu sans qu'on sût ce qu'il était devenu. Le petit pot, le sifflet et les deux bourses d'or de Pâidîn avaient disparu, et il était aussi pauvre qu'il avait jamais été. Pendant qu'il était plongé dans le sommeil de l'ivresse, un *lorgadân* était venu qui avait emporté le tout, et le malheur tomba sur Pâidîn parce qu'il n'avait pas gardé le secret de son ami, le fantôme des arbres.

XI
LE ROI DU DÉSERT NOIR²⁷

Lorsque O Conchubhair était roi d'Irlande, il demeurait à Râth-Cruachâin, il avait un fils unique, mais celui-ci, quand il fut grand, devint sauvage et le roi ne pouvait le corriger, car son fils avait sa volonté à lui pour toute espèce de choses.

Un matin, une fois, il sortit,

*Son chien sur ses talons
Sur son poing son faucon
Et monté sur son beau cheval noir,*

et il alla devant lui, se chantant à lui-même une chanson, jusqu'à ce qu'il arrive à la hauteur d'un grand buisson qui croissait sur le flanc de la vallée. Un vieillard grisonnant était assis au pied du buisson, et lui dit :

— « Fils du roi, si tu sais jouer aussi bien que tu sais chanter un air, j'aimerais à jouer avec toi. »

Le fils du roi pensa qu'il avait affaire à un vieillard un peu fou ; il descendit, jeta la bride sur une branche, et s'assit à côté du vieillard grisonnant. Celui-ci tira un paquet de cartes et demanda :

— « Sais-tu jouer aux cartes ? »

— « Je le sais, » dit le fils du roi.

— « Qu'allons-nous jouer ? » dit le vieillard grisonnant.

— « Tout ce que tu voudras, » dit le fils du roi.

— « Très bien ; si je gagne, il faudra que tu fasses pour moi tout ce que je te demanderai, et si tu gagnes, il faudra que je fasse pour toi tout ce que tu me demanderas, » dit le vieillard grisonnant.

— « Ça me va, » dit le fils du roi.

Ils jouèrent une partie, et le fils du roi battit le vieillard grisonnant, alors celui-ci dit : « Que désires-tu que je fasse pour toi, fils du roi ? »

²⁷ Dit par O Floinn de Beul-ath-na-muice (Swinford en anglais), qui a raconté cette histoire à O Conchubhair à Athlone, de qui je l'ai obtenue.

– « Je ne te demanderai pas de rien faire pour moi, » dit le fils du roi, « je crois que tu n'es pas capable de faire grand-chose. »

– « Cela ne fait rien, » dit le vieillard, « il faut me demander de faire quelque chose, je n'ai jamais perdu un gage que je n'aie pu payer. »

Comme je l'ai dit, le fils du roi pensait qu'il avait affaire à un vieillard un peu fou et pour le satisfaire, il lui dit :

– « Ôte sa tête à ma belle-mère et mets-lui une tête de chèvre pendant la durée d'une semaine. »

– « Je ferai cela pour toi, » dit le vieillard grisonnant.

Le fils du roi partit monté sur son cheval,

*Son chien sur ses talons
Sur son poing son faucon*

et il se dirigea vers un autre endroit, sans plus penser au vieillard grisonnant jusqu'à ce qu'il arrive chez lui.

Il trouva beaucoup de rires et de peines dans le château, les serviteurs lui racontèrent qu'un sorcier était entré dans la chambre où était la reine et qu'il lui avait mis une tête de chèvre à la place de sa tête.

– « Par ma main, voilà une chose étonnante, » dit le fils du roi, « si j'avais été à la maison, je lui aurais coupé la tête avec mon épée. »

Le roi avait un grand chagrin ; il envoya chercher un sage conseiller et lui demanda s'il savait comment cela était arrivé à la reine.

– « En vérité, je ne puis pas te le dire, » dit-il, « c'est de la magie. »

Le fils du roi ne laissa pas voir qu'il en connaissait la cause, mais le lendemain matin il sortit,

*Son chien sur ses talons
Sur son poing son faucon
Et monté sur son beau cheval noir,*

il ne tira pas sur les rênes jusqu'à ce qu'il fût arrivé à la hauteur du grand buisson sur le flanc de la colline. Le vieillard grisonnant était assis là, sous le buisson, et il dit « Fils du roi, vas-tu faire une partie aujourd'hui ? » Le fils du roi descendit et dit : « Soit. » Là-dessus, il jeta la bride sur une branche et s'assit à côté du vieillard ; celui-ci tira le jeu de cartes et demanda au fils du roi s'il avait ce qu'il avait gagné hier.

– « Je l'ai exactement, » dit le fils du roi.

– « Nous allons jouer le même gage aujourd'hui, » dit le vieillard grisonnant.

— « Ça me va, » dit le fils du roi.

Ils jouèrent, et le fils du roi gagna.

— « Que désires-tu que je fasse pour toi, cette fois-ci ? » dit le vieillard grisonnant. Le fils du roi réfléchit et se dit à lui-même « je vais lui donner quelque chose de difficile à faire cette fois-ci, » puis il dit : « Il y a derrière le château de mon père un champ de pâture de sept acres ; qu'il soit rempli de vaches demain matin sans qu'il y en ait deux de la même couleur, de la même taille ou du même âge. »

— « Ça sera fait, » dit le vieillard grisonnant. Le fils du roi partit, monté sur son cheval,

*Son chien sur ses talons
Sur son poing son faucon,*

et se rendit chez lui. Le roi était affligé au sujet de la reine, il y avait des médecins de tous les endroits d'Irlande, mais ils ne pouvaient lui faire aucun bien.

Au matin, le lendemain, le pâtre du roi sortit de bonne heure et vit le champ de pâture derrière le château, plein de vaches sans qu'il y en eût deux de la même couleur, du même âge ou de la même taille. Il entra et raconta cette merveille au roi. « Va les chasser, » dit le roi. Le pâtre prit des hommes et alla avec eux chasser les vaches, mais il ne les avait pas plus tôt chassées d'un côté qu'elles revenaient de l'autre. Le pâtre revint trouver le roi et lui dit que tout ce qu'il y avait d'hommes en Irlande ne pourrait pas chasser les vaches qui étaient dans le champ de pâture.

— « Ce sont des vaches enchantées, » dit le roi.

Quand le fils du roi vit les vaches, il se dit à lui-même : « Je vais aller jouer aujourd'hui une autre partie avec le vieillard grisonnant. »

Il sortit ce matin-là,

*Son chien sur ses talons
Sur son poing son faucon
Et monté sur son beau cheval noir,*

il ne tira pas sur la bride jusqu'à ce qu'il fût arrivé à la hauteur du grand buisson, sur le flanc de la vallée. Le vieillard grisonnant était là avant lui et lui demanda s'il allait faire une partie de cartes.

— « Soit, » dit le fils du roi, « mais tu sais bien que je suis capable de te battre au jeu de cartes. »

– «Jouons à un autre jeu,» dit le vieillard grisonnant; «as-tu jamais joué à la balle?»

– «J’y ai joué certainement,» dit le fils du roi, «mais je trouve que tu es trop vieux pour jouer à la balle et, en plus de cela, nous n’avons pas ici d’endroit pour jouer.»

– «Si tu consens à jouer, je trouverai un endroit,» dit le vieillard grisonnant.

– «J’y consens,» dit le fils du roi.

– «Suis-moi,» dit le vieillard grisonnant.

Le fils du roi le suivit à travers la vallée jusqu’à ce qu’ils arrivent à une belle colline verdoyante, alors il tira une baguette magique, prononça des mots que le fils du roi ne comprenait pas et au bout d’un moment la colline s’ouvrit; ils entrèrent tous deux et ils traversèrent tout plein de belles salles jusqu’à ce qu’ils arrivent à un jardin; il y avait dans ce jardin toute sorte de choses plus belles les unes que les autres et au bout du jardin il y avait un endroit pour jouer à la balle; ils jetèrent en l’air une pièce d’argent pour savoir qui d’entre eux serait le premier à jouer; ce fut le vieillard grisonnant.

Alors ils commencèrent et le vieillard ne s’arrêta pas qu’il n’eût gagné la partie. Le fils du roi ne savait quoi faire, enfin il demanda au vieillard ce qu’il voudrait qu’il fit pour lui.

«Je règne sur le désert noir, il faudra que tu me trouves moi et ma demeure, d’ici un an et un jour, ou bien c’est moi qui irai te trouver et tu perdras la vie.»

Puis il conduisit dehors le jeune homme, par le même chemin qu’il avait pris pour entrer, la colline verdoyante se ferma sur eux et le vieillard grisonnant disparut de sa vue.

Le fils de roi partit, monté sur son cheval,

Son chien sur ses talons

Sur son poing son faucon,

et plein de tristesse.

Ce soir-là, le roi remarqua que son jeune fils était triste et troublé et quand celui-ci fut allé se coucher, le roi et tous les gens qui étaient dans le château l’entendirent pousser de gros soupirs et délirer. Le roi était affligé de ce que la reine avait une tête de chèvre, mais il le fut sept fois davantage quand son fils lui raconta l’aventure qui lui était arrivée, depuis le commencement jusqu’à la fin.

Il envoya chercher le sage conseiller et lui demanda s’il savait dans quel endroit demeurait le roi du désert noir.

— « Je ne le sais certainement pas, » dit celui-ci, « mais aussi sûr que le chat a une queue, si le jeune héritier ne trouve pas ce sorcier, il perdra la vie. »

Il y eut bien du chagrin dans le château du roi ce jour-là ; la reine avait une tête de chèvre et le fils du roi allait partir à la recherche du sorcier sans qu'on sût s'il reviendrait jamais.

Au bout d'une semaine, la reine perdit sa tête de chèvre et reprit sa propre tête ; quand elle eut appris comment la tête de chèvre lui était venue, elle entra dans une grande colère contre le fils du roi et elle dit :

— « Qu'il ne revienne jamais, mort ou vif. »

Au matin, un lundi, il dit adieu à son père et à ses parents, son sac de voyage fut attaché sur son dos et il partit,

*Son chien sur ses talons
Sur son poing son faucon
Et monté sur son beau cheval noir.*

Il voyagea ce jour-là jusqu'à ce que le soleil fût couché derrière la colline et que la nuit noire fût tombée, sans savoir où il trouverait un abri. Il remarqua un grand bois à main gauche et il alla dans cette direction aussi vite qu'il le pouvait, espérant passer la nuit à l'abri des arbres ; il s'assit au pied d'un grand chêne, il ouvrit son sac de voyage pour prendre de la nourriture et de la boisson, lorsqu'il vit un grand aigle qui venait à lui.

— « N'aie pas peur de moi, fils du roi, tu es le fils de O Conchubhair, roi d'Irlande ; je suis un ami, et si tu me donnes ton cheval pour fournir à manger à quatre petits que j'ai et qui ont faim, je te porterai plus loin que ne te porterait ton cheval, et il est possible que je te mette sur la trace de celui que tu cherches. »

— « Tu peux prendre mon cheval, et volontiers, » dit le fils du roi, « quoique je sois affligé de me séparer de lui. »

— « C'est bien, je serai là demain matin au lever du soleil. » Alors il ouvrit son grand bec, il saisit le cheval, serra ses deux côtés l'un contre l'autre, prit son vol et partit hors de vue.

Le fils du roi mangea et but son content, mit son sac de voyage sous sa tête et ne fut pas long à s'endormir ; il ne s'éveilla pas avant que l'aigle n'arrivât et lui dit :

— « Il est temps pour nous de partir, nous avons une longue route devant nous, saisis ton sac et saute sur mon dos. »

— « Mais, hélas ! » dit celui-ci, « il va falloir que je me sépare de mon chien et de mon faucon. »

— « Ne te fais pas de peine, » dit l'aigle, « ils seront ici avant toi quand tu reviendras. »

Alors, il sauta sur son dos, l'aigle prit son vol et les voilà partis dans l'air. L'aigle lui fit traverser des collines et des vallées, une grande mer et des bois, en sorte qu'il pensait être à l'extrémité du monde ; quand le soleil alla se coucher derrière les collines, l'aigle prit terre au milieu d'un grand désert et lui dit :

— « Suis le sentier à main droite, il te conduira à la maison d'un ami, il faut que je retourne donner à manger à mes petits. » Il suivit le sentier, il ne fut pas long à arriver à la maison et il entra. Un vieillard grisonnant était assis dans un coin il se leva et dit :

— « Cent mille bienvenues à toi, fils de roi, qui viens de Râth-Chruachan de Connacht, »

— « Je ne te connais pas, » dit le fils du roi.

— « J'ai connu ton grand-père, » dit le vieillard grisonnant, « assieds-toi, il est probable que tu as soif et faim. »

— « Je n'en suis pas exempt, » dit le fils du roi.

Le vieillard frappa ses deux mains l'une contre l'autre, et il vint deux serveurs qui mirent sur la table du bœuf, du mouton, du porc et force pain devant le fils du roi, et le vieillard lui dit :

— « Mange et bois ton content : il est possible que tu ne retrouves pas de longtemps une telle occasion. »

Il mangea et but autant qu'il en eut envie et il présenta ses remerciements.

Alors le vieillard dit : « Tu vas à la recherche du roi du désert noir ; va dormir maintenant et je vais parcourir mes livres pour voir si je puis te trouver la demeure de ce roi-là. » Alors il frappa dans ses mains, un serviteur vint et il lui dit : « Conduis le fils du roi à sa chambre. » Il le mena à une belle chambre et celui-ci ne fut pas long à tomber endormi.

Au matin, le lendemain, le vieillard vint et dit : « Lève-toi, tu as une longue route devant toi ; il va falloir que tu fasses cinq cents milles avant midi. »

— « Je ne pourrai pas le faire, » dit le fils du roi.

— « Si tu es bon cavalier, je te donnerai un cheval qui te fera faire cette route. »

— « Je ferai comme tu me le diras, » dit le fils du roi.

Le vieillard lui donna force nourriture et boisson et quand il fut rassasié, il lui donna un petit bidet blanc et lui dit : « Laisse au bidet la bride sur le cou, et quand il s'arrêtera, regarde en l'air et tu verras trois cygnes aussi blancs que la neige. Ce sont les trois filles du roi du désert noir : un des cygnes aura dans le bec une petite serviette verte, c'est la plus jeune des filles et il n'y a pas d'autre être

vivant qu'elle qui puisse te conduire à la maison du roi du désert noir. Quand le bidet s'arrêtera, tu seras près d'un lac, les trois cygnes prendront terre sur le bord de ce lac et se transformeront en trois jeunes femmes et elles entreront dans le lac en nageant et en dansant. Ne perds pas de l'œil la petite serviette verte et quand tu verras les jeunes femmes dans le lac, va, prends la serviette et ne t'en sépare pas ; va te cacher sous un arbre et quand les jeunes femmes sortiront, deux d'entre elles se transformeront en cygnes et partiront dans l'air, alors la plus jeune fille dira :

— « Je ferai tout au monde pour celui qui m'apportera ma serviette. »

Parais, alors, et dis que tu n'as besoin que d'une chose, c'est qu'elle te conduise à la maison de son père et raconte-lui que tu es le fils d'un roi et que tu viens d'un pays puissant. »

Le fils du roi fit en tout point ce que lui avait dit le vieillard et quand il eut donné la serviette à la fille du roi du désert noir, il lui dit :

— « Je suis le fils de O Conchubhair, roi de Connacht, conduis-moi vers ton père, depuis longtemps je suis à sa recherche. »

— « Ne préférerais-tu pas que je fisse quelque autre chose pour toi ? » dit-elle.

— « Je n'ai pas besoin d'autre chose, » dit celui-ci.

— « Si je te montre la maison, ne seras-tu pas content ? » dit-elle.

— « Je le serai, » dit celui-ci.

— « Maintenant, » dit-elle, « sur ton âme, ne raconte pas à mon père que c'est moi qui t'ai mené à sa maison et je serai une bonne amie pour toi, et fais semblant, » dit-elle, « d'avoir un grand pouvoir magique. »

— « Je ferai comme tu dis, » dit celui-ci.

Alors elle se transforma en cygne et dit :

— « Saute sur mon dos, mets tes mains sur mon cou et serre-moi bien dur. »

Il fit ainsi, elle battit des ailes et le voilà parti à travers collines et vallées, à travers la mer et les montagnes, jusqu'à ce qu'il arrive à une grande terre, comme le soleil allait se coucher. Alors elle lui dit :

— « Est-ce que tu vois la grande maison là-bas ? C'est la maison de mon père ; porte-toi bien ; toutes les fois que tu seras en danger, je serai à tes côtés, » puis elle s'en alla.

Le fils du roi alla à la maison et que vit-il, assis sur un trône d'or ? Le vieillard grisonnant qui avait joué aux cartes et à la balle avec lui.

— « Je vois, fils de roi, » dit celui-ci « que tu m'as trouvé avant un an et un jour ; combien y a-t-il que tu as quitté la maison ? »

— « Aujourd'hui matin, comme je sortais de mon lit, j'ai vu un arc-en-ciel, j'ai sauté dessus, je l'ai enfourché et je me suis laissé glisser jusqu'ici.

– « Par ma main, c'est un beau tour d'adresse que tu as fait là, » dit le vieux roi.

– « Je pourrais faire bien plus merveilleux que cela si je voulais, » dit le fils du roi.

– « J'ai trois choses à te faire faire, » dit le vieux roi, « si tu peux les faire, tu auras à choisir une épouse parmi mes trois filles, et si tu ne peux pas les faire, tu perdras la vie comme l'ont perdue bon nombre de jeunes gens avant toi. »

Puis il dit :

– « Il n'y a à boire et à manger dans ma maison qu'une fois par semaine et nous en avons eu aujourd'hui matin. »

– « Ça m'est égal, » dit le fils du roi, « je puis jeûner, pendant un mois si j'y suis obligé. »

« Il est probable que tu peux également rester sans dormir, » dit le vieux roi.

– « Je le peux sans aucun doute, » dit le fils du roi.

– « Aussi auras-tu un lit dur cette nuit, » dit le vieux roi, « viens avec moi que je te le montre. » Alors il le conduisit dehors et il lui montra un grand arbre fourchu et lui dit : « Monte là-haut, dors dans la fourche et sois prêt au lever du soleil. »

Il monta dans la fourche, mais aussitôt que le vieux roi fut à dormir, la jeune fille vint, l'emmena dans une belle chambre et l'y garda jusqu'à ce que le vieux roi fût sur le point de se lever, alors elle le ramena dans la fourche de l'arbre.

Au lever du soleil le vieux roi vint à lui et dit : « Lève-toi maintenant et viens avec moi que je te montre ce que tu as à faire aujourd'hui. »

Il conduisit le fils du roi au bord d'un lac, il lui montra un vieux château et lui dit :

– « Jette toutes les pierres du château dans le lac et que cela soit fait par toi avant que le soleil ne se couche ce soir, » puis il partit.

Le fils du roi se mit à l'ouvrage, mais les pierres étaient serrées si dur les unes contre les autres qu'il ne put enlever une seule pierre et qu'il aurait pu travailler jusqu'à aujourd'hui sans enlever une pierre du château. Il s'assit pour réfléchir à ce qu'il devait faire et il ne s'était pas écoulé grand temps, quand la fille du vieux roi vint à lui et dit :

– « Quelle est la cause de ton chagrin ? » Il lui raconta la cause de son chagrin.

– « Que cela ne t'afflige pas, c'est moi qui vais le faire, » dit-elle. Alors elle lui donna du pain, du bœuf et du vin, elle tira une baguette magique, frappa un coup sur le vieux château et, au bout d'un moment, toutes les pierres étaient au fond du lac.

– « Maintenant, » dit-elle, « ne raconte pas à mon père que c'est moi qui ai fait ton ouvrage. »

Lorsque le soleil se coucha, le soir, le vieux roi vint, et dit :

– « Je vois que tu as fait ton ouvrage de la journée. »

– « Oui, » dit le fils du roi, « je puis faire n'importe quoi. »

Le vieux roi pensa que le fils du roi avait un grand pouvoir magique et lui dit :

– « Voici ton ouvrage pour demain : c'est de tirer les pierres du lac et de reconstruire le château comme il était auparavant. »

Il conduisit le fils du roi à la maison et lui dit :

– « Va dormir là où tu étais la nuit dernière. »

Quand le vieux roi fut allé dormir, la jeune fille vint, le conduisit à sa chambre et l'y garda jusqu'à ce que le vieux roi fût sur le point de se lever au matin ; alors, elle le remit dans la fourche de l'arbre.

Au lever du soleil, le vieux roi vint et dit : « Il est temps de te remettre à l'ouvrage. »

– « Je ne suis pas pressé du tout, » dit le fils du roi, « puisque je sais que je puis faire exactement mon ouvrage de la journée. » Il se rendit alors au bord du lac, mais il ne put pas voir une pierre, tant l'eau était noire. Il s'assit sur un rocher, et Fionnghuala (Épaulé blanche), c'était le nom de la fille du vieux roi, ne fut pas longue à arriver et dit :

– « Qu'as-tu à faire aujourd'hui ? »

Il le lui raconta et elle dit :

– « Ne t'afflige pas, je puis faire cet ouvrage-là pour toi. » Alors elle lui donna du pain, du bœuf, du mouton et du vin, puis elle tira la baguette magique, elle en frappa l'eau du lac et au bout d'un moment, le vieux château fut rebâti comme il était la veille. Puis elle lui dit :

– « Sur ton âme, ne raconte pas à mon père que j'ai fait l'ouvrage pour toi ou que tu me connais le moins du monde. »

Le soir de ce jour-là, le vieux roi vint, et dit :

– « Je vois que tu as fait l'ouvrage de la journée. »

– « Oui, » dit le fils du roi, « c'est là de l'ouvrage facile à faire. » Alors le vieux roi pensa que le fils du roi avait un pouvoir magique supérieur au sien et il dit : « Tu n'as plus qu'une seule chose à faire. » Il le conduisit alors chez lui, et le mit à dormir sur la fourche de l'arbre ; mais Fionnghuala arriva, le transporta dans sa chambre, et au matin, elle le reporta sur l'arbre. Au lever du soleil, le vieux roi vint à lui, et lui dit :

– « Viens avec moi que je te montre l'ouvrage de la journée. »

Il mena le fils du roi à une grande vallée, lui montra une fontaine et lui dit :

– « Ma grand-mère a perdu un anneau dans cette fontaine, trouve-le moi avant que le soleil ne se couche ce soir. »

Maintenant, la fontaine avait cent pieds de profondeur et vingt pieds de tour et elle était pleine d'eau et l'armée de l'enfer gardait l'anneau.

Quand le vieux roi fut parti, Fionnghuala arriva et demanda : « Qu'as-tu à faire aujourd'hui ? »

Il le lui raconta, et elle dit :

– « Il est difficile, cet ouvrage-là, mais je ferai mon possible pour sauver ta vie. »

Puis elle lui donna du bœuf, du pain et du vin ; elle se transforma en plongeon et elle descendit dans la fontaine. Il ne s'écoula pas longtemps jusqu'à ce que, de la fontaine, il vit sortir de la fumée, des éclairs et un bruit semblable à un grand coup de tonnerre, et quiconque aurait entendu ce bruit-là aurait pensé que l'armée des enfers était en train de combattre.

Au bout de quelque temps, la fumée se dissipa, les éclairs et le tonnerre cessèrent et Fionnghuala revint avec l'anneau ; elle tendit l'anneau au fils du roi et elle dit :

– « J'ai gagné la bataille, ta vie est sauvée ; regarde, j'ai le petit doigt de la main droite brisé, mais il est possible que ce soit une heureuse chance qu'il ait été brisé. Quand mon père viendra, ne lui donne pas l'anneau mais menace-le bien fort, il te mènera alors choisir ta femme, et voici comment tu feras ton choix ; nous serons, mes sœurs et moi, dans une chambre ; il y aura un trou à la porte et nous passerons toutes nos mains au dehors comme une grappe ; tu passeras ta main par le trou, et la main que tu auras saisie quand mon père ouvrira la porte sera la main de celle que tu auras pour femme. Tu peux me reconnaître à mon petit doigt brisé. »

– « Je le puis, et tu es l'amour de mon cœur, Fionnghuala ! »

Le soir de ce jour-là, le vieux roi vint et demanda.

– « As-tu trouvé l'anneau de ma grand-mère ? »

– « Je l'ai trouvé en vérité, » dit le fils du roi, « l'armée de l'enfer était à le défendre, mais je les ai battus et j'en battrai sept fois autant. Ne sais-tu pas que je suis un Connacien ? »

– « Donne-moi l'anneau, » dit le vieux roi.

– « En vérité, je ne te le donnerai pas, » dit celui-ci, « j'ai combattu dur pour l'avoir, mais donne-moi ma femme, il faut que je m'en aille. »

Le vieux roi le fit entrer et dit :

– « Mes trois filles sont dans la chambre auprès de toi, la main de chacune

d'elles est étendue, et celle que tu tiendras quand j'ouvrirai la porte sera celle de ta femme. »

Le fils du roi passa la main par le trou qui était à la porte et choisit la main dont le petit doigt était brisé et la tint serrée dur jusqu'à ce que le vieux roi ouvre la porte de la chambre.

— « Voici ma femme, » dit le fils du roi, « donne-moi maintenant la dot de ta fille. »

— « Elle n'a pas de dot à recevoir, sinon un petit cheval brun pour vous conduire chez vous et ne revenez plus, morts ou vifs, au grand jamais. »

Le fils du roi et Fionnghuala partirent, montés sur le petit cheval brun, et ils ne furent pas longs à arriver au bois où le fils du roi avait laissé son chien et son faucon. Ceux-ci y étaient avant lui, aussi bien que son beau cheval noir. Il renvoya alors le petit cheval brun, il fit monter Fionnghuala sur son cheval, il y sauta lui-même et,

*Son chien sur ses talons
Sur son poing son faucon,*

il ne s'arrêta pas jusqu'à ce qu'il arrive à Rath-Chruachâin.

Il y fut très bien accueilli et ils ne furent pas longs à se marier, lui et Fionnghuala ; ils eurent une longue vie heureuse, mais c'est à peine si l'on peut trouver aujourd'hui quelque reste du vieux château de Rath-Chruachâin en Connau-ght.

XII

LE FILS DU FERMIER ET LE BIDET VERT²⁸

Il y a longtemps, un riche fermier demeurait dans la province de Munster ; il n'avait qu'un fils dont le nom était Tadhg. La nuit où naquit son petit garçon, un vieux moine vint à la porte et demanda l'hospitalité pour la nuit au nom de Dieu.

— « Je te l'accorderai volontiers, » dit le fermier, « mais ma femme est en mal d'enfant et je n'ai personne pour t'apprêter à manger. »

— « Je sais bien que ta femme est en mal d'enfant, car c'est la cause qui m'a amené ici, » dit le moine, « je n'ai pas besoin de boire ni de manger, mais dis à ta femme que, si elle peut retarder la naissance jusqu'à l'heure de minuit, elle aura un fils merveilleux, et que si elle ne peut pas la retarder, ce sera un imbécile pendant toute sa vie. »

— « Entre, » dit le fermier, « je te traiterai aussi bien que je le puis. »

Le moine entra, tira un vieux livre et se mit à lire. Le fermier alla trouver sa femme et lui raconta ce qu'avait dit le vieux moine.

— « Va le trouver, » dit la femme, « dis-lui de prier pour moi, je ferai mon possible pour retarder la naissance. »

Le vieux moine se mit en prières et ne s'arrêta pas jusqu'à ce que le fermier vînt à lui, après minuit, lui dire que sa femme avait un petit garçon.

— « C'est bien, » dit le moine.

On baptisa le jeune héritier et on lui donna le nom de Tadhg ; quand il fut devenu adolescent, il était vigoureux, fort, avisé et courageux.

Quand il eut vingt et un ans, ils étaient, lui et son père, un soir, assis dans la maison, quand le vieux moine entra en leur disant bonjour. Il était courbé presque jusqu'à terre, par suite de son grand âge. Le fermier le reconnut, lui fit bon accueil, lui dit de s'asseoir et qu'il pourrait rester avec eux aussi longtemps qu'il serait en vie.

— « En vérité, je ne serai plus longtemps de ce monde, » dit le vieux moine.

— « Que ce soit long ou court, tu ne quitteras pas cette maison » dit le fermier, « et quand tu mourras, nous t'enterrerons convenablement. »

²⁸ J'ai obtenu cette histoire de Próinsias O Conchubhair à Athlone.

– « Merci, » dit le vieux moine, « il est probable qu'on aura besoin de mes services dans cette maison avant qu'il soit longtemps. »

La femme arriva alors, le fermier lui raconta à elle et à son fils que le vieux moine était dans la maison quand le jeune Tadhg était né et que c'était par son conseil qu'elle avait retardé la naissance. Ils écoutèrent l'histoire, et après l'avoir entendue, ils eurent une grande estime pour le vieux moine.

Cette nuit-là, ils allèrent tous se coucher en bonne santé, mais vers l'heure de minuit, le vieux fermier et sa femme tombèrent malades. Le jeune Tadhg éveilla le vieux moine et lui dit que son père et sa mère avaient les apparences de la mort. Le moine alla à eux et c'est à peine s'il eut le temps de leur donner l'extrême-onction avant qu'ils ne fussent morts.

Le jeune Tadhg eut un grand chagrin ; il restait seul, sans père ni mère ; il enterra convenablement le vieux couple, mais il n'aurait laissé partir le vieux moine pour rien au monde ; il avait l'habitude de suivre ses conseils en toute chose.

Tout réussit bien à Tadhg jusqu'à ce que le vieux moine meure.

Le jeune Tadhg avait douze juments, et il espérait que chacune d'elles allait avoir un poulain ; un jour, une fois, il sortit pour aller voir les juments, et voilà que chaque jument avait eu un poulain, mais il y eut une chose qui l'étonna davantage encore, c'est lorsqu'il vit qu'un des poulains était aussi vert que l'herbe des champs. Le jeune Tadhg allait l'examiner, quand le poulain parla et dit :

– « N'aie pas peur, et ne t'étonne pas à mon sujet, si tu suis mon conseil, je te mettrai sur le chemin de tes intérêts. »

– « Quel conseil as-tu à me donner ? » dit le jeune Tadhg.

– « En premier lieu, » dit le poulain, « écoute-moi un moment : tu seras pauvre avant que ne se soient écoulées sept années à partir de ce jour ; c'est ta destinée, et tu ne peux y échapper ; il faudra que tu vendes ta maison et ta terre, et que tu ailles chercher à te mettre en service, comme un pauvre ; maintenant, tue les autres poulains et réserve le lait de toutes les juments pour moi jusqu'à ce que je sois âgé de six mois, et alors elles mourront, et je te ferai plus d'ouvrage que le tout ; arrache un crin de ma queue et frappe-en les autres poulains ; à la suite de cela, je changerai de couleur et je serai un joli poulain. » Quand Tadhg eut entendu cela, il alla arracher un crin du poulain ; il en frappa les autres poulains et chacun d'eux tomba mort. Alors le poulain vert changea de couleur et on ne vit jamais un aussi joli poulain.

Après cela, tout tourna contre le jeune Tadhg ; ses vaches et ses moutons moururent ; il lui fallait vendre la terre et les chevaux et il n'avait plus rien maintenant que le petit cheval.

Un jour, une fois, comme il y avait environ sept ans d'écoulés, le poulain dit au jeune Tadhg :

— « Il faudra que je te quitte ; dis aux voisins que je suis égaré, et qu'il faut que tu ailles à ma recherche. Quand tu seras en route, dirige-toi vers le château du roi et demande-lui de l'ouvrage ; il te demandera ce que tu peux faire ; dis-lui : « Tout ce qu'a jamais pu faire un homme, » puis il fera un marché avec toi ; le voici : « Si tu fais tout ce qu'il t'ordonnera pendant six mois, il te donnera ton poids d'or jaune ; conclus ce marché avec lui ; mais il te dira que si tu ne peux pas faire tout ce qu'il t'ordonnera, tu perdras la vie ; dis-lui que cela te va ; j'ai été au château du roi, j'ai ensorcelé ses chevaux et depuis cela, personne au monde ne peut les faire sortir de l'écurie ; voici la première chose qu'il te demandera, c'est de faire sortir les chevaux pour les mener à l'abreuvoir ; je serai derrière la porte, à l'intérieur. Conduis-moi dehors : tous les chevaux de l'écurie me suivront, et je ferai pour toi tout ce qu'ordonnera le roi, mais n'oublie pas de me porter à manger toutes les fois que tu prendras de la nourriture, et garde le secret pour toi. »

— « Je ferai tout comme tu as dit, » dit le jeune Tadhg.

— « Porte-toi bien jusqu'à ce que je te revoie, » et là-dessus il partit hors de vue.

Au matin, le lendemain, le jeune Tadhg, s'informa auprès des voisins s'ils avaient vu le bidet, mais personne ne l'avait vu.

— « Il est égaré et il faut que j'aille à sa recherche, » dit Tadhg. Il se mit en route alors et il se dirigea vers le château du roi. Quand il fut arrivé à la hauteur du château, il aperçut le roi et lui demanda de le prendre à son service.

— « Que peux-tu faire ? » dit le roi.

— « Tout ce qui est au pouvoir d'un homme vivant, » dit le jeune Tadhg.

— « Sur ma parole, il a quelque intelligence, » dit le roi. « Je vais faire un marché avec toi ; si tu peux faire tout ce que je t'ordonnerai pendant six mois, je te donnerai ton poids d'or jaune, mais si tu n'en es pas capable, tu perdras la vie. »

— « Ça me va, » dit le jeune Tadhg.

— « Entre dans l'écurie ; conduis nos chevaux à la rivière qui est devant le château et fais-les boire. »

Tadhg alla à l'écurie, et le bidet lui dit :

— « Je suis là, fais comme je t'ai dit. »

Le jeune Tadhg conduisit dehors le bidet et il n'y eut pas un cheval dans l'écurie à ne pas le suivre. Le roi fut fort étonné quand il vit le jeune Tadhg et les chevaux, car, tout ce qu'il avait d'hommes chez lui n'avait pu les faire sortir pendant toute la semaine précédente. Quand ils eurent bu leur content, il ramena le bidet et tous les autres le suivirent.

Le roi appela Tadhg et lui dit :

— « Tu es l'homme le meilleur que j'aie eu à mon service depuis longtemps, va maintenant manger quelque chose et quand tu seras prêt, viens me trouver, j'ai besoin de t'envoyer en course. »

Le jeune Tadhg entra, mangea et but son content et n'oublia pas de donner un bon morceau de pain au bidet, puis il alla trouver le roi et lui dit :

— « Je suis prêt maintenant. »

— « Très bien, » dit le roi, « va au château de Brandubh²⁹ et amène-moi la fille qu'il a pour que je l'épouse. »

— « C'est là un long voyage à faire à pied, » dit le jeune Tadhg, « peut-être me donnerais-tu un cheval. »

— « Tu peux prendre celui des chevaux que tu voudras, » dit le roi.

Le jeune Tadhg alla raconter au bidet la chose qu'il avait à faire.

— « Elle est bien facile à faire, cette chose-là, » dit le bidet, « prends-moi avec toi et je ne te ferai pas défaut. »

— « Sans doute, » dit Tadhg, « c'est toi qui me porteras. »

— « Très bien, » dit le bidet, « conduis-moi dehors, mais ne monte pas sur moi avant que tu ne sois hors de la vue des gens du château ; monte alors à cheval et je ne serai pas long à aller au château de Brandubh ; j'y ai été souvent. Quand nous serons arrivés à la grille du château, descends et tu verras la fille du roi en train de se promener de l'autre côté de la grille ; elle te demandera de la laisser monter à cheval sur moi ; mets-la sur mon dos, saute par-derrière elle toi-même, et je ne serai pas long à revenir. »

Le jeune Tadhg conduisit dehors le bidet, et il marcha à côté de lui jusqu'à ce qu'il fût hors de la vue des gens du château, puis il sauta dessus, le bidet partit comme le vent et, au bout de deux heures, il était à la grille du château de Brandubh ; il descendit, et au bout de deux minutes, il vit la fille du roi qui se promenait de l'autre côté de la grille ; elle ne fut pas longue à l'aborder et lui demanda la permission de monter sur le beau petit cheval.

— « Je le permettrai volontiers, » dit le jeune Tadhg ; il la mit dessus et sauta lui-même en croupe derrière elle ; le bidet se mit en route, et quelque vite qu'il était allé, il revint encore plus vite. Lorsqu'il fut près de la maison, Tadhg sauta à terre ; il conduisit la fille de Brandubh devant le roi et lui dit :

— « Voici maintenant la fille du roi de Leinster. »

— « Ce n'est pas beaucoup dire, mais tu es l'homme le meilleur que j'aie jamais eu à mon service ; va maintenant chercher un prêtre pour nous marier. »

²⁹ Brandubh est un roi de Leinster qui figure dans l'histoire d'Irlande (VI^es.).

– « Je ne puis pas me marier avant d’avoir les vêtements qui sont dans un coffre, dans ma chambre à la maison, » dit-elle.

– « Va, jeune Tadhg, nous chercher le coffre de la dame que voici, » dit le roi.

– « Donne-moi le temps de prendre de la nourriture, » dit le jeune Tadhg.

– « Il ne pourra pas trouver le coffre, si je ne suis pas présente, » dit la fille du roi.

– « S’il est dans le château, je le trouverai, » dit le jeune Tadhg.

Il mangea un morceau et il porta la moitié d’une miche de pain au bidet et il lui raconta ce qu’il avait à faire.

– « Oh ! c’est facile à faire, » dit le bidet. « Conduis-moi dehors, et monte à cheval sur moi ; quand nous serons arrivés à la grande porte du château de Brandubh, tire un petit bouchon qui est dans mon oreille gauche et jette-le dans la grande salle : au bout d’un moment le château sera en feu, les serviteurs commenceront à jeter dehors les meubles, et le second coffre qu’on jettera, prends-le, saute sur mon dos et nous ne serons pas longs à revenir. »

Le jeune Tadhg conduisit dehors le bidet, partit à cheval dessus, et il ne fut pas long à arriver au château du roi de Leinster. Le jeune Tadhg sauta à terre, tira le bouchon et le jeta dans la grande salle. Au bout d’un moment, le château fut en feu, les serviteurs commencèrent à jeter dehors les meubles et le second coffre qu’on jeta, Tadhg le saisit ; il sauta sur le bidet et ne fut pas long à revenir et à donner le coffre au roi.

– « Maintenant, » dit celui-ci, « est-ce que tu as un prétexte pour ne pas m’épouser ? »

– « Oui, » dit-elle, « je ne peux pas me marier avant d’avoir l’anneau nuptial que m’a donné ma grand-mère ; il est au fond d’une source d’eau vive, dans le jardin de mon père. »

– « Va, jeune Tadhg, me chercher cet anneau, » dit le roi.

– « Ne puis-je pas attendre jusqu’à demain matin ? » dit le jeune Tadhg.

– « Tu le peux, » dit celui-ci, « va maintenant te reposer de ta fatigue, et sois sur pieds de bonne heure au matin. »

Cette nuit-là, Tadhg donna force nourriture au bidet et alla coucher dans la crèche. Le matin, de bonne heure, il se leva, conduisit dehors le bidet, partit à cheval dessus et ne fut pas long à arriver au bord de la source dans le jardin du roi de Leinster, alors il descendit ; le bidet se changea en poule d’eau, alla au fond de la source et lui apporta l’anneau ; il se changea de nouveau en bidet et dit :

– « Saute sur moi. » C’est ce que fit Tadhg, et ils ne furent pas longs à revenir au château du roi. Le jeune Tadhg lui donna l’anneau et dit :

– « Il est possible qu’elle ait un autre prétexte, maintenant. »

– « Je ne sais pas, » dit le roi, « attends que j'aie vu. »

Il lui donna l'anneau et demanda si elle avait un autre prétexte pour ne pas l'épouser.

– « Oui, » dit-elle, « je ne puis pas t'épouser avant que tu n'aies fait construire une église dans la mer, à un mille du rivage et quand tu auras fait cela, je t'épouserai. »

Le roi envoya chercher le jeune Tadhg et lui raconta ce qu'il avait à faire.

– « Je ne te demanderai pas autre chose, et je te donnerai tout ton salaire, » dit-il.

– « Très bien, » dit Tadhg, « je tâcherai de le faire demain. »

Cette nuit-là il donna force nourriture au bidet et lui raconta ce qu'il avait à faire.

– « Très bien, » dit le bidet, « demain mettra fin à tes ennuis et aux miens ; demain matin, pars à cheval sur moi et dirige-moi vers la mer, je ferai l'ouvrage, je te dirai ensuite ce qu'il est nécessaire que tu fasses. »

Au matin, de bonne heure, le jeune Tadhg conduisit dehors le bidet, partit à cheval dessus et le dirigea vers la mer ; quand il fut arrivé au bord de l'eau, il dit au jeune Tadhg de mettre la main dans son oreille droite et de jeter dans l'eau une petite pierre et un grain de sable qui y étaient, c'est ce que fit le jeune Tadhg et jamais œil n'avait vu un aussi beau pont que celui qui s'éleva dans la mer. Le bidet alla à un mille de distance, puis il se retourna, frappa du pied, et, en un tour de main, l'église fut bâtie, puis il dit au jeune Tadhg : « Retourne à la maison et dis au roi que l'ouvrage est fait ; celui-ci te dira de préparer ses chevaux et son carrosse et, sur ta vie, n'oublie pas de m'atteler au carrosse. »

Le jeune Tadhg alla trouver le roi et dit :

– « J'ai réussi, l'église est bâtie. »

– « Va préparer mon carrosse et mes chevaux, » dit le roi.

Le jeune Tadhg prépara le carrosse et les chevaux, et sois certain qu'il n'oublia pas d'atteler le bidet au carrosse, puis il conduisit le carrosse jusqu'à la grande porte du château. Le roi ne fut pas long à sortir avec la jeune femme et ils entrèrent dans le carrosse. Le jeune Tadhg les conduisit jusqu'au bord de l'eau et quand le roi et la jeune femme eurent vu le beau pont, ils sortirent du carrosse pour l'examiner ; ils marchaient ensemble sur le pont quand la jeune femme poussa de l'épaule l'épaule du roi et le jeta dans la mer ; personne ne le vit et n'entendit parler de lui depuis lors.

Le bidet s'élança du carrosse et se changea en jeune homme ; il ressemblait tellement au roi que personne au monde n'aurait pu les distinguer l'un de l'autre.

Ils retournèrent tous à la maison et tous les gens pensèrent qu'il était le roi. Ils

CONTES IRLANDAIS

envoyèrent chercher un prêtre qui les maria. Le jeune Tadhg resta dans le château avec eux et il ne raconta son secret à personne jusqu'à ce qu'il fût sur le point de mourir et à ce moment il le raconta : autrement, nous ne l'aurions pas su.

XIII

LE TAUREAU TACHETÉ³⁰

Il y avait un homme, il y a longtemps et longtemps de cela, et si c'était alors ce n'était pas maintenant. Il se maria et il perdit sa femme; il n'avait eu qu'un fils de sa première femme. Alors il épousa une seconde femme. Cette seconde femme n'avait pas beaucoup d'estime pour le fils et celui-ci fut forcé de partir à la montagne loin de la maison pour garder le bétail.

Il y avait parmi les vaches, sur la montagne, un taureau tacheté; un jour que le garçon avait grand faim, le taureau tacheté l'entendit se plaindre et se tordre les mains, il se dirigea vers lui et lui dit :

— «Tu as faim, ôte-moi une corne et pose-la sur la terre, fourre ta main à l'endroit où aura été la corne et tu auras à manger. »

Quand il eut entendu cela, il alla au taureau, saisit une corne, la tordit et elle lui vint dans la main, il la posa par terre, fourra sa main et retira à boire, à manger et une nappe; il étendit la nappe sur la terre, il posa dessus la nourriture et la boisson, puis il mangea et but son content. Quand il eut mangé et bu son content, il remit la nappe en place et il laissa la corne à l'endroit où elle était auparavant.

Quand il vint à la maison ce soir-là, il ne mangea pas un morceau de son souper, et sa belle-mère se dit à elle-même qu'il avait trouvé quelque chose à manger dehors, sur la montagne, puisqu'il ne mangeait rien à souper.

Quand il fut sorti avec le bétail, le lendemain, sa belle-mère envoya sa fille après lui et dit à celle-ci de le guetter pour voir où il trouvait à manger. La fille partit, elle se cacha et elle le guetta jusqu'à ce qu'arrive la chaleur du jour, mais quand vint le milieu du jour, elle entendit toute espèce de musiques plus efficaces les unes que les autres, et cette musique mélodieuse l'endormit. Le taureau vint alors, le garçon tordit sa corne, tira la nappe, la nourriture et la boisson, et mangea et but son content, puis il remit la corne en place. La musique se tut, la fille s'éveilla et le guetta jusqu'à ce qu'arrive le soir, alors il ramena les vaches à la

³⁰ J'ai écrit ce conte sous la dictée de deux hommes, sans y rien changer qu'un ou deux mots. Je dois la première moitié à Seumas O Cuinneagáin de Baile-an-phuill, dans le comté de Roscommon et la seconde moitié à Mârtain O Braonáin qui demeure à deux milles de là. Tous les deux connaissaient la même histoire, mais la seconde partie était bien meilleure chez Mârtain.

maison. La mère demanda à la fille si elle avait vu quelque chose dans le champ de pâture et elle dit qu'elle n'avait rien vu. Le garçon ne mangea pas deux morceaux de son souper et la belle-mère fut étonnée.

Le lendemain, quand il eut conduit dehors les vaches, la belle-mère dit à la seconde fille de le suivre et de le guetter pour voir où il trouvait quelque chose à manger. La fille le suivit, elle se cacha ; quand arriva la chaleur du jour, la musique commença, et elle tomba endormie. Le garçon ôta la corne du taureau, tira la nappe, la nourriture et la boisson, mangea et but son content et remit la corne en place. La fille s'éveilla alors et le guetta jusqu'au soir. Quand le soir fut venu, il conduisit les vaches à la maison et il ne put manger son souper pas plus que les deux soirs précédents. La belle-mère demanda à la fille si elle avait vu quelque chose et elle dit qu'elle n'avait rien vu. La belle-mère s'étonna.

Le lendemain quand le garçon alla faire paître les vaches, la belle-mère fit sortir après lui la troisième fille, lui recommanda avec des menaces de ne pas tomber endormie, mais de faire bonne garde. La fille suivit le garçon et alla se cacher. Cette fille-là avait trois yeux, car elle avait un œil derrière la tête. Quand le taureau tacheté commença à faire entendre toute espèce de musiques plus efficaces les unes que les autres, il endormit les deux premiers yeux, mais il ne put endormir le troisième ; quand vint la chaleur du jour elle vit le taureau tacheté s'approcher du garçon, le garçon lui ôter sa corne et manger.

Elle courut alors à la maison et dit à sa mère qu'il n'y avait pas au monde de dîner tel que celui qui avait été servi au garçon et qui provenait de la corne du taureau tacheté.

Alors, la mère prétendit être malade, elle tua un coq, en fit couler le sang dans son lit, mit une goutte du sang dans sa bouche et envoya chercher son mari, disant qu'elle était en train de mourir. Son mari entra, il vit le sang et dit que quelle que fût la chose au monde qui la guérirait, il faudrait la lui procurer. Elle dit qu'il n'y aurait rien au monde à la guérir, sinon un morceau du taureau tacheté qui était sur la montagne.

— « Il faudra que tu l'aies, » dit celui-ci. Le taureau tacheté était la première bête du troupeau qui rentrait chaque soir. La belle-mère envoya chercher deux bouchers et les posta de chaque côté de la porte pour tuer le taureau tacheté quand il viendrait.

Le taureau tacheté dit au garçon : « Je serai supprimé ce soir si une autre bête ne va pas devant moi. » Il mit une autre bête devant lui. Les deux bouchers se tenaient de chaque côté de la porte pour tuer la première bête qui entrerait. Le taureau fit passer une vache devant lui pour franchir la porte et ils la tuèrent. La

belle-mère en eut un morceau à manger, elle crut que c'était du taureau tacheté qu'elle mangeait, et dès ce moment elle se trouva mieux.

Le soir d'après, quand le garçon vint à la maison avec le bétail, il ne mangea pas plus de son souper qu'un autre soir, et la belle-mère s'en étonna; elle apprit ensuite que le taureau tacheté était toujours là et qu'il n'avait pas été tué cette fois-ci.

Quand elle eut appris cela, elle tua un coq, elle en fit couler le sang dans son lit, elle mit une goutte du sang dans sa bouche et elle fit le même tour pour la seconde fois; elle dit qu'il n'y aurait rien au monde à la guérir qu'un morceau du taureau tacheté.

On envoya chercher les bouchers et ils se tinrent prêts à tuer le taureau tacheté quand il entrerait; le taureau tacheté fit entrer avant lui une autre bête du troupeau et les bouchers la tuèrent. La femme eut un morceau de viande; elle crut que c'était un morceau du taureau tacheté qu'elle mangeait et elle se trouva mieux.

Elle s'aperçut après cela que ce n'était pas le taureau tacheté qui était mort, et elle dit: « Cela ne fait rien, je tuerai le taureau tacheté une autre fois. »

Le lendemain, comme le garçon était à faire paître les vaches sur la montagne, le taureau tacheté vint et lui dit:

— « Ôte-moi la corne et mange maintenant ton content; c'est maintenant pour toi la dernière fois; ils m'attendent pour me tuer ce soir, mais n'aie pas peur, ce ne sont pas eux qui me tueront, mais c'est un autre taureau; monte sur mon dos maintenant. »

Le garçon monta alors sur son cou et ils se rendirent à la maison; les deux bouchers étaient de chaque côté de la porte à l'attendre; le taureau tacheté frappa un coup de corne de chaque côté, tua les deux bouchers, et le voilà parti avec le garçon sur son cou.

Il entra dans un bois sauvage et ils passèrent la nuit, lui et le garçon, dans le bois; il devait combattre avec l'autre taureau le lendemain.

Quand le jour fut venu, le taureau tacheté dit:

— « Ôte-moi la corne et mange ton content, c'est la dernière bonne chance que tu as; je vais combattre à l'instant avec l'autre taureau et j'en échapperai aujourd'hui, mais il me tuera demain à midi. »

Ils combattirent, lui et l'autre taureau, ce jour-là, et le taureau tacheté revint le soir, et ils passèrent cette nuit-là, lui et le garçon, dans le bois.

Quand, le lendemain, le jour fut venu, le taureau tacheté lui dit:

— « Tords-moi la corne et mange ton content, voilà la dernière bonne chance que tu auras; écoute maintenant ce que je vais te dire; quand tu m'auras vu mort,

va couper une courroie sur mon dos et une courroie sur mon ventre, depuis le sommet de ma tête jusqu'au bout de ma queue ; fais-t'en une ceinture, et toutes les fois que tu seras dans quelque grand danger, tu auras ma force en partage. »

Le taureau tacheté alla alors combattre avec l'autre taureau, et l'autre taureau le tua. L'autre taureau partit alors, le garçon alla au taureau tacheté, à l'endroit où il était couché sur le sol, mais celui-ci n'était pas mort complètement ; quand il vit venir le garçon, il lui dit :

– « Oh ! » dit-il, « hâte-toi autant qu'il te sera possible, tire ton couteau et coupe sur moi la courroie ou bien tu seras tué aussi bien que moi. »

La main du pauvre garçon trembla, il n'était pas capable de découper sur le taureau quoi que ce fût, après que celui-ci l'avait nourri si longtemps et à cause de l'affection qu'il lui avait témoignée.

Le taureau tacheté parla de nouveau et lui dit de découper la courroie sur l'heure, mais il ne voulait pas le faire ; il parla pour la troisième fois et dit de découper la courroie et qu'elle lui servirait aussi longtemps qu'il serait en vie, alors il découpa une courroie sur le dos et une autre courroie sur le ventre, et il partit.

Il était plein de trouble et de tristesse en partant, et cela devait être, car il partait sans savoir où il allait ni où il se rendrait.

Il rencontra sur la route un gentilhomme qui lui demanda où il allait ; le garçon dit qu'il ne savait pas lui-même où il allait, mais qu'il allait chercher de l'ouvrage.

– « Que sais-tu faire ? » dit le gentilhomme.

– « Je suis le meilleur berger que tu aies jamais vu, mais, pour ne pas te dire de mensonge, je ne sais rien faire que garder les vaches, et quant à cela, en vérité, je le ferai aussi bien que tous ceux que tu as jamais vus. »

– « C'est toi qu'il me faut, » dit le gentilhomme, « il y a trois géants dans ma terre qui me limitent d'un côté ; tout ce qui entre sur leur terre, ils le gardent et je ne puis le leur reprendre ; voici tout ce qu'ils demandent, c'est que mon bétail dépasse la limite de leur côté. »

– « Peu importe, je me porte caution que je ferai bonne garde et que je ne laisserai rien entrer de leur côté. »

Puis le gentilhomme l'emmena chez lui, et le garçon alla garder les vaches ; quand l'herbe devint rare, il voulut conduire les vaches plus loin ; il y avait un grand mur de pierre entre la terre des géants et la terre de son maître ; l'herbe était belle de l'autre côté du mur. Quand il eut vu cela, il renversa un pan du mur et il fit entrer les cochons et les vaches, il monta alors sur un arbre et se mit à faire tomber des pommes et toute sorte de fruits pour les cochons.

Un géant sortit et quand il eut vu le garçon monté sur l'arbre et en train de faire tomber des pommes pour les cochons, il se monta la tête ; il alla à l'arbre :

— « Viens-t'en, » dit-il, « tu es bien gros pour une seule bouchée et tu es trop petit pour deux bouchées ; viens que je te mette sous mes longues dents froides. »

— « Allons, tiens-toi tranquille, » dit le garçon, « il est possible que je vienne te trouver trop tôt pour toi. »

— « Je ne vais pas faire plus longtemps la conversation avec toi, » dit le géant ; il embrassa l'arbre et le déracina.

— « Descends, courroie noire, et serre-le, » dit le garçon en se souvenant du conseil du taureau tacheté. À l'instant, la courroie noire sauta de sa main et serra le géant si dur que les deux yeux lui sortaient de la tête, car la force du taureau était plus grande que celle du géant. Le géant ne pouvait pas faire un mouvement et il promit tout au monde pour qu'on lui conservât la vie :

— « Quelle que soit la chose dont tu as besoin, » dit-il au garçon, « il faudra que je te la procure. »

— « Je ne demande rien, sinon de me prêter l'épée qui est sous ton lit, » dit celui-ci.

— « Je te l'apporte, et volontiers, » dit le géant ; il entra chez lui et lui apporta l'épée.

— « Essaie-la sur les trois arbres les plus grands du bois et tu ne la sentiras pas dans ta main en les traversant. »

— « Je ne vois pas d'arbre dans le bois qui soit plus grand ou plus horrible que toi-même, » dit-il en tirant son épée et en lui coupant la tête en sorte qu'il l'envoya à sept tranches et sept billons, de ce coup-là.

— « Si je pouvais me replacer sur mon corps, » dit la tête, qui parlait, « le monde entier ne me séparerait pas de nouveau de ce corps. »

— « J'y veillerai, » dit le garçon.

Quand il ramena les vaches à la maison ce soir-là, elles avaient tant de lait, qu'on n'eut pas moitié assez de seaux, et qu'il fut nécessaire que deux tonneliers fissent des seaux neufs pour y mettre tout le lait qu'on avait.

— « Tu es le meilleur garçon que j'aie jamais rencontré, » dit le gentilhomme, et il lui fut reconnaissant.

Les géants poussaient un cri chacun, tous les soirs ; les gens n'entendirent que deux cris ce soir-là.

— « Il y a du changement au château, cette nuit, » dit le gentilhomme, quand il entendit les deux cris.

– « Oh ! » dit le garçon, « j'en ai vu un qui partait seul aujourd'hui, et il n'est pas encore rentré à la maison. »

Le lendemain, le garçon conduisit dehors son bétail, il alla jusqu'au grand mur de pierre, il en renversa un pan et laissa entrer le bétail dans le même endroit que la veille ; il monta sur un arbre et se mit à faire tomber les pommes ; le second géant vint en courant et dit : « Pourquoi renverser mon mur et laisser entrer ton bétail sur ma propriété ? Viens-t'en vite, tu as tué mon frère hier. »

« Descends, courroie noire, et ceins-le, » dit le garçon. La courroie le serra de telle manière qu'il ne pouvait plus bouger, et il promit tout au monde au garçon pour qu'il lui conservât la vie.

– « Je ne te demande rien, sinon de me prêter la vieille épée qui est sous ton lit. »

– « Je vais te l'apporter volontiers. » Il entra chez lui et lui apporta l'épée ; chacun des géants avait une épée, et chaque épée était meilleure que l'autre.

– « Essaie cette épée sur les six arbres les plus grands qui soient dans le bois et elle les traversera sans s'ébrécher »

– « Je ne vois pas un seul arbre dans le bois qui soit plus grand, plus horrible que toi, » dit celui-ci en tirant l'épée et en lui coupant la tête, en sorte qu'il l'envoya à sept tranches et sept billons loin du corps.

– « Oh ! » dit la tête, « si je pouvais me replacer sur mon corps, tous les hommes du monde ne m'en sépareraient pas. »

– « Oh ! je ferai attention à cela, » dit le garçon.

Quand il ramena les vaches à la maison cette nuit-là, un nouvel étonnement s'empara des gens lorsqu'ils virent la quantité de lait qu'elles avaient. Le gentilhomme dit qu'il y avait encore du changement dans le château ce jour-là, car il n'avait entendu qu'un seul cri, mais le garçon lui dit qu'il avait vu un autre géant partir ce jour-là, et qu'il était probable qu'il n'était pas encore revenu.

Le lendemain il sortit, il conduisit les cochons et les vaches jusqu'à la porte de la salle et il leur faisait tomber des pommes ; le troisième géant sortit, c'était le plus vieux, il était furieux de la mort de ses deux frères et les dents qu'il avait dans la tête lui servaient de canne ; il dit au garçon de venir, qu'il ne savait pas ce qu'il lui ferait après avoir tué ses deux frères :

– « Attends, » dit-il, « que je te prenne sous mes longues dents froides, » et c'est celui-là qui avait de longues dents froides, sans mentir.

– « Descends, courroie noire, et serre-le, que les yeux lui sortent de la tête par la force de l'étreinte que tu lui feras subir. »

La courroie noire s'élança, elle ceignit le géant en sorte que les deux yeux lui

sortaient de la tête, tant elle l'étreignait et le serrait, et le géant promit de lui donner tout au monde :

— « Mais épargne ma vie, » dit-il.

— « Je ne vais te demander que de me prêter la vieille épée qui est sous ton lit. »

— « Tu vas l'avoir, et volontiers, » dit le géant ; il entra et lui apporta l'épée. « Maintenant, » dit le géant, « frappe les deux nœuds les plus horribles du bois et l'épée les coupera sans s'ébrécher (?) »

— « Sainte Vierge ! je ne vois pas dans le bois un seul nœud, qui soit plus horrible que toi, » dit le garçon et il le frappa et envoya sa tête à sept tranches et sept billons loin du corps.

— « Hélas ! » dit la tête, « si je pouvais me replacer sur mon corps, tous les hommes du monde ne m'en sépareraient pas. »

— « Je veillerai à cela, » dit le garçon.

Quand il fut venu à la maison cette nuit-là, les tonneliers ne purent leur fabriquer assez de seaux, à cause de la quantité de lait qu'avaient les vaches, et les cochons ne purent manger, tant ils avaient mangé de pommes auparavant.

Il fut ainsi quelque temps à garder les vaches et tout ce que contenait le château fut à lui. Personne au monde n'ap-prochait du château, car on avait peur.

Il y avait dans le pays un dragon de feu qui venait tous les sept ans, et s'il ne trouvait pas devant lui une jeune femme toute liée, il faisait déborder la mer sur la terre et faisait périr les gens. Le jour arriva où le dragon devait venir et le garçon demanda à son maître la permission d'aller à l'endroit où le dragon se rendait.

— « Qu'est-ce que tu vas aller faire là ? » dit le maître ; « il y aura des chevaux, des voitures et des messieurs, et des foules venues de tout endroit et rassemblées là, les chevaux se dresseront sur ta tête et tu seras foulé aux pieds ; il vaut mieux pour toi rester à la maison. »

« Je resterai, » dit le garçon, mais quand il les vit tous partis, il alla au château des trois géants, il sella le meilleur cheval qu'ils eussent, il endossa lui-même un bel habit, il prit dans sa main l'épée du premier géant et il alla à l'endroit où était le dragon.

C'était comme une foire, tant il y avait de cavaliers, de voitures, de chevaux et de gens assemblés là. La noble dame était attachée à un poteau sur le bord de la mer et elle attendait que le dragon vint la dévorer. C'était la fille du roi qui était là, car le dragon n'aurait pas accepté une autre femme. Quand le dragon sortit de la mer, le garçon alla à sa rencontre, ils combattirent ensemble et ils restèrent à combattre jusqu'au soir, de telle sorte que le dragon laissait sortir de l'écume de

sa bouche et que la mer était rougie par son sang; enfin, il fit retourner le dragon dans la mer. Puis il partit et dit qu'il reviendrait le lendemain. Il laissa le cheval à l'endroit où il l'avait pris, il ôta son bel habit et quand les autres gens revinrent, il était rendu avant eux. Quand les gens furent arrivés à la maison, cette nuit-là, ils firent la conversation et dirent qu'il était venu un certain guerrier combattre le dragon et qui l'avait fait retourner dans la mer; c'est l'histoire que racontait chacun et ils ne savaient pas quel était le guerrier qui avait fait cela.

Le lendemain, quand son maître et les autres gens furent partis, il retourna au château des trois géants, il choisit un autre cheval et un autre vêtement de guerre, il prit avec lui l'épée du second géant et il partit pour l'endroit où allait venir le dragon. La fille du roi était liée au poteau sur le rivage et elle attendait; les yeux lui sortaient de la tête, à guetter si elle verrait venir le guerrier qui avait combattu le dragon le jour d'avant. Il y avait deux fois autant de monde que le premier jour et tous attendaient pour voir venir le guerrier. Quand le dragon fut venu, le garçon alla l'attaquer de front, mais le dragon était à moitié meurtri et affaibli à la suite du combat qu'il avait soutenu le jour précédent; ils se battirent jusqu'à midi, puis le garçon mit le dragon en déroute, les gens cherchèrent à l'arrêter, mais ne le purent pas; il partit.

Quand le maître revint chez lui ce soir-là, le garçon était rendu à la maison avant lui. Le maître lui raconta qu'il était venu ce jour-là un autre guerrier qui avait repoussé le dragon dans la mer, mais il est vraisemblable que le garçon connaissait l'histoire mieux que lui.

Le lendemain, quand le gentilhomme fut parti, le garçon alla au château des géants; il prit un autre cheval et un autre habit, ainsi que l'épée du troisième géant, et quand il alla combattre le dragon, les gens pensèrent que c'était un autre guerrier qui était là.

Lui et le dragon se battirent et tu n'as jamais vu un tel combat; le dragon avait des ailes et quand il était serré de près, il s'élevait dans l'air et, de là, il piquait le garçon et le frappait sur le crâne en sorte que peu s'en fallait qu'il ne l'accablât; le garçon se rappela alors la courroie noire et il dit:

— « Courroie noire, lie-le si fort que l'on entende ses cris dans les deux parties du monde par suite de l'étreinte que tu lui feras subir. »

La courroie noire s'élança, elle le lia; alors le garçon lui coupa la tête, la mer devint rouge du sang du dragon et des vagues de sang roulaient à la surface de l'eau.

Le garçon revint à terre alors, on chercha à le retenir; mais, il partit et comme il s'éloignait à cheval, la dame lui arracha son soulier.

Il partit alors. Il laissa le cheval, l'épée et le vêtement de guerre à l'endroit où

il les avait pris et quand le gentilhomme et les autres gens revinrent à la maison, il était devant eux assis au coin du feu ; il leur demanda comment s'était passé le combat et on lui raconta que le guerrier avait tué le dragon de feu, mais qu'il était parti et que personne au monde ne savait qui il était.

Quand la fille du roi vint chez elle, elle dit qu'elle n'épouserait jamais qu'un homme, celui auquel irait la chaussure.

Il y eut des fils de roi et des gentilshommes à venir alors à dire que c'étaient eux qui avaient tué le dragon ; mais elle dit que ce n'étaient point eux, à moins que le soulier ne leur allât ; il y en eut parmi eux qui se coupèrent les doigts de pied, quelques-uns se coupèrent une partie du talon et d'autres se coupèrent le pouce pour essayer si le soulier leur allait ; ils n'y gagnèrent rien ; la fille du roi dit qu'elle n'épouserait aucun d'entre eux.

Alors elle envoya des soldats, et le soulier avec eux, pour voir s'il allait à quelque personne au monde ; tous les gens, riches et pauvres, quelle que fût leur extraction, devraient essayer le soulier.

Le garçon était couché sur l'herbe quand les soldats arrivèrent et lorsqu'ils le virent, ils lui dirent :

— « Montre ton pied. »

— « Oh ! ne te moque pas de moi, » dit-il.

— « C'est l'ordre que nous avons reçu, » dirent-ils, « nous ne pouvons pas laisser qui que ce soit, riche ou pauvre, sans lui essayer le soulier ; allons, ton pied ; » il le donna, le soulier entra dans son pied à l'instant. Ils dirent qu'il lui fallait venir avec eux.

— « Oh ! attendez-moi, » dit-il, « que je m'habille. »

Il alla au château des géants, il mit un bel habit neuf, puis il partit avec eux.

C'est là qu'il fut bien reçu, et il était aussi bien mis que n'importe lequel d'entre eux. Leur noce dura trois jours et trois nuits.

Ils trouvèrent le gué et moi le lac, ils furent noyés et moi j'en suis revenu et comme je l'ai [le conte] ce soir, puissiez-vous ne pas l'avoir demain soir, et si vous l'avez, puisse-t-il ne vous faire perdre que les dents du fond³¹.

³¹ Formule finale, sans aucun sens, comme les conteurs de tous les pays aiment à en employer.

XIV
COIRNÎN DES AJONCS³²

Il y a longtemps, dans l'ancien temps, il y avait une veuve qui s'appelait Brighid Ni Ghrádaigh et qui demeurait dans le comté de Galway ; elle n'avait qu'un fils qui s'appelait Tadhg, il était né un mois après la mort de son père, au milieu d'un petit bois d'ajoncs qui croissaient sur le flanc d'une colline, à côté de la maison. Pour cette raison, les gens le surnommèrent Coirnîn des ajoncs. Les douleurs avaient pris subitement la pauvre femme, pendant qu'elle était à mener les vaches sur le flanc de la colline.

Quand Tadhg fut né, c'était un beau petit enfant et il se développa bien jusqu'à ce qu'il fût âgé de quatre ans, mais à partir de ce moment il ne grandit pas d'un pouce jusqu'à l'âge de treize ans, il ne mettait pas un pied devant l'autre pour marcher, mais il pouvait aller très vite sur ses deux mains et sur son derrière, et, s'il entendait quelqu'un venir à la maison, il mettait ses deux mains par terre et il allait d'un saut du coin du feu jusqu'à la porte et il faisait cent mille salutations à la personne qui venait ; les jeunes enfants du village l'aimaient beaucoup, car ils s'amusaient beaucoup de lui tous les soirs. Depuis le moment où il eut sept ans, il était très adroit et très utile à sa mère et à sa grand-mère qui demeurait dans la même maison que lui. À l'automne, il allait sur ses mains et sur son derrière jusqu'au flanc de la colline et il mangeait les fleurs d'ajoncs comme une chèvre. Il y avait un ruisseau entre la maison et la colline et il sautait par-dessus le ruisseau aussi légèrement qu'un lièvre.

La grand-mère était une vieille imbécile ; elle était sourde et à peu près muette, et il y avait de fréquentes batailles entre elle et Tadhg.

Un jour, une fois, la mère dit à Tadhg :

— « Il va falloir, Taidhgîn, que je mette un fond en cuir à ta culotte ; je me ruine à acheter du drap, et quand j'aurai fait cela, tu iras chez un tailleur apprendre son métier. »

— « Sur ma parole, » dit Tadhg, « ce n'est pas là le métier que j'aurai ; un tailleur n'est que la neuvième partie d'un homme ; si tu me donnes un métier, fais de moi un joueur de cornemuse ; j'ai beaucoup de goût pour la musique. »

³² C'est de Prôinsias O Conchúbhair que j'ai obtenu ce conte.

– « Soit, » dit la mère.

Le jour d'après, elle alla à la ville pour se procurer du cuir ; quand les petits garçons du village s'aperçurent que la mère était partie, ils prirent un bouc qui appartenait à Páidín O Ceallaigh le boiteux et ils mirent Coirnín à cheval dessus et le voilà parti avec le bouc qui bêlait aussi haut qu'il pouvait avec, sur son cou, Coirnín qui hurlait comme un fou, parce qu'il avait peur de tomber, et les garçons du village après. Le bouc se dirigea vers la cabane de Páidín, et quand Páidín vit venir le bouc et son cavalier, il crut que c'était le vieux garçon³³ qui venait le trouver. Páidín n'avait pas fait un pas depuis sept ans jusqu'à ce jour ; mais, quand il vit le bouc entrer par la porte, il ne fit qu'un saut par la fenêtre et il cria aux voisins de le sauver du diable qui était à sa poursuite.

Les garçons se mirent à crier et à frapper dans leurs mains, en sorte qu'ils affolèrent le bouc et le voilà de nouveau hors de la maison. Quand Páidín le vit revenir une seconde fois, le voilà parti, et le bouc avec Coirnín à cheval sur son cou, à sa suite. Le bouc avait de longues cornes et Coirnín s'y accrochait comme un noyé. Páidín se dirigea vers Galway et le bouc se mit à sa poursuite ; des rires s'élevaient et les gens des bourgs sortaient de chaque côté de la route ; jamais il n'y avait eu tant de bruit dans le comté de Galway. Páidín ne s'arrêta pas qu'il ne fût entré dans la ville de Galway avec le bouc et son cavalier sur les talons, c'était jour de marché et les rues étaient pleines de monde. Páidín commence à hurler et à crier aux gens de le sauver et ils se moquaient de lui ; il monta une rue, puis en descendit une autre et il alla jusqu'à ce que le soleil se couche, le soir.

Coirnín vit de belles pommes sur une table et une vieille femme à côté ; il lui prit une grande envie d'avoir de ces pommes ; il lâcha les cornes du bouc et il alla d'un saut sur la table aux pommes ; voilà la vieille femme partie et elle laissa ses pommes derrière elle, car elle était à moitié morte de frayeur.

Il n'y avait pas longtemps que Coirnín était en train de manger les pommes quand sa mère arriva devant lui, et quand elle vit Coirnín, elle fit sur elle le signe de la croix et dit :

– « Au nom de Dieu, Coirnín, qui t'a amené ici ? »

– « Demande-le à Páidín O Ceallaigh et à son bouc ; tu as de la chance, mère, que je ne me sois pas cassé le cou. »

Elle mit Coirnín dans son tablier et se dirigea vers sa maison.

Elle fut étrange, la chose qui arriva à Páidín O Ceallaigh. Quand Coirnín eut quitté le bouc, celui-ci suivit Páidín sur la grand-route, l'atteignit, lui passa ses deux cornes entre les jambes, le jeta sur son dos et ne s'arrêta pas qu'il ne fût

³³ Le diable.

arrivé chez lui. Pâidîn descendit à la porte et le bouc tomba mort sur le seuil. Pâidîn alla dormir, car il était à moitié mort, et la nuit était avancée; quand il se leva, au matin, on ne put trouver le bouc mort ou vif, et tout le monde dit que c'était un bouc enchanté. En tout cas, il avait donné à Pâidîn O Ceallaigh la faculté de marcher, ce qui ne lui était pas arrivé depuis sept ans.

L'histoire se répandit dans le pays, en sorte que tous les hommes, les femmes et les enfants du comté de Galway l'entendirent et il y en eut de nombreuses versions avant ce soir. Les uns dirent que le bouc de Pâidîn était un bouc enchanté et que Pâidîn était son complice; d'autres, que Coirnîn était un homme-fée et qu'il serait juste de le brûler.

Ce soir-là, Coirnîn raconta avec détails comment le bouc l'avait porté à Galway; les petits garçons vinrent à la maison de Brighid Ni Ghrádaigh et prirent beaucoup de plaisir à écouter Coirnîn raconter sa chevauchée jusqu'à Galway sur le cou du bouc de Pâidîn O Ceallaigh et tout ce qui lui était arrivé le long du jour.

Cette nuit-là, quand Coirnîn fut allé dans son lit, il fut pris d'un grand chagrin, et au lieu de dormir il commença à sangloter. Sa mère lui demanda ce qu'il avait. Celui-ci dit qu'il ne le savait pas.

— «Tu n'as que du radotage,» dit-elle, «finis de sangloter et laisse-nous dormir,» mais il ne s'arrêta qu'au matin.

Au matin, il ne put manger une bouchée et il dit à sa mère :

— «Je vais sortir, pour voir si l'air me fera du bien.»

— «C'est possible,» dit-elle.

Là-dessus, il mit ses deux mains par terre et il alla d'un saut jusqu'à la porte, puis dehors. Il se dirigea vers les ajoncs et ne s'arrêta pas qu'il ne fût arrivé au milieu. Il s'étendit entre deux buissons et ne fut pas long à s'endormir. Il rêva que le bouc était à côté de lui, cherchant à lui parler. Il s'éveilla, mais au lieu du bouc, il vit un beau magicien à côté de lui, qui lui dit :

— «Coirnîn, n'aie pas peur de moi, je suis un ami et me voilà ici pour te donner un conseil qui te sera profitable si tu le suis. Depuis ta naissance, tu es estropié et tu es un sujet de moquerie pour les garçons du village. Je suis le bouc qui t'a porté à Galway, mais maintenant j'ai pris la forme sous laquelle tu me vois. Je ne pouvais pas obtenir ma transformation avant que tu n'aies chevauché sur moi, et maintenant j'ai un grand pouvoir. Je pourrais te guérir sur-le-champ, mais les voisins diraient que tu as des rapports avec les fées et tu ne pourrais pas leur ôter cette idée. Tu es assis en ce moment exactement à l'endroit où tu es né, et il y a un pot d'or à la distance d'un pied derrière toi, mais tu n'as pas à y toucher encore, car tu ne pourrais pas en faire bon usage. Va chez toi maintenant et demain

matin dis à ta mère que tu as eu un beau rêve, que tu as rêvé qu'il croissait auprès du ruisseau une herbe qui te donnerait la faculté de marcher et la vigueur; dis-lui la même chose trois matins de suite et elle croira que tu dis vrai. Quand tu iras chercher l'herbe, tu la trouveras au bas de la grande pierre à laver qui est sur le bord du ruisseau, prends-la, fais-la bouillir, bois-en le suc et tu seras capable de rivaliser dans une course avec n'importe quel garçon de la paroisse; les gens seront étonnés dans le commencement, mais cela ne durera pas longtemps; tu auras treize ans ce jour-là: pendant la nuit, rends-toi à cet endroit-ci, j'aurai enlevé le pot d'or, mais, sur ta vie, garde cela pour toi et ne raconte à personne au monde que tu m'as vu; va maintenant, adieu.»

Coirnîn promit qu'il ferait tout ce que lui avait dit le petit magicien et il alla chez lui tout à fait joyeux; la mère remarqua qu'il n'était pas triste comme avant d'aller dehors et elle dit:

— «Je crois, mon fils, que l'air t'a fait du bien.»

— «Oui certes,» dit celui-ci, «et donne-moi maintenant quelque chose à manger.»

Cette nuit-là, au lieu d'être à sangloter, il dormit bien, et, au matin, il dit à sa mère:

— «J'ai eu un beau rêve cette nuit, ma mère.»

— «Ne fais pas attention aux rêves,» dit la mère, «c'est d'ordinaire le contraire qui arrive.»

Coirnîn passa la journée à penser à la conversation qu'il avait eue avec le petit magicien, et à la richesse qu'il allait avoir. Au matin, le lendemain il dit à sa mère:

— «J'ai encore eu le beau rêve cette nuit.»

— «Que Dieu augmente le bien et amoindrisse le mal,» dit la mère. «J'ai entendu dire souvent que si un homme avait le même songe trois nuits de suite, le songe était vrai.»

Le troisième matin, Coirnîn se leva de bonne heure et dit à sa mère:

— «J'ai encore eu le beau rêve cette nuit, et puisqu'il m'est arrivé de l'avoir trois nuits de suite, j'irai voir s'il contient une part de vérité; j'ai vu dans mon rêve une herbe qui me donnerait la faculté de marcher et la vigueur.»

— «As-tu vu en rêve où croissait cette herbe?» dit la mère.

— «Je l'ai vu en vérité,» dit celui-ci, «elle croit à côté de la grande pierre à laver qui est au bord du ruisseau.»

— «En vérité, il n'y a pas une seule herbe qui croisse auprès de la pierre à laver,» dit la mère, «j'ai été souvent à cet endroit-là et elle ne pourrait pas y être sans que je le suse.»

– « Il est possible qu'elle y ait poussé depuis, » dit Coirnîn, « et j'irai à sa recherche. »

Il mit ses deux mains par terre, il alla d'un saut à la porte et le voilà sorti. Il ne fut pas long à arriver à la pierre à laver et il trouva l'herbe. Il sautait comme un daim poursuivi par un chien, en se rendant chez lui plein de joie.

– « Mère, » dit-il, « mon rêve était vrai, j'ai trouvé l'herbe. Mets-la dans le pot et fais-la moi bouillir. »

La mère mit l'herbe dans le pot avec environ un quart d'eau et quand elle fut bouillante et que le bouillon fut froid, Coirnîn le but. Le bouillon n'était pas depuis un moment dans son ventre quand Coirnîn se leva sur ses pieds et commença à courir de-ci de-là. Un grand étonnement s'empara de sa mère. Elle commença par donner mille louanges et remerciements à Dieu, puis elle appela les voisins et leur raconta le songe de Coirnîn et comment il avait recouvré l'usage de son pied. Tous se réjouirent beaucoup, car Brighid Ni Ghrádaigh était une bonne voisine, et ils avaient tous de l'estime pour elle.

Cette nuit-là, les garçons du village se rassemblèrent pour se réjouir avec Coirnîn et sa mère. Comme ils étaient tous en train de faire la conversation, qui entra ? Pàidîn O Ceallaigh. Ils étaient à parler de la manière dont Coirnîn avait recouvré la faculté de marcher et la vigueur de ses os.

– « En vérité, c'est à moi qu'il serait juste de rendre grâce, c'est la secousse que lui a donnée mon bouc qui a fait l'affaire, et tout le monde sait que c'est la chevauchée qu'il a faite qui lui a rendu l'usage de son pied. Hélas ! quel malheur que mon beau bouc soit mort ! »

– « Tu mens, » dit Coirnîn, « c'est l'herbe qui m'a guéri. J'ai rêvé trois nuits de suite que l'herbe me guérirait, et ma mère peut prouver que j'étais encore estropié après être revenu de Galway jusqu'à ce que j'aie bu le suc de l'herbe. »

– « Je pourrais jurer que mon fils dit la pure vérité, » dit la mère.

Alors on se mit à se moquer de Pàidîn, en sorte qu'il partit.

Tout alla bien pour Coirnîn et pour sa mère à la suite de cela. Une nuit, quand sa mère et les voisins furent allés dormir, Coirnîn alla aux ajoncs. Son ami le petit magicien était là devant lui, et il avait le pot d'or tout préparé.

– « Voici maintenant pour toi le pot d'or, mets-le de côté n'importe où tu voudras, il y a dedans assez d'or pour te suffire pendant toute ta vie. »

– « Je pense à le laisser, dans le trou où il était, » dit Coirnîn, « mais j'en emporterai une partie avec moi à la maison. »

– « Ne l'emporte pas encore avec toi, mais tu auras un autre songe comme tu en as eu déjà et à la suite de cela tu pourras en emporter une partie, achète cette terre-ci et bâtis une maison à l'endroit où tu es né, et jamais tu ne verras, ni toi-

même ni aucune des personnes qui sont dans la même maison que toi, un jour de pauvreté pendant toute ta vie, et maintenant, adieu, tu ne me verras plus!»

Coirnîn déposa le pot dans le trou, mit de la terre par-dessus et alla chez lui.

Au matin, il dit à sa mère :

— «J'ai eu un autre songe cette nuit, et je ne te le raconterai pas avant d'avoir vu si je l'ai trois nuits de suite.»

Le second matin, il dit :

— «J'ai encore eu un songe cette nuit,» et le troisième matin, il lui dit :

— «Mon songe est vrai maintenant, sans aucun doute, je l'ai eu la nuit dernière exactement comme je l'avais eu les deux autres fois ; voilà trois fois de suite et je puis te dire ceci, que tu ne verras pas un jour de pauvreté pendant toute ta vie, mais je ne puis te dire rien autre chose à ce sujet.»

Cette nuit-là, il alla au pot d'or et il en rapporta plein une bourse à la maison, et, au matin, il la donna à la mère.

— «Il y en a bien plus,» dit-il, «à l'endroit d'où est venu ceci et je t'en donnerai quand tu en auras besoin, mais ne me pose pas de question à ce sujet.»

Peu de temps après cela, Brighid Ni Ghrádaigh acheta une vache à lait et la mit à pâturer ; elle et Coirnîn réussirent bien. Quand celui-ci eut vingt ans, il acheta une grande étendue de terre autour des ajoncs et bâtit une belle maison à l'endroit où il était né. Peu de temps après cela, il se maria, il eut une grande famille et quand il mourut de vieillesse, il laissa de l'or et de l'argent à ses enfants et quiconque demeura dans cette maison ne vit jamais un jour de pauvreté.

XV
LA GARDE DES PLUVIERS DORÉS³⁴

Il y avait une femme qui avait trois fils : le premier fils dit qu'il était depuis assez longtemps à la maison et qu'il serait temps pour lui d'aller chercher fortune.

– « Très bien, » dit la mère, « très bien, mon fils, » dit-elle, « tu peux te mettre en route demain matin. »

Le lendemain, la mère fit un gâteau, et quand il fut prêt à se mettre en route, elle lui dit :

– « Lequel des deux préfères-tu, mon fils, » dit-elle, « la petite moitié avec ma bénédiction, ou la grande moitié et ma malédiction ? »

– « Ma foi, » dit-il, « je préfère la grande moitié, quelle que soit la chose que tu me donneras avec. »

Elle lui donna alors la grande moitié, il la mit dans son sac et partit ; elle resta sur sa porte pour lui lancer sa malédiction jusqu'à ce qu'il fût parti hors de vue.

Il alla jusqu'à ce qu'il fût fatigué et quand vint le milieu du jour, il arriva à la lisière d'un bois ; il y avait un champ en jachère sur la lisière du bois et une fontaine au pied d'un arbre dans un coin.

– « Ça se trouve bien, » se dit-il à lui-même, je vais m'asseoir ici auprès de la fontaine et manger un morceau puisque je suis fatigué et que j'ai faim. »

Il s'assit auprès de la fontaine, et quand il regarda dedans, il vit que la partie supérieure était du miel et la partie inférieure du sang ; il tira son gâteau et se mit à manger, lorsqu'un petit chien arriva à l'ouest de lui et lui demanda une portion de son gâteau.

– « En vérité, je ne t'en donnerai pas un morceau grand ou petit, » dit-il.

Le petit chien partit ; il mit sa queue dans la fontaine de sorte que la partie supérieure devint du sang et la partie inférieure du miel.

– « Tu aurais mieux fait, » dit-il, « de me donner le morceau que je t'avais demandé. »

Le fils partit alors devant lui, à travers le monde, pour chercher fortune, et il arriva à une grande maison où demeurait un fermier.

– « Que cherches-tu ? » lui dit le fermier.

³⁴ J'ai recueilli ce conte de la bouche de Màrtain Ruadh O Giollarnáth de Lios-an-uisge, à sept milles de Athenry dans le comté de Galway.

– « Je cherche à me mettre en service, » dit-il.

– « Es-tu un bon journalier ? »

– « Assez bon, » dit celui-ci, « je ferai tout mon possible. »

– « Très bien, » dit le maître de la maison, « voici le marché que je vais faire avec toi : si tu n'es pas capable de faire l'ouvrage que je te donnerai, je te couperai la tête. »

Ils conclurent le marché ensemble ; il eut alors un bon souper, un lit, et il alla se coucher.

Au matin, le lendemain, il se leva et quand il eut pris son déjeuner, le fermier le conduisit dehors jusqu'à l'étable qu'il possédait, il ouvrit la porte et que vit-il sortir ? Douze pluviers dorés.

– « Voici l'ouvrage que je te donne, » dit-il, « c'est de les faire pâturer le long du jour et de les ramener à la maison le soir. »

Là-dessus, il le quitta.

– « Ma foi, » dit le garçon, « voilà un ouvrage que je ne pourrai pas faire et je suis perdu, » dit-il.

Les pluviers partirent, il se mit à leur poursuite, mais ils furent bientôt hors de vue et mon pauvre homme se fatigua à les chercher ; il lui fallut venir à la maison sans eux le soir, et on lui coupa la tête.

Maintenant, l'année d'après, le second fils dit qu'il irait chercher fortune. La mère lui prépara un gâteau et lui demanda lequel des deux il préférerait, la petite moitié avec sa bénédiction ou la grande moitié avec sa malédiction.

– « Oh ! donne-moi la grande moitié, » dit-il, « quelle que soit la chose, bénédiction ou malédiction que tu me donneras avec. »

Il partit alors et la mère resta là à lui lancer sa malédiction jusqu'à ce qu'il fût hors de vue.

Quand il fut arrivé à la fontaine dont la partie supérieure était du miel et la partie inférieure du sang, le petit chien vint et lui demanda un morceau de son gâteau ; il ne l'obtint pas et il mit sa queue dans la fontaine en sorte que la partie supérieure devint du sang et la partie inférieure du miel. Il alla devant lui, alors, jusqu'à la maison du même fermier où avait été son frère ; le maître de la maison fit le même marché avec lui et comme il ne put pas garder les pluviers, on lui coupa la tête.

Alors l'année d'après, le plus jeune fils dit à la mère :

– « Il est temps pour moi, ma mère, » dit-il, « de me mettre maintenant en route pour chercher fortune. »

– « Tu le peux, mon fils, » dit-elle, « attends jusqu'à demain matin, et alors

tu pourras partir, dit-elle. Au matin, le lendemain, elle fit un gâteau et elle lui demanda :

— « Lequel des deux préfères-tu, la grande moitié et ma malédiction ou la petite moitié et ma bénédiction ? »

— « Je préfère, » dit celui-ci, « la petite moitié et ta bénédiction. »

— « Tu l'auras, mon fils, » dit-elle.

Il partit alors et elle resta à lui donner sa bénédiction jusqu'à ce qu'il fût hors de vue ; puis il chemina jusqu'à ce que vînt le milieu du jour et qu'il arrivât à la fontaine où la partie supérieure était du miel et la partie inférieure du sang. Alors il s'assit et il tira son gâteau ; le petit chien arriva à l'ouest de lui et lui demanda une goutte à boire et un morceau à manger.

— « Oh, ce n'est pas une goutte ni un morceau que je te donnerai, » dit celui-ci, « mais viens ici vers moi et mange ta part comme moi-même, je partagerai avec toi tout ce que j'ai. »

— « Tu as bon cœur, » dit le petit chien, « et c'est tant mieux pour toi. » Ils mangèrent et burent alors ensemble tout leur content.

Quand il se leva, pour se mettre en route, le petit chien lui dit :

— « Tu vas chercher fortune comme ont fait tes deux frères avant toi ; tu vas aller jusqu'à une grande maison et le maître de la maison te demandera si tu veux entrer à son service ; tes deux frères ont été dans cette maison avant toi, et comme ils n'ont pas pu faire leur ouvrage on leur a coupé la tête ; voici l'ouvrage que le maître de la maison te donnera à faire : c'est de garder douze pluviers, et de les ramener à la maison avec toi le soir. Tu ne pourrais pas faire cela sans aide ; voici pour toi un petit sifflet. Souffle dedans et les pluviers viendront à toi, mais sur ton âme, ne t'en sépare pas ou tu seras perdu. »

Le chien partit alors.

Le garçon se mit en route, il alla et alla longtemps jusqu'à ce qu'il arrive à la hauteur de la grande maison ; le maître de la maison sortit et lui demanda ce qu'il cherchait.

— « Je cherche de l'ouvrage, » dit celui-ci.

— « Que peux-tu faire ? »

— « Tout ouvrage que tu me donneras à faire, je ferai mon possible pour l'exécuter, » dit celui-ci.

— « Voici le marché que je vais faire avec toi, » dit le maître de la maison ; « si tu n'es pas capable de faire l'ouvrage que je vais te donner, je te couperai la tête. »

— « Et si je suis capable de le faire, » dit le garçon, « me donneras-tu la permission de te couper la tête ? »

– «Je ne te la donnerai certes pas,» dit celui-ci, «mais je te donnerai un bon salaire de ton travail.»

Ils firent marché et ils s'arrangèrent ensemble de la sorte; le garçon trouva un souper et un bon lit et il alla se coucher.

Au matin, le lendemain, quand il eut mangé son déjeuner, le fermier le conduisit à l'étable, il ouvrit la porte, les douze pluviers en sortirent à l'instant et les voilà dans l'air.

– «Voici l'ouvrage que tu as à faire aujourd'hui, c'est de garder les pluviers,» dit le fermier, «et qu'ils soient tous de retour avec toi, ce soir, ou je te couperai la tête.»

Quand il fut hors de vue, le garçon tira sa petite flûte, il souffla dedans et tous les pluviers vinrent autour de lui.

– «N'allez pas trop loin de moi maintenant,» dit celui-ci.

Un serviteur vint lui apporter son dîner; quand il l'eut mangé et que le serviteur fut parti, il souffla dans sa flûte et les pluviers vinrent autour de lui.

– «N'allez pas trop loin de moi,» dit-il.

Quand il fut sur le point de partir, le soir, il souffla de nouveau dans sa flûte et il les rassembla tous, et quand les fermiers et les gens de la maison le virent venir, ils furent les plus étonnés du monde de ce que les douze pluviers étaient avec lui.

– «Je vois que tu as fait ton ouvrage cette fois-ci,» lui dit le fermier.

– «Oh oui, il n'est pas pénible,» dit notre homme.

Il prit son souper ce soir-là et il alla se coucher. Le fermier et sa femme s'étonnaient grandement de ce qu'il avait pu ramener les pluviers avec lui à la maison et ils tinrent conseil ensemble tout le long de la nuit pour savoir ce qu'ils feraient pour découvrir quelle sorte de chose il avait pour rassembler les pluviers.

Le lendemain, comme il était à garder les pluviers vers le milieu du jour, ils envoyèrent leur jeune fille lui porter son dîner; pendant qu'il mangeait, elle fit la conversation avec lui et elle lui demanda comment il pouvait rassembler les pluviers sauvages.

– «Avec la petite flûte que voici,» dit celui-ci en la tirant, «attends un peu que j'aie mangé mon dîner et je te montrerai comme ils arriveront quand j'aurai soufflé dedans.»

Quand il eut mangé son dîner, il souffla dans la flûte et les pluviers vinrent autour de lui.

– «Je les rassemble deux fois par jour,» dit-il, «au milieu du jour, de crainte qu'ils n'aillent trop loin de moi, et une seconde fois quand je vais le soir à la maison.»

La fille retourna à la maison et leur raconta que le garçon avait une petite flûte, et qu'avec elle il rassemblait les pluviers.

— « Il faudra que nous nous la procurions, » dirent ceux-ci.

Quand il fut venu à la maison ce soir-là, le maître lui dit qu'il voudrait bien acheter la petite flûte qu'il avait et que sa femme pourrait aller garder les pluviers et qu'il n'aurait rien à faire.

— « Oh ! » dit celui-ci, « je ne veux pas m'en séparer. »

La femme dit ensuite qu'elle irait elle-même et qu'elle la lui achèterait ; c'était une fort belle femme ; elle alla le trouver, le lendemain, avec son dîner, et lui dit qu'elle avait entendu dire à sa fille qu'il avait une flûte qui rassemblait les pluviers.

— « Oui, » dit-il.

— « Ne me la montrerais-tu pas ? » dit-elle.

Il la tira et la lui montra.

— « Ne me la vendrais-tu pas ? » dit-elle.

— « En vérité, elle n'est pas à vendre, » dit celui-ci, « mais que me donnerais-tu pour elle ? »

— « Je te donnerai cinq livres, » dit-elle.

— « Je ne te la céderai pas, » dit-il.

— « Je te donnerai dix livres, » dit-elle.

— « Je ne te la donnerai pas, » dit-il.

— « Je te donnerai cinquante livres, » dit-elle.

— « Je ne te la donnerai pas, » dit-il.

Elle alla à la maison, et il rassembla les pluviers et les conduisit à la maison avec lui ce soir-là.

Le lendemain, elle revint le trouver avec le dîner et lui promit cent livres pour la flûte.

— « Ma flûte n'est pas à vendre du tout, » dit-il.

L'homme se mit en colère quand la femme revint à la maison sans la flûte.

Le lendemain elle alla de nouveau le trouver avec le dîner.

— « Je vais te dire, » dit-elle, « le marché que je vais faire avec toi ; je vais te donner deux cents livres pour ta flûte et quelque chose par-dessus le marché. »

— « Et qu'est-ce qu'il y aura par-dessus le marché ? » dit-il.

— « La permission de m'embrasser pendant une demi-heure, » dit-elle.

— « Il faut me donner d'abord ce qui est par-dessus le marché, » dit-il.

Il obtint ce qu'il demandait.

— « Maintenant, » dit-elle, « donne-moi la flûte. »

– « En vérité, je ne te la donnerai pas, » dit-il, « il n'y a pas de danger que je te la donne; je t'ai déjà dit qu'elle n'était pas à vendre. »

Elle dut s'en aller ainsi à la maison sans la moindre flûte; elle se mit fort en colère et dit à son mari :

– « Le misérable qui est venu ici, » dit-elle, « je ne peux plus rester avec lui; chasse-le d'ici tout à fait, lui et sa flûte, et je ne l'aurai plus sous les yeux. »

Quand le garçon revint à la maison ce soir-là, avec ses pluviers, le maître lui dit qu'il n'avait plus besoin de journalier.

– « Va-t'en, » dit-il.

« J'ai fait l'ouvrage que tu m'as donné à faire et je l'ai bien fait, » dit le garçon « et tu m'as promis un bon salaire de mon ouvrage; il faudra que tu me donnes plein deux sacs d'or et que tu les mettes sur la vieille jument que voici. »

Il le lui refusa, mais à la fin, comme il tenait bon, il lui donna un sac d'or; le garçon partit alors, il alla chez lui retrouver sa mère et il fut riche à partir de ce jour.

XVI
COMMENT DIARMUID EUT SON GRAIN DE BEAUTÉ³⁵

Diarmuid, Conân, Goll et Osgar, tous les quatre, allèrent à la chasse un jour, et ils allèrent si loin de chez eux, qu'ils ne pouvaient plus retourner à la maison ce soir-là.

Ils passèrent le commencement de la nuit dans le bois ; ils se promenèrent dans le bois, ils y cueillirent des fruits et les mangèrent.

Quand la nuit fut avancée, ils virent une lumière dans le bois et ils se dirigèrent sur la lumière ; ils trouvèrent une petite maison devant eux, et c'était de là que venait la lumière. Ils y entrèrent et le vieillard qui était dans un coin leur souhaita cent mille bienvenues en les nommant par leurs noms.

Il n'y avait dans la maison que le vieillard, une jeune fille et un chat.

Le vieillard dit de préparer un dîner pour les guerriers d'Irlande, car ils avaient faim, et de le préparer vivement.

Le souper fut prêt, et quand la table fut mise et le souper dessus, un bélier qui était lié au fond de la maison survint ; il monta sur la table où ils étaient en train de manger. Ils se regardèrent les uns les autres quand ils eurent vu cela.

– « Lève-toi, Conân, » dit Goll, « et attache ce bélier à l'endroit où il était auparavant. »

Conân se leva pour attacher le bélier et le saisit, mais le bélier se débarrassa de lui et étendit Conân sous un de ses pieds.

Les autres regardèrent alors ce qu'avait fait le bélier à Conân :

– « Lève-toi, Diarmuid, » dit Goll, « et lie ce bélier à l'endroit où il était auparavant. »

Diarmuid se leva, saisit le bélier, mais quand il l'eut saisi, le bélier se secoua ; il renversa Diarmuid et le mit sous un de ses pieds.

Goll et Osgar se regardèrent et la honte leur vint, car ce qu'avait fait le bélier leur semblait déshonorant pour eux.

– « Lève-toi, Osgar, et attache ce bélier à l'endroit où il était auparavant. »

Osgar saisit le bélier, mais, quand il l'eut saisi, le bélier le mit sous un de ses pieds. Alors les trois hommes étaient sous ses pieds et il avait encore un pied de

³⁵ J'ai écrit cette histoire sans y rien changer, sans rien ajouter ni retrancher, sous la dictée de Martin Ruadh O Ghiollarnáth, près de Muine-bheith, dans le comté de Galway.

libre. Goll se leva alors, le saisit, et quand il l'eut saisi, il renversa le bélier, mais le bélier se leva malgré lui et mit Goll sous son quatrième pied.

— « C'est une grande honte, » dit le vieillard, « d'en agir ainsi avec les guerriers d'Irlande ; lève-toi, chat, et attache-le à l'endroit où il était. »

Le chat se leva, le saisit, l'entoura de sa patte, l'emporta malgré lui, en sorte qu'il l'attacha de nouveau en dehors de la maison.

Les hommes se levèrent et après s'être levés, ils ne mangèrent pas, tant ils avaient honte de l'affront que leur avait fait le bélier.

— « Mangez votre dîner, » dit le vieillard, « quand vous l'aurez mangé, je vous expliquerai que vous êtes les guerriers les plus braves du monde. »

Ils mangèrent leur dîner alors.

— « Goll, » dit le vieillard, « c'est toi le guerrier le meilleur du monde, car tu as lutté avec le Monde ; la force du Monde entier est dans ce bélier ; mais la Mort viendra sur le Monde même, et celui-ci est la Mort, » dit-il, en montrant le chat.

Leur souper était fini alors, et ils causèrent ensemble, le vieillard dit de leur préparer des lits et ils allèrent se coucher tous quatre dans la même chambre ; et quand ils furent allés se coucher, la jeune fille vint se coucher dans la même chambre qu'eux, et la beauté qui était en elle illuminait le mur, comme s'il y avait eu là une lumière.

Conân pensa, pendant qu'il était dans son lit, à se rendre là où était la jeune femme et il alla vers elle à côté de son lit.

Or, cette jeune femme était la Jeunesse.

— « O Conân, » dit-elle, « retourne à ton lit ; j'ai déjà été à toi, et je ne serai pas à toi de nouveau, jamais. »

Conân retourna à son lit et Osgar se leva alors, et il aurait voulu aller là où elle était ; mais elle dit à Osgar :

— « Où vas-tu ? »

— « Passer un moment là où tu es, toi. »

— « Retourne sur tes pas, Osgar ; j'ai été à toi déjà et je ne serai pas à toi de nouveau, jamais. »

Osgar retourna à son lit.

Diarmuid se leva alors pour aller là où elle était

— « Où vas-tu, Diarmuid ? » dit-elle.

— « C'est vers toi que je vais, pour passer un petit moment avec toi, » dit Diarmuid.

— « O Diarmuid, » dit-elle, « je ne peux pas, j'ai été à toi déjà, Diarmuid, » dit-elle, « et je ne serai pas à toi de nouveau, jamais ; mais tourne-toi vers moi,

CONTES IRLANDAIS

Diarmuid, » dit-elle, « et je mettrai sur toi un grain de beauté en sorte qu'aucune femme ne te verra jamais, que tu ne puisses la séduire. » Diarmuid alla à elle, elle lui mit la main sur le front, et elle y laissa un grain de beauté, et il n'y eut pas de femme à voir Diarmuid, à partir de ce moment, qu'il ne pût séduire.

XVII

LA JEUNE FEMME QUI REFUSE DE RÉPONDRE³⁶

Il y avait une jeune femme qu'un homme courtoisait. Ils s'accordèrent si bien qu'ils dirent qu'elle n'épouserait jamais d'autre homme que lui. Il fut à elle jusqu'à ce que vînt un autre homme la courtoiser et elle eut beaucoup plus d'estime pour le dernier venu que pour le premier.

Ce dernier venu et elle-même s'accordèrent à se marier et quand le premier qui l'avait courtoisée apprit cela, il vint la nuit d'avant le mariage et dit qu'elle serait à lui cette nuit-là. Elle lui demanda un moment pour allumer le feu. Elle était en chemise, et lui se tenait derrière, dans la chambre. Il dit qu'il le lui accorderait.

Quand elle fut levée, au lieu d'allumer le feu, elle partit dehors à marcher dans la nuit. Elle alla alors si loin dans la campagne, – et sans rien sur elle que sa chemise – qu'elle ne sut pas à la fin où elle était.

Elle rencontra alors une maison et elle y entra, il n'y avait à l'intérieur devant elle qu'un homme seul.

– « Je t'appelle et je fais le signe de la croix sur toi³⁷, » dit-il, « et qu'as-tu ? »

Elle lui raconta qu'un homme était à sa poursuite pour telle et telle chose,

– « Oh ! tu n'as rien à craindre ici, » dit-il, « reste à mon service et tu seras mieux. »

Elle s'arrangea avec lui alors, elle resta chez lui, et elle faisait pour lui toute sorte de choses, comme il convenait, jusqu'à ce qu'arrive la nuit. Quand la nuit fut un peu avancée, il quitta la maison et partit. Il sortit ainsi chaque nuit pendant une semaine.

Elle se mit en tête qu'elle aimerait à savoir où il allait ainsi chaque nuit et elle le suivit cette nuit-là sans qu'il le sût. Voici l'endroit où il allait : au cimetière, pour enlever des cadavres. Elle le vit, elle eut grand peur, elle retourna en courant à la maison, aussi vite qu'elle le pouvait. Mais pendant qu'elle courait à la

³⁶ J'ai recueilli cette histoire soigneusement, sans y rien changer, de la bouche de Martain Ruadh O Ghiollarnáth qui m'a donné l'histoire précédente.

³⁷ Expressions usitées quand un enfant ou un animal donne des signes d'impatience. Cf. Douglas Hyde, *Leabhar sgeulaigheachta*, p. 245.

maison, elle perdit un soulier et comme il s'en revenait, il le trouva. Quand il fut revenu, elle était à sa place et elle faisait semblant d'être endormie.

Au matin, le lendemain, il lui dit :

— « Où est le soulier, » dit-il, « que tu avais hier ? »

— « Je l'ai perdu, » dit-elle, « en donnant à manger aux veaux. »

— « Dans ton intérêt, trouve ton soulier et aie ton soulier demain, » dit-il.

La nuit d'après, il partit encore pour vaquer à ses affaires parmi les cadavres. Quand il vint chez lui au matin, il demanda si elle avait trouvé le soulier.

— « Dis-moi où tu l'as perdu, » dit-il.

— « Je l'ai perdu, » dit-elle, « pendant que j'étais à donner à manger aux veaux. »

— « Allons, » dit-il, « dis-moi, ma fille, où tu as perdu ton soulier ; mais si tu ne l'as pas demain matin, je te couperai la tête. »

Il sortit encore, alors, la troisième nuit, mais quand il vint à la maison, elle n'était plus là. Elle avait eu peur, et elle avait quitté la maison, elle était partie chercher à se mettre en service.

La jeune femme était partie droit devant elle, la tête la première, tremblant de peur, jusqu'à ce qu'elle entre dans une belle et grande maison ; elle se mit en service alors et quoiqu'elle fût en service, on la traitait avec beaucoup de respect, car son service était exact et modeste, elle savait faire toutes les sortes de choses que devait faire une femme.

Le fils du gentilhomme auquel appartenait la grande maison la trouva à son goût et dit qu'il n'aurait jamais d'autre femme qu'elle. Elle dit alors qu'il se moquait d'elle et qu'il ne l'épouserait pas le moins du monde. Il ne lui donnait point sujet de parler ainsi, mais il dit qu'il l'épouserait certainement. Quand elle eut sa promesse, elle envoya chercher un prêtre qui les maria. Trois trimestres après ce jour, elle eut un fils.

Vers minuit, comme le sommeil s'emparait des vieilles femmes qui la veillaient, la porte s'ouvrit et son ancien maître entra dans la chambre et vint à elle. Toutes les femmes dormaient et ne le virent point.

Elle lui souhaita cent bienvenues :

— « Oh ! le maître le meilleur que j'aie jamais eu dans le monde, » dit-elle, « cent mille bienvenues à toi. »

— « Je ne cherche nullement à te causer, » dit-il, « et ne m'assourdis pas ainsi, mais raconte-moi sur l'heure où tu as perdu ton soulier. »

— « Je l'ai perdu, » dit-elle, « quand j'étais à donner à manger aux veaux. »

— « Allons, » dit-il, « je vais t'enlever ton enfant si tu ne me racontes pas où tu as perdu ton soulier, et tu seras sans enfant. »

– « Ma foi, » dit-elle, « je ne puis rien te dire sinon que je l'ai perdu en allant donner à manger aux veaux. »

Comme il n'en obtenait pas d'autre réponse, il enleva l'enfant d'à côté d'elle et il partit.

Quand s'éveillèrent les vieilles femmes, elles trouvèrent l'enfant parti. Elles racontèrent au maître que la maîtresse avait fait quelque maléfice à l'enfant et qu'on ne le trouvait plus. Celui-ci dit que cela lui était bien égal, ce que deviendrait l'enfant, pourvu qu'elle fût en bonne santé.

Il arriva, un an après cela, qu'elle eut un autre enfant. Il y avait une réunion de femmes à la garder pendant la nuit, mais elles tombèrent dans le sommeil.

Le même homme entra.

– « Cent mille bienvenues à toi, maître le meilleur que j'aie jamais eu, » dit-elle.

– « Je ne cherche pas à causer avec toi maintenant, » dit-il, « mais raconte-moi où tu as perdu ton soulier. Si tu ne racontes pas où tu as perdu ton soulier, je t'enlèverai encore cet enfant-ci. »

– « Oh ! » dit-elle, « je l'ai perdu en allant donner à manger aux veaux. »

– « Raconte-moi sur l'heure où tu as perdu ton soulier, ou bien tu seras privée de ton enfant. »

– « Je n'ai rien à dire, sinon que je l'ai perdu quand j'étais à donner à manger aux veaux. »

Il enleva l'enfant d'à côté d'elle et il partit.

Quand les vieilles femmes s'éveillèrent, il n'y avait là aucun enfant.

L'histoire vint jusqu'au maître, qu'on ne trouvait pas l'enfant, et que ce second enfant avait disparu.

– « Oh ! » dit une grande dame qui était dans la maison, « je t'avais offert ma fille avant que tu eusses épousé celle-ci et si tu avais épousé ma fille alors, tu aurais maintenant une femme et des enfants. »

– « Si l'enfant est parti, » dit-il, « que puis-je y faire ? J'essaierai encore une fois. »

Au bout d'une autre année, elle eut un autre enfant et il arriva qu'une réunion de femmes était à la garder cette nuit-là, lorsqu'à ce qu'il fut tard dans la nuit. C'était un autre fils qu'elle avait eu.

Au moment où le sommeil s'empara tout à fait d'elles, il entra.

– « Ma foi, cent mille bienvenues à toi, maître le meilleur au monde, que j'aie jamais eu, » dit-elle.

– « Ce n'est pas pour chercher ta conversation ou tes flatteries que je suis venu, » dit celui-ci, « mais raconte-moi où tu as perdu ton soulier. »

– « En donnant à manger aux veaux, » dit-elle.

– « Raconte-moi sur l'heure où tu as perdu ton soulier, » dit celui-ci, « ou j'emporterai l'enfant. »

– « Oh ! mon maître, » dit-elle, « je l'ai perdu en allant donner à manger aux veaux. »

Il prit, cette nuit-là, du sang de coq, il lui en barbouilla la bouche, en sorte que toute sa bouche fut souillée de sang. Il prit l'enfant et partit.

Quand les vieilles femmes s'éveillèrent, elles trouvèrent l'enfant parti, et elle avec du sang sur la bouche et partout sur elle.

Cette grande dame qui était là, dit :

– « Il y a longtemps que je te répète, » dit-elle, « que si tu avais épousé ma fille, cela ne serait pas arrivé. »

Elle lui mit dans la tête que sa femme avait mangé son enfant.

– « Si tu avais épousé ma fille de prime abord, » dit-elle, « tu ne serais pas maintenant sans enfant. »

– « Je ne serai pas ainsi, » dit celui-ci, « j'épouserai ta fille. »

Le lendemain, on condamna la femme à être pendue, pour avoir mangé son enfant. Elle n'allait pas avoir un moment de répit avant d'être pendue.

On dressa une potence alors en face de la grande porte, on la conduisit dehors pour la pendre, et comme elle était montée sur la potence sur le point d'être pendue, que virent-ils venir ? Un carrosse à quatre chevaux et un homme dedans. Ils attendirent alors que le carrosse fût arrivé ; l'homme, en sortit et il fit descendre trois enfants. Il alla jusqu'à l'endroit où elle allait être pendue, lui et ses trois enfants. Quand il fut arrivé à sa hauteur, il dit : « Où étais-tu quand tu as perdu ton soulier ? »

– « C'est à donner à manger aux veaux que j'étais, » dit-elle.

– « Viens, » dit-il, « voici tes trois enfants. Tu es la femme la meilleure, » dit-il, « en ce monde ou dans l'autre, ou qui viendra jamais. Tu m'as dit non jusqu'à la mort. Maintenant, tes trois enfants ont été élevés par moi pour être de bons enfants. Et cette femme-ci, » dit-il, « qui disait que tu mangeais tes enfants et qui donnait sa fille comme femme à ton mari, qu'elle vienne maintenant, cette femme, à ta place, et qu'on la pendre. Il n'y avait rien qui fût capable de me sauver, sinon de me dire non jusqu'à la mort, trois fois. J'étais ensorcelé. Tu as refusé de me répondre la tête dans le nœud coulant et tu m'as délivré de l'enchantement. »

Elle s'avança alors et le gentilhomme l'embrassa ainsi que ses trois enfants, et il se réjouit beaucoup ; mais on mit l'autre femme à sa place et on la pendit. Et ils eurent bonheur et prospérité à partir de ce moment.

XVIII
LA VIEILLE DE GLEANN-NA-MBIORACH
ET LE TAUREAU NOIR³⁸

Dans l'ancien temps, il y avait une vieille qui demeurait à Gleann-na-mBiorach, dans le comté de Ciarraidh (Kerry). Elle n'avait ni maison, ni logement, mais un trou qui était au pied d'un grand rocher sur un côté de la vallée. Elle était dans cet endroit-là depuis le temps de l'homme le plus vieux du voisinage, et elle n'avait pas mangé une miette tout le long de ce temps-là. Elle n'avait aucun moyen d'existence, et on ne la vit jamais à une perche de l'ouverture du trou et les gens ne lui virent jamais apporter à boire et à manger, mais tous les gens de l'endroit avaient idée qu'elle était une vieille sorcière. Et personne au monde, vieux ou jeune, pour or ni pour argent, n'aurait traversé Gleann-na-mBiorach à la nuit noire. Il n'y avait point de nuit dans l'année où les gens n'entendissent de grands aboiements dans la vallée, comme s'il y avait eu là des centaines de chiens à se battre.

Un jour, avant le lever du soleil, un vieillard qui s'appelait Murchadh Ruadh O Conchubhair traversa Gleann-na-mBiorach avec une gerbe d'avoine pour la donner à un taureau noir qu'il avait à paître dans la vallée. Comme il regardait l'ouverture du trou de la vieille, tout en traversant, il vit un héron et une grande et longue anguille dans son bec ; il laissa tomber l'anguille à l'ouverture du trou et peu après sortit un chien blanc qui fit rentrer l'anguille avec lui. Murchadh Ruadh remarqua que le chien blanc avait huit pattes et il fut pris d'un grand étonnement et d'une grande crainte.

— « Sur mon âme, » dit-il, « l'idée des gens est juste, c'est une vieille sorcière qui est dans ce trou là-bas. »

Le taureau noir écoutait Murchadh Ruadh dire ces mots, il dressa les oreilles, fit entendre un petit beuglement, et dit : « Murchadh Ruadh, n'aie ni étonnement ni crainte, mais écoute mes paroles, car elles sont véridiques. La vieille aux cheveux gris est dans ce trou depuis le temps de Fir bolg et c'est elle qui a envoyé l'extermination sur les vaches du pays ; il est possible que tu n'aies pas entendu parler de l'extermination qu'a faite la même peste. Cette peste-là n'a pas laissé un

³⁸ D'un homme nommé Lûcâs Mac-an-Ulltaigh, d'Athscrach dans le comté de Roscommon, qui l'a conté à O Conchubhair d'Athlone, duquel je l'ai obtenue.

taureau, une vache ou une génisse dans le pays, sauf moi et la génisse qui était dans cette vallée et c'est de nous que sont venues la plupart des vaches du pays. Il n'y a qu'un seul moyen de détruire la vieille et son fils, le chien aux huit pattes. Prends une quantité de ma fiente, tu feras un grand feu et, quand elle sera sèche fais-en un tas à l'entrée du trou de la vieille et mets-y le feu. Cela la fera sortir et avec elle son fils, le chien aux huit pattes. Le héron est la mère de la vieille. Écarte-le, ou il ne te laissera pas un œil dans la tête. Prends un fléau avec toi, ne frappe pas la vieille, mais attaque le chien et le héron s'ils t'approchent, et moi je combattrai la vieille. »

— « Je te gage que je ferai comme tu m'as dit, » dit Murchadh Ruadh, « mais silence ! Raconterai-je aux garçons que tu m'as parlé ? » dit celui-ci.

— « En vérité, cela m'est égal, » dit le taureau noir ; « car quand j'aurai tué la vieille aux cheveux gris, son fils et sa mère, ma vie terrestre sera à son terme, mais il vaut mieux n'en point parler. »

Murchadh Ruadh était bien mal à l'aise en s'en allant chez lui. Au matin, le lendemain, il appela sa femme et lui dit d'aller emprunter un fléau pour lui.

— « Qu'as-tu affaire d'un fléau ? » dit la femme, « tu n'as ni avoine ni froment à battre. »

« Peu t'importe ce que j'en ferai, mais va me le chercher. »

Murchadh mangea alors un morceau, puis il partit pour Gleann-na-mBiorach ; il rassembla beaucoup de fiente du taureau noir, et la mit sur une grande pierre pour la faire sécher. Puis il retourna chez lui et demanda à sa femme si elle avait trouvé le fléau.

— « Je l'ai trouvé, » dit-elle, « il est dans le coin, mais je dois le rendre demain si je suis en vie. »

— « Entendu, » dit celui-ci, « à moins qu'il ne soit brisé. »

Le lendemain, il alla à Gleann-na-mBiorach et il fit un tas de fiente sèche à l'entrée du trou de la vieille, et il y mit le feu ; au bout de peu de temps, elle s'enflamma et la fumée allait dans le trou.

Murchadh empoigna son fléau et s'écarta de l'ouverture du trou, dans la vallée ; il ne tarda pas à entendre aboyer et tousser dans le trou. Peu après sortit la vieille et le chien blanc. Le taureau noir savait qu'ils venaient. Il vint à pleine course et attaqua le chien aux huit pattes. La vieille frappa dans ses mains et cria :

— « Saisis-le, mon toutou, saisis-le ou tu seras supprimé et moi avec toi ; ce taureau qui est devant toi est Domblas Môr, un ennemi fort que j'ai persécuté depuis le temps de la peste des vaches. »

— « Oui, vieille horrible, tu as tué des milliers de vaches et tu as laissé des cen-

taines et des milliers de personnes dans le besoin, sans beurre ni viande, » dit le taureau noir.

Le chien sauta alors et il pensait saisir les naseaux du taureau ; mais le taureau baissa ses deux cornes, le lança en l'air, comme tu lancerais un caillou, et, comme il descendait, Murchadh tira son fléau et lui en donna un coup entre les deux yeux qui lui fendit le crâne. Mais le chien aux huit pattes n'était pas mort. Il attaqua le taureau pour la seconde fois, et il pensait le mener jusqu'au bord du trou, mais le taureau était trop rusé pour lui ; il le lança encore en l'air, plus haut que la première fois, et comme il descendait, Murchadh s'apprêtait à lui donner un autre coup, mais comme il lançait le coup, le héron arriva et pensait lui donner du bec dans l'œil, mais ce ne fut pas dans l'œil qu'il le frappa, ce fut au front, et il le renversa sens dessus dessous. La vieille accourut, le saisit, et le secoua et l'étouffa en sorte qu'elle crut qu'il rendrait l'âme. Elle l'aurait tué si le taureau noir n'était venu, et n'avait donné à la vieille, un coup de pied qui l'envoya à l'autre bout de la vallée. Elle revint rapidement et elle dit au taureau noir :

— « Laisse le combat entre moi et Murchadh. »

— « Je suis satisfait, » dit Murchadh, « mais tu as eu l'avantage sur moi, lorsque j'étais à terre par suite du coup de bec de ta sorcière de mère. »

Là-dessus il tira son fléau et la frappa sur le front, en sorte qu'elle jeta un cri qui fut entendu à sept milles de la vallée. Le chien aux huit pattes était étendu comme s'il était mort, mais quand il entendit le cri de la vieille, il se leva, fit un saut, saisit Murchadh à la gorge et allait l'étouffer quand le taureau noir vint la bouche ouverte ; il saisit le chien et fit une bouillie de tous les os de son corps.

— « Je vous donne la victoire et mes sept mille malédictions avec, » dit la vieille, et elle tomba morte par-dessus le chien aux huit pattes. Le héron vint en poussant des cris perçants, et il cherchait à frapper Murchadh, mais celui-ci était sur ses gardes, il lui brisa le cou d'un coup du fléau, et le héron tomba mort sur le tas formé par les deux autres.

— « Sur ma parole, tu es un bon champion, » dit le taureau, « suis-moi et je te montrerai un trésor d'or et d'argent. »

Murchadh le suivit dans le trou de la vieille et des choses comme il en vit, aucun œil n'en avait vu jamais avant lui.

Il y avait une grande table en or jaune au milieu de la chambre et, dessus, un tas de pièces d'or et d'argent.

— « Maintenant, » dit le taureau noir, « emporte avec toi d'or et d'argent tout ce dont tu auras besoin pendant ta vie et si l'on te fait des questions à ce sujet, dis que tu m'as vendu cher, car personne ne me verra à partir d'aujourd'hui. »

– « En vérité, cela me fait de la peine, tu étais un bon ami, mais puisque je ne puis rien à ce qui est arrivé, je te donne mille bénédictions, » dit Murchadh.

– « Il y a une bourse de cuir sous la table, remplis-la vite et va-t-en, » dit le taureau noir.

Murchadh fit ainsi et quand il fut sorti, il tomba à l'ouverture du trou une masse de terre qui le boucha entièrement.

Il était tard quand Murchadh revint chez lui. La verge du fléau était brisée.

– « Où as-tu été, ou comment as-tu brisé le fléau de Pàidîn, le fils de Seumas ? » dit la femme.

– « J'ai brisé la verge en frappant mon méchant taureau ; un seigneur de Connaught est venu et je lui ai vendu mon taureau je suis trop vieux et trop faible pour le corriger.

– « Combien l'as-tu vendu ? » dit-elle.

Il tira la grande bourse et dit :

– « Vois, cette bourse est pleine d'or et d'argent. C'est le prix le plus élevé qu'on ait jamais trouvé d'un taureau. »

– « Tu es l'amour de mon cœur, » dit-elle, « nous sommes riches pour toujours. »

Murchadh et sa femme menèrent une vie heureuse à la suite de cela, mais quand il sut que sa mort était proche, il envoya chercher un ami et lui raconta l'histoire depuis le commencement jusqu'à la fin ; l'histoire alla de bouche en bouche en sorte que ma grand-mère en eut connaissance et c'est d'elle que je l'ai eue,

XIX

JEAN AUX DEUX MOUTONS³⁹

Dans l'ancien temps on trouvait en Irlande de petits hommes magiciens et des *lioprachâin*⁴⁰, mais les étrangers maudits les ont chassés et le bonheur du pays s'en est allé avec eux. Il y a beaucoup d'or et d'argent sous la terre en Irlande, depuis le temps des Danois ; et, maintenant, personne ne sait où le trouver, mais les *lioprachâin* savaient bien, il y a longtemps, où on pouvait le trouver, et il y a bien des hommes qu'ils ont faits riches.

En ce temps-là, il y avait un jeune homme nommé Seâghan O Suilliobhain qui demeurait à Turloch-môr, près de Caisleân-a-bharra, dans le comté de Mayo. Il était élevé dans la maison de sa grand-mère, car son père et sa mère étaient morts lorsqu'il avait un an. Quand il eut atteint l'âge de dix ans, c'était un garçon adroit, utile à sa grand-mère et celle-ci l'aimait beaucoup. Il sortait tous les jours pour soigner les vaches et les moutons et elle lui promit que s'il était un bon garçon, elle lui laisserait deux moutons quand elle mourrait. Au matin, le lendemain, Seâghan parcourut le village et raconta à chacun, vieux et jeunes, qu'il aurait deux moutons quand sa grand-mère mourrait. À partir de ce jour-là, les gens ne l'appelèrent plus que Seâghan aux deux moutons, et il répondait à ce nom aussi bien qu'à son vrai nom.

Ce fut bien et ce ne fut pas mal. Quand Seâghan eut quinze ans, sa grand-mère mourut, et elle lui laissa deux moutons, une brebis et un mouton. Ils n'avaient que six mois et il n'y avait pas de beau champ de pâture bien pourvu d'herbe, à un mille de distance, où Seâghan ne conduisît ses deux moutons et ne les mît. S'il y avait un mur élevé entre lui et le champ, il prenait les moutons sous les aisselles et les portait par-dessus le mur. Les gens ne faisaient aucune attention à ce que faisait Seâghan, car ils pensaient qu'il était fou, mais c'était un fou qui savait ce qu'il faisait.

Un jour, une fois, Seâghan conduisait un âne paresseux et comme il ne marchait pas assez vite pour lui, il se mit à le frapper avec un grand bâton qu'il avait. Il arriva qu'un prêtre vînt à passer dans le chemin et lui dit :

³⁹ Domhnall de Bûrca qui était à Beul-âth-na-muice, [Swinford] dans le comté de Muigh-Eo (Mayo) a raconté cette histoire à O Conchûbhair d'Athlone, duquel je l'ai obtenue.

⁴⁰ Lutin de très petite taille qui fait de très petits souliers.

– «Tu commets un grand péché, Seàghan, en battant ce pauvre âne si méchamment ; l'âne est un animal béni, ne vois-tu pas la croix marquée sur son dos, et c'est sur un âne que ton Sauveur était monté en entrant à Jérusalem. »

– « Sur mon âme, » dit Seàghan, « s'il avait été monté sur cette paresseuse bête, au diable le coup d'œil qu'il aurait jamais jeté sur Jérusalem ! »

– « Que Dieu t'aide, garçon sans esprit, » dit le prêtre, « Notre Seigneur peut tout faire, et si nous lui demandons une chose, il nous la donnera. »

– « Je ne crois pas un mot de ce que tu dis, » dit Seàghan ; « les gens disent que tu es un saint homme, mais je parierais, maintenant, mes deux moutons contre vingt *trî-deug*⁴¹ que si tu montes sur cette bête paresseuse et si tu ne la bats pas, tu ne seras pas au carrefour avant le coucher du soleil, ce soir, et il n'y a qu'un petit mille jusqu'au carrefour. »

Le prêtre était un homme jovial et il dit :

– « Je vais tenir ton pari, Seàghan ; » il monta sur l'âne et il dirigea l'âne vers le carrefour. Il caressait le cou de l'âne et le flattait pour le hâter, mais l'âne mettait à peine un pied l'un devant l'autre, en sorte qu'un limaçon aurait marché aussi vite que lui.

Les gens sortaient des maisons de chaque côté de la route, et riaient du prêtre et de Seàghan. Seàghan allait devant le prêtre, en frappant dans ses mains, aussi fort qu'il pouvait. Il y avait un buisson de chardons sur un côté de la route ; l'âne se mit à en manger et il ne bougea pas qu'il n'en eût mangé son content, et alors au lieu de marcher il se coucha, et peu s'en fallût qu'il ne cassa sous lui la jambe du prêtre.

– « Si tu ne fais pas grande hâte, » dit Seàghan, « j'ai gagné mon pari ; voilà deux heures que tu es sur la route, et tu n'es pas encore à moitié chemin. »

– « Les fous sont chanceux, » dit le prêtre ; « voici ton pari ; il y a plus d'esprit dans ta tête que je ne pensais ; va t'en hors de ma vue, toi et ton âne, et ne viens pas m'approcher jamais. »

Seàghan sauta sur son âne, se mit à le moudre de coups de bâton et les voilà partis. Seàghan était tout joyeux du tour qu'il avait joué au prêtre.

Ce soir-là, Seàghan conduisit chez lui les deux moutons comme il en avait l'habitude, les mit à l'abri sous le pignon de la maison et alla dormir. Un loup vint pendant la nuit, pendant qu'il dormait, il tua le mouton et le laissa là.

Quand Jean sortit au matin, il trouva le mouton mort et il se lamenta plus à cause du mouton, qu'il n'avait pleuré pour sa grand-mère. Quand il fut fatigué de se lamenter, il alla à la brebis et lui dit :

⁴¹ Ancienne monnaie d'argent, valant peut-être un shilling. D. H.

– « Hélas ! pauvre créature, n'as-tu pas de chagrin de ce que ton compagnon est mort et que de ton espèce il ne reste que toi de vivant ? »

Quand il eut ainsi parlé, que fit-elle ? Elle s'assit sur son derrière, elle le regarda et dit d'une voix humaine :

– « Sois patient et le mouton reviendra à la vie, si tu suis mon conseil. Ne raconte à aucun homme vivant que ton mouton est mort. Va à la ville et achète une peau de mouton avec sa laine. Le loup viendra me chercher cette nuit, mais tu seras à côté de moi, avec la peau de mouton sur toi et ton couteau aiguisé dans la main droite, et quand il essaiera de me prendre, enfonce-lui ton couteau jusque dans le cœur et il tombera mort. Puis, enlève le cœur et frottes-en la langue du mouton et il reviendra à la vie aussi bien qu'il était auparavant. Autre chose. Il y a une bourse d'or au milieu du ventre du loup qui ne sera jamais vide, mais si tu livres ton secret à un homme vivant, nous serons, toi, moi et le bélier, perdus à jamais. »

– « Tu es l'amour de mon cœur, » dit Seâghan, « je ferai tout comme tu me l'as dit, mais n'y a-t-il pas longtemps que tu m'as parlé et je suis seul depuis que ma grand-mère est morte. Dieu bénisse son âme ! » Il ne pouvait en dire davantage quand la brebis dit :

– « Retiens ta langue, c'est ta grand-mère qui te parle, et le mouton qui est étendu mort sous le pignon de la maison est ton grand-père. Tu t'étonnes de nous voir sous la forme de deux moutons, mais tu ne t'étonneras pas quand tu auras entendu l'histoire. Quand ta mère mourut, elle nous laissa la charge de prendre soin de toi, que nous fussions vivants ou morts, jusqu'à ce que tu aies vingt et un ans et nous le lui avons promis. Quand nous fûmes arrivés devant le Grand Juge, nous avons été mis sous cette forme-ci pour accomplir notre promesse. »

– « Je te suis reconnaissant, » dit Seâghan, « et je ferai tout comme tu dis, et quant au secret tu verras que je le garderai, bien que l'on croie que je suis fou. »

Seâghan alla à la ville, il acheta la peau et revint chez lui. Il donna beaucoup de foin à la brebis et quand l'obscurité de la nuit vint, il s'enveloppa dans la peau, et il s'étendit sous le pignon de la maison.

– « Tu seras mort de froid avant l'arrivée du loup, » dit la brebis ; « assieds-toi à l'intérieur, au coin du feu, jusqu'à ce que tu m'entendes crier : mâ ! mâ ! »

Il entra, alluma du feu et s'assit, pensant à tout ce qui lui était arrivé. Le sommeil s'emparait de lui quand il entendit la brebis crier mâ ! mâ ! et le voilà parti.

– « Hâte-toi, » dit-elle, « le voilà qui vient. » Seâghan jeta la peau sur lui et se coucha sous le pignon de la maison. Le loup ne fut pas long à arriver, mais comme il pensait saisir la brebis, Seâghan lui donna un coup, en sorte que le

couteau lui traversa le cœur, et il tomba mort. Il lui ouvrit alors le ventre, il en retira le cœur, et il le frotta sur la langue du mouton, et le mouton se leva, aussi bien qu'il était auparavant.

Pendant que le mouton et la brebis s'embrassaient l'un l'autre, Seàghan chercha et trouva la bourse d'or ; cette bourse était plus précieuse que tout le comté de Mayo, car elle n'était jamais vide.

Il y eut un long conciliabule entre Seàghan et les deux moutons. La brebis lui dit qu'elle aurait deux agneaux chaque année et qu'il n'y aurait pas sur la foire un agneau moitié aussi bon qu'eux.

— « Si une personne te demande quel a été leur père, dis que tu ne le sais pas. Va à ton lit, maintenant, et demain matin tu peux raconter aux voisins que tu as tué le loup qui était venu guetter les deux moutons et qui faisait un grand carnage des moutons du pays. Tu recevras de grandes louanges, en particulier du prêtre, car il lui a tué beaucoup d'agneaux. Je n'aurai pas d'autre conversation avec toi, à moins que tu n'aies besoin de mes conseils. »

— « J'ai deux mots à lui dire, » dit le mouton. « C'était Pàidîn fils d'Éamon, le loup ; tu te rappelles qu'il a été pendu il y a sept ans, pour avoir tué Fèilim Mac Gríomh et lui avoir volé ses moutons. Quand il vint en présence du Grand Juge, il fut renvoyé dans le monde sous la forme d'un loup, pour sept ans, et, maintenant, il est lié au centre du Lough Dearg, sous la forme d'un monstre, et il sera ainsi jusqu'à la fin du monde.

— « Je me souviens bien de lui, » dit Seàghan, « peut s'en fallut qu'il ne m'arrachât l'oreille, un jour où j'étais allé chercher des nids sur sa terre. »

— « Va dormir, maintenant, je n'ai plus un mot à dire, » dit le mouton.

Au matin, de bonne heure, Seàghan conduisit les deux moutons dans un champ d'herbe verte, puis il alla à la maison du prêtre et il lui raconta qu'il avait tué un loup la nuit dernière. Le prêtre ne le crut pas et il dit :

— « Va t'en chez toi, coquin, tu t'es assez moqué de moi, toi et ton âne, il n'y a pas longtemps. »

— « Sur mon âme, je te raconte la pure vérité ; mes deux moutons étaient à l'abri du pignon de la maison et il est venu les guetter, quand je lui ai enfoncé mon couteau dans le cœur, et je ne lui ai pas laissé un boyau dans le ventre qui ne soit sur la terre, maintenant auprès du pignon de la maison. »

— « Je vais passer par ce chemin dans une heure ou deux, » dit le prêtre, « et si tu me racontes un mensonge, je te briserai tous les os que tu as dans le corps. »

Seàghan alla par les maisons et leur raconta l'histoire. Les uns crurent, les autres eurent des doutes. Une partie d'entre eux vint à la maison et ils virent le

loup mort et les langues ne furent pas longues à se mettre en mouvement, à louer Seâghan aux deux moutons. Quand le prêtre fut venu, il dit :

— « Je te pardonne le mauvais tour de l'âne, et voici pour toi une pièce d'or jaune. »

— « Je n'ai pas besoin d'or ni d'argent, donne-le aux pauvres de la paroisse, ma grand-mère m'a laissé une part d'or et d'argent. »

— « Donne-moi la main, sur ma parole, tu es un brave garçon, » dit le prêtre, et il lui secoua la main et dit aux gens qui étaient là : « Il serait juste que vous ayez une grande estime pour Seâghan ; il a fait beaucoup de bien à la paroisse en tuant cette bête sauvage. Fais un trou et enterre-le là. »

Le premier jour du premier mois du printemps, la brebis de Seâghan eut deux agneaux et personne en Irlande n'avait jamais vu un agneau qui fût moitié aussi beau qu'eux. Ils avaient une laine longue d'un demi-pied et elle était aussi douce que la soie la plus douce. Quand ils eurent six mois, il les conduisit à la foire et il n'y eut point d'homme à les voir qui ne s'informât de qui ils étaient. Seâghan dit que la brebis était à la maison chez lui. Il n'y eut pas de fermiers ni d'éleveurs de moutons, à quarante milles à la ronde, qui ne vînt voir la brebis de Seâghan, et ils étaient prêts à lui en donner n'importe quel prix, mais Seâghan ne voulait pas la vendre.

Chaque année après cela, la brebis avait deux agneaux, mais ils étaient tous des agneaux femelles, et les fermiers en étaient très chagrinés.

Seâghan réussit bien pendant cinq années. Il tira un bon prix des agneaux et il acheta chaque année une petite ferme ; il avait beaucoup de terres quand il eut vingt ans et il n'y avait pas une jeune fille à vingt milles de là qui ne fût amoureuse de lui. Mais un grand changement survint à Seâghan. Le soir d'avant ses vingt et un ans, la brebis lui dit : « Tu vas avoir vingt et un ans demain matin, et moi et ton grand-père n'aurons pas plus longtemps soin de toi ; la promesse que nous avons faite est accomplie et nous allons nous rendre au repos éternel. Demain matin tu nous trouveras morts auprès du pignon de la maison. Fais un trou profond et cache-nous dedans. »

Seâghan eut un grand chagrin et il dit :

— « Je préférerais aller avec vous ; mon cœur se brisera de chagrin et de solitude. »

— « Tu ne peux venir avec nous, » dit la brebis, « ta vie n'est pas dépensée, tu as encore de longues années devant toi. »

Ce soir-là, Seâghan mena les deux moutons à la maison avec lui et il les mit à l'abri du pignon de la maison, mais il ne dormit pas tranquille. Au matin, de

bonne heure, il sortit et trouva les deux moutons morts. Il fit un trou grand et profond et il les y cacha.

— « Maintenant, » se dit-il à lui-même, « j'ai vingt et un ans aujourd'hui et je vais prendre de l'eau-de-vie à cette occasion et pour chasser mon chagrin. »

Il alla à la ville, acheta une petite cruche d'eau-de-vie et revint chez lui. Il se mit à boire et il ne fut pas long à y voir double par suite d'ivresse. Un voisin vint chez lui, il se mit à causer et laissa échapper le secret des deux moutons. L'histoire alla de bouche en bouche, en sorte que tout le monde la connut dans la paroisse.

Au matin, la bourse d'or était disparue et il ne s'arrêta pas de boire qu'il n'eût dépensé tous les sous qu'il avait, et au bout d'un mois, il allait de porte en porte, à moitié fou, demandant quelque chose à manger.

Maintenant, était-il sage ou fou ?

XX
LA VIEILLE DE BÊARA⁴²

Il y avait une vieille, il y a longtemps, et si nous avions été à ce moment-là, nous ne serions pas là maintenant ; nous aurions une nouvelle histoire ou une vieille histoire et cela n'est pas plus vraisemblable que d'être sans une seule histoire.

La vieille était très âgée, et ni elle, ni personne autre au monde ne savait quel était son âge. Un moine et son garçon étaient en voyage un jour et ils entrèrent dans la maison de la vieille de Bêara.

– « Que Dieu bénisse ici, » dit le moine.

– « Que le même te bénisse, » dit la vieille, « tu es le bienvenu, assieds-toi au feu et chauffe-toi. »

Le moine s'assit et quand il se fut bien chauffé, il se mit à converser et à causer avec la vieille.

– « S'il n'était malséant de t'interroger, j'aimerais à savoir ton âge, car je sais que tu es très vieille. »

– « Il n'est pas le moins du monde malséant de m'interroger, » dit la vieille ; « je te répondrai du mieux que je puis. Il n'y a pas eu une année, depuis que je suis en âge, que je n'aie tué un bœuf et que je n'aie jeté les os du bœuf là-haut, dans le grenier qui est au-dessus de ta tête ; si tu désires savoir mon âge, tu peux envoyer ton garçon dans le grenier pour compter les os. »

L'histoire était vraie, Le moine envoya son garçon dans le grenier et il se mit à compter les os ; mais il y avait une telle quantité d'os dans le grenier qu'il n'avait pas de place dans le grenier pour les compter, et il dit au moine qu'il faudrait jeter les os en bas sur le sol, car il n'avait pas assez de place dans le grenier.

– « Jette-les en bas, » dit le moine, « et je les compterai ici d'en bas. »

Le garçon commença à les jeter en bas, le moine à les compter par écrit jusqu'à ce qu'il soit presque fatigué et il demanda au garçon s'il était près de les avoir

⁴² Mot pour mot comme je l'ai écrit sous la dictée de Michel Mac Ruaidhrih (Rogers), de Killala dans le comté de Mayo, qui demeure maintenant à Blackrock près de Dublin. La vieille de Bêara est un personnage légendaire bien connu en Irlande dans les districts où l'on parle gaélique.

comptés ; le garçon répondit au moine en bas du grenier qu'il n'y avait pas encore un coin de grenier de vide.

— « S'il en est ainsi, descends du grenier et jettes-y de nouveau les os, » dit le moine.

Le garçon descendit, jeta les os en haut, et le moine était aussi savant en entrant qu'il était en sortant.

— « Puisque je ne sais pas ton âge, » dit le frère à la vieille, « je sais que tu n'as pas été jusqu'à cette heure-ci sans voir des merveilles pendant le cours de ta vie, et raconte-moi la plus grande merveille que tu as jamais vue, si tu y consens. »

— « J'ai vu une fois une merveille qui m'a bien étonnée, » dit la vieille.

— « Raconte-la moi, » dit le moine, « si tu y consens. »

— « Nous étions, moi et ma fille de service, un jour, dehors à traire les vaches ; il faisait un beau jour radieux et j'étais derrière une des vaches à la traire et quand je levai la tête, je regardai devant moi, à main gauche et je vis un grand nuage noir qui s'avavançait au-dessus de ma tête dans l'air. « Hâte-toi, » dis-je à la fille, « que nous puissions traire vite les vaches ou nous serons trempées par la pluie avant que nous soyons rendues à la maison. » Je fis grande hâte ainsi que la fille pour traire les vaches avant que l'ondée ne nous surprît, car je pensais que c'était une ondée qui venait et, comme je relevais la tête, je regardai devant moi et je vis une femme qui venait, aussi blanche qu'un cygne au bord d'un lac. Elle me dépassa comme un coup de vent et le vent qui la précédait elle l'attrapait, et le vent qui la suivait ne pouvait l'attraper. Peu après, je vis, à la suite de la femme, deux mâtins et ils avaient deux mètres de langue enroulés autour de leurs cous et un globe de feu hors de leur bouche, et j'en fus grandement étonnée. Et, à la suite des chiens, je vis un carrosse noir traîné par une paire de chevaux et il y avait une traînée de feu de chaque côté du carrosse. Et comme le carrosse passait à côté de moi, les bêtes s'arrêtèrent et quelque chose fit entendre un cri guttural dans le carrosse, et je fus effrayée et je tombai en faiblesse, et, quand je revins de cette faiblesse, j'entendis de nouveau la voix dans le carrosse me demander si j'avais vu passer quelque chose depuis que j'étais arrivée là, et je le lui racontai comme je te le raconte et je lui demandai qui il était et ce que signifiaient la femme et les mâtins qui avaient passé.

— « Je suis le diable, et ce sont deux mâtins que j'ai envoyés à la poursuite de cette âme. »

— « Et est-il malséant de ma part de te demander, » dis-je, « quelle faute a commise cette femme quand elle était sur la terre ? »

— « Cette femme-là, » dit le diable, « a offensé un prêtre et elle est morte en état de péché mortel, et elle n'a pas eu la contrition ; si les mâtins ne l'atteignent pas

avant qu'elle atteigne les portes du ciel, la vierge glorieuse viendra et elle priera son fils unique de lui pardonner ses péchés, et elle obtiendra son pardon et elle sera hors de mon atteinte. Mais si les mâtiens l'atteignent avant qu'elle arrive au ciel, elle est à moi. »

Le grand diable poussa ses bêtes et partit hors de vue et nous vînmes à la maison moi et la fille, et j'étais troublée, triste et peinée, en pensant à l'apparition que j'avais vue et je m'étonnai beaucoup de cette merveille et je restai couchée sur mon lit pendant trois jours, et le quatrième jour je me levai très faible et affaiblie, et ce n'était pas sans raison, car une femme qui aurait vu l'apparition que j'ai vue aurait les cheveux gris cent ans avant que l'âge n'en fût venu. »

— « As-tu vu une autre merveille dans ton temps ? » dit le moine à la vieille.

— « Une semaine après avoir quitté mon lit, je trouvai une lettre qui me disait qu'un ami à moi était mort, et qu'il fallait aller à l'enterrement. Je me rendis à l'enterrement, et comme j'arrivai à la maison du mort, le corps était dans le cercueil et le cercueil était posé sur le brancard et quatre hommes vinrent soulever le brancard pour emporter le cercueil, mais ils ne furent pas capables de soulever de terre le brancard. Quatre autres vinrent et ne purent le bouger de terre. Ils venaient homme à homme, jusqu'à ce qu'il en vînt douze et qu'ils se mirent sous le brancard et qu'ils ne purent le lever.

Je parlai et je demandai aux gens qui étaient à l'enterrement quelle sorte d'ouvrier était cet homme lorsqu'il était sur la terre et on me dit qu'il était berger. Je demandai aux gens qui étaient là s'il y avait un autre berger à l'enterrement. Il vint alors quatre hommes que nul homme de l'enterrement ne connaissait et ils me dirent qu'ils étaient des bergers, et ils se mirent sous le brancard et ils le soulevèrent comme tu soulèverais une poignée de bale et ils partirent aussi vite qu'ils pouvaient lever les pieds. Ils marchaient bien et je faisais de longues enjambées et je courais à leur suite et aucun fils de mère ne savait où ils allaient avec le cadavre et nous étions à aller et à aller encore jusqu'à ce que la nuit et le jour se séparent l'un de l'autre, en sorte que la nuit tomba noire, sombre, cruelle, jusqu'à ce que le cheval gris vînt à l'ombre de la patience⁴³, que la patience se mit en fuite devant lui,

*Que les racines vinrent sous la terre,
Que les feuilles vinrent dans l'air,*

⁴³ Plante de la famille des polygonées, appelée *rumex* par les botanistes. On dit que les fées (*sitheóga*) vont à cheval et que, à la tombée de la nuit, elles se hâtent, pour mettre leurs chevaux à l'abri sous les grandes feuilles de la *cupóg*, car si elles arrivent trop tard la *cupóg* leur refuse l'abri de ses feuilles. D. H.

CONTES IRLANDAIS

*Que le cheval gris se sauva
Et que je restai seule.*

Lorsque je regardai devant moi, il n'y avait à l'enterrement, après moi, que deux autres personnes. Les autres avaient quitté et n'avaient pas été capables d'aller à moitié chemin ; une partie d'entre eux était tombée en faiblesse et une autre partie avait trouvé la mort.

En faisant deux pas de plus devant moi, j'entrai dans un bois sombre, humide, froid, et la terre s'ouvrit et je tombai dans un trou noir, sombre, sans fils de mère ni fille d'homme dans mon voisinage ou près de moi, sans personne pour faire la lamentation funèbre ni pour entendre mon cadavre. En sorte que je me jetai sur mes genoux et que je fus là pendant quatre jours à prier Dieu de me tirer de là rapidement et vite. Et le quatrième jour, il se fit un petit trou comme le trou d'une aiguille au coin de la demeure où j'étais, et je priai encore et le trou s'agrandissait jour par jour. Le septième jour il s'agrandit tellement que je m'en tirai.

Je me sauvai en courant, alors, quand j'eus mes pieds dehors pour aller chez moi. La route que j'avais faite en un jour à la suite du cercueil, je mis cinq semaines à la refaire par le même chemin, et ne vois-tu pas maintenant que j'ai sujet d'être desséchée et blanchie par l'âge et que ma vie ait été abrégée par ces deux dangers dans lesquels je me suis trouvée. »

— « Tu es encore une bonne et solide vieille, » dit le moine.

XXI

LE LUTIN NOIR ET LE GÉANT ROUGE⁴⁴

Dans l'ancien temps, il y a longtemps de cela, il y avait un roi qui demeurait au nord de l'Irlande. Il avait une famille de fils et de filles, mais ils trouvèrent tous la mort, sauf un seul fils et une seule fille. Le fils ne grandit pas d'un pouce depuis qu'il avait atteint l'âge de dix ans, car un forgeron l'avait ensorcelé, et il était couché dans un berceau dans la chambre où était morte sa mère.

La fille grandit jusqu'à ce qu'elle fût une jolie fille, et le roi tenait autant à elle qu'à l'œil qu'il avait dans la tête.

Il y avait en Écosse un géant qui s'appelait le Géant Rouge; il entendit parler de la jolie fille du roi; il vint en Irlande et il l'enleva malgré son père et ses soldats. Il l'emmena en Écosse et la garda pendant onze ans enfermée dans son château, la frappant et la maltraitant.

Le cœur du roi était brisé de douleur. Il promit des milliers de livres à celui qui lui ramènerait sa fille, mais cela ne servait à rien. Le géant ne l'aurait pas donnée pour toutes les richesses du monde.

Le Géant Rouge ne faisait attention ni aux coups des armes de jet, ni aux coups d'épée, pas plus qu'il n'aurait fait attention à un coup de brin de paille, et les gens pensaient que ce n'était pas lui qui portait en soi sa vie, car il avait reçu des coups et des morts par centaines. Il avait été souvent laissé pour mort, mais il était revenu à la vie; de même que le chat a neuf vies, le Géant Rouge avait neuf mille vies.

Un jour, une fois, une vieille vint au château du roi. Elle dit qu'elle avait à raconter au roi une histoire qui lui mettrait la joie dans le cœur, et qu'elle ne pourrait raconter cette histoire à personne qu'au roi lui-même. On la conduisit à la chambre du roi et quand le serviteur fut parti, elle ferma la porte à clef.

— « Pardonne-moi, ô roi, » dit-elle; « je ne puis faire ma commission qu'à toi-même. Je viens de chez ta fille; elle est persécutée chez le Géant Rouge, dans son château d'Écosse. Il n'y a qu'un homme vivant qui puisse délivrer ta fille et c'est ton propre fils, le Lutin Noir qui est dans le berceau voilà vingt et un ans. Va maintenant trouver ton forgeron et dis-lui de faire une épée à deux tranchants

⁴⁴ J'ai obtenu cette histoire de Prôinsias O Conchubair, à Athlone.

pour ton fils qui va aller se battre avec le Géant Rouge, en Écosse. Voici pour toi une petite bouteille; il y a un peu de mon sang, et dis au forgeron de verser sur l'épée trois gouttes de sang de la mère de Caoilte⁴⁵ quand elle sera à tremper. Quand l'épée sera prête, donne-la moi. Conduis-moi maintenant à la chambre de ton fils, il faut que je cause avec lui. ».

Le roi conduisit la vieille à la chambre du Lutin Noir, l'y laissa et alla à l'atelier du forgeron sans que personne le sût dans le château. Quand il entra en saluant dans l'atelier, le forgeron lui souhaita la bienvenue et dit :

— « C'est un grand honneur pour moi que mon roi entre dans ma pauvre forge. »

— « Commence dès maintenant, » dit le roi, « à faire une épée à deux tranchants pour mon fils qui va aller se battre avec le Géant Rouge en Écosse. C'est lui qui a enlevé ma fille jolie depuis onze ans, et son frère va aller maintenant la délivrer. »

— « Oh ! roi, » dit le forgeron, « je ferai une épée aussi bonne que je le puis, mais aucune épée du monde n'a de vertu contre ce géant-là, car sa vie n'est pas contenue en lui-même et il ne peut être vaincu que par une seule chose, c'est par une épée trempée avec trois gouttes de sang de la mère de Caoilte et tu n'en trouveras pas dans ton royaume ! »

— « Ce sang est en ma possession, » dit le roi, « commence, toi, à faire l'épée. »

Le forgeron prit de l'acier et quand il fut rouge sur la forge, comme il était à le frapper avec un lourd marteau, il dit au roi :

— « Maintenant verse les gouttes dessus. »

Il fit ainsi et le forgeron continua son œuvre jusqu'à ce que l'épée fût faite.

Pendant que le roi était avec le forgeron, la vieille causait avec son fils.

— « Maintenant, » dit-elle au lutin, « voilà vingt et un ans que tu es dans le berceau et je pense que voilà le moment pour toi de délivrer ta sœur du Géant Rouge. »

— « Tu sais que je ne puis faire cela sans ton secours, » dit-il, « et si tu es disposée à me le donner, je ne serai pas un moment de plus dans le berceau. »

— « Sautes-en, » dit la vieille, « que j'opère un changement sur toi, ton père va venir sans délai avec une épée à deux tranchants pour toi et il y a trois gouttes de mon sang dans cette épée et n'aie pas peur devant le Géant Rouge. »

Il sauta sur le sol, aussi léger que le lièvre de Mars. Sa chevelure était aussi noire que le corbeau et elle balayait la terre.

C'était la raison pour laquelle on l'appelait le Lutin Noir. La vieille tira une

⁴⁵ Personnage surnaturel qui figure dans un grand nombre de contes.

baguette magique, frappa trois coups sur lui, et en un tour de main il fut haut de plus de six pieds et large en proportion, et habillé comme il seyait à un fils de roi. Quand il regarda dans le miroir qui était accroché au mur, il ne se reconnut pas lui-même et il dit :

— « Je ne suis pas le Lutin Noir et je ne sais pas qui je suis. »

— « Tu es le vrai fils du roi, » dit la vieille, « et c'est toi qui es désigné pour combattre le Géant Rouge ; je le savais avant que tu ne sois né, et je serai présente le jour du combat. »

Le roi revint avec l'épée terminée et quand il ouvrit la porte de la chambre de son fils et quand il vit le bel homme grand en compagnie de la vieille, il eut un grand étonnement.

— « Où est mon fils, le Lutin Noir ? » dit-il.

— « Il est debout devant toi, » dit la vieille, « n'a-t-il pas revêtu une belle forme depuis que tu es parti ? »

— « Je ne crois pas que ce soit mon fils qui est là, » dit le roi.

— « Tu peux en être sûr, » dit le fils, « j'étais forcé d'être lutin jusqu'à ce que j'aie vingt et un ans, et maintenant j'ai en moi la force de cent hommes et je vaincrai le Géant Rouge aussitôt que j'irai combattre avec lui. »

— « Qu'il y ait un vaisseau prêt pour lui sous trois jours, » dit la vieille, « mais il faudra être rusé et que nous gardions le secret. Conduis ton fils cette nuit à la porte qui est derrière le château, aussitôt que tombera la nuit, fais le tour du château jusqu'à la grande porte et frappe-y un coup et dis aux serviteurs que c'est là ton fils qui revient d'Espagne. En même temps, je mettrai dans le berceau un *lorgadân* pareil au Lutin Noir. Il sera mort ; tu peux dire qu'il est mort subitement et ainsi les gens n'auront aucun doute au sujet de l'histoire. »

— « Sur ma parole, je ferai comme tu dis, » dit le roi, « car je vois que tu es une bonne amie ; y a-t-il quelque chose que je puisse faire pour toi ? »

— « Non, sinon de suivre mon conseil, » dit la vieille, « et je serai prête sur le bord de la mer pour aller avec vous en Écosse. »

La vieille partit alors, sans que personne dans le château le sût, sauf le roi et son fils.

Cette nuit-là, lorsque la nuit fut tombée, le roi conduisit son fils par une porte de derrière et le ramena à la grande porte. Il frappa vite et quand le portier ouvrit, il dit :

— « Voici mon fils aîné qui revient d'Espagne. »

Le portier lui souhaita la bienvenue, et l'histoire ne tarda pas à être dans la bouche de tous les gens du château. Le roi conduisit son fils à une belle chambre mais il ne fut pas long à revenir dire que le pauvre lutin était mort dans son

berceau. Il n'y eut pas beaucoup de chagrin à son sujet mais on l'enterra convenablement.

Deux jours après, le roi se procura un navire et des matelots et il fit proclamer que son fils qui était arrivé d'Espagne allait aller en Écosse pour se battre avec le Géant Rouge, et qu'il serait content qu'une troupe de gentilshommes fût avec lui. Quand le navire fut prêt, une grande troupe vint pour se rendre en Écosse avec le roi. Quand ils furent à bord du navire, le roi vit venir la vieille sur le rivage, habillée d'un habit vert.

— « O grand roi, » dit-elle, « permettras-tu à une vieille femme de venir avec toi ? »

— « Viens à bord, » dit le roi. Elle vint à bord alors, ils levèrent les voiles et ils se dirigèrent vers l'Écosse. Quand ils furent arrivés au port, ils laissèrent le navire aux matelots et ils se rendirent au château du Géant Rouge.

Il y avait un grand mur solide autour du château et il n'avait qu'une seule porte. Le Géant regardait à une fenêtre et quand il vit la grande troupe à la porte il demanda d'une voix effrayante :

— « Qui êtes-vous ou que voulez-vous ? »

Le roi prit la parole et dit :

— « Je suis le roi d'Irlande et je demande ma fille jolie, et si tu ne me la rends pas, voici mon fils qui la délivrera par son épée. »

Le géant sortit, avec une grande épée à la main. Le fils du roi tira son épée à deux tranchants et ils s'attaquèrent l'un l'autre. Ils combattirent pendant trois heures sans se couper ni se percer l'un l'autre. Le géant se mit en colère et il dit :

— « Tu es l'homme le meilleur qui se soit jamais tenu devant moi, mais il va falloir que je te tue, » mais le mot n'était pas sorti de sa bouche que le fils du roi lui fendit la tête.

— « Ah ! ah ! » dit le géant, « il y a du poison dans ton épée ou bien elle est mêlée du sang de la mère de Caoilte. »

La vieille se présenta alors, en frappant dans ses mains, et dit :

— « C'est moi la mère de Caoilte et j'en suis fière. Donne-lui un autre coup, fils du roi, et mets fin à la vie du traître, c'est par trahison qu'il a tué mon fils, le vrai héros de Connaught. »

Le fils du roi lui coupa la tête alors et il tomba mort. La vieille tira un couteau noir et détacha le cœur du Géant Noir et dit :

— « Je l'emporterai avec moi en Connaught, en signe de ma victoire, pour les gens. »

Le roi et son fils entrèrent dans le château, et emmenèrent la fille jolie du roi.

Elle ne pouvait pas parler, par l'excès de joie, jusqu'à ce qu'elle vît la vieille dans son habit vert. Elle courut à elle et elle l'embrassa :

— « O mon père, c'est la dame qui m'a fait délivrer et qui m'a encouragée et consolée dans mon esclavage. Si elle n'avait pas été, je serais morte depuis longtemps. Elle a donné du sang de son cœur pour moi et je ne sais quelle compensation je lui donnerai. »

— « Je n'ai besoin d'aucune compensation, » dit-elle., « J'ai reçu satisfaction pour la mort de mon fils que le Géant Rouge a tué par trahison, chose qu'il n'aurait pu faire par la force. Je m'en vais maintenant au repos, puisque je sais que le traître est mort. » Le roi et sa compagnie revinrent en Irlande et il fit un festin qui dura sept jours et sept nuits et il y accueillit riches et pauvres.

Peu de temps après cela, un fils de roi vint d'Espagne et il épousa la fille jolie, et le fils du roi épousa la fille du roi d'Espagne et il y eut dans le château une noce qui dura un mois. J'étais moi-même à passer par là et j'eus beaucoup à manger et à boire.

XXII

GOLL ET LA GRANDE FEMME⁴⁶

La fille d'un roi suprême de Grèce fit savoir à Fionn que les Fianta d'Irlande avaient une grande réputation et qu'on disait qu'il n'y avait pas au monde d'aussi bons chasseurs qu'eux, mais qu'elle gageait n'importe quoi avec eux, qu'elle ferait elle-même une maison et une demeure en Irlande à leur insu.

Du jour où ils eurent reçu cette nouvelle jusqu'au jour où ils la rencontrèrent, ils furent en route; leurs chiens, leurs meutes et leurs lévriers étaient en quête.

Ils étaient assis ce jour-là sur une colline nue, et les lévriers et les chiens en quête à travers les vallées autour d'eux, quand elle se leva devant eux; la moitié de son corps était aussi noire que le charbon et elle était plus rapide que le faucon sur un bois. Elle partit, et les chiens à sa suite, et ils ne savaient pas où elle était partie; au train dont elle alla le long du jour, les chiens se perdirent et il n'y eut aucun chien à revenir, sinon Bran⁴⁷.

*Et elle meurtrie, fatiguée, mouillée,
De gémir doucement et de crier pitoyablement.
« Il semble, mon petit chien, » dit Fionn,
« Que notre destinée terrestre est en grand danger. »*

La grande femme arriva alors en leur présence, et se mit à causer avec eux (c'était la femme la plus belle qu'il y eût dans le monde), et elle invita à dîner Fionn et ses compagnons dans la demeure qu'elle s'était faite.

Ils n'avaient besoin que d'accepter l'invitation à dîner; ils avaient faim. Ils allèrent avec elle et ils trouvèrent prêt un bon souper. Ils avaient tout ce qu'il fallait à manger et à boire.

Lorsqu'ils eurent fini de manger le souper, alors la grande femme leur dit qu'il serait juste qu'ils allassent dormir et ils dirent qu'ils aimeraient à prendre congé, si elle avait de la place pour eux. Elle les conduisit dans une chambre, et leur fit préparer un lit, et elle choisit les lits. Et quand ils furent tous endormis, elle alla là où était Fionn et lui demanda s'il l'épouserait.

⁴⁶ Recueilli mot pour mot de la bouche de Màrtain Ruadh O Ghiollarnâth, dans le comté de Galway, sans y changer, y ajouter ou en retrancher un mot; il l'appelait un morceau d'auteur.

⁴⁷ La chienne de Fionn. Cf. Douglas Hyde, *Beside the fire*, p. 14-19.

Fionn lui dit qu'il l'épouserait, mais qu'il avait déjà épousé la sœur de Goll.

— « Et si je t'épouse maintenant, Goll nous tuera moi et toi. »

— « Où demeure Goll ? » dit-elle.

— « Goll, » dit Fionn, « est à Binn ÊÉadair Mâghgeamhlaigh à garder le port, au-dessus de Dublin. »

[Elle partit alors, et Fionn tomba dans le sommeil.]

Quand elle les trouva tous endormis, elle les lia, et quand elle les eut tous liés, elle alla à l'endroit où était Goll et elle laissa à la fille de service qu'elle avait la garde des Fianta, de crainte que quelqu'un ne les déliât.

Elle et Goll commencèrent à combattre et quand les Fianta s'éveillèrent, ils trouvèrent qu'ils étaient liés et que la grande femme était partie.

Fionn leur dit que la grande femme était partie après les avoir liés, pour tuer Goll. Conân se mit alors à se lamenter, car Goll était le frère de Conân, de crainte qu'elle ne le tuât, et il commanda à Diarmuid de montrer à la fille son grain de beauté et il dit qu'il était possible qu'elle les déliât.

Aussi vite qu'elle eut vu le grain de beauté de Diarmuid, elle les délia tous. Alors, quand Conân se trouva délié, il tua la fille, et le fichu de cou qu'elle avait, il le mit sur sa gorge.

Ils partirent jusqu'à ce qu'ils arrivent à l'endroit où combattaient la grande femme et Goll, et Goll — le temps qu'ils avaient mis à venir — n'avait plus que le souffle et était à peine vivant.

Il y avait vingt-quatre femmes autour de la grande femme et chacune de ces femmes avait un bouclier de défense et elles ne laissaient pas un coup approcher d'elle. Quand Conân vint, il vit les femmes, mais personne au monde ne les voyait sinon lui, car elles étaient sous un charme magique ; et Conân avait sur sa poitrine le fichu qu'avait la fille auparavant et le fichu avait la vertu de les rendre visibles à celui qui le portait.

Conân passa au milieu d'elles et les tua. Quand les femmes furent mortes, Goll était lassé et si faible qu'il ne pouvait rien faire à la grande femme.

Osgar demanda à Goll de se reposer et de le laisser aller combattre un moment avec la grande femme. Goll trouva honteux de laisser Osgar aller à sa place, car il était sept fois meilleur guerrier qu'Osgar.

Fionn demanda alors à Goll de laisser Osgar à sa place, jusqu'à ce qu'il fût reposé, et sur le conseil de Fionn, Goll tomba et laissa Osgar aller lutter avec elle.

Osgar la tua sur-le-champ et quand Goll vit que Osgar l'avait tuée, il se mit dans une grande colère contre lui. Goll se leva pour tuer Osgar, parce qu'il avait tué la grande femme, et qu'il l'avait frustré de sa mort.

La grande femme était capable de parler un peu :

CONTES IRLANDAIS

– « Oh ! » dit-elle, « je laisse la victoire à Goll, » dit-elle, « qui m'a laissée affaiblie devant Osgar. »

Elle convainquit Goll, la parole qu'avait dite la grande femme, et il ne garda pas la moindre rancune à Osgar.

XXIII

LE PETIT, LE CHAUDRONNIER ET L'ÂNE NOIR⁴⁸

Dans le temps, il y a longtemps de cela, il y avait une pauvre veuve qui demeurait près de Caisleân-a-bharra (Castlebar), dans le comté de Mayo. Elle n'avait qu'un fils et il ne grandit pas d'un pouce depuis qu'il eut atteint l'âge de cinq ans, et les gens lui donnèrent le surnom de Buighdeach (petit).

Un jour, une fois, comme le Petit avait environ quinze ans, sa mère partit pour Castlebar. Elle n'était pas partie depuis plus d'une heure quand il vint un grand chaudronnier et un âne noir avec lui à la porte et :

– « Es-tu là, la maîtresse de la maison ? » dit le chaudronnier.

– « Non, » dit le Petit, « et elle m'a dit de ne laisser entrer personne qu'elle ne fût venue à la maison. »

Le chaudronnier entra et quand il eut regardé le Petit, il dit :

– « Certes, il est joli le garçon que tu es, pour empêcher d'entrer n'importe qui ; tu ne pourrais pas empêcher d'entrer un dindon. »

Le Petit se leva d'un saut et donna au grand chaudronnier un coup-de-poing entre les deux yeux et le renversa sur la tête sous les pieds de l'âne noir.

Le chaudronnier se leva en colère et essaya de saisir le Petit, mais celui-ci lui donna un autre coup-de-poing au bas de l'oreille et le renversa de nouveau sous les pieds de l'âne noir.

L'âne se mit à crier de douleur et quand le Petit sortit, le chaudronnier était mort.

– « Tu as tué mon maître, » dit l'âne noir, « et certes je n'en ai pas de chagrin ; bien souvent il me battait rudement sans raison. »

Le Petit s'étonna quand il entendit l'âne noir causer et il dit :

– « Tu n'es pas un vrai âne. »

– « En vérité, je ne suis âne que depuis sept ans ; mon histoire est triste, car j'étais le fils d'un gentilhomme. »

– « Eh bien ! j'aimerais à entendre ton histoire, » dit le Petit.

⁴⁸ Pierre O Sraioitheáin de Castlebar, dans le comté de Mayo, a raconté cette histoire à Prôinsias O Conchubhair à Athlone, et je l'ai obtenue de celui-ci. O Sraioitheáin dit qu'il avait entendu souvent sa grand'mère raconter cette histoire et qu'il n'en avait pas oublié un mot.

– «Entre derrière la maison, cache le chaudronnier dans le fumier et je te raconterai mon histoire. »

Le Petit traîna le mort jusqu'au fumier, et le recouvrit. L'âne noir entra et dit :

– «J'étais fils d'un gentilhomme, et j'étais un mauvais fils, et je suis mort, ma pauvre âme en état de péché mortel, et je serais à brûler en enfer maintenant, s'il n'y avait la Vierge Marie. J'avais l'habitude de dire un petit pater en son honneur toutes les nuits et quand je suis venu en présence du Grand Juge, je fus condamné à l'enfer, mais la mère du Juge lui parla; il changea son jugement; il fit de moi un âne noir, et je fus donné au chaudronnier pour sept ans, jusqu'à ce qu'il trouve la mort en ce monde. Le chaudronnier est un suppôt du diable et c'est moi qui t'ai donné la force de le tuer, mais tu n'en as pas encore fini avec lui. Il reviendra à la vie au bout de sept jours et si tu es ici devant lui, il te tuera, aussi sûr comme tu es vivant. »

– «Je n'ai pas quitté cette maison depuis que je suis né, » dit le Petit, «et je ne voudrais pas quitter ma mère. »

– «Ne vaudrait-il pas mieux quitter ta mère que de perdre la vie en état de péché mortel et de brûler dans l'enfer éternellement? »

– «Je ne sais pas l'endroit où je pourrais me cacher, » dit le Petit, «mais puisqu'il est arrivé que tu as mis de la force dans ma main pour tuer le forgeron, il est possible que tu me fasses connaître un endroit où je serais à l'abri du chaudronnier. »

– «As-tu jamais entendu parler du Loch Dearg? »

– «Certes j'en ai entendu parler, » dit le Petit; «ma grand-mère y a été en pèlerinage, mais je ne sais pas où il est. »

– «Je t'y conduirai la nuit de demain. Il y a un monastère souterrain dans l'île et il y a dans ce monastère un vieux frère qui voit la Vierge Marie tous les samedis. Raconte-lui ton cas et suis son conseil en tout; il t'imposera une pénitence, mais mieux vaut une pénitence en ce monde que les peines éternelles de l'enfer. Tu sais où est le petit *dûn*⁴⁹ derrière le vieux château, si tu es dans le *dûn* vers trois heures après la tombée de la nuit, je serai là devant toi, et je te conduirai au Loch Dearg. »

– «J'y serai si je suis en vie, » dit le Petit, «mais n'y a-t-il pas de danger pour moi que le chaudronnier ne ressuscite avant ce temps-là? »

– «Non, » dit l'âne noir, «si tu ne racontes à personne que tu l'as tué. Si tu racontes une seule chose à son sujet, il ressuscitera et te tuera, toi et ta mère. »

⁴⁹ Enceinte de murs en pierres sèches ou en terre.

– « Sur mon âme, je serai silencieux à son sujet, » dit le petit.

Ce soir-là, quand la mère du Petit revint à la maison, elle lui demanda s'il était venu quelqu'un à la maison depuis qu'elle était partie.

– « Je n'ai vu personne, » dit-il, « qu'un vieux marchand à sac, mais il n'a rien reçu de moi. »

– « Je vois la trace du sabot d'un cheval ou d'un âne, à l'extérieur de la porte, et elle n'y était pas au matin quand je suis partie, » dit-elle.

– « C'était Páidin, fils d'Éamon, le fou, monté sur l'âne de la grande Mère Ni Briain, » dit le Petit.

Le Petit ne dormit pas un instant cette nuit-là, mais il pensait au chaudronnier et à l'âne noir. Le lendemain, il était très soucieux. La mère s'en aperçut et lui demanda ce qu'il avait.

– « Je n'ai rien, » dit celui-ci.

Cette nuit-là, quand la mère fut endormie, le Petit se glissa dehors et ne s'arrêta pas qu'il ne fût arrivé au petit *dûn*. L'âne noir était devant lui et dit :

– « Es-tu prêt ? »

– « Je le suis, » dit le Petit, « mais j'ai du chagrin de n'avoir pas dit adieu à ma mère ; elle sera inquiète jusqu'à ce que je revienne. »

– « En vérité, elle ne sera pas inquiète du tout, car il y a un autre Petit à côté de ta mère à la maison, si semblable à toi qu'elle ne s'apercevra pas que ce n'est pas toi qui es là, et je l'emmènerai avant que tu ne reviennes. »

– « Je te remercie beaucoup et je suis prêt à aller avec toi, » dit celui-ci.

– « Sautes sur mon dos, j'ai une longue route devant moi, » dit l'âne.

Le Petit sauta sur son dos, et sur-le-champ il entendit un coup de tonnerre et il vit un grand éclair. Il descendit un grand nuage sous l'âne noir et sous son cavalier. Le Petit perdit la vue de ses yeux, un sommeil lourd s'empara de lui, et quand il s'éveilla il était sur l'île du Loch Dearg, debout devant le vieux moine.

Le moine lui adressa la parole et dit :

– « Qu'est-ce qui t'a amené ici, mon fils ? »

– « Eh bien, certes, je ne le sais pas bien, » dit le Petit.

– « Je vais le savoir sans retard, » dit le moine, « viens avec moi. »

Il suivit le vieux moine sous la terre jusqu'à ce qu'ils arrivent à une petite chambre creusée dans le roc.

– « Maintenant, » dit le moine, « mets-toi à genoux, fais ta confession et ne cache pas une seule faute. »

Le Petit se mit à genoux et lui raconta tout ce qui lui était arrivé avec le chaudronnier et l'âne noir. Le moine le mit en pénitence sept jours et sept nuits, sans manger ni boire, marchant sur ses genoux nus au milieu des rocs et des pierres

pointues. Il fit la pénitence, et le septième jour, il n'y avait pas un morceau de peau ou de chair sur ses genoux, et il était comme une ombre par suite de la faim. Quand il eut terminé la pénitence, le vieux moine vint et dit :

– « Il est temps pour toi d'aller à la maison. »

– « Je ne connais pas du tout le chemin pour m'en retourner, » dit le Petit.

– « Ton ami, l'âne noir, te ramènera, » dit le moine, « il sera ici cette nuit, et quand tu seras arrivé chez toi, mène une vie pieuse, et ne raconte à personne, sinon à ton confesseur, que tu as été ici. »

– « Raconte-moi, mon père, si j'ai quelque danger à craindre de la part du chaudronnier ? »

– « Non, certes, » dit le moine, « il est l'âne d'un chaudronnier dans la province de Munster, et il sera sous cette forme pendant vingt et un ans, et après cela il ira dans le repos éternel. Va maintenant jusqu'à ta chambre. Tu entendras une petite cloche après la tombée de la nuit ; aussitôt que tu l'auras entendue, monte à la surface de l'île et l'âne noir sera là devant toi ; il te portera à la maison, et ma bénédiction avec toi ! »

Le Petit alla à la chambre, et aussitôt qu'il entendit la cloche, il monta à la surface de l'île, et son ami, l'âne noir, était là à l'attendre.

– « Saute sur mon dos, Petit, je n'ai pas un moment à perdre, » dit l'âne,

Il fit ainsi, et sur-le-champ, il entendit le tonnerre, et il descendit l'éclair. Un grand nuage vint, et alla sous l'âne noir et sous son cavalier. Un lourd sommeil s'empara du Petit, et quand il s'éveilla, il se trouva dans le petit *dûn*, chez lui, debout en présence de l'âne noir.

– « Va chez toi trouver ta mère, maintenant. L'autre Petit est parti d'à côté d'elle, un lourd sommeil s'est emparé d'elle, et elle ne s'apercevra pas que tu entres. »

– « Ai-je quelque danger à craindre de la part du chaudronnier ? » dit celui-ci.

– « Le moine béni ne t'a-t-il pas dit qu'il n'y en a pas ? » dit l'âne noir. « Je te protégerai. Mets ta main dans mon oreille gauche, et tu y trouveras une bourse qui ne sera pas vide de toute ta vie. Sois bon avec les pauvres, les veuves et les orphelins et tu auras une longue vie, une mort douce et le ciel à la fin. »

Le Petit se rendit chez lui et alla dormir et la mère ne remarqua pas que ce n'était pas son fils lui-même qui était l'autre Petit.

Au bout d'une semaine après cela, le Petit dit à sa mère :

– « N'est-ce pas le jour de la foire de Castlebar ? »

– « Oui, certes, » dit-elle.

– « Eh bien ! tu devrais y aller et acheter une vache, » dit celui-ci.

– « Ne te moque pas de ta mère, ou tu n'auras pas de bonheur, » dit-elle.

– « Sur ma parole, je ne me moque pas, » dit celui-ci, « Dieu a mis une bourse sur mon chemin et il y a plus que le prix d'une vache dedans. »

– « Il est possible que tu ne te la sois pas procurée honnêtement. Raconte-moi où tu l'as trouvée. »

– « Je ne te raconterai rien du tout à son sujet, sinon que je me la suis procurée honnêtement, et si tu doutes de ma parole, laisse-la. »

Les femmes ont de l'avidité, toujours ou peu s'en faut, et elle n'en était pas exempte.

– « Donne-moi le prix de la vache. »

Il lui tendit vingt pièces d'or :

– « Tu auras une belle vache pour ce prix, » dit celui-ci.

– « Je l'aurai, » dit-elle, « mais je voudrais bien avoir le prix d'un cochon ? »

– « Ne sois pas avide, mère, » dit celui-ci, « tu n'auras pas davantage cette fois-ci. »

La mère partit à la foire, et elle acheta une vache à lait, et des vêtements pour le Petit. Quand celui-ci la vit partie, il alla trouver le curé et dit qu'il voudrait bien se confesser. Il lui raconta alors tout ce qui lui était arrivé, depuis qu'il avait rencontré le forgeron et l'âne noir.

– « En vérité, tu es un bon garçon, » dit le prêtre ; « donne-moi une part de l'or. »

Le Petit lui donna vingt pièces, mais il ne s'en contenta pas et il demanda le prix d'un cheval.

– « Je ne pensais pas qu'un prêtre fût avide, » dit, celui-ci, « mais je vois maintenant qu'ils sont aussi avides que les femmes ; voici pour toi vingt autres pièces, es-tu content maintenant ? »

– « Je le suis et je ne le suis pas, » dit le prêtre. « Puisqu'il t'est arrivé d'avoir une bourse qui ne sera pas vide durant ta vie, tu pourrais m'en donner assez pour bâtir une belle église au lieu de cette église honteuse que nous avons maintenant dans la paroisse. »

– « Prends des ouvriers et des maçons et commence l'église et je te donnerai le salaire des ouvriers, de semaine en semaine, » dit le Petit.

– « J'aimerais mieux l'avoir maintenant, » dit le prêtre, « mille pièces feraient l'affaire, et si tu me les donnes, je bâtirai l'église. »

Le Petit lui donna mille pièces d'or de la bourse, et la bourse n'en était pas plus légère.

Le Petit vint chez lui et sa mère y était avant lui, avec une belle vache à lait et un vêtement neuf pour lui.

– « Certes, c'est une bonne vache, celle-ci, » dit-il, « nous pouvons donner du lait aux pauvres gens tous les matins. »

– « En vérité, il faudra qu'ils attendent que j'aie baratté, et je leur donnerai le lait de baratte jusqu'à ce que j'aie acheté un cochon. »

– « C'est le bon lait que tu donneras aux pauvres gens, » dit le Petit, « nous pouvons acheter du beurre. »

– « Je crois que tu as perdu la raison, » dit la mère, « tu auras besoin de la petite part de richesse que Dieu t'a donnée avant que je sois depuis un an dans la tombe. »

– « Que sais-tu si je ne serai pas dans la tombe avant toi ! » dit celui-ci, « mais n'importe comment, Dieu me donnera ma suffisance. »

Pendant qu'ils causaient, il vint une pauvre femme et trois enfants à la porte et ils demandèrent la charité en l'honneur de Dieu et de Marie.

– « Je n'ai rien pour vous en ce moment, » dit la veuve.

– « Ne dis pas cela, mère, » dit le Petit, « j'ai de quoi faire la charité au nom de Dieu et de sa mère Marie. »

Là-dessus, il sortit et donna une pièce d'or à la pauvre femme, et il dit à sa mère :

– « Trais la vache et donne à boire à ces pauvres enfants. »

– « Je n'en donnerai pas, » dit la mère.

– « Je le ferai moi-même, alors, » dit celui-ci.

Il prit le seau, trayait la vache et apporta force bon lait aux pauvres enfants et à la femme. Quand ils furent partis, la mère lui dit :

– « Ta bourse sera vide sans retard. »

– « Je n'en ai pas peur, » dit celui-ci, « c'est Dieu qui me l'a donnée et j'en ferai bon usage, » dit celui-ci.

– « Fais à ta volonté, » dit-elle, « mais tu t'en repentiras bientôt. »

Le lendemain, il vint beaucoup de pauvres gens trouver le Petit pour demander la charité et il n'en laissa pas partir un seul les mains vides. La réputation et la renommée du Petit se répandirent dans le pays comme un éclair et les gens dirent qu'il était en relation avec les bonnes gens (les lutins) ; d'autres dirent que c'était le diable qui lui donnait l'or et ils l'accusèrent auprès du curé, mais celui-ci dit que le Petit était un bon et honnête garçon et que c'était Dieu qui lui avait donné la richesse et qu'il en faisait bon usage.

Le Petit réussit bien maintenant, et commença à grandir, en sorte qu'il eut près de six pieds de haut.

Sa mère mourut, et il se prit d'amour pour une belle fille et ils ne furent pas longtemps à se marier.

Il n'eut pas un jour de bonheur à partir de ce temps-là. Sa femme sut qu'il avait une bourse merveilleuse, et elle ne serait pas contente qu'elle ne l'eût. Il la lui refusa souvent, mais elle ne lui donnait pas de repos, ni jour ni nuit, jusqu'à ce qu'elle obtînt la bourse de lui enfin. Alors, quand elle l'eut, elle ne la respecta pas du tout. Elle alla à Castlebar pour acheter de la soie et du satin, mais quand elle ouvrit la bourse, au lieu quelle contînt des pièces d'or, il n'y avait dedans, en fait de pièces, que des petits cailloux. Elle revint en grande colère et elle dit :

– « Quelle sottise plaisanterie m'as-tu faite, en me donnant une bourse pleine de petites pierres, au lieu de la bourse qui contenait de l'or ? »

– « Je t'ai donné la vraie bourse, » dit celui-ci, « je n'en ai pas une seconde. »

Il prit la bourse et l'ouvrit, et aussi sûr comme je suis là à te le raconter, il n'y avait dedans, en fait de pièces, que des petits cailloux.

Le Petit eut un chagrin effroyable, il ne tarda pas à devenir fou, à s'arracher les cheveux et à se frapper la tête contre les murs.

On envoya chercher le prêtre, mais celui-ci ne put tirer rien de sensé ni de raisonnable du Petit. Il déchira ses habits et il partit nu et fou à travers le pays.

Environ une semaine après cela, les voisins trouvèrent le pauvre Petit, mort au pied d'un buisson au pied du petit *dûn*. Le vieux buisson croît encore sur le *dûn* et les gens l'appellent le buisson du Petit, mais il est sûr qu'il est allé au ciel.

XXIV

LA PREMIÈRE GUERRE QUI ARRIVA EN IRLANDE⁵⁰

Ils étaient quatre frères. J'ai entendu souvent leurs noms, mais je ne m'en souviens plus maintenant. Un d'entre eux était roi de Connaught, un autre roi de Leinster, un autre roi de Munster et l'autre roi d'Ulster. Il y avait quatre rois en Irlande en ce temps-là.

Le roi d'Ulster avait un garçon que l'on appelait Bric na Buair, qui resta longtemps chez lui ; à la fin le maître eut à se plaindre de son ouvrage et, comme tu penses, ils se brouillèrent ensemble, et Bric na Buair partit de chez le roi d'Ulster. Il s'en alla et il marcha jusqu'à ce qu'il arrive en Connaught.

Il passa quelque temps alors en Connaught et il dit au roi de Connaught que le roi d'Ulster formait une armée pour venir lui couper la tête.

Et quand il eut passé quelque temps en Connaught, et qu'il eût bien excité le roi, il partit et ne s'arrêta pas qu'il ne fut arrivé là où était l'autre roi, le roi de Leinster, dans le comté de Cilldara (Kildare) et il lui fit part de son secret alors, et il lui raconta que s'il ne résistait pas et s'il ne formait pas une armée, celui d'Ulster viendrait et lui couperait la tête.

Il alla alors en Munster et dit au roi que le roi d'Ulster allait venir pour lui couper la tête et pour avoir l'Irlande à lui seul.

— « Maintenant, » dit le roi de Munster, « que je sois mort ou vif, » dit-il, « je ne m'arrêterai pas que je n'aie été et que je n'aie vu si cette histoire est vraie et si mon frère forme une armée contre moi. » L'homme de Leinster lui dit que s'il allait à la cour d'Ulster, il serait mis à mort. Le roi de Munster dit que cela lui était égal, qu'il était si bien avec son frère, qu'il ne croyait pas qu'il lui ferait la moindre chose.

Il ne s'arrêta pas qu'il ne fût arrivé en Ulster, où était son frère, et qu'il ne lui eût demandé si le bruit qu'on avait rapporté sur lui était vrai, qu'il formait une armée pour tuer les trois frères et pour avoir l'Irlande à lui seul.

Celui d'Ulster lui dit qu'il n'y avait rien de pareil dans ses intentions et qu'il n'y avait jamais pensé.

⁵⁰ J'ai recueilli cette histoire mot à mot de la bouche de Mártain Ruadh O Gíollarnáth dans le comté de Galway.

Celui de Munster dit qu'il ne le croyait pas, mais qu'il voulait en être sûr et que c'était pour ce motif qu'il était venu.

— « Je ne m'arrêterai jamais (dit le roi d'Ulster), que je ne sois arrivé en Connaught pour voir mon frère et pour voir si l'histoire est vraie, qu'on a dit de moi à savoir que je forme une armée contre lui. »

Ils se décidèrent tous deux alors à aller ensemble en Connaught pour voir le roi de Connaught et les voilà partis et ils y arrivèrent et ils ne s'arrêtèrent pas qu'ils ne fassent venus là où était le roi. Les trois frères étaient alors réunis, ensemble, les trois rois, et alors le roi d'Ulster lui demanda qui avait dit au roi de Connaught, qu'il formait une armée contre lui.

Il dit que c'était Bric na Buair.

— « Où est Bric na Buair maintenant ? dit-il. »

— « Il est chez mon frère en Leinster. »

On envoya une lettre alors au roi de Leinster et à Bric na Buair pour que les quatre frères se réunissent.

Maintenant, quand Bric na Buair vint dans la cour, la crainte ne lui permit pas d'entrer et quand les quatre frères furent réunis et quand ils eurent trouvé que c'était bien Bric na Buair qui avait dit cette histoire-là, et qui la leur avait communiquée, ils ne jugèrent pas digne de le mettre à mort, mais ils décidèrent de le mettre dans un seau ou une cuve et de le jeter à la mer.

On le jeta alors à la mer, dans une cuve, et il alla au milieu des vagues jusqu'à ce qu'il arrive aux Îles de l'Est. Il entra dans le port à l'est et il y avait alors un homme en train de chasser qui vit la cuve qui venait sur l'eau vers lui et il envoya le chien qu'il avait avec lui pour voir s'il la lui rapporterait. Il y avait un petit trou au seau pour lui donner de l'air et le chien y entra sa queue. Bric na Buair, à l'intérieur, saisit la queue et le chien tira le seau du port jusqu'à Garbh Mòr (le Grand Rude) c'était le nom de l'homme.

Il ouvrit le seau et il y trouva Bric na Buair à l'intérieur et il était si petit pour ses yeux que voici l'endroit sur lequel il le leva, sur le creux de sa main ! Le Rude était si grand qu'à grand-peine Bric na Buair aurait fermé les boutons qu'il y avait au genou de sa culotte. Le Rude le conduisit chez lui et quand il fut arrivé chez lui, tu n'as jamais vu un accès de joie comme l'enfant lui en donna. Car Bric na Buair était pour lui un enfant.

Ils commencèrent lui et Bric na Buair à causer ensemble et Bric na Buair lui dit que s'il était en Irlande, il lui imposerait un tribut et qu'il n'y aurait rien à l'empêcher de faire cela.

Le Rude dit qu'il n'avait jamais entendu parler de l'Irlande, et « je pense, » dit celui-ci, « qu'il n'y a là qu'un tout petit pays, »

— « C'est un beau pays, » dit Bric na Buair, « et tu n'as qu'à y aller et à en tirer de l'or et de l'argent chaque année. »

— « Si je le savais, » dit le Rude, « j'y retournerais avec toi. »

— « C'est une bonne terre, » dit Bric na Buair, « une bonne terre, » dit-il. Il ne cessa de le presser alors que le Rude ne prit le désir d'aller avec lui. Voici l'endroit où le Rude apportait toujours son bateau : jusqu'à sa porte, depuis la mer, sur son épaule. Maintenant, il saisit le bateau et le mit sur la mer et ils partirent lui et Bric na Buair et ils ne s'arrêtèrent pas qu'ils ne fassent arrivés en Irlande. Bric na Buair ne cherchait pas autre chose que la faculté pour lui de revenir en Irlande.

L'Irlande était tout entière en ce temps-là tributaire de Cúchulainn. Quand ils eurent abordé, le Rude prit sa barque pour la porter sur son dos et il ne s'arrêta pas qu'il ne fût arrivé à l'endroit où était Cúchulainn à lever des tributs ce jour-là. Il alla à la porte de l'endroit où était Cúchulainn et il demanda à entrer. Le portier lui dit qu'il n'avait pas la permission de le laisser entrer ; « mais j'irai, » dit-il, « demander la permission à mon maître. »

Le portier alla trouver Cúchulainn et lui raconta qu'il y avait dehors un homme grand qui portait un bateau sur son dos jusqu'à la porte, qu'il demandait à entrer et qu'il ne l'introduirait pas sans sa permission.

Cúchulainn lui dit de l'introduire, pour qu'il y vît ce qu'il voulait. Le Rude entra et Cúchulainn demanda ce qu'il voulait. Le Rude dit qu'il cherchait à rendre toute l'Irlande sa tributaire.

Cúchulainn lui dit qu'il l'obtiendrait s'il était capable de la gagner.

Le Rude demanda à Cúchulainn si c'était lui le maître de l'Irlande, et Cúchulainn dit que c'était lui.

« Oh ! je vais m'en retourner, » dit le Rude, « dans mon propre pays. » Car il était pris de peur devant lui.

— « Oh ! n'y va pas avant de savoir si tu es capable d'accomplir la tâche qui est devant toi. »

— « Je n'ai pas de bouclier pour me protéger, » dit le Rude. « Je n'en aurai pas non plus, moi, » dit Cúchulainn, et il jeta son bouclier loin de lui (de crainte qu'il n'eût la moindre excuse).

— « Me voilà sans bouclier, » dit le Rude.

— « Me voilà sans bouclier, » dit Cúchulainn, en le détachant et le jetant sur la plaine, « et si c'est t'en retourner chez toi que tu veux, tu n'y retourneras jamais, ô Rude. »

Ils combattirent alors et Cúchulainn le tua.

Voilà tout ce qu'obtint Bric na Buair du Rude, qu'il l'emmena du monde

CONTES IRLANDAIS

oriental en Irlande et que Cúchulainn lui coupa la tête. Il a été dit que c'est là le premier combat qui eut lieu en Irlande.

[Qu'arriva-t-il à Bric na Buair, dis-je au conteur?]

– « Je n'ai jamais entendu aucun auteur rien dire de lui, » dit-il, « il partit. »

XXV

LA FILLE DU ROI DE GLEANN-AN-UAIGNIS⁵¹

Il y a longtemps de cela, quand Brandubh était roi de la province de Leinster, il avait pour femme une jolie reine. Ils avaient un fils unique. Lorsqu'il fut âgé de vingt et un ans, la reine mourut, et comme le roi désirait épouser une autre femme, il mit le fils dans une maison à lui sur une île de la mer.

Quand il se fut ainsi débarrassé du fils, il épousa une autre femme, mais il ne lui raconta pas qu'il avait un fils.

Environ un mois après le mariage, Brandubh alla en Espagne, et il laissa la reine chez lui. Il n'était pas parti loin qu'une vieille qui était dans la maison raconta à la reine que le roi avait un fils, et qu'il était sur une île de la mer. La reine ordonna de lui préparer un bateau et elle amena le fils du roi à la maison. Dans ce temps-là, il y avait beaucoup de sorciers en Irlande, et il n'y avait guère de rois ni de seigneurs dans le pays qui n'eussent chacun une science petite ou grande de la sorcellerie et les femmes aussi avaient cette science.

Un jour, une fois, la reine dit au fils du roi :

— « Sais-tu jouer aux dames ? »

— « Je le sais, » dit le fils du roi.

On apporta le damier ; ils s'assirent à la table :

— « Maintenant, » dit la reine, « nous allons jouer pour l'honneur, et nous aurons un gage d'honneur. »

— « Soit, » dit le fils du roi.

Ils jouèrent et le fils du roi gagna.

— « Pose ton gage, » dit la reine.

— « Je ne le poserai pas encore, » dit le fils du roi.

Ils jouèrent encore et la reine gagna.

— « Pose ton gage, » dit le fils du roi.

— « Tu vas partir chercher la fille du roi de Gleann-an-Uaignis (la vallée solitaire) et ne reviens pas sans elle. »

— « Voici les obligations que je t'impose : d'aller au haut du château et d'y

⁵¹ J'ai obtenu cette histoire d'un homme surnommé Bláca (Blake), près de Baile-an-Róba (Ballinrobe), dans le comté de Mayo.

rester sans manger, d'ici que je ne sois revenu, rien autre chose que ce que tu prendras par le trou d'une aiguille que je te donnerai. »

– « Tiens-moi quitte, et je te tiendrai quitte, » dit la reine.

– « Je ne le ferai pas, » dit le fils du roi, « c'est toi qui as commencé par poser un gage. »

– « Je n'ai voulu que me moquer de toi, » dit la reine.

– « Je ne suis pas un objet de moquerie pour toi, » dit le fils du roi.

Alors il alla trouver la cuisinière et lui raconta la chose qu'il avait à faire.

– « Tu as une longue route devant toi, » dit la cuisinière, « mais puisqu'il est arrivé que ta mère t'a confié à mes soins, je ferai mon possible pour toi. »

Maintenant, la cuisinière était sorcière ; elle lui fit un gâteau, le mouilla de lait de son sein, le lui donna et dit :

– « Tu n'auras aucun danger à craindre aussi longtemps que tu auras ce gâteau ; tu iras à la maison de mon frère cette nuit et quand tu entreras, mets-lui ton gâteau sous le nez pour qu'il sente l'odeur de mon lait et il te mettra sur le chemin de ton intérêt. »

Puis elle lui dit :

– « Viens avec moi que je te trouve un cheval. »

Il alla avec elle au fond du jardin, elle agita une petite cloche et aussitôt il vint à elle un cheval blanc qui avait deux ailes.

– « Monte sur ce cheval-là, et il te conduira à la maison de mon frère. »

Il monta à cheval, le cheval déploya ses ailes, et le voilà parti à travers les airs.

Il allait et il allait encore que le soleil disparaissait sous l'ombre de la colline.

Alors il prit terre auprès d'une grande maison. Le fils du roi descendit et entra, et il vit un grand géant. Le géant dit :

*« Fou fà, foun
C'est un Irlandais qui est là. »*

Et il allait tuer le fils du roi, quand il lui mit le gâteau sous le nez.

– « Tu es l'amour de mon cœur, » dit le géant, « j'allais te tuer, quand j'ai senti l'odeur du lait de ma sœur ; comment est-elle ? »

– « Elle va bien, » dit le fils du roi.

Puis le géant lui donne force à manger et à boire, et il demanda :

– « Où vas-tu ? »

– « Je vais chercher la fille du roi de Gleann-an-Uaignis, et je ne puis revenir sans elle. »

— « Je suis ici depuis cinq cents ans et je n'ai pas entendu parler de Gleann-an-Uaignis auparavant, » dit le géant, « mais j'ai un frère qui est né deux cents ans avant moi, et il est possible qu'il connaisse cet endroit. Le cheval blanc sera là au matin et te portera à la maison de mon frère ; mais n'oublie pas de lui faire sentir le gâteau, ou il te tuerait, »

Il resta chez le géant cette nuit-là et au matin le lendemain il se leva de bonne heure et mangea et but son content. Puis le géant le conduisit derrière la maison, il agita une petite cloche et aussitôt le cheval blanc arriva.

— « Monte à cheval maintenant, » dit le géant, « et il te conduira à la maison de mon frère. »

Le fils du roi partit à cheval, le cheval blanc déploya ses ailes et le voilà parti à travers les airs. Ils allaient et ils allaient encore ce jour-là que le soleil disparaissait sous l'ombre de la colline, et alors le cheval prit terre devant une grande maison. Le fils du roi descendit et entra. Il vit un grand géant et le géant dit :

*« Fou fâ foun
C'est un coquin d'irlandais qui est là. »*

Et il allait le tuer, quand le fils du roi lui mit le gâteau sous le nez.

— « Tu es l'amour de mon cœur, peu s'en est fallu que je ne t'aie tué, » dit le géant. « Comment est ma sœur ? »

— « Elle est bien, » dit le fils du roi.

— « Où vas-tu ? » dit le géant.

— « Chercher la fille du roi de Gleann-an-Uaignis, et je ne puis revenir sans elle. »

— « Elle est ensorcelée, » dit le géant, « et tu la verras demain sur le petit lac qui est derrière ma maison ; je ne sais où elle demeure, mais elle vient, elle et douze femmes étrangères, pour nager dans le lac. La fille du roi aura une serviette verte dans la bouche. C'est sous la forme de treize cygnes qu'elles viendront, et si tu es au lac avant elles, tu les verras se changer en jeunes femmes et entrer dans le lac. Si tu peux voler le vêtement de la fille du roi, elle n'aura aucun pouvoir magique avant d'avoir pris son vêtement et il est possible qu'elle te fasse une promesse pour que tu lui donnes son vêtement. »

Il resta dans la maison du géant cette nuit-là, et au matin, avant le soleil, de bonne heure, il se leva et alla au bord du lac. Il regarda autour de lui ; il vit un grand chêne et se mit derrière. Il regardait en l'air et ne fut pas long à voir treize cygnes qui venaient au bord du lac et une serviette verte dans le bec d'un des cygnes. C'était la fille du roi de Gleann-an-Uaignis. Quand elles furent arrivées

à terre au bord du lac, elles se changèrent en femmes et elles entrèrent dans le lac en nageant et dansant. Le fils du roi s'approcha, prit le vêtement de la fille du roi et retourna au pied du grand arbre. Quand elles furent lasses de nager, elles sortirent de l'eau et s'habillèrent. Mais la fille du roi n'avait pas un fil à mettre sur elle. Alors elle dit : « Quelle que soit la personne qui m'apportera mes vêtements, je lui donnerai la récompense de sa peine. » Le fils du roi écoutait, il vint et lui donna ses vêtements. Alors elle lui donna trois grosses pommes, se changea en cygne et quitta le fils du roi. Celui-ci revint à la maison du géant et lui raconta tout.

« Si je le puis, » dit le géant, « je te trouverai où demeure le roi de Gleann-an-Uaignis. Tous les oiseaux du monde me paient une rente et il est possible qu'un oiseau sache quelque chose sur ce roi-là. »

Il mit un cor à sa bouche, il en sonna et au bout d'une demi-heure il y avait un oiseau de chaque espèce devant lui. Le géant lui demanda si l'un d'eux savait où demeurerait le roi de Gleann-an-Uaignis. Une grande aigle se présenta et dit :

– « Il demeure dans la maison la plus proche de moi. »

– « Conduis le fils de roi que voici au château du roi de Gleann-an-Uaignis, » dit le géant.

Le fils du roi alla sur le dos de l'aigle et le voilà parti avec elle à travers les airs. Elle allait et allait jusqu'à ce qu'elle arrive au-dessus d'une grande mer. Alors l'aigle dit au fils du roi :

– « La faiblesse s'empare de moi parce que j'ai faim et il faudra que je te laisse tomber à moins que tu n'aies quelque chose à me donner à manger. »

– « J'ai ici une grosse pomme, » dit le fils du roi.

– « Jette-la dans ma bouche, » dit l'aigle.

Il jeta la pomme dans sa bouche et elle alla encore quelque temps. Puis elle dit :

– « La faiblesse par suite de la faim me prend de nouveau. »

Le fils du roi lui mit une seconde pomme dans la bouche et elle alla encore quelque temps. Puis elle dit : « La faiblesse, par suite de la faim me prend de nouveau. » Il lui mit la troisième pomme dans la bouche et elle alla jusqu'à ce qu'elle prît terre dans Gleann-an-Uaignis, et elle lui découvrit une maison où attendre jusqu'au matin.

Au matin, le lendemain, il alla au château du roi, il tira le cuaille-cómhraic⁵² et le roi sortit.

– « Que demandes-tu, ou quel est ton nom ? » dit-il.

⁵² Sur le *cuaille-cómhraic*, voir Douglas Hyde, *Beside the fire*, p. 180.

– «Je demande ta fille, et Diarmuid est mon nom,» dit le fils du roi.

– «J'ai pour toi trois choses à faire,» dit le roi, «et si tu peux les faire, ma fille sera à toi, et si tu n'es pas capable de les faire, tu perdras ta tête. Il y a un vieux château là-bas, n'y laisse pas une pierre que tu n'aies jetée dans la mer avant que le soleil ne se couche ce soir-là.»

Il trouva un gros marteau, une pioche et un petit marteau et se rendit au vieux château. Il se mit à l'œuvre, mais en vérité, quand il y aurait été jusqu'à aujourd'hui, il n'aurait pas pu ébranler une pierre. Quand il fut fatigué, il s'assit très affligé. Il vit venir une jolie femme. C'était la fille du roi. Elle lui demanda ce qui lui causait ce chagrin et il le lui raconta. Elle lui dit alors :

– «Je te ferai l'ouvrage, mais, sur ton âme, ne raconte pas à mon père que c'est moi qui te l'ai fait, mais mets-lui dans l'esprit, si tu peux, que tu as un grand pouvoir magique.»

– «Je ferai comme tu dis, jolie fille,» dit le fils du roi.

Alors elle tira un petit pic, elle détacha une pierre avec, elle jeta cette pierre dans la mer, et il n'y eut pas une pierre dans le château qui ne la suivît. Au bout d'une demi-heure, on ne pouvait pas voir une pierre à la place du château. Puis elle le laissa et s'en alla à la maison.

Quand vint le soir, il alla trouver le roi et lui dit que l'ouvrage était fait.

– «Très bien,» dit le roi, «tu auras une tâche plus dure demain.»

– «Il n'y a pas d'ouvrage qu'ait jamais fait un homme que je ne sois capable de faire.»

– «Va demain et ne laisse pas une seule de toutes les pierres que tu as jetées dans la mer que tu ne tires de là, et relève le château à l'endroit où il était hier.»

– «Je puis faire cet ouvrage cette nuit, si tu le désires,» dit le fils du roi.

– «Ne t'en mêle pas jusqu'au matin,» dit le roi, «tu auras besoin de la lumière du jour; j'ai une jument brune dans mon écurie, tu peux dormir avec elle.»

Le fils du roi se rendit à l'écurie et se coucha. La fille du roi ne fut pas longue à venir le trouver et dit :

– «Il est mauvais, ce lit-ci, pour un fils de roi.»

Alors, elle ouvrit le ventre de la jument, elle en tira un beau lit de plume, et elle le lui dressa. Puis elle lui donna du pain, du bœuf et du vin et dit :

– «Je vais m'en aller maintenant, mais je reviendrai de bonne heure au matin pour mettre le lit à sa place.»

Au matin, de bonne heure, il se leva, et la fille du roi ne tarda pas à venir. Elle remit le lit dans le ventre de la jument, donna du pain, du bœuf et du vin au fils du roi, puis elle dit :

— «Je vais m'en aller maintenant, mais je reviendrai vers toi. Je sais ce que tu as à faire. »

Le fils du roi alla au bord de la mer ; il réfléchissait de quelle manière il pourrait faire l'ouvrage. Vers midi, la fille du roi vint à lui et dit :

— «Je n'ai pas pu venir plus vite, mais je ne serai pas longtemps à te faire l'ouvrage. »

Alors elle tira une baguette magique, elle en frappa l'eau et, au bout d'une demi-heure, le château s'éleva comme il était le jour d'auparavant. Alors elle lui dit :

— «Attends ici que mon père vienne, et arrange bien l'histoire que tu lui raconteras. Je reviendrai te trouver cette nuit. »

Puis elle partit.

Le roi vint le trouver dans la soirée et il s'émerveilla quand il vit le château relevé et il dit :

— «Tu es un bon ouvrier. »

— «Il y a bien des ouvrages plus durs que celui que j'ai fait, » dit le fils du roi.

— «Va à l'écurie et dors avec la jument brune, et au matin je te dirai ce que tu as à faire. »

Il alla à l'écurie, et quand vint l'obscurité de la nuit, la fille du roi vint et lui donna du pain, du bœuf et du vin. Puis elle ouvrit le ventre de la jument, en tira un lit de plumes, et elle le lui arrangea. Alors elle lui dit :

— «Tu n'as plus qu'un autre ouvrage à faire ; mon père a un taureau pernicieux que personne n'a jamais approché sans être tué. Demain matin, mon père te donnera l'ordre de lui amener le taureau. Voici un petit frein, et quand tu entreras dans le champ où est le taureau, agite le frein et le taureau te suivra. Je viendrai te trouver au matin. Puis elle partit et il alla dormir.

Au matin, le lendemain, il se leva de bonne heure et la fille du roi ne tarda pas à venir vers lui et elle lui donna du pain, du bœuf et du vin. Puis elle remit le lit dans le ventre de la jument et dit :

— «Il faut que je parte maintenant. »

Il alla alors trouver le roi et lui dit :

— «Je suis prêt à faire le troisième ouvrage, mais tu ne m'as rien donné à manger depuis que je suis venu chez toi. »

— «Je ne mange moi-même pas un morceau, sinon une seule fois par semaine, » dit le roi. «J'ai un taureau dans ce champ là-bas et si tu me l'amènes avant que le soleil ne se couche, ma fille sera à toi. »

Le fils du roi alla au champ, agita le frein, et le taureau le suivit. Le roi s'émerveilla grandement quand il le lui amena et lui dit :

– « Remmène-le, et va à l'écurie jusqu'à ce que je t'envoie chercher. »

Il remmena le taureau et il se rendit à l'écurie.

Maintenant, le roi pensa que le fils du roi avait un grand pouvoir magique et il alla dans sa chambre pour réfléchir comment il pourrait le mettre à mort.

La fille alla trouver le fils du roi et lui raconta que son père réfléchissait au moyen de le mettre à mort.

– « Voici trois gâteaux, » dit-elle, « et quand le roi t'enverra chercher, laisse un gâteau dans le vestibule à côté de la grande porte, un autre sur le haut de l'escalier, et le troisième à la porte de mon père, et viens me retrouver. Le gâteau qui est à la porte répondra à ta place et racontera une histoire ; le second gâteau racontera une histoire, le troisième gâteau racontera une histoire et avant qu'ils n'aient fini, nous serons toi et moi à moitié chemin de l'Irlande. »

Quand elle fut partie, il entendit le roi l'appeler. Il traversa le vestibule, puis monta l'escalier et laissa les gâteaux comme elle le lui avait dit, et quand il eut laissé le dernier gâteau à la porte du roi, il s'en retourna, et partit avec la fille à cheval sur la jument brune et les voilà loin !

Quand le roi de Gleann-an-Uaignis pensa que le fils du roi était de l'autre côté de la porte, il dit :

– « Raconte-moi une histoire. »

Le gâteau commença et raconta une belle histoire. Elle plut au roi et il dit :

– « Raconte une autre histoire. »

Le second gâteau raconta une histoire, et elle était encore meilleure que la première.

– « Racontes-en une autre » dit le roi.

Le troisième gâteau raconta une longue histoire et le dernier mot en était : « Le fils du roi Brandubh et la fille du roi de Gleann-an-Uaignis sont à moitié chemin de l'Irlande. »

Le roi sauta sur ses pieds, très en colère. Il partit, monté sur le taureau pernicieux, et il alla à la poursuite de sa fille et du fils du roi. Elle savait qu'il les suivait et elle dit au fils du roi :

– « Regarde derrière toi. »

Il regarda, et il vit venir le roi monté sur le taureau noir pernicieux, qui lançait du feu par la bouche. Il le lui dit et elle jeta un morceau de glace derrière elle, et elle en fit une mer entre eux et le roi.

Ils allèrent encore quelque temps et elle dit :

– « Regarde encore derrière toi. »

Il regarda et dit :

– « Il y a une grande flotte de navires qui vient. »

CONTES IRLANDAIS

Elle jeta une petite pierre derrière elle et il s'éleva un mur de quarante pieds de haut entre eux et la flotte. Alors, il fallut bien que le roi retournât chez lui.

Le fils du roi conduisit à la maison la fille du roi de Gleann-an-Uaignis et on lui fit bon accueil.

Sa belle-mère était à l'article de la mort, par suite de la faim, car elle n'avait pas mangé un morceau depuis qu'il était parti jusqu'au moment où il revint, sinon tout ce qu'elle avait pu prendre par le trou de la fine aiguille qu'il lui avait donnée; elle ne tarda pas à mourir.

Il épousa la fille du roi de Gleann-an-Uaignis alors, et ils eurent une nombreuse famille. Ils trouvèrent le fond et nous la pierre du gué. Ils se noyèrent et nous arrivâmes sains et saufs.

XXVI

MURCHADH, FILS DU ROI DE LEINSTER⁵³

Il y a longtemps de cela, dans le vieux temps, il y avait un roi dans la province de Leinster et il avait trois fils qui s'appelaient Dômhnull, Brian et Murchadh. Dômhnull et Brian étaient instruits et intelligents, et Murchadh n'avait ni intelligence ni savoir, mais il était aussi fort et aussi courageux qu'un lion.

Le roi entendit dire qu'il y avait une fille chez un roi d'Espagne et qu'il n'y avait pas de femme au monde à moitié aussi belle qu'elle. Il raconta cette nouvelle à ses fils et Dômhnull et Brian dirent :

— « Nous l'amènerons en Irlande ou nous recevrons la mort en cherchant à la mener avec nous. »

— « J'irai avec vous, » dit Murchadh, « car je suis un homme aussi brave que vous ou plus brave que vous. »

Cette nuit-là, Dômhnull et Brian partirent, à l'insu de Murchadh. Au matin, le lendemain, quand Murchadh découvrit qu'ils étaient partis, le voilà en route à leur suite, et il ne fut pas long à les atteindre, comme ils entraient dans un grand bois. Ils furent pris de colère en voyant qu'il les avait suivis ; ils l'attachèrent avec des liens et de fortes cordes au tronc d'un grand chêne, et ils partirent. Mais ils n'étaient pas partis depuis une demi-heure que Murchadh déracina le grand arbre et le voilà en route à leur suite. Il les rejoignit comme ils passaient à côté d'une grille. Ils le battirent terriblement et l'attachèrent avec des liens à la grande grille de fer, lui et l'arbre, et ils partirent devant eux. Mais ils n'étaient pas partis depuis plus d'une demi-heure, que Murchadh fit sauter la grille de ses gonds et le voilà en route à leur suite. Quand il les eût rejoints, cette fois-là, ils dirent qu'il était aussi bon pour eux de le détacher et d'en faire leur serviteur. C'est ce qu'ils firent et il fut leur serviteur.

Puis ils allèrent et ils allèrent encore jusqu'à ce qu'ils arrivent auprès du château du roi d'Espagne. Alors Dômhnull dit :

— « Je vais aller voir la fille du roi, et attendez-moi ici jusqu'à ce que je revienne. »

Il partit et quand il fut près du château, il vit un grand lion de chaque côté de la grille. La peur le prit, il s'en retourna et dit à ses frères :

⁵³ J'ai eu cette histoire du même Blake qui m'a donné la précédente.

– « Je n’ai jamais vu une si horrible femme que la fille du roi. »

– « J’irai la voir, » dit Brian.

Il alla aussi loin qu’était allé Dômhnull, mais quand il eut vu les deux lions, la peur le prit ; il s’en retourna le cœur sur les lèvres, tant il avait peur, et il dit :

– « Tu as raison, Dômhnull, » dit-il, « il n’y a pas au monde de femme à moitié aussi horrible »

– « Puisque j’ai tant fait d’aller jusqu’ici, je la verrai, moi, » dit Murchadh.

Quand il fut parti, Dômhnull dit à Brian :

– « Les lions vont tuer Murchadh, autant vaut pour nous nous en retourner à la maison. »

– « Je suis avec toi alors, » dit Brian.

Tous deux allèrent au port ; ils se rendirent à bord d’un vaisseau pour aller chez eux, et nous les laisserons là.

Maintenant, quand Murchadh approcha de la grille, il vit les deux lions et se dit à lui-même :

– « Sur mon âme ! vous êtes grands, vous les deux chiens, mais vous ne m’écarterez pas. » Puis il se dressa et passa d’un saut par-dessus leur tête. Il regarda en l’air ; il vit la fille du roi dans le château, et il n’avait jamais vu une femme à moitié aussi belle qu’elle.

– « Je suis venu d’Irlande pour te voir, si tu y consens, » dit Murchadh, « et pour te raconter quelque chose. »

– « Va-t’en, va-t’en, » dit-elle, « ou les lions vont te tuer ; toutes les portes du château sont fermées et mon père en a les clefs. »

– « Ouvre-moi la fenêtre, » dit Murchadh, « et j’entrerai d’un saut dans ta chambre. »

Elle ouvrit la fenêtre et il entra d’un saut dans la chambre. Elle lui fit bon accueil et elle le mouilla de ses baisers. Puis elle lui donna force à manger et à boire. Il resta à converser avec elle jusqu’à ce que vînt l’obscurité de la nuit. Alors il sauta et dit :

– « Il faudra que je m’en aille, mes deux frères m’attendent. »

– « Il serait juste que tu m’emmenasses avec toi, » dit Vênis (c’était le nom de la fille du roi).

– « Je t’emmènerais, et volontiers, si j’avais un moyen pour t’emmener, » dit Murchadh.

Vênis lui donna alors un siège et lui dit : « Assieds-toi sur ce siège et dis : je voudrais être dans tel ou tel endroit, et tu y seras sans retard. »

Il s’assit sur le siège, et Vênis sur ses genoux, et il dit : « Je voudrais être à Du-

blin, » et, en un tour de main, le siège passa par la fenêtre, à travers mer et terre et, au bout d'une demi-heure, ils étaient à Dublin.

Alors Murchadh acheta une maison et alla y demeurer, lui et Vênis.

Deux jours après, Murchadh alla trouver le seigneur de Dublin et lui demanda de l'ouvrage.

– « Quel est ton métier ? » lui dit le seigneur.

– « Je suis le meilleur chaudronnier d'Irlande, » dit Murchadh.

– « J'ai de l'ouvrage pour sept ans, » dit le seigneur.

Il conduisit Murchadh avec lui et lui montra deux grands tas d'étain et lui dit :

– « Fais m'en un bateau. »

Murchadh se mit à l'œuvre et il avait terminé le bateau avant que le soleil ne se couchât au soir. Il alla trouver le seigneur alors et lui raconta qu'il avait fini le bateau. Le seigneur ne le crut pas qu'il n'eût vu le bateau ; alors il le paya et lui dit :

– « Il n'y a pas de mensonge à dire que tu es l'artisan le meilleur d'Irlande, voici pour toi une peau de taureau pour te faire un bateau. »

Il fit un bateau pour lui et pour Vênis.

Après cela, il entendit faire grand éloge de Fionn mac Cûmhail et de ses Fianta ; il alla trouver Fionn et lui demanda de l'ouvrage.

– « Quel est ton métier ? » dit Fionn.

– « Je suis chaudronnier, » dit celui-ci, « mais je puis faire tout ce qu'à jamais fait homme au monde. »

– « Tu es un homme précieux, » dit Fionn, « et je te donnerai du service. »

Au matin, le lendemain, Fionn et les Fianta étaient à lancer de grands marteaux quand Murchadh vint, saisit le marteau et le jeta vingt perches plus loin que le plus fort d'entre eux. Fionn s'étonna beaucoup ; il mit son pouce dans sa bouche et le coupa jusqu'à la moelle. Il apprit ainsi qu'il n'y avait pas un homme en Irlande aussi parfait que Murchadh, car il avait deux pouvoirs : il tenait le pouvoir magique de sa femme et la force, de sa nature. Peu de temps après cela, la reine du monde oriental envoya un avis à Fionn et lui envoya un défi à combattre avec elle. C'était une vieille sorcière. Fionn raconta à Murchadh l'avis qu'il avait reçu de la reine, et lui demanda de venir avec lui.

– « J'irai, et volontiers, » dit Murchadh.

Fionn prit mille des Fianta ; il se rendit à bord d'un vaisseau, et demanda à Murchadh d'aller à bord du vaisseau avec lui.

– « Je serai dans le monde oriental avant toi, » dit Murchadh.

Quand Fionn fut parti depuis plus d'un mois, Murchadh entra dans son petit

bateau et ne fut pas long à arriver au monde oriental. Il y était un jour avant Fionn et les Fianta.

Il y avait trois géants sur la terre de la vieille, qui avaient tué des centaines de gens. Murchadh alla à la maison des géants ; ils lui firent bon accueil et se mirent à rire.

– « Quel motif avez-vous pour rire ? » dit Murchadh.

– « C'est que nous allons t'avaler, », dirent-ils.

Murchadh tira son épée et dit :

– « Quel est le meilleur guerrier de vous, que je lui coupe la tête. »

– « Tu as du courage, » dit l'un des géants en allant à sa rencontre, « mais attends un peu. » Ils s'attaquèrent l'un l'autre, mais Murchadh lui coupa la tête du premier coup. Les deux autres s'avancèrent à sa rencontre alors, et il les fit succomber.

Alors il alla au château de la vieille et il tira la *cuaille cômhraic* et il ne laissa pas un enfant avec femme ou une vache avec veau dans le voisinage de vingt milles qu'il ne tuât du son qu'il tira de la *cuaille cômhraic*.

La vieille sortit et dit :

– « Que demandes-tu ? »

– « Du pain, du bœuf et du vin, pour Fionn mac Cûmhail et les Fianta d'Irlande ; ils seront ici demain, » dit Murchadh.

– « Va trouver mes serviteurs, » dit la vieille, « et demande leur tout ce dont tu as besoin. »

Il alla trouver le boulanger et lui demanda de lui donner du pain.

– « Je n'ai pas ce qu'il faudra pour l'armée de la reine demain et je ne le donnerai pas à un lèche-pot comme toi, » dit le boulanger.

Murchadh lui coupa la tête. Il prit le pain avec lui et il le laissa dans la maison du géant. Puis il alla trouver le boucher et lui demanda du bœuf. Le boucher lui donna un grand os et dit à Murchadh :

– « Voilà tout ce que tu peux prendre. »

Murchadh lui donna un coup de l'os et le tua. Il prit le bœuf avec lui et le laissa avec le pain.

Puis il alla trouver le sommelier et lui demanda du vin.

– « Retire-toi de ma vue rapidement, ou je te noierai dans le vin, » dit le sommelier. Murchadh lui coupa la tête. Il prit un baril de vin avec lui et il alla à la maison du géant. Il se mit ensuite à préparer à dîner pour Fionn et les Fianta d'Irlande.

Au matin, le lendemain, Fionn et les Fianta arrivèrent et Murchadh les conduisit à la maison des géants, et quand il les eût laissés en train de manger

et de boire, il alla à la maison de la vieille et il tira la *cuaille cômhraic*. La vieille vint et lui dit :

– « Que demandes-tu ? »

– « Que tu combattes avec Fionn mac Cûmhail et les Fianta, » dit Murchadh.

– « C'est bien, » dit la vieille ; « j'aurai mille hommes prêts demain matin pour combattre avec eux. »

Murchadh retourna et raconta l'histoire à Fionn.

– « Très bien, » dit Fionn, « nous aurons un rude combat. »

– « Fais deux partis de Fianta, » dit Murchadh, « donnes-en un parti à moi et tu garderas l'autre, toi. »

– « Il sera fait ainsi, » dit Fionn.

Ils passèrent cette nuit-là joyeusement, et au matin de bonne heure, le lendemain, Fionn rangea les Fianta en ordre de bataille et ils allèrent au château de la vieille.

Le combat commença en vérité alors. Murchadh coupait les têtes des gens de la vieille comme un faucheur coupe les chardons, et avant que le soleil ne disparût sous l'ombre de la colline, ce soir-là, la plus grande partie de l'armée de la vieille était morte.

– « Tu es l'amour de mon cœur, Murchadh, » dit Fionn, « si tu n'avais été avec nous, nous aurions été serrés de près. »

– « C'est vrai, » dit Murchadh, « mais nous avons encore à faire. »

Au matin, le lendemain, Murchadh alla de nouveau au château de la vieille et tira la *cuaille cômhraic*. Elle vint et lui demanda ce qu'il demandait,

– « Le combat ou la victoire de Fionn et des Fianta, » dit Murchadh.

– « Je suis prête, » dit la vieille, « mais j'aimerais mieux que le combat eût lieu entre moi et Fionn. »

Murchadh alla trouver Fionn et lui raconta ce qu'avait dit la vieille.

– « Très bien, » dit Fionn, « je n'ai jamais été battu. »

– « Mais la vieille a une chienne pernicieuse, » dit Murchadh.

– « Il est malheureux que je n'aie pas ma chienne Bran, » dit Fionn.

– « Tu l'auras, » dit Murchadh, « si elle est en vie. »

Puis il sortit et poussa un cri. Sa femme, en Irlande l'entendit, et elle lui cria :

– « Que veux-tu ? »

– « Envoie-moi Bran, la chienne de Fionn Mac Cûmhail, aussi vite que tu le pourras, » dit Murchadh.

Elle trouva la chienne, elle envoya un souffle de vent sous elle, et au bout d'une demi-heure, la chienne était avec Fionn.

Alors ils allèrent au château de la vieille et ils s'attaquèrent, elle et Fionn. Comme Fionn avait le dessus, elle appela sa chienne pernicieuse et celle-ci sauta pour saisir à la gorge Fionn, mais Bran la saisit elle-même à la gorge et elle fut étouffée par Bran. Fionn ne fut pas long alors à tuer la vieille.

Au matin, le lendemain, Fionn et les Fianta montèrent à bord d'un vaisseau et revinrent chez eux. Murchadh y était avant eux et dit à Fionn :

– « Je suis le fils du roi de Leinster et je vais retourner chez moi maintenant. »

Une grande joie s'empara du roi quand Murchadh vint à la maison, et sa jolie femme avec lui, car il pensait qu'il était mort depuis longtemps. Vênis raconta toute l'histoire au roi depuis le commencement jusqu'à la fin.

– « Je vais laisser mon royaume à Murchadh, » dit le roi.

– « Il ne le prendra pas, » dit Vênis, « il a l'Espagne entière comme royaume. »

Au matin, le lendemain, Murchadh et sa femme partirent pour l'Espagne, et depuis lors, nous n'avons plus d'histoire sur lui.

XXVII
CAOILTE AUX LONGS PIEDS⁵⁴

Caoilte naquit à Grâin-leathan, dans le comté de Roscommon. Quoiqu'il fût né d'une femme, c'était le sang sauvage des lièvres enchantés qu'il avait en lui. Son père était âgé avant qu'il naquît d'une femme, mais les vieilles gens pensaient qu'il était sur cette terre des milliers d'années auparavant, car il savait des choses aussi reculées, ou peu s'en faut, que le grand déluge, quand le monde fut inondé.

Quand Caoilte quitta Grâin-leathan, il fut conduit à un *bruidhean* (palais des fées), sous Creig-leathan, dans son comté même, et il allait de *bruidhean* en *bruidhean* toutes les nuits de l'année.

Il devint messenger des *sidhe* (fées) et il n'y avait pas de *bruidhean*, de *rath* ou de colline des *sidhe* en Irlande qu'il n'eût parcouru en messenger avant que six mois ne fussent écoulés.

Une fois, une nuit, il eut un message à porter au roi des *sidhe*, à Dûn-Lao-ghaire, auprès de Dublin. Le roi le regarda et dit :

– « D'où es-tu ? »

– « Je suis un vrai Connacien, » dit Caoilte, « qui n'a jamais été soumis. »

Le roi lui donna un soufflet et dit :

– « Je soumettrai Fionn mac Cûmhail et les Fianta d'Irlande. »

– « Je ne te crois pas, » dit Caoilte. « J'ai un message pour le roi de Tara, et il est vraisemblable que je verrai Fionn et ses hommes dans le grand-*bruidhean*, mais, de toute façon, j'irai me battre en combat singulier avec toi demain dans la nuit. »

Le roi appela sa garde pour jeter Caoilte dans les fers, mais il était trop rusé et trop rapide et il partit loin d'eux comme l'éclair.

Quand il fut arrivé au grand-*bruidhean*, à Tara, il donna son message au roi, et demanda s'il pourrait voir Fionn et les Fianta d'Irlande.

– « Tu le peux, et volontiers, » dit celui-ci, « ils sont dans un beau palais sous Almhain (Allen). Viens avec moi et je te mettrai sur le chemin direct. »

Caoilte le suivit, jusqu'à ce qu'ils arrivent à un grand arbre avec des pommes

⁵⁴ J'ai eu cette histoire de Prôinsias O Conchúbhair d'Athlone. Je ne sais de qui il l'avait eue.

dont chacune était aussi grande qu'un baril. Le roi souleva l'arbre de terre et dit :

– « Descends en dessous de l'arbre et tu verras le chemin direct qui te conduira à Almhain et quand tu reviendras, je serai là devant toi. »

Et voilà Caoilte parti, et il ne fut pas long à arriver au palais de Fionn. Fionn et ses hommes étaient dehors sur une belle plaine à jouer à la balle. Ils étaient six d'un côté et sept de l'autre côté.

– « Un homme vient, » dit Diarmuid.

Fionn mit son pouce dans sa bouche et apprit que c'était Caoilte aux longs pieds, de Connacht, qui était là, et qu'il était le héros le meilleur qui eût jamais lancé la balle en Irlande. Il raconta ce qu'il avait appris aux hommes et il dit qu'il était plus fort et plus rapide qu'aucun homme du pays.

– « Je ne crois pas qu'il soit plus fort que moi, » dit le grand Goll, « arrête le jeu et nous ferons une lutte avec lui. »

– « Soit, » dit celui-ci.

Caoilte arriva en leur présence ; Fionn et les Fianta lui souhaitèrent la bienvenue et ils lui demandèrent comment allait l'Irlande.

– « Bien, » dit celui-ci, « mais je vais combattre avec le roi de Dûn-Laoghaire la nuit de demain, et j'aimerais que tu pusses y être. »

– « En vérité, cela me fait grand-peine de ne pas pouvoir, mais j'ai été défié au combat par le Grand Rouge la nuit de demain sur la terre de Grèce, » dit Fionn ; « il est dans un *bruidhean* et une grande armée avec lui. »

– « Accepte mon conseil, » dit Caoilte, « mets ton pouce sous ta dent et apprends si tu es capable de combattre avec lui ou si tu peux le soumettre, car tu es maintenant dans la vieillesse. »

Fionn mit son pouce dans sa bouche et le rongea jusqu'à la moelle, et il apprit qu'il n'y avait aucun homme au monde capable de soumettre le Grand Rouge, sinon Caoilte aux longs pieds, de Connacht. Il raconta ce qu'il avait appris à Caoilte et aux Fianta d'Irlande ; ils dirent tous, quand ils entendirent cela :

– « C'est un mauvais jour pour nous, qu'il n'y ait pas d'homme parmi nous capable de soumettre le Grand Rouge, et il vaudrait mieux pour nous être morts. »

– « Nous n'y pouvons rien, » dit Fionn, « mais l'honneur de l'Irlande n'est pas perdu, aussi longtemps qu'il y a dans ce pays un homme qui le vaincra. Allons, Caoilte, » dit celui-ci, « remets ton combat avec le roi de Dûn-Laoghaire, ou l'honneur du pays sera perdu et jamais il n'a été perdu avant ceci. »

Les Fianta d'Irlande étaient sombres et pleins de jalousie à l'égard de Caoilte, et le grand Goll dit qu'il aimerait à lutter un peu avec Caoilte,

– « Ça me va, » dit Caoilte.

Ils s'attaquèrent l'un l'autre sur la plaine, et à la première étreinte que Caoilte lui fit subir, peu s'en fallut qu'il n'en fût deux moitiés, et à la seconde étreinte il le jeta sur la plaine sans mouvement. Quand Goll se fut relevé alors, il dit :

– « Tu n'as pu me faire tomber encore qu'une fois ; j'essaierai encore. »

Caoilte le saisit et le serra et l'étreignit, mais celui-ci s'écria :

– « Lâche-moi, tu m'as brisé l'épine dorsale. »

Caoilte le lâcha et dit :

– « Y a-t-il ici un autre héros qui veuille engager une autre partie de lutte avec moi ? »

Mais tous se taisaient.

Au bout de peu de temps, Fionn dit :

– « Nous allons terminer le jeu de balle maintenant, et Caoilte ira du côté des six. »

Le jeu commença, mais il ne fut pas long à finir. Caoilte prit la balle et ne la lâcha pas qu'il n'eût atteint le but. Il était aussi rapide qu'un lièvre de Mars, et personne au monde ne pouvait l'atteindre.

Alors ils entrèrent tous dans le palais, et là ils se mirent à boire.

– « Maintenant, Caoilte, » dit Fionn, « il serait juste que tu prisses ma place en face du Grand Rouge, et quand tu l'auras vaincu, j'irai avec toi vers le roi de Dùn-Laoghaire. »

– « En vérité, je ferai cela pour toi, et volontiers, » dit Caoilte, « je serai de retour demain soir et j'aurai fait l'ouvrage. »

– « Porte avec toi mon épée, » dit Fionn, « c'est une épée qui n'a jamais manqué son coup. »

Caoilte prit l'épée et le voilà parti ; il ne fut pas longtemps à arriver au *bruid-hean* du Grand Rouge. Il appela le Grand Rouge et lui dit de sortir.

– « Qui es-tu, ou que demandes-tu ? »

– « Je suis Caoilte, le plus mauvais guerrier qu'il y ait chez Fionn Mac Cùmhail et il m'a envoyé combattre avec toi ; il ne juge pas digne de venir lui-même. »

– « C'est toi Caoilte ! si tu es maigre (*caol*) maintenant, je te rendrai gros sur-le-champ en te frappant. »

Ils s'attaquèrent l'un l'autre, et ils combattirent ensemble pendant six heures, mais Caoilte avait le dessus sur lui, quand il s'écria :

– « À l'aide, à l'aide ! »

– « Tu n'as aucune aide à recevoir ; cède-moi la victoire, ou bien je te couperai la tête. »

– « Je te céderai la victoire, mais je ne la céderai pas à Fionn Mac Cùmhail. »

Une colère terrible s'empara de la suite du Grand Rouge quand ils eurent vu qu'il avait été battu par Caoilte, et vingt d'entre eux assaillirent Caoilte, mais il ne fut pas long à en laisser cinq étendus sur la plaine et le reste entra en courant dans le *bruidhean* et laissa Caoilte seul avec le Grand Rouge.

— « Depuis combien de temps es-tu guerrier chez Fionn Mac Cûmhail ? » dit le Rouge.

— « Depuis que tu lui as envoyé un défi au combat, » dit Caoilte.

— « Nous allons avoir une chasse demain dans la Ville du Soleil, » dit le Grand Rouge « et quiconque prendra la biche à la toison d'or, aura pour femme la fille du roi, et après la mort du roi, pour royaume la Grèce, et il serait juste que tu attendisses la chasse. »

— « En vérité, il me plairait d'attendre, mais j'ai à combattre le roi des *sidhe* à Dùn-Laoghaire, » dit Caoilte.

— « Accepte mon conseil, remets ce combat et tu gagneras la fille du roi, si tu le peux. Il y aura à la chasse des gens de tous les pays du monde, et il est possible qu'il y ait là le roi de Dùn-Laoghaire, et il est possible qu'il y ait là Fionn Mac Cûmhail en personne et sa suite, » dit le Grand Rouge.

— « J'attendrai, alors » dit Caoilte, « j'aimerais à voir cette grande chasse. »

Cette nuit-là, il y eut un beau festin dans le *bruidhean* du Grand Rouge et les gens de la suite avaient formé le complot de tuer Caoilte par le poison, car ils le jalouaient beaucoup. Ils préparèrent la coupe et y mirent assez de poison pour tuer sept personnes mais son ami, le lièvre de Gràinleathan était présent, bien que personne au monde ne le vît ; il changea la coupe de poison et la mit devant celui qui l'avait préparée. Ils burent tous, — chacun dans sa propre coupe — mais cet homme n'eut as plus tôt bu sa coupe empoisonnée qu'il tomba mort sous la table.

« Fermez les portes, » dit le Grand Rouge, « il y a un ennemi là au milieu de nous et il faudra le découvrir. »

— « Il est facile à découvrir, » dit Caoilte ; « regarde le mort sous la table. Il pensait me tuer par le poison, mais j'étais trop rusé, et j'ai changé la coupe qu'il m'avait préparée. Il l'a bue lui-même et maintenant il est mort. »

— « Il a mérité la mort pour la trahison qu'il a faite, » dit le Grand Rouge ; « je ne pensais pas qu'il y eût un seul nomme dans ma suite qui fût sans honneur, comme ce coquin-là. »

Le lendemain, au matin, de bonne heure, Caoilte alla à la Ville du Soleil. Le roi de Grèce était présent, avec sa fille jolie. Il n'y avait point de roi ni de seigneur dans le monde qui ne fût là, et sois sûr que Fionn Mac Cumhaill et ses guerriers

y étaient. Il fit bon accueil à Caoilte et lui demanda s'il avait réussi et avait vaincu le Grand Rouge.

Caoilte répondit :

*J'ai vaincu le Grand Rouge
En présence de ses hommes
Maintenant je vais, quant à la fille du roi
L'emmener de la Ville du Soleil.
Je connais la biche
À la jolie toison d'or
Du jour où elle fut chassée de Baile-an-locha
Au jour [où elle vint] à Breuna-mor.*

Vers le milieu du jour, on sonna du cor et on lança la biche à la toison d'or. Une grande troupe partit après elle, mais elle allait comme un coup de vent de Mars et elle ne fut pas longtemps à être hors de la vue de tous ceux qui la suivaient, à l'exception du seul Caoilte.

Lorsqu'elle fut arrivée à une vallée solitaire, elle s'arrêta et dit :

— «Caoilte, à toi la gloire de m'avoir prise, mais je t'oblige à ne raconter à personne au monde, mort ou vif, le secret que je vais te confier. Je suis la première reine qu'il y eut autrefois en Connacht et j'ai commis de grandes fautes dans mon pays natal même. [C'est pour expier cela que je suis sous cette forme]. Conduis-moi vers le roi de Grèce : tu auras sa fille pour femme, tu auras son royaume, sans retard, car il tombera mort à côté de moi et tu auras la fille et le royaume en même temps. Mets la main maintenant dans mon oreille gauche et tu trouveras une petite bouteille. Bois-la et elle accomplira un grand changement en toi. »

Caoilte le fit, et aussi vite qu'il l'eût bue, il fut un homme aussi beau que quiconque était à la Ville du Soleil.

Il prit la biche avec lui, la mena au roi de Grèce et dit :

— «Voici pour toi maintenant la biche à la toison d'or. »

— «Et voici pour toi ma fille, la récompense que j'avais promise à quiconque me prendrait la biche. Tu es digne d'elle, il n'y a pas en vie un autre héros comme toi, » dit le roi.

Le roi de Dûn-Laoghair s'avança alors et dit :

— «Je pense que tu es Caoilte aux longs pieds, bien qu'il y ait un certain changement en toi. Je t'ai donné un coup sur le front une fois et tu as dit que tu viendrais combattre avec moi, mais tu as manqué à ta parole. »

— «Il n'est pas trop tard encore, » dit Caoilte, « tire ton épée et défends-toi. »

Ils s'attaquèrent l'un l'autre, mais du premier coup que Caoilte le frappa, il fit sauter de la main de l'autre roi son épée à cent pieds en l'air, et elle retomba sur terre en petits morceaux.

– « Je te cède la victoire, » dit le roi.

– « Connacht à jamais, » dit Caoilte, « ses hommes n'ont jamais été vaincus ! »

Le roi de Grèce se leva et il allait parler, quand il tomba mort à côté de la biche à la toison d'or. On fit roi Caoilte à sa place sur-le-champ.

Il y eut un grand festin pendant un mois dans la Ville du Soleil, à la suite de cela. Caoilte emmena sa femme chez lui en Irlande, jusqu'au *bruidhean* en Creigleathan, mais l'endroit ne lui plut pas et ils retournèrent à la Ville du Soleil et ils y sont heureux encore.

Caoilte et une grande troupe de guerriers se rendent à Grâinleathan chaque nuit de Samhain (1^{er} novembre), et on les entend sonner les airs des *sidhe* et les vieilles gens ont l'habitude de dire aux jeunes quand ils sortent la nuit :

– « Évitez Caoilte et l'armée des *sidhe*. »

XXVIII

FIONN MAC CÛMHAILL ET LA FEMME ROUGE⁵⁵

Un jour, une fois, Fionn Mac Cùmhaill et ses hommes étaient à Almhain en Leinster. Ils avaient fini de semer le froment le jour précédent, et ils n'avaient rien à faire. Le matin était brumeux et Fionn avait peur que la paresse ne les prît. Il se leva et dit :

– « Apprêtez-vous et nous irons chasser à Gleann-na-smôl. »

Ils dirent tous que le temps était trop brumeux pour aller à la chasse, mais il ne leur servit à rien de parler : ils durent faire ce qu'avait ordonné Fionn. Ils s'apprêtèrent et se dirigèrent vers Gleann-na-smôl. Ils n'avaient pas fait plus de trois milles quand le brouillard se leva et le soleil apparut beau et éclatant. Ils étaient sur la lisière d'un petit bois quand ils virent une bête étrange venir à eux aussi vite que le vent, et une femme rouge sur ses traces. La bête avait quatre pieds minces. Elle avait une tête semblable à une tête de sanglier et de longues cornes ; mais le reste ressemblait à un faon et elle avait une lune brillante sur chaque côté.

Fionn s'arrêta et dit :

– « Hommes, avez-vous jamais vu avant ce jour une bête semblable à celle-ci ? »

– « En vérité, nous n'en avons pas vu, » dirent-ils, « il serait juste de lâcher les chiens après elle. »

– « Attends ! attends ! » dit Fionn, « que je parle à la femme rouge et ne laissez pas passer la bête. »

Ils pensèrent aller au-devant de la bête et l'empêcher d'avancer, mais ils ne purent que l'arrêter un peu, et elle passa en courant au milieu d'eux.

Quand la femme rouge fut devant eux, Fionn lui demanda quel était le nom de la bête qu'elle poursuivait.

– « Je ne le sais pas, » dit-elle, « je suis sur ses traces depuis que j'ai quitté la terre de O Cubhláin, au bord du Loch Dearg, il y a un mois, et je ne l'ai pas perdue de vue depuis que j'ai commencé à la poursuivre. Les deux lunes qui sont sur ses deux côtés éclairent la terre tout alentour dans la nuit. Il m'est nécessaire

⁵⁵ C'est un homme nommé Seághan Wynne, d'un endroit nommé Carraigin Ruadh (Pierre Rouge), dans le comté de Sligo, qui a raconté cette histoire à Prôinsias O Conchubhair à Athlone, de qui je l'ai eue.

de la suivre jusqu'à ce qu'elle tombe, ou je perdrai ma vie et la vie de mes trois fils, et ils sont les guerriers les meilleurs qu'il y ait dans le vaste monde. »

– « Nous te prendrons la bête si tu veux, » dit Fionn.

– « Je ne le veux pas, » dit-elle ; « sur ta vie, ne mets pas un pied en avant pour la suivre, je suis plus rapide que vous et je ne puis l'atteindre. »

– « Nous ne pouvons la laisser partir sans savoir quelle sorte de bête c'est, » dit Fionn.

– « Si tu vas, toi ou tes hommes, après elle, je vous lierai pied et mains, » dit la femme rouge.

– « Tu parles trop hardiment. Est-ce que tu ne sais pas que je suis Fionn Mac Cûmhaill et que j'ai là quatre-vingts guerriers qui n'ont jamais été vaincus ? »

– « Je ne fais pas la moindre attention à toi ni à tes guerriers, » dit la femme rouge, « et si mes trois fils étaient ici, ils combattraient avec toi et tes guerriers. »

– « En vérité, il serait mauvais le jour où une menace de femme ferait peur à Fionn Mac Cûmhaill et aux Fianta d'Irlande. »

Là-dessus il sonna du cor et dit :

– « Partez tous, hommes et chiens, à la suite de cette bête que nous avons vue. »

Aussi vite qu'il eut prononcé cette parole, la femme se changea en un serpent monstrueux ; elle attaqua Fionn et l'aurait tué sur l'heure s'il n'y avait eu là Bran, la chienne de Fionn. Bran saisit le serpent et le secoua. Le serpent s'enroula autour du corps de la chienne et allait lui faire rendre l'âme en l'étouffant, quand Fionn le perça à la gorge de son épée aiguisée.

– « Retiens ta main, » dit-elle, « et je te laisserai la victoire et que la malédiction d'une veuve ne soit pas sur toi ! »

– « Je pense, » dit Fionn, « que tu ne me donnerais pas la vie si tu pouvais me l'enlever, mais raconte-moi qui tu es. »

– « Je suis Coilgín Aérach, mère de Londubh, de Cêiteach et du Crochadôir Cheusta (bourreau torturé). Il est vraisemblable que tu as entendu parler des talents de ce trio ; on n'en peut trouver de pareil sous le soleil. »

– « En vérité, j'ai entendu souvent parler d'eux, » dit Fionn, « mais ils ne sont pas frères. »

– « Ils n'ont pas le même père, mais je suis la mère des trois ; ils sont maintenant à Cnoc-na-righ (colline des rois) près de Sligo. »

– « Va-t-en hors de ma vue, » dit Fionn, « et que je ne te revoie jamais. »

Alors elle se transforma en femme rouge et elle entra dans le bois.

Tous les Fianta étaient partis sur la trace de la bête, tout le temps que Fionn causait et combattait avec la femme rouge, et il ne savait en quel endroit ils

étaient, mais il partit devant lui à leur suite, lui et Bran. Tard dans la soirée, il atteignit une partie d'entre eux et ils étaient encore sur la trace de la bête. L'obscurité de la nuit vint, mais les deux lunes qui étaient sur les deux côtés de la bête leur donnaient une belle lumière et ils ne la perdirent pas de vue. Ils la suivirent toujours et vers l'heure de minuit ils la serraient de près quand elle se mit à répandre du sang derrière elle, et Fionn et ses hommes ne tardèrent pas à être rouges, de la plante du pied jusqu'à la tête. Mais cela ne les empêcha pas de la suivre jusqu'à ce qu'ils la vissent entrer au bas de Cnoc-na-righ (colline des rois), à la pointe du jour.

Quand ils furent arrivés au bas de la colline, la femme rouge était là devant eux et elle dit :

— « Vous n'avez pas pris la bête ? »

— « Nous ne l'avons pas prise, mais nous savons où elle est, » dit Fionn.

Elle tira une baguette magique, frappa un coup sur un côté de la colline et en un tour de main il s'ouvrit une grande porte et ils entendirent un chant mélodieux qui sortait de là.

— « Entrez, maintenant, » dit la femme rouge, « que vous voyiez la bête merveilleuse. »

— « Nos vêtements sont sales, » dit Fionn, « et il ne nous plaît pas d'entrer dans une société en cette tenue. »

Elle mit un cor à ses lèvres, elle souffla, et, sur-le-champ, il se présenta une dizaine de jeunes gens.

— « De l'eau pour se laver, quatre-vingts vêtements, un beau vêtement, et une couronne de pierres précieuses pour Fionn Mac Cùmhaill, » dit-elle.

Les jeunes gens s'en allèrent et au bout d'un instant ils revinrent avec l'eau et les vêtements.

Quand ils furent lavés et habillés, la femme rouge les introduisit dans une grande salle éclairée par le soleil et la lune de chaque côté. De là, elle les conduisit dans une autre grande chambre. Fionn et ses hommes avaient vu beaucoup de belles choses pendant leur vie, mais ils n'avaient jamais eu devant eux une vue qui fût moitié aussi belle que celle qu'ils virent alors. Un roi était assis sur un siège d'or, il avait sur lui un vêtement vert et un vêtement d'or, ses gentilshommes étaient assis à l'entour et les musiciens jouaient. Fionn ne put dire de quelle couleur étaient les vêtements des musiciens, car il n'y avait pas de couleur dans l'arc-en-ciel qui ne fût sur eux. Il y avait une grande table au milieu de la chambre et les choses qu'il y avait dessus étaient plus belles les unes que les autres.

Le roi se leva et fit bon accueil à Fionn Mac Cùmhaill et à ses hommes. On

les invita à s'asseoir à table, ils mangèrent et burent leur content, et ils en avaient besoin après la chasse du jour. Alors la femme rouge se leva et dit :

— « Roi de la colline, si c'est ta volonté, Fionn Mac Cùmhaill et ses hommes aimeraient à voir la bête merveilleuse. Ils ont passé beaucoup de temps à la poursuivre et c'est cela qui les a amenés ici. »

Le roi frappa un coup sur le siège d'or, et, sur-le-champ, il s'ouvrit une porte derrière lui et la bête merveilleuse sortit et s'arrêta en présence du roi. La bête fit la révérence au roi et dit :

— « Dans une demi-heure, je serai en route pour mon pays. Il n'y a point au monde d'aussi bon coureur que moi. La mer est aussi bonne pour moi que la terre. Que celui qui peut m'atteindre vienne maintenant, je pars. »

La bête sortit en courant de la colline, aussi vite qu'un souffle de vent, et tout ce qu'il y avait là de personnes sortirent en courant après elle pour la poursuivre. Fionn et ses hommes ne furent pas longtemps à devancer les autres au commencement de la chasse et à serrer de près la bête.

Vers le milieu du jour, Bran, la chienne de Fionn, força la bête à se tourner une fois et une seconde fois et celle-ci commença à répandre ses boyaux par-derrière elle, et elle ne tarda pas à commencer à s'affaiblir. Enfin, comme le soleil se couchait, elle tomba morte, et Bran était à son côté quand elle tomba.

Fionn et ses hommes arrivèrent alors, mais au lieu d'une bête, ils trouvèrent un homme grand. La femme rouge s'avança au même instant et dit :

— « Grand roi des Fiant, » dit-elle, « c'est le roi des Firbolg que vous avez tué et les siens mettront de grands troubles sur cette terre dans le temps à venir, quand tu seras, Fionn, et tes guerriers, sous la terre. Je m'en vais maintenant à la Terre-des-Jeunes et je vous emmènerai avec moi, si vous le désirez. C'est moi qui ai emmené avec moi Oisîn dans ce joli pays, avant ceci. »

— « Nous te sommes tout à fait reconnaissants, » dit Fionn, « mais nous n'abandonnerions pas notre pays, quand nous aurions le vaste monde en propriété et la Terre-des-Jeunes avec lui. »

— « C'est bien, » dit la femme rouge, « mais vous allez vous en retourner chez vous sans faire aucun butin à la suite de votre chasse. »

— « Il est vraisemblable que nous trouverons une biche dans Gleann-na-smôl, avant d'arriver chez nous, » dit Fionn.

— « Il y a une grosse biche au pied de l'arbre là-bas, » dit la femme rouge, « je vais vous la lever. » Là-dessus, elle poussa un cri et la biche déboucha. Et la voilà partie, et Fionn et ses hommes après elle. Elle se dirigea vers Gleann-na-smôl et elle ne s'arrêta pas qu'elle ne fût arrivée dans la vallée. Elle alla et vint à travers

la vallée jusqu'à ce que le soleil se couchât, le soir, et ils ne purent l'attraper. Ils pensaient à l'abandonner quand la femme rouge se présenta et dit :

— « Je pense que vous êtes fatigués de poursuivre cette biche-là ; appelez vos chiens et je lâcherai mon petit chien qui tuera la biche. »

Fionn sonna un petit cor qu'il avait à son côté, et à l'instant les chiens revinrent derrière lui.

La femme rouge tira une petite chienne aussi blanche que la neige de la montagne et l'envoya après la biche. Cette chienne était très rapide ; elle ne fut pas longtemps à atteindre la biche et elle la tua. Alors elle revint et sauta sous le manteau de la femme rouge. Fionn s'étonna beaucoup, mais avant qu'il eût pu poser une question à la femme rouge, elle était hors de vue. Fionn savait que cette biche était une biche enchantée et il la laissa là.

Fionn et ses hommes revinrent chez eux cette nuit-là, fatigués, affamés, et aussi peu avancés qu'ils l'étaient en partant le matin.

Les gens de l'endroit appelèrent Sraid-na-bputóg (route des boyaux) l'endroit où la bête merveilleuse avait laissé ses boyaux et ils appelèrent Cill-a'-bheithigh (chapelle de la bête) l'endroit où elle tomba morte. Je ne sais si l'on bâtit une chapelle dans cet endroit-là, mais tel est le nom que l'on a donné à l'endroit, et il le porte encore.

Cette histoire est racontée par les gens voisins de Cnoc-na-righ, d'où elle est venue d'abord. Il est sûr qu'il y a beaucoup d'or et d'argent sous Cnoc-na-righ, si quelqu'un avait le courage de le prendre. Les rois sont partis pour le repos éternel, et sois certain qu'ils n'ont pas emporté l'or et l'argent avec eux.

XXIX
LE FILS DU ROI D'IRLANDE
ET LE CHEF-MAGICIEN AUX TOURS D'ADRESSE⁵⁶

Il y avait, car il y a longtemps de cela, il y avait un roi et une reine en Irlande et ils n'avaient qu'un seul fils. Il était tout jeune quand son père et sa mère moururent et il resta orphelin. Un jour il partit monté sur un cheval maigre brun et il alla jusqu'à ce qu'il arrive au bout des trois courses et au fond des trois ruisseaux. Il n'était pas plus tôt là que le chef magicien aux tours d'adresse était devant lui.

– « Vas-tu jouer une partie aujourd'hui, fils du roi ? » dit-il.

– « Je n'ai jamais été homme à ne pas jouer, » dit le fils du roi.

Ils n'étaient pas plus tôt assis que debout, et le fils du roi avait gagné la partie.

– « Pose tes gages, maintenant, fils du roi, » dit le magicien.

– « Je te pose des gages lourds, magiques : avoir la vigueur la plus faible et la plus petite, avoir la tête, les pieds et la vie ôtés, si tu ne me trouves pas une femme à mon choix, » dit le fils du roi.

– « Tu l'auras, » dit le magicien.

Il conduisit le fils du roi à son château. Comme ils traversaient la cuisine, une jeune fille qui était là, dit tout bas au fils du roi de la choisir. Le magicien lui montra plein une chambre de femmes noires.

– « Mon choix n'est pas parmi elles, » dit le fils du roi.

On le conduisit alors à travers des chambres de femmes rouges, blanches, brunes et de toute autre couleur, mais il dit qu'il n'avait son choix dans aucune d'elles.

– « C'est ce que j'ai en fait de femmes, » dit le magicien, « à l'exception d'une fille de cuisine qui n'est ni jolie ni de bonne mine. »

– « Il est possible que ce soit la mieux, » dit le fils du roi.

Ils allèrent à la cuisine et le fils du roi choisit et prit la fille qui était en service.

⁵⁶ John Ward, de Killybegs en Donegal, m'a envoyé cette histoire qu'il avait eue d'un homme de ce pays. Il m'a demandé de la mettre dans mes histoires de Connacht comme exemple des histoires de Donegal.

– « Ma bénédiction sur toi et ma malédiction au maître de la belle science⁵⁷, » dit le magicien.

Le fils du roi mit la fille en croupe sur son maigre cheval brun et ils n'étaient pas loin sur la route qu'elle devint une femme si belle que n'en éclaira jamais de telle le soleil ou la lune. Elle lui raconta alors comment le magicien l'avait amenée du monde oriental et qu'il l'avait soumise à des gages jusqu'à ce qu'elle consentît à l'épouser. Le fils du roi lui demanda si elle l'épouserait lui, et elle dit qu'elle le ferait. Ils firent une noce... qui dura neuf nuits et neuf jours, et le dernier jour était mieux que le premier jour.

Après la mort du vieux roi, beaucoup des bestiaux qui étaient dans l'endroit se dispersèrent et le fils du roi se mit en tête d'essayer une autre partie avec le chef magicien aux tours d'adresse. Sa femme essaya de lui conseiller de n'en rien faire, mais elle n'y réussit pas. Quand elle vit qu'il n'y avait rien de bon à en tirer, elle lui donna un petit livre et lui dit de le mettre dans sa poche intérieure et qu'il arriverait à gagner la partie. Il le fit, et il alla jusqu'à ce qu'il arrive au bout des trois courses et au fond des trois ruisseaux. Le chef magicien aux tours d'adresse était là devant lui et lui demanda s'il jouerait une partie.

– « Je n'ai jamais été homme à ne pas jouer, » dit le fils du roi.

Il n'était pas plus tôt assis que debout et le fils du roi avait gagné la partie.

– « Pose tes gages, » dit le magicien.

– « Je te sou mets à des gages lourds, magiques : avoir la vigueur la plus faible et la plus petite, et avoir la tête, les pieds et la vie ôtés, si tu ne me donnes pas noir les collines de bétail devant moi et derrière moi. »

– « Je te le donnerai, » dit le magicien.

Ils allèrent au château du magicien et on donna noir les collines de bestiaux devant le fils du roi et derrière lui. Le jour était chaud ; une partie des bestiaux commença à aller çà et là et il se mit à leur barrer la route, mais il n'y réussit pas et à la fin il n'en eut plus un seul. Il vint chez lui, meurtri, plein de tristesse ; il s'assit sur un siège de repos et il poussa un soupir. Sa femme lui demanda ce qui lui causait du souci. Il lui raconta ce qui lui était arrivé.

– « C'est moi qui ai commis la faute, » dit-elle, « de ne pas te dire de mettre dans tes gages que le bétail ne revînt pas. »

Le lendemain, le fils du roi partit de nouveau et rencontra le magicien au bout des trois courses et au fond des trois ruisseaux. Ils jouèrent une partie et le fils du roi gagna. Il posa comme gage au magicien de lui amener noir les collines de bétail devant lui et derrière lui et que le bétail ne s'en retournât pas.

⁵⁷ C'est-à-dire à celle qui t'a si bien enseigné.

– « Ma bénédiction sur toi et ma malédiction au maître de la belle science, » dit le magicien, car il savait que c'était la femme du fils du roi qui était coupable de ce que les gages étaient posés avec tant de précision. Le magicien mit noir les collines de bestiaux devant lui et derrière lui et celui-ci les conduisit à la maison sans qu'un seul s'en retournât.

Le surlendemain, le fils du roi dit à sa femme qu'il irait au bout des trois courses et au fond des trois ruisseaux. Elle s'opposa à son départ, mais elle ne réussit pas à lui faire suivre ce conseil. Comme il partait, elle lui demanda, s'il arrivait à gagner la partie, de prendre avec lui le poulain qu'avait le magicien. Il rencontra le magicien comme d'habitude au fond des trois ruisseaux. Ils jouèrent et le fils du roi gagna la partie.

– « Pose tes gages, » dit le magicien.

– « Je te soumets à des gages lourds, magiques, avoir la vigueur la plus faible et la plus petite et avoir la tête et les pieds ôtés si tu ne me donnes pas mon choix de bêtes chevalines. »

– « Tu l'auras, » dit le magicien.

Le magicien lui montra alors des bêtes blanches, brunes, grises et de toute couleur qu'eût jamais éclairé le soleil ou la lune, mais le fils du roi dit qu'il ne trouvait son choix dans aucune d'elles. Enfin on le conduisit dans l'étable pleine d'ânes et parmi leurs croupes une seule bête chevaline qui avait de longs crins et qui était de telle mine qu'on aurait pensé qu'elle n'était pas digne d'être conduite devant lui.

– « Voici mon choix, » dit le fils du roi.

– « Ma bénédiction sur toi et ma malédiction au maître de la belle science, » dit le magicien.

Le fils du roi emmena le poulain et aussi vite qu'il se trouva dehors sur l'herbe verte, il se changea en une bête si belle que le soleil ou la lune en éclairèrent jamais. La reine eut une grande joie devant son mari et le poulain et elle dit à son mari qu'il était juste qu'il fût satisfait maintenant et qu'il n'allât plus jouer avec le magicien ou qu'il perdrait la partie enfin.

Le lendemain, le fils du roi alla au bout des trois courses et le magicien était là devant lui. Ils se mirent à jouer, mais aucun d'eux n'arriva à gagner.

– « Nous ôtons nos vêtements ? » dit le magicien.

– « Je veux bien, » dit le fils du roi.

Ils recommencèrent à jouer et le magicien gagna.

– « Pose tes gages, » dit le fils du roi.

– « Je te soumets à des gages lourds, magiques, avoir la vigueur la plus faible, etc., si tu ne m'apportes pas le glaive de lumière du fils du roi de Binn Breac

(Pic tacheté) et l'histoire de celui qui a tué l'Antéchrist, au bout d'un an et d'un jour, » dit le magicien.

Le fils du roi alla chez lui plein de peine et de tristesse, il s'assit dans la chaise de repos et il poussa un soupir. Sa femme remarqua qu'il n'était pas comme à l'habitude et lui demanda comment il avait réussi ce jour-là. Il lui raconta qu'il avait perdu et qu'il avait été soumis aux gages suivants : avoir le glaive de lumière du fils du roi de Binn Breac et l'histoire de celui qui avait tué l'Antéchrist, avant un an et un jour. Elle lui dit que le roi de Binn Breac était son père ; qu'il demeurerait dans le monde oriental, et que le poulain le porterait sain et sauf jusqu'à l'endroit. Elle lui raconta aussi que le palais de son père était sur le bord extrême de la mer et que quand les gens du palais verraient le poulain s'avancer vers eux, ils étendraient de la soie et du satin depuis la mer jusqu'au château et elle lui donna le conseil, quand il prendrait terre, d'éperonner le poulain et de ne pas épargner le tapis, mais de le déchirer dans sa course et qu'ils sauraient alors que c'était un fils de roi qui était là.

Le lendemain le fils du roi s'habilla, monta sur le poulain et commença son voyage vers le monde oriental. Le poulain bondit de colline en colline, de hauteur en hauteur, et évita les trous et les vallées jusqu'à ce qu'il arrive à la mer. Il y sauta et il nagea jusqu'à ce qu'il prît terre au pied du château du roi de Binn Breac dans le monde oriental. Il y avait de la soie et du satin étendus sur le chemin jusqu'au château et le fils du roi donna de l'éperon au poulain et il partit au galop lacérant et déchirant le tapis jusqu'à ce qu'il fût à la porte du château. Tous les chevaux qu'il y avait dans les écuries se mirent à hennir de joie devant le poulain. On fit compagnie et bon accueil au fils du roi et quand il eut raconté qu'il était marié à la fille du roi de Binn Breac, il n'y eut pas de borne à la joie et à l'allégresse qu'ils lui témoignèrent.

Le lendemain, il dévoila la cause de son voyage et le roi lui raconta que son fils demeurerait auprès de lui, mais plus loin dans l'intérieur des terres et qu'il n'y avait rien au monde de plus difficile à prendre que le glaive de lumière ; qu'il était strictement gardé nuit et jour, mais que les gardes allaient dormir trois nuits tous les sept ans ; que c'était cette nuit la première des nuits et que même ainsi il était difficile de leur enlever le glaive lumineux. Il lui dit qu'il faudrait partir cette nuit avec la bête la meilleure de son écurie ; quand il arriverait à la hauteur du château, le glaive de lumière jetterait un cri qui éveillerait toutes les personnes du château et qu'il lui serait nécessaire de s'en aller aussi vite qu'il pourrait ; qu'il lui faudrait faire la même chose la seconde nuit, que c'était le poulain qu'il serait bon de conduire la troisième nuit, et que s'il réussissait à prendre le glaive,

il était vraisemblable qu'il vaudrait mieux pour lui ne pas laisser l'herbe croître sous ses pieds.

Le fils du roi partit cette nuit-là pour le château du fils du roi de Binn Breac et quand il arriva en vue de l'endroit, le château et ce qui était au delà et à côté étaient éclairés comme en plein jour, si grande était la lumière que dégageait le glaive de lumière. Il alla tout d'abord à la porte du château et le glaive de lumière jeta un cri qui éveilla tout ce qu'il y avait dans cet endroit. Il tourna bride aussi vite qu'il le put et il n'avait plus que la bête dans l'écurie quand le fils du roi de Binn Breac et ses hommes arrivèrent derrière lui pleins d'une rage folle. Le fils du roi de Binn Breac demanda à son père quel était le mécréant qu'il gardait dans sa maison et qui lui causait du trouble d'une telle façon, et le père lui dit, ce qui n'était pas un mensonge, qu'il n'y avait pas de mécréant du tout dans sa maison.

La seconde nuit, le fils du roi fit le même tour et on le poursuivit comme la nuit précédente.

La troisième nuit, il prit avec lui le poulain ; il entra dans le château sans arrêt ni obstacle et il saisit le glaive de lumière qui était à la tête du lit où le fils du roi de Binn Breac dormait. Aussi vite qu'il eut saisi le glaive, celui-ci jeta un cri qu'on pouvait entendre au loin et aux environs et le fils du roi de Binn Breac s'éveilla. Il demanda avec fureur et colère quelle idée il avait de prendre ce glaive auquel il n'avait pas à toucher et de le lui enlever. L'autre lui raconta que le chef magicien aux tours d'adresse lui avait imposé comme gage d'avoir le glaive et l'histoire de celui qui avait tué l'Antéchrist.

— «Tu as le glaive maintenant, et si tu t'assois, je te raconterai l'histoire du glaive et de celui qui a tué l'Antéchrist,» dit le fils du roi de Binn Breac.

Le fils du roi s'assit et l'autre lui raconta ce qui suit :

— «Je n'étais marié que depuis environ un an quand ma femme me prit en haine à cause d'un homme noir de son pays qui était avec elle et qui l'avait mise sous un charme magique et un jour, une fois, elle me frappa avec une baguette magique et me changea en vieux cheval blanc. On m'envoya au bord de la rivière et je transportais les gens de-ci de-là ; enfin quelques-uns d'entre eux commencèrent à être très bien pour moi et ils m'apportaient souvent des gerbes d'avoine. Ma femme pensa à la fin que j'avais une vie trop agréable ; elle me frappa de nouveau avec une baguette magique et elle fit de moi un loup. La voici derrière moi dans le lit, et si elle peut me démentir, qu'elle le fasse. Je me liai avec les autres loups et nous faisions souvent un carnage des moutons. Ma femme se plaignit un jour à mon père de ce que ses moutons étaient détruits par les loups et elle le pria de venir, aidé de ses hommes, pour chasser les loups. Il vint lui et ses hom-

mes, le lendemain et ils commencèrent à tuer les loups. J'avais l'intelligence de l'homme et la nature de la bête et je m'aperçus que je ne pouvais échapper à la mort. Je pris ma course pour me sauver du milieu des autres loups et je me jetais entre les pieds de mon père.

— « Noble chien, » dit-il, « puisqu'il t'est arrivé de te mettre sous ma protection, personne ne te touchera. » Il me conduisit chez lui et je faisais route d'ordinaire avec lui partout où il allait et j'avais permission de coucher au château. Il y avait un petit enfant, qui était mon frère, dans un berceau là où je couchais, dans le même temps, et il y avait trois femmes à le garder, car deux autres de mes frères avaient été emportés et volés, sans qu'on s'en aperçût. Une nuit, on entendit un chant très mélodieux, le plus doux qu'eût jamais entendu une oreille et les femmes de garde tombèrent dans le sommeil. Peu de temps après cela, une main longue, horrible descendit par la cheminée, elle saisit le berceau et allait l'enlever. Je sautai et je rattrapai le berceau. Quand la main redescendit, je la saisis et je la tirai si fort qu'elle vint à moi. J'étais si fatigué que je tombai dans le sommeil et quand je m'éveillai, le berceau et l'enfant avaient disparu. Le lendemain, ma femme fut la première personne qui s'éveilla et elle trouva la main grande, horrible, à la place du berceau. Elle la prit et elle la couvrit de terre dehors dans le bois; elle mit dans l'esprit de mon père que c'était moi qui avais tué l'enfant, et pour le convaincre, elle lui montra le sang qui avait coulé de la main qui avait été à ma bouche. Mon père dit qu'il me tuerait aussitôt qu'il aurait son épée. Là-dessus, je courus vers lui et je le tirai avec moi pour lui montrer le trou où la main était enterrée et je grattai l'argile pour que mon père la vît.

— « Noble chien, » dit-il, « on m'a trompé à ton sujet; au lieu de faire quelque chose à l'enfant, tu as fait ton possible pour le garder. »

Après cela, tout alla bien pour moi et ma femme n'était pas même à moitié contente.

Un jour, une fois, mon père regardait dans un coffre et il en tira beaucoup de choses, et parmi d'autres objets, une baguette magique. Aussitôt que je la vis, je m'approchai et je me mis à pincer mon père; Il leur prit la baguette, m'en donna un coup et me transforma en homme de nouveau. En vérité, il fut plein de joie et moi de même, mais au bout de quelque temps je fus peu satisfait des mauvais traitements qu'on m'avait fait subir et de la mauvaise opinion qu'avait ma femme de moi. L'homme noir qui l'avait soumise à son pouvoir magique partit et on allait la brûler, mais je les priai et je les pressai de ne pas la mettre à mort et à la fin ils convinrent de faire ainsi. La voici, et si elle peut me démentir, qu'elle le fasse.

Un jour, une fois, peu de temps après cela, j'allai seul dans un bateau sur mer

et je ne m'arrêtai pas jusqu'à ce que je visse une grande île sur laquelle il croissait beaucoup d'arbres et qui ne présentait aucune trace d'habitation humaine. Je pris terre et je ne fus pas long à voir deux jeunes gens qui allaient à une fontaine d'eau pure emplir des seaux et s'en allaient avec. Ils revinrent sans retard pour en chercher encore et j'allai faire la conversation avec eux. Ils me racontèrent que l'on avait coupé la main à leur père; qu'il souffrait beaucoup; qu'il n'avait de soulagement que pendant qu'ils versaient de l'eau froide sur la blessure et qu'ils ne s'arrêteraient ni jour ni nuit dans leur tâche. Je leur demandai de dire à leur père qu'il y avait un médecin dans l'île et qu'il était possible qu'il pût guérir sa main. On ne tarda pas à m'envoyer dire de venir essayer si je pouvais lui faire quelque chose. J'allai au château et aussi vite que j'eus jeté les yeux sur l'homme horrible qui était couché, je reconnus que c'était le même homme auquel j'avais coupé la main et qui avait volé mes frères, mais je n'en laissai rien paraître. Je mis un emplâtre d'herbe sur la blessure, ce qui fit grand mal au misérable, la première nuit. La seconde nuit, je fis de même, mais la troisième nuit, je mis sur la blessure un emplâtre qui lui donna du calme et du repos et il tomba dans le sommeil. Tout le château était éclairé la nuit aussi clair qu'en jour et cela me causa un grand étonnement. En regardant attentivement, je remarquai que la lumière venait du glaive qui était au-dessus du lit de l'homme qui était endormi.

Je saisis fortement le glaive et il jeta un cri que l'on entendit dans le monde oriental et dans le monde occidental et l'homme qui était dans le lit s'éveilla. Il tâcha de se lever, mais avant qu'il fût prêt à le faire, je lui donnai un coup de l'épée sur le cou et je lui coupai la tête, et tu vois comment j'ai obtenu le glaive de lumière.

Je trouvai que c'étaient mes deux frères qui portaient l'eau et que le dernier enfant qui avait été volé était à prendre encore et je les emmenai tous les trois à la maison. Je puis te dire qu'on nous fit bon accueil et qu'on nous témoigna de la joie.

C'était un frère du chef magicien aux tours d'adresse, celui qui avait été tué, son nom était l'Antéchrist et tu sais maintenant que c'est moi qui l'ai tué.

Prends le glaive de lumière et quand tu arriveras là où est le chef magicien aux tours d'adresse, il le prendra dans sa main et te demandera si tu penses qu'il y ait un autre trésor dans le monde aussi précieux et aussi beau que ce glaive. Dis qu'il est très beau, mais «à moins que.» Il te demandera ce que veut dire ton «à moins que.» Prends le glaive et coupe la tête au magicien et si tu ne le fais pas, il te le fera.

Ne pense pas que ce ne soit pas juste de ta part de tuer le chef magicien aux tours d'adresse, car il a joué à mon père plus d'un mauvais tour et commis main-

te vilaine action. Parmi tout ce qu'il a fait, il a volé ma sœur et nous ne savons ce qu'elle est devenue depuis lors, et la même nuit il a volé le poulain chauve, la bête la plus belle et la meilleure qu'il y eût jamais dans le monde. »

— « Je suis marié à ta sœur et j'ai en même temps le poulain, » dit le fils du roi, en commençant à raconter l'histoire telle qu'elle était arrivée, du commencement à la fin.

Le fils du roi de Binn Breac dit qu'il n'avait jamais entendu une histoire qui lui eût causé tant de plaisir que cette histoire-là. Il demanda au fils du roi de jeter en l'air le glaive de lumière quand il aurait fini et qu'il reviendrait vers lui.

Le fils du roi d'Irlande dit adieu à son beau-frère, prit avec lui le glaive de lumière, partit à cheval sur le poulain, se dirigea vers le monde occidental et ne fit ni halte ni long séjour qu'il ne fût au château du magicien. Le magicien sortit, il saisit le glaive de lumière et se mit à le louer. Il demanda au fils du roi s'il pensait qu'il y eût un trésor dans le monde aussi estimable ou aussi beau que ce trésor-là. Le fils du roi dit qu'il était très beau mais « à moins que. »

— « Qu'est-ce que ton « à moins que, » dit le magicien. « Je ne vois pas de « à moins que » sur lui. »

— « Je vais te le montrer, » dit le fils du roi en saisissant le glaive.

Là-dessus il frappa le magicien sur le cou et il lui coupa la tête. Il lança le glaive en l'air, et il retourna chez lui vers sa femme. Elle l'étouffa de baisers, elle le noya de larmes et le sécha avec le manteau de soie et de satin.

Ils passèrent une vie prospère, heureuse, longtemps ensemble et ils eurent des fils et des filles qui l'emportaient en perfection et en beauté sur les hommes et sur les femmes du monde entier.

XXX
LA CANE ROUGE⁵⁸

Il y avait en Irlande, il y a longtemps de cela, un roi qui avait douze fils. Il sortit un jour pour se promener auprès d'un lac et il vit une cane et douze oiseaux avec elle. Elle repoussait loin d'elle le douzième et gardait avec elle les onze autres.

Le roi alla chez lui trouver sa femme et lui dit qu'il avait vu aujourd'hui une grande merveille; qu'il avait vu une cane et douze oiseaux avec elle et qu'elle chassait loin d'elle le douzième. Et la femme lui dit:

– «Tu n'es donc ni du pays ni de la terre que tu ne sais pas qu'elle en a promis un au *Deachmhaidh*⁵⁹ et qu'elle est d'une si bonne race qu'elle a emmené les douze.»

– «Tu n'es ni du pays ni de la terre,» dit-il; «j'ai douze fils, et il faudra qu'un s'en aille au *Deachmhaidh*.»

– «Les gens et les oiseaux de la colline ne sont pas la même chose» [dit-elle].

Il alla alors trouver le vieil Aveugle rusé, et le vieil Aveugle rusé dit que les gens et les oiseaux de la colline n'étaient pas la même chose. Le roi dit qu'il faudrait qu'un d'entre eux allât au *Deachmhaidh*, «et quel est celui,» dit-il, «que j'enverrai au *Deachmhaidh*?»

– «Tes douze enfants vont à l'école; dis-leur de se donner la main l'un à l'autre, d'aller à l'école et le premier d'entre eux qui sera à la maison, tu lui donneras un bon dîner, et le dernier tu le mettras alors en route.»

Il fit ainsi. C'était l'héritier qui fut le dernier et il ne pouvait pas mettre en route l'héritier.

Il les envoya alors jouer à la balle au bâton, six de chaque côté et au côté qui gagnait il enlevait un joueur pour le donner au côté qui perdait. À la fin, un seul enleva la balle aux onze autres. Le père lui dit alors:

– «Mon fils,» dit-il «il faudra que tu ailles au *Deachmhaidh*.»

⁵⁸ J'ai écrit cette histoire mot à mot sous la dictée d'une vieille femme de la famille O'Brian, à Cill-Aodáin, près de Coillte-mach (Kiltimagh) dans le comté de Mayo.

⁵⁹ Dîme, Dixième; ce mot apparaît souvent dans les contes comme quelque chose d'horrible et de vague. La femme qui m'a raconté cette histoire ne pouvait l'expliquer.

– «Je n'irai pas au Deachmhaidh, mon père,» dit celui-ci, «donne-moi de l'argent et j'irai chercher fortune.»

Il partit au matin; il marcha jusqu'à ce que vînt la nuit et il arriva dans une petite maison où il n'y avait qu'un vieillard qui souhaita la bienvenue à Réalandar, fils du roi d'Irlande.

– «Tu n'auras pas de peine» [dit-il au fils du roi], «à faire ta fortune demain matin, si tu as quelque talent de chasseur aux oiseaux. La fille du roi du Monde oriental vient à ce petit lac là-bas demain matin et elle n'est pas venue depuis sept ans; elle aura douze femmes de garde avec elle. Cache-toi dans les joncs jusqu'à ce qu'elles jettent leurs douze capuchons. Elle jettera à part son capuchon, car elle a tant d'honneur, et quand tu les verras nager, lève-toi et prends le capuchon. Elle reviendra au bord et elle dira :

– «Fils du roi d'Irlande, donne-moi mon capuchon» et tu diras que tu ne le donneras pas. Et elle te dira :

– «Si tu ne le donnes pas de bon gré, tu le donneras de mauvais gré.»

Dis-lui que tu ne le donneras ni de bon gré ni de mauvais gré [si elle ne promet pas de t'épouser]. Elle dira alors que tu ne l'auras pas si tu ne la reconnais pas de nouveau. Elles s'éloigneront alors de toi à la nage et elles se changeront en treize anguilles. Elle sera une chétive petite queue à la surface; elle ne peut être à la fin, car elle a de l'honneur, et elle te parlera. Tu la reconnaîtras à ce signe et dis que tu prendras toujours celle qui te parlera. Elle te dira alors :

– «La malheureuse histoire! Celui que son père a envoyé au Deachmhaidh hier au soir, a aujourd'hui une promesse de mariage de la fille du roi du Monde oriental.»

[Le fils du roi dit au vieillard qu'il ferait tout comme il lui avait dit. Il partit au matin pour le lac et il lui arriva exactement tout ce que lui avait dit le vieillard. Quand il eut gagné la femme] les douze jeunes filles partirent pour la maison. Elle tira une baguette magique; elle en frappa deux touffes de jacobée jaune et elle en fit deux chevaux de selle.

Ils allèrent alors jusqu'à ce qu'arrive la nuit, et elle était à la maison d'un oncle à elle à la tombée de la nuit. Elle dit au fils du roi d'Irlande de demander à l'oncle la clé de la chambre aux trésors, qu'il la trouverait à l'intérieur de cette chambre. L'oncle ne savait pas du tout qu'elle était là, mais il croyait que c'était pour demander sa propre fille que le fils du roi d'Irlande était venu le trouver.

Il obtint la clé de l'oncle, il entra et il la trouva dans la chambre sous la forme d'une belle femme. Ils causèrent jusqu'au moment du souper. Elle lui demanda de poser sa tête sur son sein. Il le fit et elle lui mit une épingle de sommeil dans

la tête jusqu'au matin. Quand elle eut retiré l'épingle il s'éveilla et elle lui dit qu'il avait un grand géant à tuer à cause de la fille de son oncle.

Il sortit dans le bois [pour chercher le géant] :

— « Foud, fad, fèsôg, » dit le géant, « je sens l'odeur d'un coquin d'Irlandais menteur. »

— « Puisses-tu n'avoir rien à manger ou à boire, sale géant ! »

— « Que préfères-tu, lutter sur des dalles rougies par le feu, ou nous plonger l'un à l'autre des couteaux gris dans le haut des côtes ? »

— « Je préfère lutter sur des dalles rougies là où mes pieds lisses et gentils seront en haut et où tes grosses pattes mal bâties iront en bas, »

Les deux guerriers s'attaquèrent et si l'on était venu voir de la bravoure et un rude combat c'est eux que tu irais voir. Ils faisaient du dur avec du mou et du mou avec du dur ; et ils faisaient jaillir des puits d'eau vive à travers les pierres grises. Ils combattirent ainsi jusqu'à ce que le fils du roi d'Irlande se rappelle qu'il n'avait personne pour le pleurer [s'il mourait] ni pour l'étendre [sur une table pour le veiller]. Là-dessus, il fit subir au géant une étreinte qui l'enfonça [en terre] jusqu'aux genoux et une seconde qui l'enfonça jusqu'à la taille et la troisième jusqu'à la pomme d'Adam profondément.

— « Une motte verte au-dessus de ta tête, géant ! »

— « C'est vrai ; les trésors de fils de roi et de seigneur, je te les donnerai, mais épargne ma vie. »

— « Tes trésors sur-le-champ, coquin ! »

— « Je te donnerai le glaive de lumière qui a un tranchant pour couper et un tranchant pour raser, et un troisième tranchant de feu au revers et de musique dans le manche. »

— « Comment essaierai-je la trempe de ton épée ? »

— « Voici là-bas un vieux bloc de bois [qui est là] depuis sept cent un ans. »

— « Je ne vois pas de bloc dans le bois qui me fasse plus horreur que ta vieille tête. »

Il le frappa à la jointure de la tête et du cou. Il lui coupa la tête sans erreur ni hasard. Il la jeta à neuf billons et neuf sillons loin de lui.

— « C'est vrai, » dit la tête, « si je revenais sur mon corps, tous ceux qu'il y a en Irlande ne me couperaient pas. »

— « Il est misérable, l'exploit que tu as fait pendant que tu y étais ! »

Il alla à la maison [avec la tête du géant à la main] et l'oncle lui dit qu'il avait gagné le tiers de sa fille.

— « Je ne t'en suis pas reconnaissant, grossier personnage. »

Il entra alors et se rendit chez la jeune fille et elle lui mit de nouveau l'épingle

de sommeil dans la tête jusqu'au lever du jour. Il avait un grand chagrin parce qu'il n'avait pas permission de lui parler jusqu'au matin.

[Quand il s'éveilla au matin, elle lui dit] :

— « Tu as un autre géant à tuer, voilà ta tâche aujourd'hui encore pour la fille de mon oncle. »

Il alla au bois et l'homme grand vint devant lui :

— « Foud, fad, fêsoğ, je sens l'odeur d'un coquin d'Irlandais menteur d'un bout à l'autre de ma prairie. »

— « Je ne suis pas un Irlandais coquin ni menteur, mais un homme à tirer de toi le droit et le juste. »

— « Que préfères-tu, lutter sur des dalles rougies par la chaleur ou nous plonger l'un à l'autre des couteaux gris dans le haut des côtes ? »

— « Je préfère lutter sur des dalles rougies, là où mes pieds lisses et gentils seront en haut et où tes grosses pattes mal bâties iront en bas. »

Ils combattirent alors jusqu'à ce que le fils du roi d'Irlande se rappelle qu'il n'avait pas d'homme à le pleurer ou à l'étendre. Là-dessus, il fit subir au géant une étreinte qui l'enfonça jusqu'aux genoux et une seconde jusqu'à la taille et la troisième étreinte jusqu'à la pomme d'Adam, en terre.

— « Une motte verte au-dessus de ta tête, géant ! »

— « C'est vrai cela, c'est toi le meilleur guerrier que j'aie jamais vu et que je verrai jamais et je te donnerai des trésors de fils de roi et de seigneur, mais épargne ma vie. »

— « Tes trésors sur-le-champ, coquin ! »

— « Je te donnerai un cheval maigre brun, qui l'emportera en vitesse neuf fois sur le vent avant que le vent qui le suit l'emporte une fois sur lui. »

Il leva l'épée et lui coupa la tête et l'envoya à neuf billons et neuf sillons de là, par la force du coup.

— « Hélas, malheur ! » dit la tête, « si j'obtenais de revenir sur le corps, tout ce qu'il y a en Irlande ne me ferait pas sauter. »

— « Il était petit l'exploit que tu as accompli quand tu y étais encore. »

Il alla à la maison alors et l'oncle sortit encore à sa rencontre :

— « Tu as gagné ce soir deux tiers de ma fille. »

— « Je ne t'en suis pas reconnaissant, grossier personnage. »

Il entra alors et se rendit dans la chambre et il trouva sa jeune fille devant lui et il n'y avait pas de femme au monde qui fût plus belle qu'elle. Ils causèrent jusqu'au souper et elle lui dit après le souper de poser sa tête sur son sein et quand il l'eut fait, elle lui mit l'épingle de sommeil jusqu'au matin. Il était tourmenté parce qu'il n'avait pas la permission de lui parler jusqu'au matin.

[Quand il fut éveillé, elle lui dit] :

— « Tu as encore un autre géant à tuer pour la fille de mon oncle aujourd'hui et je crains que ce ne soit dur pour toi. Mais voici un petit chien pour toi, lâche-le à ses pieds et il est possible qu'il te soit de quelque secours. Et regarde au milieu du jour sur ton épaule droite; tu m'y trouveras sous la forme d'une colombe blanche et je te porterai secours. »

Il alla au bois et le grand géant vint à lui.

— « Tu ne me tueras pas avec ton horrible petit chien, comme tu as tué mes deux frères dont l'un avait cinq ans et l'autre sept ans et demi. »

— « Je les ai pourtant trouvés assez rudes, » dit le fils du roi d'Irlande.

Ils se plongèrent l'un à l'autre des couteaux gris dans le haut des côtes et ils faisaient jaillir une pluie de feu de leur peau, de leurs armes et de leurs vêtements. Quand vint le milieu du jour, il regarda sur son épaule droite et il vit la colombe blanche. Quand le grand géant vit la colombe, il se changea en faucon; mais elle fit trois faucons d'elle, du petit chien et du fils du roi d'Irlande et ils se battirent avec le faucon dans l'air, et ils redescendirent sur la terre. Le grand géant dit alors :

— « Tu es un imbécile, quelle plaisanterie fais-tu, toi et ces deux vilaines petites choses? On ne peut pas trouver d'homme pour me tuer, sauf Réalandar, fils du roi d'Irlande. »

— « Je suis cet homme. »

— « Si tu l'es, » dit le géant, « tu arracheras cette épée. »

Il enfonça son épée dans le roc et dit :

— « Arrache cette épée, si tu es Réalandar. »

Il arracha l'épée, il en frappa le grand géant et lui coupa la tête. Il était blessé lui-même. Il avait une grande coupure au-dessous du sein droit. Elle tira une petite bouteille de remède et le guérit. Il alla alors à la maison et l'oncle vint à lui.

— « Tu as gagné ma fille, ce soir. »

— « Je ne t'en suis pas reconnaissant, grossier personnage. » Il entra dans sa chambre et y trouva sa femme devant lui. Elle lui dit :

— « Fils du roi d'Irlande, on va te servir aujourd'hui de la nourriture et de la boisson comme tu n'en as jamais vu dans la maison de ton père ou de ta mère auparavant ni après, » dit-elle. « Un serviteur viendra et s'assoira sur la plaque du foyer et te dira : " Fils du roi d'Irlande, as-tu vu jamais une telle nourriture et une telle boisson dans la maison de ton père ou de ta mère? " Dis-lui que tu n'en as pas vu. Il te laissera jusqu'à ce que tu aies mangé la moitié de la nourriture. Il reviendra alors, s'assoira au même endroit et te dira : " Fils du roi d'Irlande as-tu vu jamais une telle nourriture ou boisson dans la maison de ton père ou de ta

mère?” Dis que tu n’en as pas vu. Il sait que tu es fatigué et il te laissera manger ton content de nourriture. Il viendra et s’assoira au même endroit et il te dira : “Fils du roi d’Irlande, as-tu jamais vu une telle nourriture ou boisson dans la maison de ton père ou de ta mère?” Dis-lui que tu as vu une telle nourriture et boisson chez le vacher de ton père et que la fille de basse-cour qu’a ta mère est plus belle que la jeune reine, et si tu ne dis pas cela, tu ne me reverras plus jamais.»

[Tout arriva comme le lui avait dit sa femme, mais] il avait tant loué la nourriture qu’il eut honte de la déprécier la troisième fois. Il s’arrêta quand il eut mangé son content et il dit à la fin la même chose qu’il avait dite les deux fois précédentes. Il se leva complètement alors, il entra dans la chambre et la trouva devant lui sous la forme d’un corbeau noir.

Il se mit à se lamenter et à s’arracher les cheveux de la tête. Elle allait d’une épaule à l’autre, essuyant les larmes de ses yeux, jusqu’à ce qu’arrive le milieu de la nuit, et [alors] elle partit par la cheminée.

Au matin, quand il se leva, l’oncle pensa à le marier à sa fille.

— «Un moment ! je ne suis pas en état de t’épouser ni de te contenter, d’ici que je n’aie passé une semaine après avoir tué ces trois géants.»

L’oncle accepta. Quand la place fut vide de gens, il alla trouver la vieille femme de basse-cour.

— «Vieille femme,» dit-il, «cache-moi et n’avoue pas que tu m’aies jamais vu.»

[Elle le fit].

Le dîner arriva. On alla chercher le fils du roi d’Irlande pour dîner, mais on ne put le trouver. Les gens allèrent vers la vieille femme de basse-cour et lui demandèrent si elle avait vu un homme fait de telle et telle façon. Elle leur dit qu’elle ne l’avait jamais vu depuis qu’il était venu dans le pays.

Quand le soir vint, et qu’on cessa de le chercher, il prit la clef des champs et gagna en courant la montagne. Il marcha jusqu’à ce qu’il rencontre une petite maison. Il n’y avait devant lui qu’une vieille femme et il lui demanda un abri. Elle lui donna un abri jusqu’au matin.

«C’est toi Réalandar, fils du roi d’Irlande, dont la Cane Rouge était amoureuse ; elle ne vivra pas, par suite du chagrin que tu lui causes et elle a dormi ici la nuit dernière.»

— «C’est moi en vérité,» dit celui-ci, «quel est le chemin par où elle a été?»

— «Elle est allée à l’ouest, à la montagne.»

Il partit au matin et il alla et ne s’arrêta pas que la nuit ne le prit de nouveau

et il rencontra une autre petite maison ; il y entra et il n'y avait là qu'une autre vieille femme.

— « C'est toi Réalandar, fils du roi d'Irlande, dont la Cane Rouge est amoureuse. »

— « En vérité c'est moi, » dit celui-ci.

— « Elle a dormi ici l'avant-dernière nuit et elle ne vivra pas par suite du chagrin que tu lui causes. »

— « Quel est le chemin par où elle a été ? »

— « Elle est allée à l'ouest, à la montagne. »

Aussi vite que le jour fut levé, le fils du roi d'Irlande se leva et alla à l'ouest de la montagne et il alla et il alla encore jusqu'à ce qu'il rencontre une autre petite maison ; il y entra, et il y avait une jeune fille et une vieille femme dans cette maison-là. Elles lui préparèrent à boire et à manger, et la vieille femme songea à le garder pour la jeune fille, sa fille, et quand elle n'y eut pas réussi :

— « C'est toi Réalandar, fils du roi d'Irlande, dont la Cane Rouge est amoureuse ; elle a dormi ici la nuit dernière et elle ne vivra pas par suite du chagrin que tu lui causes. Elle a versé du sang de son cœur ici la nuit dernière. C'est toi qui es sot de penser que tu pourras aller à la distance où elle est. Tu as devant toi douze loups là-bas, tu as devant toi une petite rivière et si tu la franchis d'un saut tu as une grande route devant toi et quand tu seras au milieu elle ouvrira la bouche et t'avalera. »

— « Donne-moi, vieille, le fichu où elle a versé son sang. »

— « Je ne te le donnerai pas, il faut que je le lave. »

— « Donne-moi, toi, jeune fille, le fichu, ou je te couperai la tête. »

Elle lui donna le fichu et il partit. [Les loups sortirent à sa rencontre] ; il saisit le premier loup qu'il rencontra par les deux pattes et s'en servit pour tuer les douze loups.

Il y avait un homme de la famille des Braonán⁶⁰ à le regarder accomplir cet exploit [et il dit qu'il l'aiderait]. Il jeta une pomme de l'autre côté du ruisseau. La pomme fit une chaussée pour aller au delà. [Il suivit la route qu'avait fait la pomme et cette route-là ne s'ouvrit pas pour l'engloutir] et la pomme revint en arrière dans la poche du Braonán. [Quand il eut passé le ruisseau, il vit une grande maison.] Il laissa son attirail de guerrier dans la maison du Braonán ; il alla à la grande maison et demanda à être palefrenier dans la grande maison.

⁶⁰ La femme qui m'a raconté cette histoire était elle-même mariée à un homme de la famille Braonán (Brennan, en anglais) et il est vraisemblable que c'est cela qui a introduit ce nom dans l'histoire.

C'était dans la grande maison qu'était la Cane Rouge, –la jeune femme qu'il cherchait. Il obtint d'être palefrenier d'un cheval dont il n'y avait qu'un vieillard à prendre soin.

[C'était le père de la Cane Rouge qui demeurait dans cette grande maison-là.] Le père était en lutte avec un autre roi qui demandait sa fille en mariage, et le père partit pour la guerre. Quand il les vit partis pour la guerre, il s'en alla à la maison du Braonán, mit son attirail de guerrier et il partit à cheval sur l'étalon noir. Il fit trois sauts en arrière, trois en avant et trois de chaque côté, tels qu'on n'en a fait et on n'en fera jamais comme ceux qu'il fit.

La jeune femme mit la tête à la fenêtre.

–« En vérité, tu es un beau jeune homme, la bénédiction de Dieu sur toi ! Si j'épousais jamais quelqu'un, je t'épouserais, mais je n'épouserai jamais personne par suite du chagrin que j'ai à cause de Réalandar, fils du roi d'Irlande. » Elle ne le reconnut pas, car elle pensait qu'il ne pourrait pas venir la prendre si loin et elle croyait que c'était une autre personne qui était là.

Il alla à la guerre trouver son père et il dit à son père :

–« Lequel préfères-tu, avoir un homme avec toi ou un homme contre toi ? »

–« Je préfère avoir un homme avec moi n'importe quel jour, qu'un homme contre moi. »

Il ne leur laissa pas une tête sur leurs cous qu'il ne coupât [aux ennemis du roi]. Puis il retourna vers le père :

–« Va chez toi, [et restes-y] jusqu'au matin, ces ennemis-là sont morts. »

Le père alla chez lui et raconta à sa fille qu'il était venu vers lui un beau guerrier ce jour-là.

–« Oh ! mon père, tu crois que celui-là est un guerrier, mais si tu voyais le guerrier auquel j'ai promis en Irlande de l'épouser ! »

Le lendemain, le père dut aller encore au combat, et Réalandar fit le même tour ; il fit exécuter trois sauts à l'étalon, trois par derrière, trois par devant, trois de chaque côté, tels qu'on n'en avait jamais fait comme lui.

La jeune femme mit la tête à la fenêtre :

–« En vérité, tu es un beau jeune homme, la bénédiction de Dieu sur toi ! Si j'épousais jamais quelqu'un, je t'épouserais, mais je n'épouserai jamais personne par suite du chagrin que j'ai à cause de Réalandar, fils du roi d'Irlande. »

Il alla à la guerre, le second jour, trouver son père.

–« Que préfères-tu [dit-il au roi], avoir un homme avec toi ou un homme contre toi ? »

–« Je préfère avoir un homme avec moi n'importe quel jour, qu'un homme contre moi. »

– «Attends alors que je voie ce qu'ils ont à te dire.»

Il partit à l'ouest et n'en laissa pas un sans le tuer. Il alla trouver le père et lui dit :

– «Va à la maison jusqu'à demain matin, ils ne te feront pas la guerre désormais.»

Quand le roi alla à la maison trouver sa fille, il dit que le même guerrier était revenu ce jour-là.

– «Mon père,» dit-elle, «tu penses que celui-là est un guerrier? Mais si tu voyais le guerrier auquel j'ai promis en Irlande de l'épouser! Mais tout de même, mon père, si le même homme vient vers toi demain, amène-le moi ici.»

Le lendemain le père repartit à la guerre. Quand il fut parti, le fils du roi d'Irlande fit la même chose qu'il avait faite les deux jours précédents. Il s'avança monté sur l'étalon et lui fit exécuter trois sauts en arrière, trois en avant et trois de chaque côté. On n'avait jamais fait exécuter à un cheval des sauts comme il en fit faire à l'étalon.

La fille mit encore la tête à la fenêtre.

– «En vérité, tu es un beau jeune homme, la bénédiction de Dieu sur toi! Si j'épousais jamais quelqu'un, c'est toi que j'épouserais, mais je n'épouserai jamais personne par suite du chagrin que j'ai à cause de Réalandar, fils du roi d'Irlande.»

Il alla alors à la guerre trouver son père et lui dit comme il lui avait dit les deux autres jours.

– «Oh!» dit le roi, «je n'ai jamais été dans une si mauvaise situation et dans une telle détresse que le jour que voici.»

– «Attends là que je voie ce qu'ils ont à te dire.»

[Il alla à eux et dit] :

– «Rassemblez-vous en un seul groupe; je suis celui qui vient chercher la fille du roi.»

Quand il les trouva rassemblés, il leur coupa la tête à tous sans exception.

– «Va à la maison. Ce roi-là ne te referra plus jamais la guerre aussi longtemps que tu resteras ici-bas.»

– «Un moment! Il faut que je te conduise chez moi vers ma fille ce soir.»

Il alla à la maison avec le roi en sorte qu'ils entrèrent dans la grande maison. Il monta au salon vers la jeune noble dame. Elle était assise sur un siège d'or, et un siège d'argent était auprès d'elle. Elle se leva du siège d'or et s'assit sur le siège d'argent.

– «Un moment! noble dame, un siège d'argent est assez bon pour moi.»

Quand il fut sous son regard, la sueur le couvrit. Elle se leva, prit une serviette

blanche et alla pour le sécher, et elle reconnut la marque que lui avait faite le grand géant, quand ils combattaient. Elle le reconnut quand il ouvrit son sein et elle dit qu'elle avait trouvé son guerrier. Ils envoyèrent chercher le ministre de mois et le clerc de semaine, en sorte qu'ils passèrent trois nuits en festins et en fêtes.

— «À quoi puis-je t'être bonne? J'ai versé du sang de mon cœur dans la dernière maison où j'ai dormi, et si je l'avais, je serais aussi saine et aussi bien portante que j'étais jour ou nuit auparavant.»

Il demanda une terrine d'eau, lava le fichu, en ôta le sang et le lui donna à boire; et elle fut aussi saine et aussi bien portante qu'elle avait jamais été jour ou nuit.

Je n'ai trouvé que des souliers de papier, des bottes de lait et je les ai usées en marchant avec.

XXXI
LA VIEILLE DE BÊARA
ET LE GRAND DONNCHADH MAC MÂNNAIS⁶¹

Dans l'ancien temps, il vint une vieille et sa fille à Gleann-na-madadh (Glenamaddy) [dans le comté de Galway]. Personne au monde ne savait d'où elles venaient et ne donnait aucun renseignement sur elles.

La vieille était assez riche et elle ne tarda pas à le montrer. Elle acheta une grande maison, une ferme, un cheval, des vaches et des moutons et se mit à exploiter sa ferme. Elle ne prenait pour journalier que celui qui s'arrangeait avec elle pour une demi-année; il ne recevait pas de gages à la fin de la demi-année s'il n'était pas capable de la suivre dans tous les travaux qu'elle entreprenait, et il n'avait d'autre nourriture que du pain, de la farine d'avoine, de la bouillie légère et du potage.

Maintenant, c'était une vieille sorcière que la vieille de Bêara; aucun journalier n'avait pu la suivre à l'ouvrage et il y a plus d'un beau garçon qu'elle fit mourir. Aucun garçon ne pouvait rester chez elle deux semaines; ils s'en allaient chez eux et mouraient.

Un jour, une fois, le grand Donnchadh Mac Mânais entendit beaucoup parler de la vieille :

— Il n'y avait pas dans le pays un homme capable de la suivre à l'ouvrage. Il dit qu'ils étaient pitoyables, les hommes qui étaient dans le pays, puisqu'ils ne pouvaient pas suivre à l'ouvrage une vieille femme.

— « J'irai la trouver demain, » dit-il, « et si je ne la bats pas, je me noierai. »

Or, ce Donnchadh était fort comme un étalon et aussi rapide qu'un daim et il n'y avait pas de marché ni de foire qu'il ne nettoiyât avec un bon plant de frêne s'il était en colère, et rarement il allait n'importe où sans un plant de frêne.

Au matin, le lendemain, le grand Donnchadh alla à la maison de la vieille et lui dit qu'il avait appris qu'elle cherchait un journalier.

⁶¹ J'ai eu cette histoire de Proinsias O'Conchúbhair qui l'avait eue d'un vieillard nommé Seághan O'Murchadh et qui demeurait à Clochân (Clifden en anglais) dans le comté de Galway. J'ai entendu raconter la première moitié de la même histoire à Séamus O'hAirt dans la paroisse de Brideôg, comté de Roscommon, mais il ne donnait pas le nom de « Vieille de Bêara » à la vieille femme.

— «J'ai besoin d'un garçon,» dit-elle. «Les garçons de ce pays ne sont bons à rien; ils ne valent pas le sel qu'ils mangent; beaucoup d'entre eux ont fait affaire avec moi pour une demi-année, mais il n'en reste pas un seul chez moi la deuxième semaine.»

— «Je gage ma vie contre une brebis grasse que je resterai avec toi une demi-année si tu me donnes de bons gages et mon content à manger,» dit celui-ci.

— «Je ferai avec toi le même marché que j'ai fait avec les autres garçons,» dit la vieille.

— «Quel est-il?» dit le grand Donnchadh.

— «Soixante pièces de dix *pence* et autant le premier mois de la moisson, et une brebis grasse le jour de Samhain (1^{er} novembre) si tu es capable de la jeter par-dessus le mur du champ ce jour-là; mais si tu ne peux pas me suivre à l'ouvrage, tu ne recevras aucuns gages.»

— «Je pense que tu te moques de moi, avec ta brebis grasse,» dit Donnchadh, «mais puisque tu te moques de moi, fais-moi une bonne moquerie; dis vingt brebis, et je ferai marché avec toi.»

Bien qu'elle fût une vieille sorcière, elle ne pensa pas que personne au monde pût jeter une brebis grasse par-dessus un mur de pierres qui avait vingt pieds de haut; pour cette raison, elle dit:

— «Va pour vingt; et autre chose,» dit-elle, «sais-tu la nourriture que tu auras à manger dans ma maison?»

— «En vérité, je ne le sais,» dit celui-ci, «mon estomac n'est pas grand; je ne suis pas difficile à rassasier.»

— «Tu auras du potage, de la farine d'avoine, du pain et de la bouillie légère, et de la viande de porc le jour de Pâques.»

— «Je suis satisfait de ce marché-là,» dit-il, «et j'irai chez toi demain matin si je suis en vie.»

Donnchadh alla chez lui et raconta à sa mère le marché qu'il avait fait avec la vieille:

— «Veine de mon cœur,» dit la mère, «cette vieille-là est malchanceuse, il n'est pas allé chez elle un journalier qui ne soit dans la tombe maintenant.»

— «Tu verras toi-même, ma mère, que je la mettrai à bas avant un mois à partir de ce jour. J'ai entendu souvent dire que mieux vaut intelligence que force et j'ai force et intelligence.»

Au matin, le lendemain, Donnchadh alla à la maison de la vieille. Quand il fut entré en saluant, il y avait un plat de bouillie sur la table, et elle lui dit:

— «Assieds-toi et mange; on ne peut faire un ouvrage dur le ventre vide.»

Donnchadh s'assit, mais ne mangea pas beaucoup. La fille de la vieille vint

et elle avait une figure aussi horrible que la mort. Mais Donnchadh se mit à lui faire des compliments et dit qu'il était heureux de prendre du service dans une maison où il y avait une aussi jolie fille qu'elle.

— «Tais-toi,» dit-elle, «il est possible que ma mère soit aux écoutes.»

— «Quand même le peuple serait aux écoutes, cela ne m'empêcherait pas de faire des compliments à une jolie fille,» dit celui-ci.

La vieille ne fut pas longtemps à venir et dit :

— «Allons, nous allons bêcher le chaume aujourd'hui.»

Ils sortirent dans le champ et se mirent à bêcher. La vieille prit au commencement d'un demi-billon et Donnchadh à sa suite, l'autre demi-billon⁶². La sueur ne tarda pas à courir sur le grand Donnchadh. Il suivit la vieille, mais il n'avait pas travaillé un seul jour aussi dur et il était à moitié mort, au soir.

Il pensait à s'enfuir chez lui, et il serait parti, sans la fille de la vieille. Quand elle trouva une occasion à l'insu de sa mère, elle demanda à Donnchadh comment il avait été pendant le jour. Il lui raconta qu'il ne resterait pas un autre jour, à moins qu'il ne l'aimât. Elle lui dit que s'il l'aimait, elle l'aimait aussi et lui dit que s'il restait, aucun ouvrage ne serait plus dur pour lui, et qu'elle le rendrait aussi fort qu'un lion.

La vieille avait un chien noir et quiconque buvait du lait du chien était aussi fort que soixante hommes. Au matin, le lendemain, la fille trempa le pain de Donnchadh dans le lait du chien et quand il alla bêcher avec la vieille ce jour-là, il put la suivre facilement. Le second jour, il était encore plus fort et le troisième jour, il put battre la vieille sans se faire de mal. Il devenait plus fort de jour en jour et il avait bêché la longueur d'un sillon du champ avant que la vieille fût à moitié chemin. Elle en devenait folle et trouvait un défaut à la bêche tous les jours.

Elle alla trouver un forgeron sorcier et lui dit de lui faire une nouvelle bêche. Il le fit, mais elle ne put pas du tout battre Donnchadh avec cette bêche, car la fille trempait son pain dans le lait du chien et il devenait de plus en plus fort tous les jours.

Une fois, ils étaient en train de bêcher l'un avec l'autre dans le champ ; Donnchadh dépassa la vieille et cela la mit en colère :

— «Suis-moi par-derrière,» dit-elle.

⁶² Deux personnes qui bêchent ensemble le même billon ne peuvent être à côté l'une de l'autre, car elles se gêneraient. La première est un peu en avant de la seconde. Il en est de même pour faucher. D. H.

– «Je ne te suivrai pas,» dit celui-ci, «si tu n'es pas capable de rester devant moi, donne-moi la première place.»

– «Je n'ai jamais cédé à personne la première place et ce n'est pas toi qui me la prendras,» dit-elle.

– «Reste par-derrrière moi,» dit Donnchadh.

Là-dessus, la flamme de la colère la prit et elle essaya de lui donner un coup de bêche, mais il saisit le pied de la bêche, la lui arracha et la jeta à sept perches hors du champ. Alors elle le prit à la gorge et essaya de l'étrangler. Il la saisit, mais ne put lui faire desserrer son étreinte à la gorge et elle l'aurait sûrement étranglé; mais la fille arriva immédiatement à temps pour le sauver et desserra l'étreinte de la vieille. Elle fit la paix entre eux deux et elle emmena sa mère à la maison.

Après cela, tout alla bien jusqu'à ce que vînt le temps de couper le foin. La vieille prépara une faux pour elle et Donnchadh en prépara une autre. Le dimanche soir, la vieille dit :

– «Nous nous mettrons à faucher demain.»

– «C'est très bien,» dit Donnchadh, «je suis prêt.»

Cette nuit-là, la fille de la vieille dit à Donnchadh :

– «Tu vas aller faucher demain, et fais attention à toi. Je mettrai en terre des dents de herse sur le chemin de ma mère et tu n'auras pas du tout de mal à la suivre.

– «Merci, veine de mon cœur,» dit Donnchadh, «je puis la suivre facilement.»

– «Tu ne peux pas,» dit-elle. «Ma mère a une faux qui reste affilée tout le temps qu'on coupe le foin jusqu'à ce que la totalité du foin soit coupée; mais si cette faux perd le fil une seule fois, elle n'est pas meilleure qu'une autre. C'est un tranchant merveilleux qu'a la faux de ma mère. Chaque saison avant de commencer à faucher, elle la porte à un ruisseau. Elle met la lame dans l'eau. Puis elle jette sur l'eau des brins de laine qui s'en vont avec le courant et elle n'est pas contente si la lame de sa faux ne coupe pas tous les brins qui y touchent quand ils arrivent devant elle]⁶³.

Au matin, le lundi, la vieille et Donnchadh allèrent à la prairie pour faucher. La vieille commença à aller en avant à l'endroit où les dents de fer avaient été fichées en terre par la fille. Elle ne tarda pas à en rencontrer une. Elle la coupa, mais elle émoussa le fil de sa faux.

– «C'est une tige dure de patience,» dit-elle.

⁶³ Cette partie est donnée d'après le récit de James O' Airt, [Hart en anglais] mais je n'ai pas pris ses propres paroles et je le raconte avec mes mots à moi.

– « Oui, » dit Donnchadh.

Elle en rencontra une autre et elle fit la même chose.

– « Sur mon âme, » dit-elle, « elles sont dures les patiences qu'il y a dans la prairie cette année. »

– « Elles sont dures, en effet, » dit Donnchadh.

Ella alla encore un peu, mais sa faux ne coupait pas bien et elle cria :

– « Le fil, Donnchadh⁶⁴. » Il donna le fil, mais elle n'avait pas fait cinq mètres quelle s'écria de nouveau :

– « Le fil, Donnchadh. » Il lui donna le temps de faire le fil, mais au bout de deux minutes elle cria de nouveau :

– « Le fil, Donnchadh, « c'est avec le fil qu'on coupe l'herbe. »

– « Non pas, vieille, » dit celui-ci, « mais c'est avec un homme bon et une vieille faux bien aiguisée⁶⁵ et si tu ne me laisses pas passer, je vais te couper les jambes. »

– « Donne-moi du temps pour aiguiser le tranchant cette fois-ci et si ma faux me manque encore avant que mon tour ne soit achevé, je ferai deux morceaux de la lame. »

Elle fit un autre fil et commença à faucher ; mais elle n'avait pas parcouru vingt pieds que le fil était de nouveau émoussé. Elle devint comme folle et chercha à briser la lame de sa faux sur son genou, mais la lame tourna et entailla le genou profondément ; il lui fallut envoyer chercher sa fille pour la porter à la maison, et elle n'alla pas auprès de Donnchadh que le foin ne fût coupé.

Tout alla bien pour Donnchadh alors, jusqu'à ce que l'avoine fût mûre. Le genou de la vieille était alors cicatrisé et elle était capable de faire l'ouvrage.

Le dimanche soir, elle dit à Donnchadh :

– « Sois prêt demain matin ; nous nous mettrons à couper l'avoine. »

– « Je suis prêt, n'importe quand, » dit celui-ci.

La fille dit cette nuit-là à Donnchadh :

– « Tu vas aller couper l'avoine demain. Fais bien attention à toi, ou ma mère te battra à cet ouvrage-là. »

– « Il n'y a pas de danger pour moi, » dit-il ; « je puis en couper deux fois autant qu'elle. »

– « S'il n'y avait pas quelque chose, tu le pourrais, » dit-elle, « mais tu ne sais pas qu'il y a un scarabée venimeux dans le manche de la faucille de ma mère et

⁶⁴ C'est-à-dire : arrêtons-nous pour aiguiser nos faux.

⁶⁵ De James O' Airt.

aussi longtemps qu'il y sera, il ne sera au pouvoir d'aucun homme au monde de la suivre. »

— « Trésor de mon cœur, » dit Donnchadh, « je serais mort depuis longtemps si tu n'avais été là pour m'aider, mais nous aurons encore de bons jours quand ta mère sera dans la terre. »

Le lundi matin, tous deux allèrent au champ et ils se mirent à couper l'avoine. La vieille prit les devants et Donnchadh était par derrière à couper à sa suite. Elle ne fut pas longue à le laisser par derrière et il ne put pas du tout la suivre. Quand elle fut à environ vingt pieds devant lui, elle cria :

— « Donnchadh, je crois que tu es un peu paresseux aujourd'hui. »

— « Que dis-tu, vieille ? » dit Donnchadh, et en même temps il courut à elle et lui arracha la faucille ; il tira le manche et le scarabée tomba à terre.

— « Ha ! ha ! vieille coquine, te voilà prise encore, mais je mettrai fin à tes tours de sorcière ; voilà bien des jeunes hommes que tu as fait périr grâce à eux, mais tu ne me tueras pas. »

La vieille essaya de saisir le scarabée, mais Donnchadh mit son pied dessus en sorte qu'il lui fit sortir ses boyaux par la bouche.

— « Maintenant, vieille, » dit celui-ci, « continue de couper l'avoine. »

— « Je ne couperai pas davantage, » dit-elle, « mais je lierai par derrière toi ; assieds-toi et prends du repos. »

— « Je n'ai pas besoin de repos, » dit Donnchadh, « plus vite arrivera le jour de Samhain, mieux cela vaudra pour moi. »

— « Tu peux t'en aller demain et tu auras autant que si tu attendais le jour de Samhain. Si tu me donnes ta parole que tu garderas mon secret jusqu'à ce que je meure — et ce temps-là n'est pas éloignée car je suis très âgée, — je te donnerai ton salaire demain et je te laisserai partir. »

— « Quel âge as-tu ? » dit Donnchadh.

— « J'ai plus de neuf fois vingt ans d'âge, » dit-elle, « et si tu me promets que tu ne raconteras pas mon secret, je te raconterai l'histoire de ma vie. »

— « Sur ma parole, » dit Donnchadh, « pas une oreille d'homme vivant n'entendra de moi ton secret, aussi longtemps que tu seras en vie. »

Alors la vieille commença et lui dit ainsi :

— « Quand j'étais jeune fille, je tombai amoureuse du fils du voisin et il me promit de m'épouser, mais finalement il m'abandonna et épousa une autre fille. Une fois, une nuit, je m'échappai de la maison de mon père ; j'allai chez un forgeron sorcier et je lui demandai s'il pourrait me donner le pouvoir magique.

— « Je te le donnerai volontiers, » dit celui-ci. « Voici pour toi un *casarân* et un *biombol* ; porte-les au pied du pommier qui est dans le jardin de ton père, jette-

les dans la source qui est au pied de l'arbre et le pouvoir magique te viendra. Je partis et je jetai ces choses-là dans la source et sur-le-champ il sortit un chien noir et un scarabée venimeux de la fontaine. J'ai encore le chien, mais hélas ! tu m'as tué le scarabée. Le lait du chien a une grande vertu : quiconque en boirait deviendrait aussi fort qu'un lion et toute personne qui porterait avec elle le scarabée ne pourrait être battu à l'ouvrage. Je ne fus pas longtemps à boire le lait du chien et je devins très forte. J'allai la nuit à la maison du garçon qui m'avait abandonné et je le tuai, lui et sa femme, et personne au monde ne se douta que c'était moi qui avais commis ce crime-là. Je restai dans la maison de mon père jusqu'à ce que je devinsse grosse sans qu'ils le sussent. Alors je quittai la maison et le village avec honte. Mon chien noir me suivit ; je descendis cette nuit-là chez le forgeron sorcier et c'est là que naquit ma fille. Au matin, le lendemain, il me demanda où j'irais. – « N'importe où pour cacher ma honte, » dis-je. Alors il me donna un vêtement d'homme à mettre sur moi, me changea de telle sorte que mon père ou ma mère ne m'aurait pas reconnu. Je passai quarante ans chez lui à tirer le soufflet et à l'aider dans toute sorte d'ouvrage. Un jour, une fois, j'étais en train de forger avec un lourd marteau et je le frappai sur le pouce. La colère le prit, il me frappa avec une baguette magique, il fit de moi une truie et m'envoya à Cnoc-Meadha⁶⁶ pour cent ans. Quand on me laissa partir de cet endroit-là, on m'envoya de nouveau au vieux forgeron et on me donna une bourse pleine d'or et d'argent. Je trouvai ma fille, mon chien et mon scarabée devant moi, sans que nous eussions subi aucun changement eux ou moi. Je les conduisis avec moi jusqu'à cet endroit-ci. Je l'achetai et je m'y établis. Voilà mon histoire maintenant et je réclame de toi de ne pas la laisser sortir de ta bouche aussi longtemps que je serai en vie. »

– « Je ne la laisserai pas en vérité, » dit Donnchadh.

L'automne se passa et Samhain arriva. Le matin du jour de Samhain, la vieille donna ses pièces d'argent à Donnchadh et lui dit de venir avec elle au parc des moutons pour jeter les moutons par-dessus le mur.

Quand ils furent entrés dans le parc, il saisit un mouton, le plus lourd de ceux qui étaient là et le jeta par-dessus le mur, comme il aurait jeté un caillou. Il en jeta par-dessus le mur jusqu'à ce qu'il en eût vingt.

– « Sur ma parole, il n'est pas mal, ton salaire d'une demi-année, » dit la vieille.

⁶⁶ Demeure des fées (*sidheog*). C'est une colline près de Tuam dans le comté de Galway. On l'appelle en anglais Castle Hackett. Finbheara et Nuala sont le roi et la reine des fées de Connacht sur cette colline-là.

– « Il n'est pas supérieur à ma peine, » dit Donnchadh, et là-dessus, il chassa ses vingt moutons devant lui et il alla chez lui avec eux.

Peu de temps après cela, la vieille tomba malade. De vieilles femmes du village vinrent la servir.

– « Quel âge as-tu ? » dit une des femmes.

– « Plus de neuf fois vingt ans, » dit-elle.

– « Pour quelle raison es-tu si solide ? »

– « Le vent du matin n'est jamais allé dans mon ventre vide ; la rosée n'a jamais mouillé mon pied avant le soleil ; j'ai mangé le chaud⁶⁷ et j'ai mangé le froid et voici la cause pour laquelle je suis si solide⁶⁸. »

Mais nous savons que c'était un mensonge dans sa bouche au moment où elle allait mourir.

Cette nuit-là, il vint un grand orage, du tonnerre et des éclairs et la maison de la vieille fut jetée à terre. La vieille, sa fille et le chien furent tués. Au matin, le lendemain, il y avait des centaines de chiens autour de la maison et de ce jour jusqu'à aujourd'hui, cet endroit n'a pas d'autre nom que Gleann-na-Madadh (Vallée des chiens).

⁶⁷ *Teith* signifie à la fois « chaud » et « s'enfuit ». Il y a ici une allusion à une anecdote. Un rebelle irlandais allait être arrêté dans une maison où il dînait. Son camarade l'avertit en lui disant : *Ma's maith leat bheith buan, caith fuar agus teith*. « Si tu veux être solide, mange froid et chaud (enfuis-toi). »

⁶⁸ Voici ce passage d'après d'autres conteurs : « Je n'ai pas mis la saleté de ce borbier par-dessus l'autre borbier ; je n'ai mangé que quand j'avais faim ; je n'ai dormi que quand j'avais sommeil et je n'ai pas jeté l'eau sale avant d'avoir apporté l'eau propre. Voyez *Siamsa an gheimridh*, par D. O'Foherty.

XXXII
CAOILTE AUX LONGS PIEDS⁶⁹

Dans le temps jadis, il y avait un couple qui demeurait à Grâin-leathan près de Baile-an-locha, dans le comté de Roscommon. Ils étaient mariés depuis plus de vingt ans sans avoir d'enfant. Un matin, une fois, Diarmuid [le mari] sortit pour voir s'il pourrait tuer un lièvre. Il y avait beaucoup de neige sur la terre et un brouillard sombre qui était si épais que l'on ne pouvait rien distinguer à deux perches de soi. Diarmuid connaissait bien le terrain pouce par pouce à un mille à la ronde, mais néanmoins il s'égara. Il cherchait à aller à un endroit plein de bruyère sur le bord de la tourbière où étaient les lièvres. Il alla et il alla encore pendant bien des heures et il ne put trouver le bord. À la fin, il pensa à regagner sa maison, mais il ne le put. Il marcha jusqu'à ce qu'il fût fatigué et il allait s'asseoir quand il vit un vieux lièvre qui venait à lui. Diarmuid allongea la main et pensa lui donner un coup, mais le lièvre sauta de côté et lui dit :

– « Retiens ta main, Diarmuid, et ne frappe pas ton ami. »

Diarmuid tomba en faiblesse et quand il revint à lui le lièvre noir était devant lui et lui dit :

– « N'aie pas peur de moi ; ce n'est pas pour te faire du mal, mais c'est pour te faire du bien que je suis venu vers toi cette fois-ci. Aie courage et écoute-moi. Tu es égaré maintenant ; tu as marché sur la motte d'égarement et tu serais mort dans la neige si je ne t'avais pas pris en pitié. Je sais bien que tu en as tué beaucoup de ma race, et ils ne t'avaient causé aucun dommage. Mais après le mal que tu as fait, je te ferai du bien. Raconte-moi maintenant quel est le plus grand désir que tu aies dans ton cœur, sauf le ciel et je te le donnerai. »

Diarmuid réfléchit un moment et dit :

– « Je suis marié depuis plus de vingt ans sans avoir un seul enfant et ni moi ni ma femme n'aurons personne au monde pour nous secourir dans notre vieillesse, pour nous étendre [sur la table mortuaire] et faire la lamentation après notre mort. Voici le plus grand désir qui soit dans mon cœur et dans le cœur de ma femme : que nous ayons un enfant, mais j'ai peur que nous ne soyons trop âgés. »

⁶⁹ J'ai eu cette histoire de Proinsias O'Conchubhair qui l'avait apprise d'un homme nommé Michel Mac Mionnamáin qui demeurait à Cluain-ciann dans le comté de Roscommon.

– « En vérité, vous ne l'êtes pas, » dit le lièvre, « ta femme aura un enfant dans trois trimestres à partir d'aujourd'hui et on ne pourra pas trouver son semblable sur la terre du monde. Maintenant suis ma trace dans la neige, elle te conduira chez toi. Mais quoi que tu vois, ne raconte à personne de vivant que tu m'as vu, et promets-moi que tu ne tueras aucun lièvre désormais. »

– « Je te le promets, » dit Diarmuid.

Alors le lièvre partit devant lui jusqu'à ce qu'ils arrivent au pied de la maison.

– « Voici maintenant ta maison, » dit le lièvre, « entre ! »

Quand Diarmuid fut entré, Rose, sa femme, lui fit bon accueil et dit :

– « Où as-tu été tout le long du jour ? Je pensais aller à ta recherche. Tu es transi de froid et à moitié mort de faim. »

– « En vérité, tu as de la chance que je ne sois pas noyé dans une mare de tourbière ou englouti dans une carrière de sable. J'ai marché sur la motte d'égarement et je me suis égaré. Mais reçois ma parole que je n'irai plus chercher un lièvre aussi longtemps que je suis en vie ! »

Ce fut bien et ce ne fut pas mal. Diarmuid ne pensait pas à autre chose qu'à l'héritier qui lui était promis. Quand il vit que Rose allait lui donner sûrement un héritier, il n'y eut personne au monde d'aussi joyeux que lui. Il fit faire un berceau et préparer toutes sortes de choses pour le jeune héritier qui allait venir. Quand les voisins remarquèrent que Rose était dans cet état-là, ils dirent que c'était une merveille supérieure à tout, car Rose avait plus de cinquante ans et n'avait pas un morceau de chair sur elle, mais était aussi desséchée qu'une femme de soixante-dix ans. Tout le monde parlait de Rose et de Diarmuid. Quand les trois trimestres furent écoulés, Rose eut un fils. Diarmuid invita les vieilles femmes du village à un repas et une fête le jour où on baptisa l'enfant ; mais il aurait mieux fait de les laisser où elles étaient. Quand l'enfant naquit, il n'était pas comme un autre petit enfant ; il avait quatre pieds de haut ; il était aussi mince qu'un bâton et ses pieds avaient plus d'un pied de long. Les femmes, jeunes et vieilles, s'étonnèrent, car elles n'avaient jamais vu auparavant un enfant comme celui-là. Diarmuid leur donna de l'eau-de-vie et elles chantèrent les louanges de l'enfant jusqu'à ce que tout fût bu. Alors elles se mirent à se moquer de lui.

– « N'est-ce pas Diarmuid qu'on l'appelle ? » dit une vieille qui était à moitié ivre.

– « Si, » dit une vieille, « mais il n'est pas juste de l'appeler Diarmuid ; c'est le nom de Caoilte (*caló* mince) aux longs pieds qu'il serait juste de lui donner. »

– « Et c'est le nom que nous lui donnerons, » dit la première vieille.

Rose écoutait cette conversation et cela la mit en colère. Elle appela Diar-

muid, elle lui dit tout bas à l'oreille que les femmes disaient du mal du jeune Diarmuid et elle lui dit de les chasser de la maison.

Diarmuid aborda les femmes pour les mettre dehors et il n'y avait jamais eu en Grâin-Leathan une querelle comme celle qu'il y eut entre Diarmuid et les femmes. Elles ne cédaient pas d'un pas, et il fut nécessaire à Diarmuid de leur donner une cruche de *poitin*⁷⁰ avant qu'elles bougeassent. Mais quoiqu'il en soit, le nom de « Caoilte aux longs pieds » resta au jeune Diarmuid toute sa vie.

Quand le jeune Diarmuid eut dix ans, il avait plus de six pieds de haut, mais il était aussi mince qu'une gaule à pêche et ses pieds à partir de la cheville avaient un pied et demi de long et ils étaient aussi minces que ton pouce ; et il n'y avait pas de lévrier ni de chien en Irlande qu'il n'atteignit à la course. Il ne sortait que rarement, car les gens se moquaient de lui. Quand on jouait à la balle à la crosse, Caoilte ne demandait pas de crosse, il poussait la balle avec les pieds et s'il la trouvait devant lui, personne ne pouvait l'atteindre. À mesure que les années s'écoulaient, Caoilte grandissait ; quand il eut vingt et un ans, il avait plus de sept pieds et demi et il n'était pas une miette plus gros que quand il avait l'âge de dix ans et il n'y avait pas plus de chair sur lui que sur une paire de pincettes, bien qu'il eût assez à manger et à boire et qu'il mangeât plus que sept. Les gens dirent que ce n'était pas un vrai homme qu'il était, mais un vieux *lorgadân* et qu'il n'avait pas du tout de boyaux ; mais Diarmuid et Rose pensaient qu'il n'y avait pas dans le pays un jeune homme à moitié aussi beau que lui ; ils pensaient qu'il deviendrait gros et qu'il engraisserait quand il cesserait de grandir, et que la chair lui viendrait ; – mais elle ne vint pas.

Un jour, une fois, Caoilte était avec son père sur la tourbière à faire des piles de tourbe, quand ils virent un lièvre qui courait aussi vite qu'il le pouvait et une belette à sa suite. La belette le serrait de près et il criait aussi haut qu'il pouvait. Caoilte courut après le lièvre et le prit avant que la belette l'eût atteint. Une grande colère s'empara de la belette et elle attaqua Caoilte ; elle le déchira et l'égratigna ; elle lui jeta de la salive dans l'œil droit qu'elle aveugla. Puis elle partit et entra dans un tas de tourbe.

Le lièvre, pendant ce temps-là était dans le sein de Caoilte, et quand la belette fut partie, le lièvre lui dit :

– « Je te remercie, Caoilte, tu m'as sauvé la vie cette fois-ci, mais tu es toi-même en danger. C'est une vieille sorcière que la belette, tu es borgne maintenant ; mais mets ta main dans mon oreille droite, tu y trouveras une petite bouteille

⁷⁰ Eau-de-vie d'avoine distillée en fraude.

d'huile; enduis-en ton œil et la vue de ton œil sera aussi bonne qu'elle l'était auparavant. »

Il le fit et son œil recouvra la vue. Alors le lièvre lui dit :

— « Laisse-moi partir maintenant et n'importe quand tu voudras lever un lièvre pour les chasseurs, viens vers le monticule de joncs au bord du lac et j'y serai. Il n'y a pas de lévrier ni de chien au monde capable de m'atteindre, et tu peux me prendre n'importe quand, mais, sur ce que tu as jamais vu, ne me livre pas aux chiens et aux chasseurs. Maintenant sois sur tes gardes cette nuit. La belette viendra te trouver cette nuit et te coupera la gorge si tu n'as pas dans ton lit le chat de Brighid Ni Mathghamhna. Tu entendras une voix dire :

*C'est le chat de Brighid Ni Mhath'ùin
Qui a mangé le lard.
C'est le chat de Brighid Ni Mhath'ùin
Qui a mangé le lard.*

Quand tu l'entendras pour la troisième fois, lâche le chat ; et tu n'auras aucun danger à craindre. »

Caoilte laissa aller le lièvre, revint chez son père et lui raconta tout ce qui était arrivé.

— « Ah ! ah ! » dit le père, « le lièvre est ton meilleur ami ; suis son conseil, mais fais attention à toi ; ne raconte rien au monde à son sujet aux voisins et ne leur donne pas de sujet de conversation ; si tu leur racontes cette histoire, tu ne pourras demeurer dans cette paroisse ni dans les sept paroisses les plus voisines. »

— « En vérité, je ne suis pas si bête » dit Caoilte, « je ne suis pas bavard depuis que je suis né, mais je te demande de ne pas en dire un mot à ma mère. »

Il sortit ce soir-là pour aller chez Brighid Ni Mathghamhain pour lui emprunter le chat et quand il fut près de la maison il vit un renard qui volait le jars de Brighid Ni Mathghamhain, Caoilte courut après lui et comme il le serrait de près, le renard laissa tomber le jars et entra dans un petit bois qui était auprès. Caoilte conduisit le jars à la maison de Brighid Ni Mathghamhain et lui dit :

— « Il était sur l'épaule du renard lorsque je le lui ai enlevé. »

— « Je te remercie beaucoup, » dit-elle, « as-tu besoin de quelque chose ? tu ne viens pas souvent en visite. »

— « Je viens te demander à emprunter ton chat, notre sac de farine est endommagé par les souris. »

— « Prends-le, et volontiers » dit-elle, « et garde-le jusqu'à ce qu'il ait tué toutes les souris de la maison, c'est un garçon capable de les chasser. »

Caoilte porta le chat chez lui et se mit au lit, mais le sommeil ne vint pas sur ses yeux. Environ une demi-heure avant minuit, il entendit la chanson :

*C'est le chat de Brighid Ni Mathgh'úin
Qui a mangé le lard
C'est le chat de Brighid Ni Mathgh'úin
Qui a mangé le lard
C'est le chat de Brighid Ni Mathgh'úin
Qui a mangé le lard.*

La troisième fois qu'il entendit ces paroles, la voix était près de lui, mais le chat était bon ; il sauta à terre et dit :

— « Sorcière menteuse, ce n'est pas moi, mais toi qui l'as volé » et il attaqua la belette ; une telle bataille à coups de dents, de griffes et de tels cris personne n'en entendit jamais. La pauvre Rose était folle de peur et elle ne pouvait dire aucun mot sauf :

— « Chut, dehors le chat ! » et elle le répéta au point de s'enrouer. Le combat continua jusqu'à l'aube et alors la belette abandonna la lutte et entra dans le trou (?) d'un four à chaux. Le pauvre chat n'avait plus de poil ni de peau à ce moment-là et quand Caoilte pensa l'attraper, il lui dit :

— « Enduis-moi de l'huile que tu as trouvée dans l'oreille du lièvre. »

Caoilte le fit et cela le guérit et le rendit aussi bien qu'il était la veille.

— « Maintenant, » dit-il à Caoilte, « ton ennemi est mort, ne le crains plus. »

Caoilte prit du lait et le donna au chat, puis le chat retourna chez lui. Caoilte prit un balai et poussa dehors les poils et la peau ; mais il y avait des taches de sang sur le sol et toute l'eau qu'il y avait dans le lac ne les aurait pas effacées.

Un jour, une fois, il y avait une grande chasse dans le comté de Roscommon et le daim se dirigea vers Gráin-leathan. Caoilte était dehors et il voyait venir le daim et les lévriers et les cavaliers à sa suite. Caoilte se mit à courir après le daim et un des chasseurs dit :

— « Si tu peux le détourner avant qu'il ne traverse la rivière, je te donnerai une pièce d'or jaune. »

Pendant qu'il causait avec Caoilte, le daim était parti bien loin en avant, mais Caoilte ne tarda pas à le gagner de vitesse et il le détourna. Il s'arrêta alors jusqu'à ce que le chasseur vînt, et celui-ci lui donna une pièce d'or. Le daim se dirigea vers le lac, et comme les lévriers le serraient de près, il sauta dans le lac et nagea jusqu'à l'autre rive et les lévriers ne voulurent point aller à sa suite.

Quand les chasseurs furent arrivés au bord du lac, ils se dirent l'un l'autre :

– « Le daim est parti loin de nous et nous ne pourrons le revoir aujourd'hui ; il va aller au bois de Loch-Ghlinn. »

Caoilte écoutait et dit :

– « Je gagerais ma tête contre une pièce de dix *pence* que j'atteindrai le daim et que je vous le ramènerai avant qu'il ait fait la moitié du chemin vers Loch-Ghlinn ; si c'est votre volonté d'attendre une demi-heure ici, je ferai revenir le daim en arrière ou je vous donnerai la permission de me couper la tête. »

– « C'est bien, » dirent-ils, « nous attendrons une demi-heure. »

Là-dessus, Caoilte partit aussi vite qu'il put et il atteignit le daim à la colline de Brêuna-Môr. Il le détourna et ne fut pas long à le ramener de nouveau au bord du lac. Quand les chasseurs virent venir le daim, et Caoilte sur ses derrières, ils s'étonnèrent et ils dirent que Caoilte était un farfadet et qu'il serait juste de le chasser de l'endroit, mais ils n'eurent pas le temps de rien lui faire cette fois-là, car les chiens partirent après le daim et ils durent les suivre.

Le daim partit devant eux et se dirigea vers Caisleân Riabhach (Castlerea), il entra dans un petit bois près de Baile-an-locha (Ballinlough) et ils le perdirent. Les chasseurs entrèrent à Castlerea et cela mit fin à la chasse ce jour-là.

Caoilte alla chez lui, très satisfait de la pièce d'or qu'il avait pour tout son travail du jour. Il la donna à son père et lui raconta tout ce qui était arrivé.

Environ une semaine après cela, Caoilte était sur la tourbière en train de tirer de la bruyère pour faire de la litière pour la vache, quand les chasseurs revinrent par ce chemin et lui demandèrent s'il avait vu un lièvre.

– « Je n'en ai pas vu, » dit celui-ci, « mais je sais où il y a du lièvre. »

– « Lève-le-nous, » dit un d'entre eux « nous te donnerons le prix d'une paire de souliers. »

– « Voilà une chose que je n'ai jamais portée » dit-il, « mais donne-moi le prix d'une paire de pantalons. »

– « Nous te le donnerons, » dirent-ils.

– « Donne-le-moi, » dit celui-ci. « J'ai gagné une pièce de dix pence aux chasseurs la semaine dernière et ils ne me l'ont pas encore donnée. Si je suis étrange à regarder, je ne suis pas un sot. »

Ils lui donnèrent les cinq pièces et lui dirent de leur lever le lièvre. Il alla vers le monticule de jonc au bord du lac et il leva son ami le lièvre. Les chiens et les chasseurs partirent à sa poursuite ; il se dirigea vers la tourbière et ils ne purent l'atteindre. Les chasseurs vinrent cinq jours de rang et Caoilte leur leva le lièvre chaque jour, mais ils ne purent l'atteindre. Le sixième jour, ils dirent à Caoilte qu'il était sorcier et que c'était un lièvre enchanté qu'il leur levait.

– « Si c'est votre idée, trouvez un lièvre vous-mêmes, » dit Caoilte.

Là-dessus, ils cherchèrent à le saisir, mais il était trop rapide pour eux. Ils le suivirent jusque chez lui et ils demandèrent à son père et à sa mère de le leur amener pour qu'ils le tuassent.

— « Que vous a-t-il fait ? » dit le père.

— « C'est un farfadet enchanté » dirent-ils.

Quand Rose entendit cela, elle sortit en courant et sois certain qu'elle fit marcher sa langue. Mais il ne servait à rien qu'elle parlât ; ils dirent que si Caoilte ne sortait pas, ils mettraient le feu à la maison. Quand Caoilte entendit cela, il saisit le manche de la bêche, Diarmuid prit les pincettes et Rose la crémaillère. Caoilte sortit en courant et les attaqua avec le manche et les jetait à ses pieds ; pendant qu'il les jetait par terre, son père et sa mère les frappaient avec les pincettes et la crémaillère, en sorte qu'ils furent tous étendus sur le sol, sans être capables de frapper un coup. À mesure qu'ils revenaient à eux, ils partaient et enfin le dernier s'en alla.

Au bout de deux jours, ils allèrent trouver le curé et se plaignirent vivement de Caoilte, de son père et de sa mère.

— « J'irai trouver Diarmuid, » dit le prêtre, « et je prendrai des informations sur cette affaire. »

Au matin, le lendemain, le prêtre alla chez Diarmuid et apprit le sujet de la bataille. Il revint chez lui, envoya chercher les gens qui avaient déposé la plainte et leur dit :

— « Diarmuid, sa femme, ni son fils n'ont aucun tort. Ils ne vous auraient fait aucun mal si vous n'aviez pas commencé, et le conseil que je vous donne, c'est de les laisser tranquilles. »

Ils ne furent pas satisfaits du conseil du prêtre, et ils formèrent le complot de brûler la maison de Diarmuid pendant la nuit, pendant que lui, sa femme et son fils dormiraient. Caoilte allait ce jour-là à la tourbière pour rapporter à la maison un panier de tourbe quand il rencontra le lièvre qui lui dit :

— « Caoilte, une troupe d'hommes va venir cette nuit pour brûler la maison, avec toi, ton père et ta mère, mais je mettrai un brouillard sur leurs yeux ; ils s'égareront et ils ne trouveront pas leur chemin vers ta maison ni vers les leurs jusqu'au matin, et s'ils font une seconde tentative contre toi, ils seront noyés dans le lac. »

Ce soir-là, l'ordre fut porté de maison en maison que la troupe qui allait brûler la maison de Diarmuid fût au carrefour avant minuit. Environ vingt hommes se rassemblèrent en cet endroit-là et se dirigèrent vers la maison de Diarmuid, mais ils ne purent y réussir. Alors ils pensèrent à retourner chez eux, mais ils ne purent trouver leurs maisons ni aucune autre maison jusqu'à ce que vînt l'anneau blanc

du jour. Alors ils se trouvèrent dans le même carrefour après avoir marché toute la nuit. À partir de cette nuit-là, ils ne troublèrent plus Caoilte, son père, ni sa mère, mais ils l'évitèrent comme ils auraient évité un espion ou un voleur.

Un jour, une fois, Diarmuid était seul sur la tourbière et le vieux lièvre noir vint à lui, le même qui était venu à lui le matin où il s'était égaré, vingt-deux ans auparavant.

— «Maintenant,» dit-il, «je suis venu te dire que court est le temps que vous avez ta femme et toi à être en ce monde, et si vous avez quelque chose à régler, faites-le vite, car vous n'avez qu'une semaine à être en ce monde.»

— «Et que fera Caoilte?» dit Diarmuid, «sans personne pour le garder.»

— «Ne t'inquiète pas de Caoilte,» dit-elle, «il est de ma tribu, Caoilte; je l'emmènerai chez moi et sur ma parole il y sera plus heureux que s'il était au milieu de ses voisins. Tu n'es pas obligé de garder ce secret pour toi. Tu peux le raconter à qui tu voudras.»

Diarmuid s'en allait chez lui et très affligé, quand il rencontra le fils de son frère, et il lui raconta l'histoire du commencement à la fin.

— «En vérité, si tu racontes cette histoire à n'importe quel autre, ta famille sera déshonorée et nous ne trouverons personne pour vous mettre dans la tombe.»

— «Je ne le raconterai à personne au monde,» dit Diarmuid, «sinon à Rose et au prêtre.»

Il alla chez lui et raconta l'histoire à Rose. Quand il eut fini, elle fut prise d'un accès de toux qui l'étouffa.

Diarmuid et Caoilte l'enterrèrent.

À la fin de la même semaine, Diarmuid lui-même mourut et le soir du jour où il fut enterré, Caoilte partit et on n'en a pas entendu parler depuis.

Le fils du frère de Diarmuid ne garda pas le secret, et peu de temps après cela, l'histoire alla de bouche en bouche à travers le pays comme je te l'ai racontée.

Beaucoup de gens dirent à la suite de cela qu'ils ont vu souvent Caoilte à côté du lac. Soit! Mais nous avons espoir qu'ils sont dans le ciel.

XXXIII
LES TROIS FILS DU FERMIER⁷¹

Chacun d'eux avait de la science, mais il y avait trois choses où ils se trompaient.

Ils n'avaient pas ces choses et ils ne pouvaient les avoir qu'ils ne fussent allés trouver Aristote et son livre.

Quand ils furent arrivés chez Harraidh [Aristote], ils lui demandèrent s'il avait besoin de trois garçons. Il dit qu'il en aurait besoin, s'ils avaient un métier. Un d'eux dit qu'ils en avaient.

— « Quel métier as-tu ? » dit-il.

— « Je suis boucher, » dit-il.

— « Tu es l'homme, » dit-il, « dont j'ai besoin maintenant. »

— « Je suis menuisier, » dit le second.

— « Et moi, conteur d'histoires et de récits historiques le soir, » dit le troisième.

— « Vous êtes les trois hommes dont j'ai besoin, » dit-il.

Il leur donna à souper et un lit jusqu'au matin.

Au matin, il dit au boucher de sortir et de tuer la bête qui était dans l'étable, qu'ils n'avaient pas de viande.

Le boucher sortit, et au lieu de tuer le bœuf, il se mit à ôter ses vêtements, puis à les remettre et il était en train de les enlever et de les reprendre quand Aristote vint chercher la viande pour le dîner.

Il lui demanda pourquoi il n'avait pas encore tué la bête.

Celui-ci dit qu'il ne l'avait pas tuée encore, « et je vais te raconter pour quelle raison. J'ai une chemise à ma mère et une chemise à mon père ; je ne sais lequel est le plus proche de moi, et je préférerais mettre sur ma peau la chemise de celui qui serait le plus proche de moi. »

Aristote dit :

— « N'es-tu pas un homme ? » dit-il.

— « Je suis un homme, » dit celui-ci.

⁷¹ J'ai transcrit et recueilli cette histoire mot à mot de la bouche de Martin O Mhaolmhichil (Mitchell, comme il se nommait lui-même en anglais), qui demeure près de Cill-mhic-Duach (Killmacduagh), dans le comté de Galway, à six ou sept milles du comté de Clare.

– « Eh bien ! » dit-il, « il y a deux tiers de ton père en toi, et il n'y a qu'un tiers de ta mère ; et si tu étais une femme, il y aurait deux tiers de ta mère en toi et rien qu'un tiers de ton père. »

Il ne mit pas trois minutes à tuer le bœuf et à le leur servir, car c'était là ce qu'il voulait savoir.

Aristote dit au second de sortir alors et de couper avec une hache l'arbre qui était dehors. Le menuisier sortit ; il prit la hache, la leva, mais ne frappa point de coup, et la laissa aller tout doucement sur l'arbre.

– « Que fais-tu, » dit Aristote ; « pourquoi ne coupes-tu pas le bois ? »

– « Je crains, » dit celui-ci, « que si je lance ma main trop haut dans le ciel je n'y jette la hache et que si je frappe un bon coup sur l'arbre je n'aille en bas au fond de la terre et je ne sais pas, » dit-il, « lequel est le plus près. »

– « Ils sont aussi près de toi, » dit-il, « le ciel et le fond de la terre. Tu es maintenant au centre entre les deux. »

Voilà la science dont il avait besoin.

– « J'ai pensé que tu étais un conteur le soir, toi, » dit-il au troisième.

– « Certes oui ! » dit celui-ci, « mais je ne sais à qui de nous, à moi ou au maître de la maison, il est juste de commencer. »

– « Je vais te le dire, » dit Harraidh ; « dans toute maison où tu entreras et où tu verras le maître de la maison faible, sombre et la tête basse, c'est l'étranger qui a le droit de commencer alors ; il relèvera la tête et te regardera. Mais toute maison où tu entreras et où tu verras le maître de la maison avoir envie de causer, ne lui coupe pas la parole, donne-lui la permission de parler, » dit-il.

Voilà la troisième question.

Ils allèrent se coucher alors, et dans la nuit, Aristote se souvint que c'était les trois hommes qui avaient besoin des trois sciences ; il dit à son fils de se lever à l'instant et de voir s'ils étaient dans la maison.

Le fils se leva, et le trio était parti.

Harraidh dit à son fils d'aller et de lui rapporter leurs trois crânes.

Le fils partit et prit le cheval le meilleur qu'il y avait dans l'écurie. Quand les trois le virent venir, ils se mirent à se battre au milieu du chemin⁷².

– « Que faites-vous à vous battre l'un l'autre, » leur dit le fils.

– « Nous allons combattre pour l'héritage que nous a laissé notre père, » dirent-ils.

– « Qu'est-ce ? » dit-il.

– « Un arbre, » dirent-ils.

⁷² Comparez ce qui suit au conte « Les trois questions, » *Annales de Bretagne*, t. IX, p. 103.

— « Que t'a-t-il laissé à toi ? » dit-il au premier.
— « Il m'en a laissé tout ce qui est sous la terre et tout ce qui est sur la terre. »
— « Que t'a-t-il laissé ? » dit-il au second.
— « Il m'a laissé tout ce qui est courbe et droit, » dit-il.
— « Que t'a-t-il laissé ? » dit-il au troisième.
— « Tout ce qui y est vert et sec, » dit-il.
— « Je ne sais à qui de vous est l'arbre, » dit-il. « Qui de vous est le plus vieux ? » dit celui-ci.

— « Je ne sais pas, » dit le premier, « mais je sais que mon père m'a acheté plein un navire de rasoirs ; je n'en ai pas perdu un, je n'en ai pas brisé un, et je les ai tous usés jusqu'au dos à me raser. »

— « Oh certes, » dit celui-ci, « elles sont rudes, tes joues ! Quel âge as-tu ? », dit celui-ci au second.

— « Je ne sais pas exactement, » dit celui-ci, « mais mon père m'a acheté plein un navire de petites aiguilles et de grandes aiguilles. Je n'en ai pas perdu une, je n'en ai pas brisé une, et je les ai toutes usées à raccommoder mes habits. »

— « Quel âge as-tu ? » dit celui-ci au troisième.

— « Certes ! Je ne sais pas, » dit celui-ci, « mais mon père m'a acheté plein un navire de couteaux et de fourchettes ; je n'en ai pas perdu un, je n'en ai pas brisé un, mais je les ai tous usés à manger mon repas. »

— « Je ne sais pas à qui de vous revient le bois, » dit celui-ci, « mais dis-moi quel est le plus rapide de vous. »

L'un d'entre eux dit :

— « Le jour le plus venteux qu'il y ait sous le ciel, mets un sac de plume sur le haut du château et jette-le. Je remettrai toutes les plumes avant qu'elles ne tombent par terre. »

— « Quelle est la rapidité dont tu es capable ? » dit-il à un autre d'entre eux.

— « Le cheval le plus rapide qu'il y ait au monde, » dit-il, « je le ferrerais dans le temps qui s'écoule entre le moment où il lève et celui où il pose son pied. »

— « Quelle est la rapidité dont tu es capable ? » dit-il à un autre.

— « J'attraperais un lièvre un jour de Mars dans le champ le plus petit que tu pourrais trouver. »

— « Eh bien ! » dit-il, « je ne peux pas réussir encore ! Mais qui de vous, » dit-il, « est le plus paresseux ? »

— « Voici la paresse la plus grande que j'aie jamais montrée, » dit l'un d'entre eux ; « j'étais entré dans une maison et la maison commença à brûler et ma paresse ne m'a pas permis de bouger avant que le dernier morceau de chevron ne tombât sur ma tête. »

– «Quelle est la plus grande paresse dont tu aies jamais fait preuve?» dit-il à un autre d'entre eux.

– «J'étais allé au milieu du chemin et ma paresse ne m'a pas permis de bouger avant que les chevaux et les voitures n'eussent passé sur moi pendant mon sommeil.»

– «Quelle est la plus grande paresse que tu aies jamais eue?» dit-il au troisième.

– «La plus grande paresse que j'aie jamais eue,» dit-il; «j'ai été pendant sept ans me coucher avec une femme, et la paresse ne m'a pas permis de me tourner vers elle pendant tout ce temps.»

– «Je ne sais pas à qui de vous est l'héritage, mais je vais aller chez moi trouver mon père et je lui raconterai l'histoire, et il saura, lui. Je ne vous tuerai pas que je ne lui raconte l'histoire.»

Il alla chez lui trouver son père et lui raconta l'histoire; le père lui dit de partir vite, de n'accepter d'eux aucune excuse, mais de lui rapporter chez lui leurs trois têtes.

Il partit et il les aperçut loin de lui. Et quand ils le virent venir, ils entrèrent dans une grange où trois hommes étaient en train de battre. Ils entrèrent et demandèrent un moment les fléaux pour aller battre. Ceux-ci donnèrent leurs fléaux à notre trio et sortirent se coucher dans le chaume sur l'aire. Quand le fils de Harraidh arriva, il vit les trois hommes étendus dans le chaume, et il ne fit ni une ni deux, mais leur coupa la tête. Il pensait que c'était là le trio qu'il voulait.

Il porta les trois têtes chez lui à son père.

– «Bien,» dit celui-ci, «ils ne nous ennueront plus.»

Le trio sortit de la grange et ils allèrent et allèrent encore jusqu'à ce qu'ils arrivassent à un carrefour.

– «Voici assez longtemps que nous sommes ensemble,» dirent-ils, et chacun d'eux prit un des trois chemins.

– «Vivants ou morts,» dirent-ils, «nous nous rencontrerons ici dans une année à partir de maintenant.»

Ils partirent alors et l'un d'eux entra dans une ville. Il entra chez un cordonnier et lui demanda un morceau à manger.

Le cordonnier lui dit qu'il n'avait pas de temps à perdre, qu'il était très occupé à faire des souliers.

– «Si tu étais capable de faire des souliers pour m'aider, je te donnerais un morceau à manger.»

– «Soit,» dit-il, «donne-moi un soulier à faire.»

Il se mit à faire un soulier jusqu'à ce que son dîner fût apporté devant lui. Il fit

un autre soulier alors deux fois mieux que le premier qu'il avait fait. Le cordonnier lui dit alors que puisque les deux souliers n'étaient pas pareils, il était volé, qu'il ne les vendrait jamais. Quand il eut mangé son dîner, il fit deux souliers semblables à la paire qu'il avait faite.

Il regarda et vit un grand magasin en face de la maison du cordonnier :

– « Quelle sorte de maison est-ce là ? » dit celui-ci.

– « C'est le magasin du roi, » dit le cordonnier, « il est plein d'or et d'argent. »

– « Il y a là de l'or et de l'argent ? » dit celui-ci.

– « Il y en a, » dit le cordonnier.

– « S'il y en a, » dit celui-ci, « nous n'aurons pas à faire des souliers tant que nous aurons là ce qu'il nous faut. »

Quand la nuit vint, il dit à la femme du cordonnier de lui donner deux sacs.

– « Que voulez-vous en faire ? » dit la femme.

– « Apporter deux sacs d'or du magasin, » dit celui-ci.

– « Mais tu seras pendu si tu entres dans le magasin, » dit-elle.

Ils sortirent, lui et le cordonnier, volèrent le trésor et apportèrent deux sacs d'or avec eux. Ils allèrent trouver la vieille femme avec les deux sacs d'or.

– « Est-ce que quelqu'un vous a vus ? » dit-elle.

– « On ne nous a pas vus, » dirent-ils.

Au matin, le lendemain, l'histoire se répandit que le trésor du roi avait été volé pendant la nuit. On ne savait qui avait volé le trésor.

Il y avait un homme de science chez chaque roi en ce temps-là qui faisait de la science pour le roi, et le roi alla le trouver et lui demanda :

– « Qui a volé le trésor ? »

Il dit qu'il ne le savait pas, « mais quelle que soit la personne qui a volé le trésor la nuit dernière, elle viendra dans la nuit après demain. »

– « Et que ferons-nous ? » dit le roi.

– « Mets un baril de goudron à l'intérieur devant chaque fenêtre et quand elle sautera à terre, elle entrera dans le goudron et ne pourra pas bouger, en sorte qu'on la prendra au matin. »

La nuit du lendemain, il dit au cordonnier qu'il serait bon de faire encore la même chose.

– « *Ora!* allez, » dit la femme du cordonnier, « et apportez avec vous deux sacs d'or ! »

Ils partirent et arrivèrent au magasin. Ils ouvrirent la fenêtre.

– « C'est moi qui suis entré la nuit dernière, » dit l'étranger, « et tu passeras, toi, le premier, cette nuit-ci. »

Le cordonnier alla et quand il eut sauté, il tomba dans le baril de goudron et il y fut pris.

– « Que vais-je bien faire ? » dit-il à l'autre.

– « Tourne la tête, » dit l'autre.

Il tourna la tête ; l'étranger la lui coupa et laissa le corps dans le baril.

Quand le roi vint au matin, ils ne surent qui il y avait dans le baril, puisque la tête n'y était plus.

L'étranger entra chez la vieille femme et jeta la tête sous son lit. Elle se mit à crier quand elle vit le crâne de son mari.

– « Tais-toi, » dit celui-ci, « tu as ce qu'il te faut d'argent, » dit-il, « et tu as un bon mari tant que je suis avec toi. »

– « Qu'allons-nous faire maintenant ? » dit le roi à l'homme de science.

– « Il y a une fontaine dans la ville où les femmes viennent chercher de l'eau. Mets-y le corps, et la femme qui a perdu son mari se mettra à pleurer quand elle verra le corps de son mari. Aie des gardes prêts et fais-la saisir. »

Parbleu, quand l'histoire se répandit, le coquin, pour rien au monde, n'aurait laissé la vieille femme approcher de la fontaine de crainte qu'elle n'y pleurât. Il alla lui-même chercher l'eau, et pendant la nuit il vola le corps qui était à la fontaine. Il alla par le chemin le plus contourné et le moins direct ; il suivit toute sorte de sentier difficile pour le porter à la maison et il y jeta le corps sous le lit avec la tête.

Au matin, le lendemain, le corps était enlevé de la fontaine et ils ne savaient où il était. Le roi avait une vieille truie qui avait l'odorat très développé, et l'homme de science lui dit de la lâcher pour rechercher le corps qui avait été volé à la fontaine et qu'elle trouverait le corps quel que fût l'endroit ou la maison de la ville où il avait été déposé.

La truie partit et les soldats à sa suite, et la truie allait par tous les chemins et tous les endroits les moins directs que tu aies jamais vus et les soldats ne purent la rejoindre. Elle arriva à la maison où était le corps, mais aussi vite qu'elle eût entré sa tête, il la frappa d'un coup de hache et la jeta dans la chambre, avec le corps et avec la tête. Il s'était fait une écorchure à la main avec le couteau quand il avait frappé la truie et sa main était toute coupée. La vieille femme poussa un cri quand elle vit la truie morte. Les soldats entendirent la femme pousser un cri et entrèrent en courant :

– « Quelle sorte de tapage est-ce là ? » dirent-ils.

– « Oh ! la vieille femme ! » dit notre homme, « quand elle a vu ma main coupée, elle s'est mise à crier. »

Ils ne savaient pas où la truie était partie ; elle leur avait échappé et le roi re-

vint trouver l'homme de science pour découvrir ce qui était arrivé à la truie ou ce qu'il devait faire.

L'homme de science lui dit d'envoyer un soldat loger dans chaque maison de la ville et que, quelle que fût la maison où était la truie, il en aurait un morceau à manger et tout soldat qui aurait du porc à manger devrait en apporter un morceau au roi pour qu'il le vît.

Les soldats allèrent se cantonner dans toutes les maisons de la ville. Un d'eux entra chez l'homme qui avait tué la truie. Celui-ci lui souhaita la bienvenue et dit à sa femme de lui servir un morceau de porc. Il mangea son content de la truie et quand il en eut mangé son content, l'homme donna un coup de hache au soldat et le tua. Il le jeta dans la chambre à l'endroit où étaient la tête, le corps et la truie.

Quand les soldats se rassemblèrent, il y en avait un qui manquait, et ils ne savaient pas dans quelle maison il était. Le roi envoya chercher l'homme de science et lui demanda ce qu'il avait à faire.

— « Invite à dîner, » dit-il, « tous les messieurs qu'il y a dans toute la contrée, et ta fille ira autour d'eux quand ils seront à table pour leur servir à manger, et quel que soit l'homme qui a commis ce dommage, » dit-il, « il mettra sa main par derrière pour saisir ses vêtements; elle posera une tache d'une certaine couleur sur ses vêtements à lui et elle le reconnaîtra au matin. »

Il n'y a pas un seul des messieurs qui fit rien d'extraordinaire ce soir-là.

[— « Ce n'est pas parmi les messieurs qu'est le coquin, » dit l'homme de science, « invite les pauvres demain. »]

Les pauvres vinrent au dîner ce soir-là, le lendemain – et l'homme qui avait commis le dommage vint. Quand la fille arriva derrière lui, il étendit la main et pensa la saisir. Elle fit une tache d'une certaine couleur sur lui alors [sans qu'il le sût, à ce qu'elle pensait], mais il savait qu'elle avait fait une tache sur lui, et [quand elle fut partie], il n'y eut pas d'homme dans la maison auquel il ne fit la même tache, avant le matin.

Au matin, le lendemain, comme ils partaient, les gardes cherchèrent parmi eux celui sur lequel ils trouveraient la tache. Mais il n'y avait point d'homme dans la maison qui n'eût sur lui une tache de la même couleur. Ils ne savaient alors qui arrêter.

Le roi alla de nouveau trouver l'homme de science et il demanda à l'homme de science s'il se moquait de lui, qu'il n'avait pas trouvé l'homme et qu'il ne lui disait pas qui faisait continuellement tout ce mal.

— « Je ne suis pas capable de te dire quel est l'homme qui te fait ce tort, il est

plus habile que moi, mais si tu suis mon conseil, donne-lui ta fille en mariage et elle ne sera jamais pauvre, » dit celui-ci.

Il fit savoir alors que quel que fût l'homme qui lui faisait ce tort, il vînt, et qu'il aurait la fille du roi en mariage.

Il vint alors, on lui donna la fille du roi et ils se marièrent. Le roi donna « la vallée et ce qu'il y avait dedans » au garçon.

Quand un an et un jour se furent écoulés, les trois frères se rendirent au carrefour ; les deux autres n'avaient rien, et ils étaient aussi dénués que lorsqu'ils s'étaient séparés – mais notre homme était marié et avait tout plein d'or et d'argent. Il emmena chez lui les deux autres pour qu'ils y séjournassent. On mit alors sur le feu la bouillotte, ils burent le thé et comme je l'ai ce soir, puisses-tu ne pas l'avoir moitié aussi bon demain soir !

XXXIV
SEÀGHAN LE BERGER ET SON MAÎTRE⁷³

Il y avait un gentilhomme qui avait un berger. Il avait l'habitude de questionner sévèrement le berger de temps en temps pour voir s'il en tirerait quelque mensonge. Il n'y avait pas de jour que le maître n'allât le trouver et qu'il ne lui fit quelque nouvelle histoire pour chercher à en tirer un mensonge pour l'éprouver. Il l'éprouva ainsi de toute manière et il n'en tira jamais un mensonge, mais toutes les fois, celui-ci ne lui dit que la pure vérité.

Le maître partit un jour et alla à Dublin ; il y avait une grande réunion de gentilshommes et le maître était parmi eux. Ils parlèrent de bergers et ceux d'entre eux qui avaient une grande estime pour le leur, il les dépassait en donnant une grande réputation à son berger à lui.

— « Vous avez une grande estime, » dit-il, « pour tous vos bergers, mais je parie cent livres que mon berger à moi ne me fera pas un mensonge, quand on lui donnerait tout ce que je possède. »

Il était prêt à parier sur Seàghan tout ce qu'il possédait.

Maintenant, il y avait une dame dans la société qui paria immédiatement cent livres contre lui qu'elle ferait bien en sorte que Seàghan fît un mensonge à son maître.

Ils firent le pari ensemble, et la dame dit au maître qu'il fallait qu'il attendît pendant trois jours à l'endroit où il était :

— « Et j'irai, » dit-elle, « là où est le berger et tu ne me suivras pas jusqu'à ce que je sois revenue te rendre compte. »

Elle laissa le maître à Dublin, elle partit et elle alla à l'endroit où était Seàghan. Elle alla vers le troupeau, là où était Seàghan avec les brebis qui allaient et venaient. Elle et Seàghan se dirent bonjour, elle était belle femme et il se prit d'amour pour elle.

Elle regarda le troupeau et se mit à le louer ; quand elle eut regardé tout le troupeau attentivement, elle désigna une belle brebis noire au milieu et elle de-

⁷³ J'ai recueilli cette histoire mot à mot de la bouche de Màrtain Ruadh O Giollarnâth petit fermier auprès de Muine-bheith dans le comté de Galway. Il ne savait pas l'anglais. Je n'y ai pas changé un seul mot.

manda à Seâghan s'il lui vendrait la brebis noire. Seâghan dit qu'il ne la vendrait pas.

— « Il vaudrait mieux pour toi la vendre, » dit-elle, « et je t'en donnerai le prix. »

— « Il ne plairait pas à mon maître de vendre cette brebis-là, » dit-il.

— « Je te donnerai cinq livres pour la brebis noire et dis à ton maître qu'elle est morte. »

— « Oh ! ma belle dame, je ne pourrais pas faire cela, » dit-il, « je ne pourrais pas faire un mensonge à mon maître. »

— « Quelle drôle d'espèce d'homme tu es, si tu ne peux pas faire à ton maître un mensonge comme celui-là. Allons, » dit-elle, « vends-moi la brebis et je t'en donnerai le prix ; je te donnerai dix livres, » dit-elle.

— « Cela ne te sert à rien, » dit-il, « je ne la donnerai pas pour cinquante livres. »

— « Eh bien, » dit-elle, « je vais te donner cinquante livres et amène-la moi ici, » dit-elle.

— « Oh ! ma belle dame, je ne pourrais pas faire cela, » dit-il, « je ne pourrais faire un mensonge à mon maître en rien au monde. »

— « S'il en est ainsi, » dit-elle, « je vais te donner cinquante autres livres et des arrhes. »

— « Et que sont ces arrhes ? » dit Seâghan.

— « La permission de me donner autant de baisers que tu voudras. »

Il accepta.

Il reçut les cent livres et les arrhes et il dut lui amener la brebis noire ; elle partit alors avec la brebis noire et elle laissa Seâghan.

Quand ils eurent quitté Seâghan, alors, il se mit à penser quelle sorte d'excuse il donnerait à son maître pour expliquer pourquoi il n'avait pas la brebis noire.

Il mit sa houlette debout en terre, il y accrocha son manteau ; il mit son chapeau sur le manteau, et il disposa le tout en forme d'homme. Il s'éloigna alors de la houlette en réfléchissant à ce qu'il allait faire. Il revint à l'endroit où il y avait la houlette et il supposa que la houlette et le vêtement qui y était accroché était son maître qui lui causait. Il se mit à se parler à lui-même comme si c'était la houlette qui lui parlait, et lui de lui répondre.

— « Que Dieu te bénisse, Seâghan, » dit la houlette.

— « Que Dieu et Marie te bénissent, » dit Seâghan.

— « Seâghan, comment est le troupeau ? »

— « Certes, maître, le troupeau est bien, le troupeau est bien, maître. »

— « Et, Seâghan, comment est la brebis noire ? »

— « Il est arrivé quelque chose à la brebis noire, maître. »

— « Et quoi, Seâghan ? »

— « C'est que j'ai perdu la brebis noire, maître. »

— « Tu as perdu la brebis noire, Seâghan ? »

— « Je l'ai perdue, maître. »

— « Mais tu as la peau, Seâghan ? »

— « En vérité, je n'ai pas la peau, maître. »

— « Et où est allée la peau, Seâghan ? »

— « Les chiens l'ont volée, maître. »

— « Oh ! Seâghan, mon garçon, » se dit alors Seâghan à lui-même, « cette excuse ne te réussira pas, elle ne te réussira pas quand ton maître viendra. »

Il s'éloigna de nouveau de la houlette, pour trouver dans son esprit un autre projet.

— « Maintenant, » se dit-il à lui-même, « si je dis qu'elle s'est noyée et si j'en rends responsable les flots, il ne découvrira pas que c'est un mensonge. »

Il s'avança de nouveau vers la houlette et se mit à causer avec elle.

— « Que Dieu te bénisse, Seâghan, » dit-il, tout comme si son maître avait été à causer avec lui.

— « Que Dieu et Marie te bénissent, » dit-il alors de sa voix à lui.

— « Comment est le troupeau, Seâghan ? »

— « Oh ! maître, le troupeau et tout le reste va bien sauf que j'ai une chose... »

— « Qu'est-ce, qu'est-ce que tu as ? »

— « Hélas, maître, la brebis noire s'est noyée. »

— « Seâghan, si elle s'était noyée, quelqu'un l'aurait rencontrée et tu dois l'avoir morte ou vive. »

— « Oh ! » se dit Seâghan à lui-même, « ce n'est pas une excuse, elle ne vaut rien pour moi, il n'y a rien au monde de meilleur que la vérité. »

Il s'éloigna alors de la houlette, puis revint vers elle et commença son récit : qu'il était venu vers lui une belle dame, qu'elle lui avait demandé la brebis noire et qu'il la lui avait vendue pour cent livres et les arrhes.

— « Si je suis perdu, que je sois perdu, » dit-il, mais mon âme que je raconterai la vérité à mon maître, il n'y a rien de meilleur que la vérité. »

Maintenant, quand les trois jours furent passés, le maître vint chez lui et sortit sur la terre pour voir le troupeau.

— « Que Dieu te bénisse Seâghan ! »

— « Que Dieu et Marie te bénissent ! »

— « Comment est ton troupeau, Seâghan ? »

— « Oh ! maître, le troupeau est bien, il est bien le troupeau, maître. »

— « Comment est la brebis noire (il n'estimait aucune brebis autant que la brebis noire). »

— « Oh ! en vérité ! maître, il est arrivé quelque chose à la brebis noire. »

— « Que lui est-il arrivé, Seâghan ? »

— « En vérité, maître, j'ai honte de te le raconter. »

— « N'aie pas du tout honte, Seâghan, dis la vérité. »

— « En vérité, maître, une belle dame est venue me trouver, elle voulait acheter la brebis noire et elle m'a demandé si je la vendrais. J'ai dit que je ne la vendrais pas. Elle m'en a promis cinq livres et j'ai dit que je ne le donnerais pas.

— « Je te donnerai dix livres, » dit-elle.

— « Je ne la donnerai pas pour cinquante livres, » dis-je.

— « Je te donnerai cela, » dit-elle.

— « Je ne la vendrai pour rien au monde, » dis-je, « mon maître ne veut pas la vendre. »

— « Je donnerai cent livres et des arrhes » dit-elle.

— « Que sont ces arrhes ? » dis-je.

— « La permission de me donner tout ton content de baisers, » dit-elle, et je la lui ai vendue et elle a emmené la brebis noire et j'ai reçu l'argent et les arrhes.

— « As-tu l'argent, Seâghan ? »

— « Je l'ai, maître. »

— « Serais-tu content de me le donner, Seâghan, pour la brebis noire ? »

— « Certes, je ne garderai pas un demi-penny à toi, c'est à toi, maître, et non à moi, » dit-il.

Le maître ordonna de préparer sa voiture, et mit Seâghan dans sa voiture à quatre chevaux et le conduisit à Baile-ath-cliath (Dublin). Il le garda pour l'amuser pendant six jours et il n'y eut pas un seul demi-penny de ce que lui avait rapporté la brebis noire qu'il ne lui laissât.

Puis il l'amena à la grande société qui avait parié et il n'y eut pas un mot de la conversation entre lui et la femme pour la vente qu'il ne racontât au milieu de la société.

La honte ne permit pas à la dame de se montrer dans cette société à partir de ce moment.

XXXV
LA FILLE DE LA VIEILLE DE BÊARA⁷⁴

La vieille de Bêara avait une fille de service et quand la vieille fut si longtemps loin de chez elle⁷⁵ elle pensa qu'elle ne reviendrait jamais, elle mit tout sens dessus dessous et elle dévasta et dilapida la maison et le bien de la vieille. Quand la vieille fut revenue, elle s'en prit à elle et elle la chassa et la servante se mit à se lamenter ; elle partit et un homme âgé qui était dans le village et qui lui était parent la fit entrer et quand elle se trouva là elle dit en riant jaune :

– « Mieux vaut un peu de parenté que beaucoup d'amitié, » dit-elle.

Tadhg était le nom du vieillard qui l'avait reçue, et une semaine après, ils s'épousèrent elle et Tadhg. Tadhg avait un petit bien et pour donner maintenant un nom à son bien, il n'avait qu'une vache et un jardin de choux. Il n'avait pas beaucoup d'herbe pour élever la vache et il y avait assez de blé vert et d'herbe à croître sur le toit de la maison, et Tadhg dit à Eilis, c'était le nom de la fille, qu'il ferait monter la vache sur la maison pour manger le blé vert. Tadhg prit la vache par la queue, et Eilis par la corne et ils se mirent à la tirer sur la maison, mais ils n'étaient pas assez forts pour y arriver.

– « Je sais comment je ferai monter la vache, » dit Tadhg à Eilis « entre » dit-il, « et donne-moi la hache. »

Eilis entra et lui donna la hache et Tadhg coupa la tête de la vache et la jeta sur la cabane. La tête fut sur la cabane trois jours, et le quatrième jour Tadhg regarda en haut et dit à Eilis :

– « Je ne sais pas, » dit-il, « ce qu'à la tête de la vache, elle n'a pas encore mangé une miette de blé vert. »

Il monta, prit la tête et pensait qu'il la fixerait de nouveau sur le corps, et ne put pas le faire.

– « Mon âme à Dieu des grâces ! » dit-il à Eilis « que la vache est morte. »

– « Mon âme à Dieu et non au diable, » dit Eilis, « que c'est toi qui en es le plus coupable. »

⁷⁴ J'ai recueilli cette histoire, mot pour mot, de la bouche de Michéal Mac Ruadhriogh, à Carraig-Dubh, à côté de Bail-ath-Cliath (Dublin), mais il était du comté de Muigh-Eó (Mayo) d'auprès de Cill-alla. Je n'y ai pas changé un seul mot,

⁷⁵ Voir conte XX, 1. 140.

Il prit la vache, la coupa en petits morceaux ; il compta tous les choux qu'il y avait dans le jardin, « et » dit-il à Eilis « tu as un morceau de viande pour chacun des choux qu'il y a dans le jardin. Maintenant, mets un morceau de viande à chaque chou en sorte que nous sachions qu'il y aura un morceau de viande à chaque plant pour l'apprêter. »

L'histoire fut vraie. Elle fit comme il lui avait été dit et au matin, le lendemain, quand il se leva, il regarda dans le jardin, et il n'y avait ni un chou ni un morceau de viande qui n'eût été mangé dès le commencement de la nuit par les chiens du pays.

Il n'avait dès lors ni ceci ni cela, et Eilis eut grand peur qu'une colère soudaine ne le prît et qu'il ne la frappât. Elle entra dans la maison et il sortit travailler aux champs. Et en sortant, il dit à Eilis de préparer le déjeuner pour neuf heures.

Eilis mit le pot au feu pour faire du bouillon à Tadhg pour sa bouillie. Quand le pot commença à bouillir, elle porta un petit sac de farine auprès du foyer ; elle ouvrit le sac et commença à mettre farine dans le pot. Pendant qu'elle faisait cela, une puce lui mordit la jambe et elle retroussa ses vêtements pour chercher la puce, et comme elle levait ses vêtements, la puce sauta dans le sac.

– « Hélas ! hélas ! » dit-elle, « si Tadhg trouve la puce dans la bouillie, il me tuera. »

Là-dessus, elle emporta le sac dans le jardin ; elle emporta avec elle un drap de lit ; elle étendit le drap sur la terre, et se mit à verser dessus la farine ; elle pensait que la puce sauterait hors de la farine. Quand la fin de la farine fut versée hors du sac, elle regarda sous elle sur le drap qui était à terre et il n'y avait pas un seul grain de farine qui n'eût été enlevé par le vent.

– « Hélas ! hélas ! » dit-elle, « je n'ai pas un morceau à manger pour moi ni Tadhg quand il viendra à la maison et il me tuera. »

Là-dessus, Tadhg entra et lui demanda si elle avait préparé la bouillie et Eilis raconta à Tadhg ce qui était arrivé – comme je vous l'ai raconté. Tadhg dit alors à Eilis :

– « Apprête-toi vite que nous sortions d'ici ; nous n'avons rien à faire ici, puisque nous n'avons rien à manger. »

Tadhg sortit et Eilis le suivit et Tadhg en sortant dit à Eilis de tirer la porte derrière elle. Tadhg pensait qu'elle fermerait la porte, mais Eilis était si effrayée qu'elle crut qu'il voulait dire de traîner la porte avec elle ; elle enleva la porte de ses gonds et la traîna après elle tout le cours du jour jusqu'à ce qu'arrive la nuit noire, sombre, cruelle, froide, humide de givre, si pesante et froide que les pierres se séparaient les unes des autres à cause du froid et Eilis qui traînait la porte derrière elle, était à la dernière extrémité, de faim et de misère.

Voici la première parole que dit Tadhg à Eilis de tout le jour :

— « Il est aussi bon pour nous, » dit-il, « d'entrer dans ce bois et d'y rester jusqu'au matin. »

Ils y entrèrent et s'y assirent au pied d'un orme et Eilis dit à Tadhg :

— « Il y a beaucoup de voleurs dehors, les nuits, et s'ils arrivent à nous ils nous tueront ; il vaudrait mieux pour nous monter dans l'arbre. »

Tadhg monta comme lui avait dit Eilis, et Eilis le suivit et tira la porte après elle, car elle avait peur de la laisser par terre de crainte que Tadhg ne la frappât quand il la tiendrait dans l'arbre si elle n'avait pas la porte.

Ils n'étaient pas depuis longtemps dans l'arbre quand vinrent quatre voleurs qui avaient avec eux une brebis ; ils allumèrent du feu au pied de l'arbre dans lequel étaient Tadhg et Eilis et quand le feu fut allumé, ils mirent un pot au feu, tuèrent la brebis, en mirent une partie dans le pot et quand ils eurent fait tout cela, ils allèrent à côté de l'arbre, ils tirèrent une grosse pierre du sol de la colline, mirent un grand sac à la place de la pierre et remirent la pierre à l'endroit.

Après avoir fait cela, ils s'assirent au feu et se mirent à parler et à causer de toutes les choses irrégulières qu'ils avaient faites et de tous les mauvais tours qu'ils avaient joués ; la fumée étouffait Eilis et elle ne put y tenir plus longtemps ; elle dit tout bas à Tadhg qu'elle allait laisser tomber la porte car elle ne pouvait pas la tenir plus longtemps, à demi étouffée qu'elle était par la fumée. Tadhg lui dit tout bas que si elle laissait tomber la porte, les voleurs les tueraient.

— « Mon âme au Dieu des grâces, » dit Eilis, « je ne peux la retenir plus longtemps. »

Là-dessus, elle laissa échapper la porte de sa main ; le bruit et l'écho que produisit dans la forêt le fracas de la chute de la porte frappèrent de stupeur les voleurs. Ils crurent que c'était le ciel et la terre qui tombaient l'un sur l'autre. Ils se mirent à courir aussi rapidement que leurs pieds pouvaient se lever, et ils durent s'arrêter malgré eux, faute d'haleine.

Quand ils furent partis, Eilis descendit de l'arbre, s'assit, et quand la viande fut bouillie, elle en mangea son content, car elle en avait besoin et quand elle eut mangé son content, elle se mit à dire des chansons ; Tadhg était tout le temps dans l'arbre et avait peur de descendre.

Quand les voleurs se furent arrêtés et quand leur stupeur fut passée, ils envoyèrent le quatrième par derrière pour voir ce qui était tombé dans le bois ; quand il arriva à l'arbre, il entendit la chanson que chantait Eilis et si douce était sa voix qu'elle lui alla au cœur et il arriva près d'elle. Il pensa qu'elle était une fée, il lui parla et lui demanda de lui enseigner cette chanson ; elle lui dit qu'elle la lui enseignerait.

– «Approche,» dit-elle, «et mets ta langue dans ma bouche et je te dirai la chanson et quand j’aurai fini la chanson, elle sera toute dans ta tête.»

L’histoire fut vraie. L’imbécile fit comme elle lui avait dit, et quand elle eut sa langue dans sa bouche, elle serra les canines et lui coupa la langue. Il prit ses jambes à son cou alors et s’enfuit ; les autres voleurs attendaient pour voir quel récit il leur ferait. Quand ils l’entendirent venir, ils lui parlèrent, mais ils ne put leur donner aucune réponse ; il ne put que glousser comme un dindon, et quand ils entendirent la sorte de grognement qui sortait de sa gorge, ils s’enfuirent ; il courut après eux, et par suite de la stupeur où ils étaient, ils tombèrent tous en faiblesse et moururent.

Tadhg descendit alors de l’arbre et mangea son content de viande. Ils tirèrent la pierre du trou et prirent tout l’or qu’il y avait là, puis ils allèrent à la maison.

Plût au ciel que tous les voyages réussissent à tous les couples comme leur voyage avait réussi à Tadhg et à Eilis ; il serait bon de faire fortune en un jour ! C’était un bonheur que cette puce fût venue sur la jambe d’Eilis.

Après être revenus chez eux, ils passèrent cette soirée, un tiers à parler des Fianna, un tiers à conter des histoires et un tiers à dormir un somme.

Au matin, le lendemain, je me levai léger, courageux, agile, boiteux, je mis mon chapeau, je sortis dans les champs et ils allèrent sur la route. J’allai en terre et ils sortirent sur le brancard mortuaire.

CONTES IRLANDAIS MODERNES

I

TADHG O'CATHAIN ET LE CADAVRE⁷⁶.

Il y avait une fois dans le comté de Leitrim un jeune homme adroit et fort, fils d'un riche fermier ; c'était un joli et brave garçon.

Son père avait beaucoup d'argent⁷⁷ et ne le ménageait pas à son fils. Aussi le jeune homme, quand il fut grand, aimait beaucoup mieux s'amuser que travailler ; le père, comme il n'avait pas d'autre enfant, aimait beaucoup ce garçon en sorte qu'il lui laissait faire tout ce qu'il voulait. Le fils était très prodigue et il dépensait l'or comme un autre dépense l'argent. Il était rare qu'on le trouvât chez lui, mais s'il y avait une foire, une assemblée ou un marché dans un rayon de dix milles, c'est là que tu étais sûr de le trouver. Et il était rare qu'il passât la nuit dans la maison de son père, mais il était toujours dehors à rendre des visites⁷⁸ de maison en maison pendant la nuit.

Il était très joli garçon et il n'y avait point de fille dans le pays qui n'eût de l'amour pour lui. Comme Seàghan Glas, dans le temps jadis, « l'amour de toutes les filles était dans les plis de sa chemise » et nombreux furent les baisers qu'il donna et qu'il reçut. Aussi, on avait fait sur lui ce quatrain :

*Voici le coquin en train de demander un baiser ;
Il n'est point fort étonnant qu'il soit comme il est,
Toujours en train d'imiter les manières du hérisson,
Courant la nuit par ci, par là, et dormant pendant le jour.*

Il devint à la fin très sauvage et intraitable ; on ne le voyait ni jour ni nuit chez son père, mais il était toujours à courir ; et les vieilles gens secouaient la tête et se disaient les uns aux autres : « Il est facile de prévoir ce qu'il adviendra du domaine de son père lorsque le vieillard sera mort. Le fils en viendra à bout⁷⁹ en une seule année.

Il était toujours à jouer, à manier les cartes et à boire, et son père ne lui fit aucune observation sur ses mauvaises habitudes et ne le réprimanda jamais. Mais

⁷⁶ Ce conte a été recueilli par M. Douglas Hyde, à Fenagh, comté de Leitrim.

⁷⁷ Littéralement : tout plein d'argent.

⁷⁸ *Rugaireacht* et *árnán* auraient pour équivalent l'argot *vadrouiller*.

⁷⁹ Mot à mot : « courra à travers ».

un jour seulement, il apprit qu'il avait compromis une jeune fille qui était dans le pays, et le vieillard se mit en colère; il appela son fils devant lui, et lui parla avec justice, calme et bon sens: « Mon fils, » dit-il, « tu sais que je t'ai aimé beaucoup jusqu'à présent, je ne t'ai pas retenu quoi que tu aies fait, je t'ai gardé beaucoup d'argent, et j'espère te laisser cette maison, cette terre-ci, et toute ma fortune, après ma mort; mais j'ai appris dernièrement sur ton compte une histoire, qui m'a causé de l'horreur et du dégoût. Je ne puis dire tout le chagrin que j'ai éprouvé en entendant cette sorte de chose, et je te dis aujourd'hui ouvertement que si tu n'épouses pas cette fille, je laisserai ma terre et ma fortune au fils de mon frère. Je ne puis la laisser à un homme qui en userait aussi mal que toi, l'employant à tromper les femmes et à mentir aux filles. Décide-toi cette nuit, ou à épouser cette jeune femme et à recevoir toute ma terre pour sa dot, ou à la refuser, et à perdre mon héritage; raconte-moi demain matin laquelle de ces deux choses tu auras choisie.»

— « Damnation éternelle! mon père, tu ne ferais pas cela; cent mille malédictions! tu ne ferais pas cela à un fils qui est aussi bon que moi. Qui t'a dit que je n'épouserais pas la jeune fille? » Mais le père était parti. Le fils savait bien qu'il tiendrait sa promesse, et il y avait un grand trouble dans son esprit. Quoique son père fût calme et bon avec lui, il ne manquait jamais à sa parole une fois qu'il avait dit une chose, et il n'y avait point dans le pays d'homme aussi inflexible que lui.

Le jeune homme ne savait pas au juste quoi faire. Il aimait réellement la jeune fille et il comptait certainement l'épouser, mais il préférait attendre un peu et se livrer pendant une seconde période à ses anciennes occupations, boire, s'amuser, jouer aux cartes; de plus il était fâché que son père lui eût ordonné de l'épouser et qu'il l'eût menacé. « Quel grand fou que mon père! » se dit-il à lui-même. « J'étais tout prêt à épouser la petite et maintenant qu'il m'a menacé, j'ai grand envie de la laisser en plan. »

Son esprit était tout à fait excité, et il restait entre deux résolutions sans savoir quoi faire. Il sortit enfin à la nuit, dans l'intention de rafraîchir sa tête brûlante, et il alla sur la route. Il alluma sa pipe, et comme la nuit était belle, il marcha et marcha droit devant lui, pour oublier au moyen d'une promenade rapide la peine qui le tourmentait. La nuit était claire et la lune à moitié pleine.

Pas un souffle de vent ne sifflait, et l'air était calme et doux. Il marcha droit devant lui pendant trois heures ou environ, lorsqu'il se rappela qu'il était tard dans la nuit, et qu'il était temps de faire demi-tour. Il fit alors demi-tour pour revenir chez lui, et il s'étonna de voir la lune si haut dans le ciel.

– « Ma foi, je crois que je me suis oublié, » dit-il, « il doit être plus de minuit à présent. »

À peine prononçait-il cette parole, qu'il entendit le son d'une multitude de voix, et un bruit de pas sur la route à quelque distance.

« Je ne sais qui peut être dehors si tard dans la nuit, » dit-il, « et sur une route éloignée comme celle-ci. » Il s'arrêta pour écouter et il entendit le bruit d'une multitude d'hommes causant ensemble, mais il ne comprenait pas ce qu'ils disaient. « Sainte Vierge! *musha!* » dit-il, « j'ai peur. Ce n'est ni l'irlandais ni l'anglais qu'ils parlent, il n'est pas possible qu'ils soient Français. » Il avança de quelques pas et vit distinctement à la clarté de la lune une bande d'hommes de petite taille qui venaient en groupe; ils portaient au milieu d'eux quelque chose de grand et de lourd.

« Malheur à moi, » se dit-il à lui-même, « il n'est pas possible que ce soient les bonnes gens⁸⁰ qui soient là ». Tous ses cheveux se dressèrent sur sa tête et un tremblement s'empara de ses os. Les hommes se dirigeaient vers lui rapidement.

Il les regarda de nouveau et il remarqua qu'il y avait là environ vingt petits hommes, et qu'aucun d'entre eux n'avait plus de trois pieds ou trois pieds et demi de haut. Une partie d'entre eux étaient grisonnants et ils avaient l'air vieux. Il les regarda de nouveau et ne reconnut pas exactement quel était l'objet lourd qu'ils portaient, jusqu'à ce qu'ils fussent arrivés à lui, et qu'ils se fussent rangés tous autour de lui. Ils jetèrent l'objet lourd sur la route, et il vit immédiatement que c'était un cadavre.

Il devint aussi froid que la mort et le sang ne coulait plus dans ses veines quand un vieux petit nain vint à lui et lui dit: « Tadhg O'Câthâin, n'est-il pas heureux pour toi de nous avoir rencontrés? » Le pauvre Tadhg ne put faire sortir une parole; il n'aurait pas pu ouvrir sa bouche quand bien même on lui aurait donné le monde, et il ne répondit mot. « Tadhg O'Câthâin, » dit encore le nain, petit et grisonnant, « n'est-il pas à propos pour toi de nous avoir rencontrés? » Tadhg ne put lui donner aucune réponse.

– « Tadhg O'Câthâin » dit-il pour la troisième fois, « n'est-il pas heureux et n'est-il pas à propos pour toi de nous avoir rencontrés? » Mais le malheureux Tadhg resta silencieux parce qu'il avait peur de leur répondre et sa langue était comme attachée à son palais.

Le nain petit et grisonnant se tourna vers ses compagnons, il y avait de la joie dans ses petits yeux brillants: « Eh bien, » dit-il, « Tadhg O'Câthâin n'a pas de langue; nous pouvons faire de lui ce que nous voulons. Tadhg, Tadhg, » dit-il,

⁸⁰ Les lutins, les korrigans.

«tu es en train de mener une mauvaise vie, nous pouvons maintenant faire de toi notre esclave, et tu ne peux nous résister, ça ne te servirait à rien. Nous avons tout pouvoir sur toi. Lève ce cadavre.»

Tadhg fut si épouvanté qu'à peine laissa-t-il sortir de sa bouche ces deux mots: «Je ne le lèverai pas,» dit-il, car quelque grand que fût son effroi, il avait toujours le cœur dur et inflexible. – «Tadhg O'Câthâin ne lèvera pas le cadavre» dit le petit nain avec un rire méchant semblable au bruit d'une poignée de fagots secs qu'on casserait, et qui sonnait faible et faux comme le son d'une cloche fêlée. «Forcez-le à le lever.» Et avant qu'une parole n'eût sorti de sa bouche, ils formèrent un cercle autour du pauvre Tadhg et tous conversaient et riaient les uns avec les autres. Tadhg essaya de s'enfuir en courant, mais ils le poursuivirent; l'un d'eux passa son pied entre les deux jambes de Tadhg et le fit tomber sur la route, en un tas. Avant qu'il pût se relever, les lutins s'emparèrent de lui, les uns lui prirent les mains, les autres les pieds et ils le tinrent fortement en sorte qu'il ne put bouger, ayant le front contre la terre.

Six ou sept d'entre eux soulevèrent alors le cadavre, ils le traînèrent vers Tadhg, et ils le hissèrent sur son dos, la poitrine du cadavre serrée contre son échine, et ils mirent les deux bras du cadavre autour de son cou. Ils se retirèrent alors à quelques pas de lui, et le laissèrent se lever. Il se mit à écumer et à jurer et il se secoua, pensant se débarrasser du cadavre. Mais sa crainte et son étonnement furent grands quand il s'aperçut que les deux bras du cadavre étaient solidement fixés autour de son cou, tandis que ses deux pieds serraient vigoureusement ses jambes et qu'il ne pourrait le jeter à terre quelque vigoureux que fussent ses efforts. Il fut alors saisi d'une grande crainte, et il pensa qu'il était perdu. «Hélas! à jamais» dit-il, «c'est la mauvaise vie que je mène qui a donné aux bonnes gens ce pouvoir sur moi. Je promets à Dieu et à Marie, à Pierre et à Paul, à Marc et à Jean, et je fais vœu que j'amenderai mon âme et ce qui me reste de vie devant moi, si je me tire sain et sauf de ce danger. Et j'épouserai Marie.»

Le nain petit et grisonnant revint à lui et lui parla: «Eh bien, mon petit Tadhg,» dit-il, «tu n'as pas soulevé le cadavre lorsque je t'ai dit de le soulever, et tu as été forcé de le soulever; il se peut que maintenant que je te dis de le porter tu ne le portes pas, jusqu'à ce que tu y sois forcé.»

– «Quelle que soit la chose que je pourrai faire pour ton honneur,» dit Tadhg «je la ferai» car il reprenait déjà ses sens, et s'il n'avait pas eu une crainte épouvantable, jamais il n'aurait laissé cette parole polie sortir de sa bouche.

Le petit nain fit encore entendre une espèce de rire. «Tu deviens calme maintenant, Tadhg,» dit-il. «Sur ma foi!» dit-il «mais tu seras calmé avant que j'en ai fini avec toi. Écoute maintenant, Tadhg O'Câthâin, et si tu ne te soumetts pas à

ce que je te dis, tu t'en repentiras, ce qui serait pire pour toi. Il faut que tu portes ce cadavre qui est sur ton dos à Teampoll-Démuis, et il faut que tu le portes en dedans de l'église, que tu lui fasses une fosse au centre même de l'église, que tu soulèves les pierres et que tu les remettes en place comme elles sont, et que tu emportes la terre hors de l'église, et que tu laisses le lieu comme tu l'as trouvé, en sorte que personne ne puisse reconnaître qu'il y a là quelque chose de changé. Mais ce n'est pas tout. Il est possible qu'il ne te soit pas permis d'enterrer le cadavre dans cette église; il est possible que cette couche appartienne à un autre homme et s'il en est ainsi, il est vraisemblable qu'il ne la partagera pas avec le cadavre que voici. Si tu n'obtiens pas la permission de l'enterrer à Teampoll-Démuis, il faut que tu le portes à Carraig-fad-Mhic-Feórais et que tu le mettes dans cette *cill*⁸¹ là. Si on ne te laisse pas entrer dans cet endroit; porte-le à Teampoll-Rônâin et si cette église-là t'est fermée, porte-le à Imleôg-fada et s'il ne t'est pas donné de l'enterrer là, tu n'as rien autre chose à faire que de le porter jusqu'à Cill-Bhrîghde et tu l'enterreras là sans empêchement ni obstacle. Je ne puis te raconter maintenant quelle est l'église où tu obtiendras la permission de mettre le cadavre en terre, mais je sais qu'on te permettra de le laisser dans une de ces églises. Si tu accomplis exactement ce travail, nous t'en serons reconnaissants et pour ta peine tu n'auras aucune cause de chagrin; mais si tu es paresseux et lent, crois-moi, nous tirerons vengeance de toi.»

Lorsque le nain grisonnant eut fini de parler, ses compagnons poussèrent un éclat de rire et frappèrent leurs mains l'une contre l'autre. «Hue, hue, dia, dia!» dirent-ils; «pars, pars, tu as huit heures devant toi avant que le jour ne se lève, et si tu n'as pas enterré cet homme avant le lever du soleil, tu es perdu.»

Ils lui donnèrent des coups de poing dans le dos et des coups de pied au derrière et ils le poussèrent en avant sur la route. Il fut forcé de marcher, et de marcher vite, car ils ne lui laissaient aucun repos.

Il pensa qu'il n'y avait pas de sentier humide, de chemin sale, de route tortueuse, noueuse, sinueuse, dans le comté qu'il n'eût parcouru cette nuit-là.

Lorsqu'une nuée passait sur la lune, la nuit devenait quelquefois très sombre et il tombait souvent. Quelquefois il se blessa et quelquefois il se releva sain et sauf, mais il fallait qu'il se relevât aussitôt et qu'il fît grande hâte. Parfois la lune ressortait brillante, et alors il regardait derrière lui et il voyait les petits hommes qui le suivaient par-derrière; il les entendait converser et parler entre eux, pousser des exclamations et des cris perçants comme une bande de goélands et, sur le salut de son âme, il ne comprit pas un mot de ce qu'ils disaient. Il ne savait

⁸¹ Nom de l'enclos qui contient l'église et le cimetière.

jusqu'où il allait, quand l'un d'entre eux lui cria : « Arrête ici. » Il s'arrêta ; tous s'assemblèrent autour de lui. « Vois-tu ces vieux arbres desséchés, » lui dit le vieux garçon grisonnant, « c'est au milieu de ces arbres qu'est Teampoll-Démuis ; il faut que tu y entres maintenant, mais nous ne pouvons y aller avec toi. Il faut que nous te quittions ici. Va droit devant toi et sois brave. »

Tadhg regarda ; il aperçut un mur élevé, qui était à moitié tombé par endroits et une vieille église grise, en dedans du mur, et environ une douzaine de vieux arbres desséchés, dispersés çà et là à travers la *cill*. Ils n'avaient point de feuilles, mais leurs vieilles branches s'allongeaient comme les mains d'un homme en colère qui menace. Tadhg n'avait pas une force : il lui fallut marcher. Il était à deux cents mètres de l'église et il ne regarda derrière lui que quand il fut à la porte de la ville. La vieille porte était démolie et il n'éprouva aucune difficulté à entrer. Il se retourna alors pour voir si les petits hommes le suivaient, mais il y avait une nuée sur la lune et la nuit était sombre, aussi ne put-il rien voir. Il entra dans la *cill* et il suivit le vieux sentier plein d'herbe qui montait vers l'église. Lorsqu'il arriva à la porte, il trouva qu'elle avait une serrure. La porte était grande et solide. Il tira son couteau et l'enfonça dans le bois, mais le bois n'était pas pourri. « Eh bien ? » se dit-il à lui-même, « je n'ai plus rien à faire ; la porte est fermée et je ne puis l'ouvrir. » Avant que ces mots ne fussent formés dans son esprit, une voix dit à son oreille : « Cherche la clef derrière la porte ou sur le mur. » Il fut pris d'étonnement. « Qui me parle ? », dit-il en se retournant ; mais il ne vit absolument personne. La voix murmura de nouveau à son oreille : « Cherche la clef derrière la porte ou sur le mur. »

— « Qui est là ? » dit Tadhg, et la sueur coulait sur ses sourcils. « Qui m'a parlé ? »

— « C'est moi, le cadavre, qui t'ai parlé, » dit la voix.

— « Est-ce que tu peux faire la conversation ? » dit Tadhg.

— « De temps en temps, » dit le cadavre.

Tadhg chercha la clef et la trouva au haut du mur. Il était trop étonné pour parler davantage. Il ouvrit la porte doucement et toute grande et il entra avec le cadavre sur son dos. Il faisait noir comme la nuit en dedans et le pauvre Tadhg se mit à trembler. « Allume la chandelle, allume la chandelle, » dit le cadavre. Tadhg mit la main dans sa poche et tira son couteau et une pierre à feu. Il en fit sortir des étincelles, il alluma un chiffon brûlé⁸² qui était dans sa poche, il souffla pour produire de la flamme et il regarda autour de lui. L'église était très vieille, et une partie des murs s'étaient écroulés, les fenêtres étaient lézardées et le bois des

⁸² Périphrase pour désigner de l'amadou, *sponc*.

croisées était pourri. Il y avait encore six ou sept vieux chandeliers de fer. Il restait un bout de vieille chandelle dans un de ces chandeliers, et Tadhg l'alluma. Il était en train de méditer sur l'étrangeté et l'horreur de cet endroit, quand le cadavre froid lui murmura de nouveau à l'oreille. « Enterre-moi, enterre-moi vite ! Prends la bêche en face de toi, et creuse la terre, creuse la terre. »

Tadhg regarda et vit une bêche derrière l'autel. Il la prit dans sa main et en enfonça l'extrémité sous la pierre qui était au centre de l'église et il pesa de tout son poids sur le manche de la bêche, en sorte qu'il souleva la pierre.

Lorsqu'il eût enlevé la première pierre, il n'eut aucune difficulté à remuer les autres, et il en tira trois ou quatre de cet endroit. La terre au-dessous de ces pierres était molle, et il fut facile de la bâcher. Mais il n'avait pas rejeté au dehors plus de trois ou quatre pelletées que le fer heurta quelque chose de mou comme de la chair. Il tira trois ou quatre autres pelletées tout alentour, et il vit que c'était un autre corps qui était enterré à cet endroit. « Je crains qu'on ne me laisse pas mettre les deux corps ensemble, » se dit Tadhg en lui-même, « eh ! toi, le cadavre sur mon dos, » dit-il, « seras-tu satisfait si je t'enterre ici ? » mais le cadavre ne répondit pas un mot. « C'est bon signe, » se dit Tadhg en lui-même, « il est possible qu'il se mette à se calmer, » et il enfonça de nouveau la bêche dans la terre. Sans doute qu'il blessa la chair de l'autre corps, car le mort qui était enterré se leva hors de la fosse et poussa un cri terrible. « Hou ! hou ! va-t'en, va-t'en, va-t'en, ou tu es un homme mort, mort, mort ! » et il retomba dans la fosse. Souvent, après, Tadhg dit que c'était là la plus épouvantable de toutes les choses étonnantes qu'il avait vues cette horrible nuit. Ses cheveux se dressèrent sur sa tête comme des soies de porc, la sueur coula sur son front, un tremblement s'empara de nouveau de ses os, et il pensa qu'il allait tomber. Mais il s'enhardit lorsqu'il eût vu le second corps tranquillement recouché, il rejeta la terre en dedans, il l'égalisa par-dessus, et il remplaça les pierres aussi soigneusement qu'elles l'étaient auparavant. « Il n'est pas possible qu'il se lève encore, » dit-il.

Il descendit le sentier qui était au milieu de l'église, jusqu'à ce qu'il fut à quatre ou cinq mètres plus près de la porte, et il se mit à lever les pierres de nouveau et à chercher une autre couche pour le cadavre qui était sur son dos. Il souleva trois ou quatre pierres, il les plaça sur un côté, puis il creusa la terre. Il n'y avait pas longtemps qu'il creusait, lorsqu'il mit à découvert une vieille femme nue, sans un fil sur elle, sauf sa chemise, qui était enterrée dans cet endroit-là. Elle était plus vivante que le premier cadavre, car à peine eût-il enlevé un peu de terre de dessus elle qu'elle se dressa et se mit à gronder : « Ho ! l'insensé, ho ! l'insensé, » dit-elle, « il me dérange ! Qu'a-t-il donc été et comment a-t-il passé sa vie pour ne point trouver de couche ? pour ne point trouver de couche ? » Le pauvre Tadhg recula et

resta silencieux ; aussi, quand elle eût vu qu'elle n'obtenait point de réponse, elle ferma lentement les yeux et perdit sa vigueur, et retomba doucement en arrière sous la terre. Tadhg en agit avec elle comme avec l'homme, il rejeta la terre sur elle et mit les pierres par-dessus.

Il bêcha encore près de la porte, mais avant d'avoir rejeté plus de deux pelletées d'argile, il aperçut une main d'homme qu'il avait mise à découvert avec la bêche. « Sur mon âme, » dit-il en lui-même, « je n'irai pas plus loin. À quoi cela me sert-il ? » Il rejeta la terre en dedans sur l'homme, et il arrangea les pierres comme elles étaient auparavant.

Il quitta alors l'église, le cœur très gros, et il ferma la porte derrière lui ; il tourna la clef dans la serrure et il laissa l'endroit comme il l'avait trouvé. Il s'assit sur une pierre tombale qui était près de la porte et se mit à réfléchir. Il était bien embarrassé de ce qu'il devait faire. Il mit son front dans ses deux mains et pleura de chagrin et de fatigue, car il était sûr à ce moment de ne point revenir vivant chez lui. Il fit une nouvelle tentative pour délier les mains du cadavre qui étaient serrées autour de son cou. Mais elles étaient fixées comme des crampons, et plus il cherchait à les délier, plus elles le serraient dur.

Il allait se rasseoir lorsque le cadavre, froid et horrible, lui parla encore à l'oreille : « Carraig-fad-Mhic-Feórais, Carraig-fad-Mhic-Feórais, » et il se rappela alors l'ordre que lui avaient donné les bonnes gens de porter le cadavre avec lui jusqu'à cet endroit s'il ne lui était pas donné de l'enterrer dans Teampoll-Dé-muis. Il se leva et regarda autour de lui. « Je ne connais pas le chemin, » dit-il. Aussi vite qu'il eût dit cette parole, le cadavre étendit soudain la main gauche (elle était serrée sur le cou de Tadhg) et la tint devant lui, en lui montrant le chemin qu'il devait suivre. Tadhg suivit la route dans la direction où les doigts étaient étendus, et il sortit de la *cill*.

Il se trouva sur la vieille route noueuse, pierreuse, et il s'arrêta de nouveau sans savoir de quel côté il devait tourner. Le cadavre étendit encore sa main mince et lui montra l'autre route qu'il n'avait point prise lorsqu'il se dirigeait vers la vieille église. Tadhg alla tout droit sur cette route, et toutes les fois qu'il arrivait à un endroit où un chemin ou un sentier s'embranchait sur la route qu'il suivait, le cadavre étendait la main de nouveau en lui montrant le vrai chemin. Il tourna par de nombreux chemins de traverse et il marcha dans de nombreux petits chemins tortueux, jusqu'à ce qu'il vît un vieux cimetière enfin, en côté de la route. Il y avait là quelque chose qui ressemblait à une église ou à une grande maison en ruines, mais il n'y avait là ni chapelle ni église. Le cadavre le serra fortement et Tadhg s'arrêta. Le cadavre lui dit à l'oreille de nouveau : « Enterre-moi, enterre-moi, dans la *cill* ! dans la *cill* ! »

Tadhg traversa le vieux cimetière, et il n'en était pas éloigné de plus d'environ vingt mètres quand il leva les yeux et vit des centaines et des centaines de fantômes, femmes, hommes, enfants, assis sur le sommet du mur ou debout du côté extérieur, courant ça et là, tendant les mains, sautant, dansant, remuant les lèvres comme s'ils parlaient, cependant Tadhg n'entendit aucune parole ni aucun son. Il eut peur d'avancer et il resta où il était. Aussitôt, tous les fantômes restèrent tranquilles et ne firent pas un mouvement. Tadhg comprit alors qu'ils cherchaient à l'empêcher d'entrer là où ils étaient. Il poussa à quelques pas plus près du mur et toute la troupe courut ensemble au mur vers lequel il marchait, et ils étaient si serrés les uns contre les autres qu'il n'aurait pu se frayer un passage au milieu d'eux s'il en avait eu le désir, mais il n'avait pas le courage d'essayer.

Il revint sur ses pas, brisé de douleur, et quand il fut à deux cents mètres de la *cill*, il s'arrêta, car il ne savait point par où tourner maintenant. La voix du cadavre lui dit à l'oreille : « Teampoll-Rónàin, Teampoll-Rónàin, » et la main mince était tendue de nouveau pour lui montrer la route.

Il lui fallut marcher, fatigué comme il l'était, et la route n'était point courte, et elle n'était point en terrain plat. La nuit était plus sombre qu'auparavant et il lui était difficile de marcher. Il fit de nombreuses chutes, et ses os supportèrent de nombreux chocs. À la fin, il vit Teampoll-Rónàin debout au milieu d'un cimetière. Il s'en approcha et il se crut sauvé cette fois, puisqu'il ne voyait ni fantôme ni rien autre chose sur le mur, et il pensa que rien ne l'empêcherait de se débarrasser enfin de son fardeau. Il traversa pour gagner la porte, et en entrant il tomba en travers du seuil. Avant qu'il eût pu se relever, un objet qu'il ne vit point se mit sur son cou et sur ses mains, un autre sur ses pieds et ils le serrèrent et l'étouffèrent au point qu'il était sur le point de mourir ; enfin, ils l'enlevèrent en l'air et le portèrent à cent mètres ou davantage du cimetière et le jetèrent en tas dans un vieux trou sale, lui et le cadavre pêle-mêle. Il se releva brisé, broyé, moulu, et il eut peur d'approcher une seconde fois de la *cill*, car il n'avait rien vu lorsqu'il était tombé et qu'il avait été enlevé en l'air. « Eh ! le cadavre là-haut sur mon dos, » dit-il, « dois-je aller de nouveau vers le cimetière ? » mais le cadavre ne répondit pas. « C'est signe que tu ne désires pas me voir essayer de nouveau, » dit-il. Il fut alors dans un grand embarras sur ce qu'il devait faire, quand le cadavre lui parla à l'oreille : « Imleóg-fada, Imleóg-fada. »

— « Oh, ma foi, » dit-il, « est-il nécessaire que j'y aille ? Si tu continues à me faire marcher longtemps, je tomberai sous toi. »

Mais il alla encore devant lui, et il suivit la direction que lui indiquait un doigt du cadavre. Il n'aurait pu dire exactement depuis combien de temps il était en route, quand le cadavre le serra tout à coup et lui dit : « C'est là, c'est là. »

Tadhg regarda et vit un mur petit et bas, écroulé par endroits, tellement ruiné qu'il n'y avait pas là à proprement parler un mur. Il était dans un grand champ large à côté de la route, mais s'il n'y avait pas eu trois ou quatre grosses pierres, plus semblables à des rochers qu'à des pierres, à chaque bout du mur, rien autre chose ne lui aurait indiqué que c'était là une *cill* ou un cimetière. « T'enterrai-je là, et est-ce bien ici Imleóg-Fada ? » dit Tadhg.

— « Oui, » lui dit la voix.

— « Mais je ne vois pas du tout de tombe ici, sinon un tas de pierres, » dit Tadhg. Le cadavre ne lui répondit pas, mais il étendit sa main longue, froide, décharnée dans la direction où Tadhg devait aller.

Tadhg alla donc tout droit, mais il avait grand peur car il se rappelait bien l'objet qui l'avait frappé dans le dernier cimetière. Il alla tout droit et son cœur sautait comme un oiseau, à ce qu'il dit lui-même, mais quand il arriva à dix mètres ou quinze mètres du petit mur carré il en jaillit un éclair brillant, jaune et rouge, bleu et blanc, toutes les couleurs de l'arc-en-ciel y étaient, l'éclair tourna autour du mur sans interruption, et il courait aussi vite que les hirondelles dans le ciel, et plus Tadhg restait, plus la flamme courait rapidement, en sorte qu'à la fin ce fut simplement un anneau de feu brillant qui tournait autour du vieux cimetière. Certes, personne au monde n'aurait pu le traverser, sans se brûler mortellement. Tadhg n'avait point vu depuis sa naissance de spectacle aussi beau, magnifique, admirable, merveilleux que ce spectacle-là. La flamme passait, les étincelles jaunes, blanches et bleues en jaillissaient, et quoiqu'il n'y eut dans le commencement qu'une petite ligne mince, elle grandit rapidement, en sorte que ce fut à la fin une bande grande et large, et elle devenait toujours de plus en plus large et plus haute, et jetait les étincelles les plus merveilleuses ; il n'y avait point sur la face⁸³ de la terre une seule nuance qu'on ne pût voir dans ce feu-là, et il ne brilla jamais un éclair, il ne jaillit jamais une flamme qui fussent aussi clairs et aussi brillants que ce feu-là.

La frayeur s'empara de Tadhg. Il était mort, ou peu s'en fallait, de fatigue, et il n'avait pas assez de courage pour aller plus près du mur. Un brouillard passa sur ses yeux, un vertige dans sa tête et il fut obligé de s'asseoir sur une grosse pierre qui était là. Il ne voyait rien autre chose que la lumière ; il n'entendait rien autre chose que l'espèce de bourdonnement que produisait cette lumière en glissant autour du champ, plus prompte que l'éclair.

Comme il était assis sur la pierre, la voix murmura encore une fois à son

⁸³ Littéralement : « sur le dos ».

oreille: «Cill Bhrighde, Cill Bhrighde, Cill Bhrighde,» et le cadavre le serra si dur qu'il dut pousser un cri.

Il se leva encore une fois, malade, fatigué, transi de froid, et il prit la direction que lui montrait la main du mort. Il alla ainsi devant lui, et il marcha longtemps; la route était mauvaise, le vent était froid, son fardeau était lourd, la nuit était noire; lui-même était à peu près épuisé. C'est ainsi qu'il marchait, et il est certain que si le trajet avait été beaucoup plus long, il serait tombé mort sous son fardeau.

Enfin le cadavre étendit la main de nouveau, et lui dit: «Porte-moi là, porte-moi là.»

— «Est-ce là la dernière *cill*, se dit Tadhg à lui-même, «le petit homme grisonnant m'a dit qu'on me laisserait sans aucun doute enterrer le cadavre dans une de ces *cill*. Il n'est pas possible qu'on ne le reçoive pas ici.»

La première coloration qui précède le jour, et la première lueur commençaient à paraître du côté de l'orient, mais il faisait encore plus noir qu'auparavant car la lune était couchée, et il n'y avait point d'étoiles brillantes. «Oh! hâte-toi! Oh! hâte-toi,» lui dit le cadavre de nouveau, et Tadhg se hâta autant qu'il le put jusqu'à ce qu'il arrive à la *cill*. La chapelle se dressait au centre du cimetière, et le cimetière lui-même n'était qu'un petit terrain insignifiant sans beaucoup de tombes. Tadhg y entra courageusement, par la porte ouverte, et rien ne le frappa, il ne vit et n'entendit rien. Il alla jusqu'au centre de la *cill*; il s'y arrêta et regarda autour de lui pour chercher quelque chose, une bêche ou une pelle pour creuser la fosse. En se tournant pour regarder autour de lui de tous côtés, il vit (chose qui l'étonna beaucoup) une fosse toute préparée en face de lui. Il alla à cette fosse, il regarda au fond, et il vit un cercueil noir en dedans. Il descendit dans le trou, comme il put; il leva le couvercle du cercueil et il trouva qu'il était vide, comme il le pensait. En vérité, il était remonté hors du trou et se tenait debout sur le bord quand tout à coup se sépara de lui le cadavre qui lui était attaché depuis plus de huit heures, les deux bras passés autour de son cou, et les jambes contre ses cuisses, et le cadavre tomba avec un bruit sourd dans le cercueil ouvert. Tadhg se mit à genoux au bord de la tombe et remercia Dieu. Il ne tarda point à ajuster le couvercle sur le cercueil et à rejeter la terre dans la fosse avec ses deux mains. La fosse ne fut pas longue à remplir. Il foula la terre avec ses deux pieds pour la rendre dure et tassée, puis il quitta ce lieu.

Le soleil se levait quand il eut terminé son travail, et la première chose qu'il fit fut de chercher une auberge. Il en trouva une, il alla se mettre au lit, et il dormit jusqu'à la nuit. Il se leva et mangea un peu, puis se coucha de nouveau et dormit jusqu'au matin. Au matin, il trouva un cheval à louer, et il partit pour chez lui

à cheval. Il était alors à trente milles de chez lui, et davantage, et il était évident qu'il avait fait à pied tout ce chemin, la nuit qu'il avait porté le cadavre.

Tous les gens qu'il trouva dans la ville pensèrent qu'il revenait de la campagne et se réjouirent beaucoup de son retour. Tout le monde lui demandait où il avait été, mais il ne le dit à personne au monde sauf à son père.

Ce fut un homme bien changé à partir de ce moment-là, il ne but plus avec excès, il ne perdit plus son argent aux cartes et on lui aurait donné le monde entier qu'il ne serait point allé dehors tout seul quand il faisait noir.

Il n'y avait pas quinze jours qu'il était chez lui quand il épousa Marie, la fille qui l'aimait, et c'est à cette noce que l'on eut du plaisir, et c'est lui qui fut un homme heureux à partir de ce jour-là. Pussions-nous être aussi heureux que lui!

II

MONACHAR ET MANACHAR⁸⁴

Il y avait une fois Monachar et Manachar, il y a longtemps et très longtemps de cela, et s'ils étaient dans ce temps-là, ils ne seraient pas maintenant. Ils sortirent ensemble pour cueillir des framboises, et toutes celles que cueillait Monachar, Manachar les mangeait. Monachar dit qu'il irait chercher l'osier qui ferait un lien pour pendre Manachar qui avait mangé sa part de framboises, et il alla trouver l'osier. « Que Dieu te bénisse⁸⁵, » dit l'osier.

– « Que Dieu et Marie te bénissent. »

– « Jusqu'où vas-tu ? »

– « Chercher l'osier qui ferait un lien qui pendrait Manachar qui a mangé ma part de framboises. »

– « Tu ne m'auras pas, » dit l'osier, « jusqu'à ce que tu aies la hache qui me coupera. »

Il alla trouver la hache. « Que Dieu te bénisse. »

– « Que Dieu et Marie te bénissent. »

– « Jusqu'où vas-tu ? »

– « Chercher la hache, hache qui couperait l'osier, osier qui ferait le lien, lien qui pendrait Manachar qui a mangé ma part de framboises. »

– « Tu ne m'auras pas, » dit la hache, « jusqu'à ce que tu aies la pierre qui m'aiguïsera. »

Il alla trouver la pierre. « Que Dieu te bénisse, » dit la pierre.

– « Que Dieu et Marie te, bénissent. »

– « Jusqu'où vas-tu ? »

– « Chercher la pierre, pierre qui aiguïserait la hache, hache qui couperait l'osier, osier qui ferait le lien, lien qui pendrait Manachar qui a mangé ma part de framboises. »

– « Tu ne m'auras pas, » dit la pierre, « jusqu'à ce que tu aies l'eau qui me mouillera. »

Il alla trouver l'eau. « Que Dieu te bénisse, » dit l'eau.

– « Que Dieu et Marie te bénissent. »

⁸⁴ Ce conte a été recueilli dans le comté de Roscommon.

⁸⁵ C'est la formule de la salutation en irlandais.

– «Jusqu'où vas-tu?»

– «Chercher l'eau, eau qui mouillerait la pierre, pierre qui aiguiserait la hache, hache qui couperait l'osier, osier qui ferait le lien, lien qui pendrait Manachar qui a mangé ma part de framboises.»

– «Tu ne m'auras pas,» dit l'eau, «jusqu'à ce que tu aies le daim qui nage dans moi.»

Il alla trouver le daim. «Que Dieu te bénisse,» dit le daim.

– «Que Dieu et Marie te bénissent.»

– «Jusqu'où vas-tu?»

– «Chercher le daim, daim qui nagerait dans l'eau, eau qui mouillerait la pierre, pierre qui aiguiserait la hache, hache qui couperait l'osier, osier qui ferait le lien, lien qui pendrait Manachar qui a mangé ma part de framboises.»

– «Tu ne m'auras pas,» dit le daim, «jusqu'à ce que tu aies le chien qui me poursuivra.»

Il alla trouver le chien. «Que Dieu te bénisse,» dit le chien.

– «Que Dieu et Marie te bénissent.»

– «Jusqu'où vas-tu?»

– «Chercher le chien, chien qui poursuivrait le daim, daim qui nagerait dans l'eau, eau qui mouillerait la pierre, pierre qui aiguiserait la hache, hache qui couperait l'osier, osier qui ferait le lien, lien qui pendrait Manachar qui a mangé ma part de framboises.»

– «Tu ne m'auras pas,» dit le chien, «jusqu'à ce que tu aies un morceau de beurre que tu mettras entre mes griffes.»

Il alla trouver le beurre. «Que Dieu te bénisse,» dit le beurre.

– «Que Dieu et Marie te bénissent.»

– «Jusqu'où vas-tu?»

– «Chercher le beurre, beurre qui irait entre les griffes du chien, chien qui poursuivrait le daim, daim qui nagerait dans l'eau, eau qui mouillerait la pierre, pierre qui aiguiserait la hache, hache qui couperait l'osier, osier qui ferait le lien, lien qui pendrait Manachar qui a mangé ma part de framboises.»

– «Tu ne m'auras pas,» dit le beurre, «jusqu'à ce que tu aies le chat qui me rongera.»

Il alla trouver le chat. «Que Dieu te bénisse,» dit le chat.

– «Que Dieu et Marie te bénissent.»

– «Jusqu'où vas-tu?»

– «Chercher le chat, chat qui rongerait le beurre, beurre qui viendrait entre les griffes du chien, chien qui poursuivrait le daim, daim qui nagerait dans l'eau, eau qui mouillerait la pierre, pierre qui aiguiserait la hache, hache qui couperait

l'osier, osier qui ferait le lien, lien qui pendrait Manachar qui a mangé ma part de framboises. »

– « Tu ne m'auras pas, » dit le chat, « jusqu'à ce que tu aies du lait que tu m'apporteras. »

Il alla trouver la vache. « Que Dieu te bénisse, » dit la vache.

– « Que Dieu et Marie te bénissent. »

– « Jusqu'où vas-tu ? »

– « Chercher une goutte de lait, lait que j'apporterais au chat, chat qui rongerait le beurre, beurre qui irait entre les griffes du chien, chien qui poursuivrait le daim, daim qui nagerait dans l'eau, eau qui mouillerait la pierre, pierre qui aiguiserait la hache, hache qui couperait l'osier, osier qui ferait le lien, lien qui pendrait Manachar qui a mangé ma part de framboises, »

– « Tu n'obtiendras pas de moi une larme de lait, » dit la vache, « jusqu'à ce que j'aie reçu de toi une botte de paille. »

Il alla trouver les bouviers. « Que Dieu te bénisse, » dirent les bouviers.

– « Que Dieu et Marie vous bénissent. »

– « Jusqu'où vas-tu ? »

– « Vous demander une botte de paille que j'apporterais à la vache, la vache qui me donnera du lait, le lait que j'apporterais au chat, le chat qui rongerait le beurre, beurre qui viendrait entre les griffes du chien, chien qui poursuivrait le daim, daim qui nagerait dans l'eau, eau qui mouillerait la pierre, pierre qui aiguiserait la hache, hache qui couperait l'osier, osier qui ferait le lien, lien qui pendrait Manachar qui a mangé ma part de framboises. »

– « Tu n'obtiendras pas une botte de nous, » dirent les bouviers, « jusqu'à ce que tu obtiennes pour nous, de ce meunier là-haut, la matière d'un gâteau. »

Il alla trouver le meunier. « Que Dieu te bénisse, » dit le meunier.

– « Que Dieu et Marie te bénissent. »

– « Jusqu'où vas-tu ? »

– « Chercher la matière d'un gâteau que j'apporterais aux bouviers, aux bouviers qui m'apporteraient une botte de paille, botte de paille que j'apporterais à la vache, la vache qui me donnerait du lait, le lait que j'apporterais au chat, le chat qui rongerait le beurre, le beurre qui irait entre les griffes du chien, le chien qui poursuivrait le daim, le daim qui nagerait dans l'eau, l'eau qui mouillerait la pierre, pierre qui aiguiserait la hache, hache qui couperait l'osier, osier qui ferait le lien, lien qui pendrait Manachar qui a mangé ma part de framboises. »

– « Tu n'obtiendras pas de moi la matière d'un gâteau, » dit le meunier, « jusqu'à ce que tu me donnes plein ce crible d'eau de la rivière. »

Manachar prit le crible à la main et alla à la rivière et se mit à emplir d'eau le

crible, mais aussi vite que l'eau était entrée dedans, elle s'écoulait an dehors de nouveau.

Un corbeau traversa au-dessus de sa tête. « *Däb*⁸⁶, *däb*, » dit le corbeau.

– « Sur mon âme, il est bon ton conseil, » dit Monachar, et il prit de la terre rouge, et il la frotta contre le fond de son crible en sorte qu'il boucha les trous qui étaient dans ce crible, et le crible retint alors l'eau, et Monachar le porta au meunier, et le meunier lui donna la matière d'un gâteau, et il donna la matière du gâteau aux bouviers, et les bouviers lui donnèrent une botte de paille, il donna la botte de paille à la vache, la vache lui donna du lait, il donna le lait au chat, le chat rongea le beurre, le beurre alla entre les griffes du chien, le chien poursuivit le daim, le daim nagea dans l'eau, l'eau mouilla la pierre, la pierre aiguisa la hache, la hache coupa l'osier, il fit un lien avec l'osier, et quand il eut le lien tout prêt, croyez bien que Manachar était parti suffisamment loin de là.

⁸⁶ C'est l'irlandais dóib, espèce de terre rouge.

III

LE JOUEUR DE CORNEMUSE ET LE LUTIN⁸⁷

Dans l'ancien temps il y avait un homme à moitié fou qui demeurait à Dunmore, dans le comté de Galway; bien que cet homme eût beaucoup de goût pour la musique, il n'avait pu apprendre qu'un seul et unique air; c'était le Rôgaire Duv⁸⁸. » Il recevait de l'argent des messieurs parce que ceux-ci s'amusaient de lui.

Une nuit de Samhain⁸⁹, le joueur de cornemuse rentrait chez lui au sortir d'une salle de danse; il était à moitié ivre. Quand il arriva à un petit pont près de la maison de sa mère, il pressa sa cornemuse et se mit à sonner le Rôgaire Duv.

Un lutin vint à l'ouest de lui et se jeta sur son dos. Le lutin avait de longues cornes, et le sonneur les empoigna fortement. Puis il dit: « Destruction sur toi, horrible bête, laisse-moi rentrer chez moi, j'ai sur moi une pièce de dix pence, à ma mère, et elle a besoin de tabac à priser. »

— « Peu m'importe ta mère, » dit le lutin, « mais continue à me serrer; si tu tombes, tu vas te briser le cou et ta cornemuse avec. »

Puis le lutin lui dit: « Sonne-moi le « Shan van vocht⁹⁰. »

— « Je ne le sais pas, » dit le sonneur.

— « Peu m'importe que tu le saches, » dit le lutin, « sonne, et je te donnerai la science. » Le joueur de cornemuse gonfla d'air son sac, et sonna un air qui l'étonna lui-même.

— « Sur ma parole, tu es un bon maître de musique, » dit le sonneur, « mais raconte-moi maintenant où tu me conduis. »

— « Il y a un grand festin chez les fées sur le sommet de Cruach Phâdraic⁹¹, cette nuit, » dit le lutin; « je t'y conduis pour que tu joues de la musique, et je te donne ma parole que tu seras récompensé de ton dérangement. »

⁸⁷ Ce conte a été recueilli à Ballinrobe, comté de Mayo.

⁸⁸ Littéralement « le coquin brun ».

⁸⁹ Samhain, le premier novembre, est le nom de la fête païenne qui coïncide avec la Toussaint du christianisme. Dans la littérature irlandaise, la nuit de Samhain est pleine de prodiges et d'apparitions.

⁹⁰ Littéralement « La vieille femme pauvre, » nom allégorique de l'Irlande.

⁹¹ Montagne située au sud de la baie de Clew, comté de Mayo.

– « Par ma foi, tu m'épargneras un voyage, » dit le sonneur, « l'abbé⁹² Guillaume m'a imposé un pèlerinage à Cruach Phâdraic, pour lui avoir volé un jars à la Saint-Martin dernière. »

Le lutin le conduisit à travers collines et tourbières, jusqu'à ce qu'il atteigne le sommet de Cruach Phâdraic. Alors le lutin frappa trois coups avec le pied, et il s'ouvrit une grande porte. Ils entrèrent dans une belle salle. Le sonneur vit une table en or au milieu de la salle, et des centaines de vieilles femmes assises à l'entour. Quand le lutin et le joueur de cornemuse entrèrent, les vieilles se levèrent et elles dirent : « Cent mille bienvenues sur toi⁹³, lutin de Samhain, qui est celui qui est avec toi ? »

– « Le meilleur sonneur de l'Irlande, » dit le lutin.

Une des vieilles frappa un coup sur la terre, il s'ouvrit une porte dans un côté du mur, et le sonneur vit s'avancer quoi ? ... Le jars blanc qu'il avait volé à l'abbé Guillaume. « Sur ma conscience, » dit le sonneur, « nous avons mangé moi-même et ma mère ce jars tout entier, sauf une aile que j'ai donnée à Marie la Rouge, et c'est elle qui a raconté au prêtre que c'était moi qui avais volé le jars. » Le jars enleva la table, et le lutin dit au joueur de cornemuse : « Sonne un air aux dames. » Le joueur de cornemuse sonna, et les vieilles se mirent à danser et dansèrent jusqu'à ce qu'elles fussent fatiguées. Puis le lutin dit : « Paye le sonneur. » Chacune des vieilles tira une pièce d'or et la donna au sonneur. « Par la dent de saint Patrice, » dit celui-ci, « je suis aussi riche qu'un fils de seigneur. »

– « Viens avec moi, » dit le lutin « et je te porterai chez toi. »

Ils partirent ; comme il chevauchait sur le lutin, le jars vint, et lui donna une nouvelle cornemuse.

Le lutin ne fut pas long à arriver à Dunmore et il laissa le sonneur sur le petit pont. Puis il lui dit : « Va t'en chez toi, maintenant tu possèdes deux choses que tu n'avais pas auparavant : l'esprit et la science musicale. »

Le sonneur alla à sa maison et frappa à la porte de sa mère en disant : « Laisse-moi entrer, je suis aussi riche qu'un seigneur, et c'est moi le meilleur joueur de cornemuse de l'Irlande. »

– « Tu es gris » dit la mère.

– « Je ne suis certainement pas gris, » dit le sonneur, « je n'ai pas bu une goutte. » La mère le fit entrer et il lui donna les pièces d'or.

– « Attends maintenant, que tu m'entendes jouer de la musique, » dit-il.

⁹² Littéralement « le Père ». Ce titre honorifique est donné en Irlande au clergé séculier comme au clergé régulier.

⁹³ Formule de salutation que l'on adresse aux étrangers à leur arrivée dans un pays.

Il pressa la nouvelle cornemuse, mais au lieu d'un air il se produisit un bruit, comme, si toutes les oies et les jars d'Irlande s'étaient mis à crier. Il réveilla les voisins qui se moquèrent de lui, jusqu'à ce qu'il eût pris son ancienne cornemuse, et qu'il leur eût sonné un air harmonieux. Puis il leur raconta tout ce qui lui était arrivé cette nuit-là.

Le lendemain matin, quand la mère regarda les pièces, au lieu d'être en or, elles n'étaient formées que de feuilles de plomb.

Le sonneur alla trouver le curé et lui raconta son histoire, mais le curé n'en crut pas un mot jusqu'à ce qu'il eût pris sa cornemuse et que se fît entendre le cri du jars et de l'oie. Alors le curé lui dit : « Retire-toi de ma vue, » mais le sonneur ne fut content que quand il eût pris l'ancienne cornemuse, pour montrer au curé que l'histoire était vraie. Il pressa la cornemuse et joua un air harmonieux.

À partir de ce jour jusqu'à sa mort, il n'y eut pas dans le comté de Galway un aussi bon sonneur que lui.

IV
HÉLAS, SANS MOI, À L'OUEST.

Il y avait en Connaught un homme qui épousa une fille du comté de Mayo ; c'était une belle et jolie fille. Le mari n'eut rien à lui reprocher, dans le commencement. Mais il n'y avait pas longtemps qu'elle était mariée lorsqu'elle se mit à soupirer de temps en temps, et il n'y avait pas de soir qu'elle ne sortît, et quelle ne se tint auprès d'un pignon de la maison et qu'elle ne poussât des soupirs et ne dit : « Hélas ! sans moi à l'Ouest ! Hélas ! sans moi à l'Ouest ! » En sorte que son mari l'entendit, et comme le mari avait coutume de l'entendre se plaindre ainsi, il pensa à la fin que c'était un bel endroit que cet endroit de l'Ouest d'où elle était venue.

Elle faisait de même tous les soirs, prétendant qu'elle avait un grand chagrin de ne pas être revenue chez sa mère ; son mari à la fin fut fatigué de l'entendre et il se proposa d'aller en personne à l'Ouest pour voir quelle sorte d'endroit c'était que « l'endroit de l'Ouest ».

Il partit donc un beau matin sans dire à personne au monde où il allait, et il ne s'arrêta et ne se reposa point qu'il ne fût arrivé, à l'Ouest, à la maison de sa belle-mère, et qu'y avait là ? ... Une petite cabane sale ! Et la vieille, la chèvre et les poules demeuraient ensemble dans une seule chambre. Il ne dit pas un mot, mais il retourna chez lui et quand sa femme lui demanda où il avait été, il eut un prétexte quelconque à lui donner.

Il resta sans dire un mot jusqu'à ce que sa femme sortît de nouveau pour aller auprès du pignon de la maison, comme c'était son habitude, et elle, de se mettre à soupirer : « Hélas ! sans moi à l'Ouest ! » Mais, aussi vite qu'il la trouva ainsi occupée, il sortit, et chanta ce quatrain pour l'imiter et la tourner en dérision :

*Hélas ! sans moi à l'Ouest, hélas ! sans moi à l'ouest !
L'endroit où la chèvre est attachée à une courroie,
La tête de la vieille sur le billot⁹⁴
Et de la fiente de poule sur sa mâchoire.*

⁹⁴ C'est-à-dire que la vieille a un billot pour oreiller.

CONTES IRLANDAIS MODERNES

La leçon lui suffit, et je garantis qu'il n'entendit plus: «Hélas! sans moi à l'Ouest!» sortir encore de sa bouche, aussi longtemps qu'ils furent en vie.

V
LES TROIS QUESTIONS⁹⁵

Il y avait trois orphelins, et le roi les prit avec lui. C'étaient, les enfants de la sœur du roi. Ils furent chez lui jusqu'à ce qu'ils devinssent des adolescents. Le roi avait un beau jardin. Le roi ne devait jamais mourir que si on lui posait trois questions qu'il ne pourrait résoudre.

Il se promenait dans le jardin un jour où il faisait beau. Quand il fut fatigué de marcher, il s'assit. Il tomba dans un profond sommeil. Il rêva que ce seraient les trois jeunes gens qui étaient chez lui qui le tueraient. Il les bannit. Ils partirent pour l'éviter. Le roi envoya sa garde à leur poursuite. Quand ils virent la garde s'approcher :

— « Eh bien, » dit le plus âgé, « allons nous battre dans ce bois, et quand le roi arrivera, nous prétendrons que nous nous battons, en sorte que nous lui poserons trois questions qu'il ne pourra résoudre. »

Le roi les vit se battre et entra dans le bois pour les séparer.

— « Pourquoi vous battez-vous ? » dit le roi.

— « C'est au sujet de ce bois-ci, que nous nous battons, » dit le plus âgé d'entre eux. « Mon père m'a laissé ce bois-ci, le sec et le vert. »

Le second dit que son père lui en avait laissé autant.

— « Comment, » dit le roi, « comment aurait-il pu t'en laisser un brin, et laisser le bois tout entier à celui-ci ? Comment t'en a-t-il laissé autant ? »

— « Peu m'importe comment il le lui a laissé, il m'a laissé à moi ce qui était courbe et ce qui était droit. »

Le troisième dit : « Il m'en a laissé à moi autant qu'aux deux autres. »

— « Comment te l'a-t-il laissé ? Il a laissé ce qui était sec et vert à l'aîné ; il a laissé ce qui était courbe et droit au second, comment aurait-il pu t'en laisser un brin ? »

— « Si, je vais te le dire ; il m'a laissé ce qui était dessous et dessus le sol. »

Le roi dit : « Je ne sais auquel de vous trois attribuer ce bois, mais quel que soit le plus âgé d'entre vous, c'est à celui-là que j'attribuerai le bois. »

— « C'est moi, » dit l'un.

⁹⁵ Ce conte a été recueilli dans le comté de Donegal.

— « Quel âge as-tu ? »

— « Je suis si vieux que je me suis procuré plein un sloop de rasoirs ; je n'en ai pas donné un, je n'en ai pas perdu un, mais je les ai usés tous sans exception à me couper la barbe. »

— « Je suis aussi vieux que lui, » dit le second.

— « Quel âge as-tu ? Tu ne peux pas être aussi vieux que cet homme-là. »

— « Je suis si vieux que je me suis procuré plusieurs sloops remplis de dés ; je n'en ai pas perdu un, je n'en ai pas donné un, mais je les ai usés tous sans exception à faire des vêtements. »

— « Je suis aussi vieux que lui, » dit le troisième.

— « Comment pourrais-tu être aussi vieux qu'eux ? Quel âge as-tu ? »

— « Je me suis procuré plusieurs sloops pleins d'aiguilles d'acier, je n'en ai pas perdu une, et je n'en ai pas donné une, mais je les ai usées toutes sans exception à arranger mes habits. »

— « Je ne sais pas, » dit le roi « auquel de vous j'attribuerai le bois ; mais quel est le plus actif d'entre vous ? »

— « C'est moi, » dit le premier.

— « Quel tour d'activité pourrais-tu faire ? »

— « La bête la plus rapide qui ait jamais couru, je la ferrerai pendant qu'elle cour. »

— « Je suis aussi actif que lui, » dit le second.

— « Quel tour d'activité, pourrais-tu faire ? »

— « Si tu avais une maison longue et que tu jetasses par terre la partie inférieure des deux murs, et des deux pignons ; si tu ne laisses debout que les quatre angles, si tu remplis les deux tiers de la colline⁹⁶ plein d'oiseaux ; je tournerai autour des quatre angles si rapidement que je n'en laisserai pas un sans l'attraper. »

— « Tu es actif, » dit le roi.

— « Je suis aussi actif que lui, » dit le troisième.

— « Il n'est pas possible que tu sois aussi actif ; quel est le tour d'activité que tu pourrais faire ? »

— « Emporte avec toi un sac de plume jusqu'à la colline la plus élevée ; dissémine-les, un jour de grand vent, je les rassemblerai et je ne perdrai pas une de celles qui étaient dans le sac. »

— « Je ne sais pas, » dit le roi, « auquel de vous j'attribuerai le bois, mais je l'attribuerai à celui d'entre vous, n'importe lequel qui est le plus indolent. »

— « C'est moi, » dit le premier.

⁹⁶ Sans doute à l'intérieur de l'enceinte formée par les murs de la maison.

– « Tu ne peux pas dire que tu es indolent toi qui étais si actif à l’instant même. Quel est le plus grand acte d’indolence que tu accomplirais ? »

– « Si on me laissait coucher dans une vieille maison en suie, mon indolence ne me permettrait pas de fermer l’œil, en sorte qu’une pincée de suie tomberait dans mon œil et qu’elle ferait couler mon œil hors de ma tête. »

– « Je suis aussi indolent que lui, » dit le second.

– « Quel est l’acte d’indolence que tu accomplirais ? »

– « Si on me laissait me coucher dans un endroit où seraient trois chemins embranchés les uns sur les autres je me coucherais sur le derrière de ma tête et mon indolence ne me permettrait pas de bouger jusqu’au moment où les voitures passeraient sur ma tête et me tueraient. »

– « Je suis aussi indolent que lui, » dit le troisième.

– « Quel est l’acte d’indolence que tu accomplirais ? »

– « Si on me laissait me tenir à côté d’un monceau de tourbe, mets-y le feu et l’indolence ne me permettrait pas de bouger.

– « Je ne sais auquel de vous attribuer le bois. »

Il ne put résoudre les trois questions et il tomba de son haut⁹⁷. Il mourut. Les trois frères revinrent. Ils demeurèrent à la cour du roi.

⁹⁷ Au sens propre.

VI

LA VIEILLE AUX LONGUES DENTS ET LE FILS DU ROI⁹⁸

Il y avait un roi en Connaught, il y a longtemps. Il était marié depuis vingt et un ans, sans que la reine eût eu un enfant, et il pensait qu'il n'aurait pas d'héritier.

Un beau jour il se promenait quand un océan d'eau vint l'entourer. Il ne savait que faire quand une vieille vint à lui et lui dit : « Que cherches-tu ? »

— « Une route qui me conduise hors d'ici, » dit le roi.

— « Je te conduirai hors d'ici, » dit la vieille, « si tu me donnes ton fils aîné. »

— « Je n'ai pas un seul fils, » dit le roi, « il y a vingt et un ans que je suis marié, et il n'est pas vraisemblable que j'aie maintenant un héritier. »

— « Donne-moi ta parole que tu me donneras ton premier fils quand il aura vingt et un ans d'âge, » dit la vieille.

— « Je te donne ma parole, » dit le roi.

Alors, la vieille ôta son dé à coudre et en fit un bateau. Elle et le roi entrèrent dans le bateau ; la vieille se tira deux dents et en fit des rames. Elle les fit manœuvrer elle-même, et elle ne mit pas longtemps à faire traverser l'eau au roi. Le roi retourna chez lui, plein d'étonnement.

Peu de temps après, la reine eut un fils. Le fils du roi grandit et devint un homme vigoureux et fort, en sorte qu'il atteignit l'âge de vingt et un ans. Un grand chagrin s'empara du roi, car il savait que la vieille viendrait chercher le jeune homme. Il alla trouver la cuisinière, il lui donna cent livres, il lui dit que la vieille aux longues dents allait venir chercher le jeune héritier et qu'elle eût à donner son fils à elle à la place de son fils à lui. Puis, il alla trouver la vieille femme de basse-cour, il lui donna cent livres et lui parla comme il avait parlé à la cuisinière.

Le lendemain matin, la vieille aux longues dents arriva au château du roi et tira le marteau de la porte. Le roi sortit et elle lui dit : « Amène ton fils, il a vingt et un ans d'âge. » Il lui amena le fils de la cuisinière. Elle le conduisit avec elle jusqu'à ce qu'elle arrive à un grand jardin vert. Alors, elle lui dit : « Que fait ta mère à la maison en ce moment-ci ? »

⁹⁸ Ce conte provient de Ballinrobe, comté de Mayo.

— « Elle est en train de préparer à dîner au roi. »

— « Tu n'es pas le fils du roi, » dit la vieille. Alors, elle le frappa d'un coup de baguette magique et elle en fit une grosse pierre.

Puis elle revint au château du roi, elle tira le marteau de la porte et elle dit au roi : « Amène-moi ton fils ou je renverserai le château sur toi. » Le roi lui amena le fils de la vieille femme de basse-cour. Elle le conduisit avec elle jusqu'à ce qu'elle arrive au jardin vert. Alors elle lui dit : « Que fait ta mère à la maison en ce moment-ci ? »

— « Elle est en train de garder les poules, » dit le jeune homme.

— « Tu n'es pas le vrai fils du roi⁹⁹, » dit la vieille. Elle lui donna un coup de la baguette magique et en fit une pierre.

Puis elle alla au château du roi. Elle tira le marteau de la porte et elle dit au roi : « Si tu ne m'amènes pas ton fils cette fois-ci, je renverserai le château sur toi. » Le roi eut peur et il lui amena son propre fils. Elle le conduisit avec elle jusqu'au jardin vert et lui demanda ce que faisait sa mère à la maison. « Elle est en train de se lamenter, » dit le fils du roi.

— « Tu es le vrai fils du roi, » dit la vieille.

Puis elle lui donna un coup de baguette, magique et en fit un faucon. Elle fit un second faucon d'elle-même et elle emmena le fils du roi avec elle dans une île.

Elle avait sur l'île une belle maison, et elle lui dit : « J'ai une chose à te faire faire et, si tu la fais, ma fille sera à toi, mais si tu ne peux faire cet ouvrage, tu perdras la vie¹⁰⁰. »

Le lendemain matin, la vieille lui dit : « J'ai perdu une épingle, dans l'étable il y quarante ans de cela ; va, et trouve-la-moi. Il se rendit à l'étable et se mit à la nettoyer. Il n'avait pas dehors une fourchée qu'il en rentrait dedans deux fois autant. Il abandonna l'ouvrage et s'assit, tout attristé.

La fille de la vieille vint à lui, et lui demanda ce qu'il avait. Il le lui raconta, et alors elle tira dehors une fourchée et en un tour de main, l'étable fut nettoyée. Puis elle lui donna l'épingle et dit : « Ne raconte pas à ma mère que j'ai fait cela pour toi. »

La vieille aux longues dents était hors de chez elle, et quand elle revint au soir, le fils du roi lui donna l'épingle. « En vérité, tu es un bon garçon, » dit la vieille, « va à l'écurie et couche-toi sur la paille près de la jument noire. »

Peu de temps après la fille de la vieille vint le trouver et lui dit :

⁹⁹ Mot à mot : « Tu n'es pas le vrai homme. »

¹⁰⁰ Littéralement « ta tête »

- « Il est mauvais, le lit que tu as. »
- « Je n'y puis rien, » dit le fils du roi.
- « Si, vraiment, » dit la jeune fille.

Alors elle alla à la jument noire et tira un beau lit de plumes de son oreille et elle l'arrangea pour le fils du roi. Puis elle lui donna de la viande de bœuf, du mouton, du vin et lui dit : « Satisfais-toi. »

Il mangea et but à satiété. Ils partirent pour la maison du roi. Le roi fit grand accueil à son fils. Le lendemain, le fils du roi épousa la fille de la vieille. Il y eut repas de noces chez eux pendant sept nuits et sept jours.

VII

LE CHEVALIER AUX TOURS D'ADRESSE¹⁰¹

Dans l'ancien temps, il y avait un gentilhomme. Celui-ci n'avait qu'un fils, et quand le jeune homme fut grand, le père lui alla chercher une femme. Il se rendit chez un fermier qui avait une fille à marier et il demanda au fermier de donner sa fille pour compagne à son fils. Le fermier lui dit qu'il ne donnerait sa fille à personne, sinon à un homme qui aurait un métier. Le fils du gentilhomme aimait la fille du fermier et il dit à son père : « Il faudra que j'apprenne un métier, et la fille du fermier m'attendra. »

Le lendemain, le père et le fils partirent et ils marchèrent jusqu'à ce qu'ils arrivent sur le rivage de la mer. Ils virent un homme en bateau ; il leur demanda ce qu'ils cherchaient. « Je cherche un homme qui apprendrait un métier à mon fils, » dit le père.

– « Si tu me le laisses, » dit le chevalier, « je lui enseignerai un métier et je te le ramènerai au bout d'une année et un jour. »

– « J'y consens, » dit le père. Le chevalier prit Cormac (c'était le nom du fils du gentilhomme) à bord de son bateau. Il dressa le mât et cingla vers la mer.

Le Chevalier était un magicien, et quand ils furent un peu loin, il frappa un coup de la baguette magique sur Cormac et en fit un bouc. Il le conduisit avec lui jusqu'à ce qu'ils arrivent à une île sur la mer. Le chevalier avait une belle maison sur l'île. Il y avait douze autres garçons qui faisaient leur apprentissage chez le chevalier. Cormac, tourna bien ; et l'année était terminée, qu'il avait appris une bonne partie de la sorcellerie. Le chevalier le prit sur son bateau, et ils se rendirent à l'endroit où il avait reçu Cormac des mains de son père.

– « Voici ton fils, » dit le chevalier, « il a un bon métier, mais si tu me le laisses une seconde année, il aura deux métiers. »

– « Je vais te le laisser, » dit le père, « et salut. »

Le chevalier ramena Cormac avec lui et lui enseigna la sorcellerie, en sorte que la deuxième année terminée, Cormac savait que le chevalier ne le ramènerait pas chez lui, parce que le père n'avait pas mis dans son marché de le lui ramener la seconde fois. Comme le fils n'arrivait pas chez lui à la fin de la seconde année, le

¹⁰¹ Ce conte provient de Ballinrobe, comté de Mayo.

père alla le chercher. Il marcha jusqu'à ce qu'il arrive à la maison du chevalier et il lui dit : « Pourquoi ne ramènes-tu pas mon fils à la maison ? »

– « Ce n'était pas dans mon marché, » dit le chevalier, « mais tu peux le prendre demain matin. »

Le lendemain, le chevalier prit avec lui le père et le fils et les laissa sur le rivage de la mer.

Alors le fils dit : « Il va y avoir demain de grandes courses à Galway, je me ferai cheval et je gagnerai toutes les courses. Mets sur moi tous les sous que tu pourras te procurer ; quand les courses seront terminées, le chevalier aux tours d'adresse viendra pour m'acheter ; tu trouveras de moi deux cents livres ; ne te sépare pas de ma bride et je serai à la maison avant toi. »

Le lendemain matin, le fils se changea en cheval avec une selle et une bride d'or. Le père monta dessus et se rendit aux courses. Il gagna toutes les courses, et le père le vendit deux cents livres, mais il ne se sépara pas de la bride, et le fils était à la maison avant lui.

Le lendemain ils se rendirent tous deux chez le fermier, et ils demandèrent la fille en mariage. « Montre-moi si ton fils a un métier, » dit le fermier.

Ils sortirent et le fils fit une belle maison qui reposait sur quatre béliers. Tous entrèrent et la maison sur béliers se déplaçait comme une grande voiture. « Je suis satisfait que ton fils ait un métier, » dit le fermier, « ma fille peut être à lui. »

Le couple se maria, et il y eut nombre de fils et de filles dans la maison sur béliers.

Ils trouvèrent le gué, et nous la mare : ils furent noyés et nous en sortîmes sains et saufs¹⁰².

¹⁰² Formule finale fréquente dans les contes Irlandais.

VIII
VIENT-SOUVENT¹⁰³

Il y avait fois un homme et il avait une fille jolie, et tous les hommes aimaient cette fille. Il y avait deux jeunes gens qui la recherchaient continuellement pour lui faire leur cour. L'un d'entre eux lui plaisait, et l'autre ne lui plaisait point. Celui à qui elle ne faisait point attention venait souvent à la maison de son père pour la voir, et pour être en sa compagnie, mais celui qu'elle désirait ne venait que rarement. Le père préférait la marier au garçon qui venait souvent la voir; et il donna un grand dîner un beau jour, et il y invita tout le monde. Quand tout le monde fut rassemblé, il dit à sa fille: « Bois maintenant, » dit-il, « à l'homme que tu préfères dans cette société-ci; » car il pensait quelle boirait à l'homme qui lui plaisait à lui. Elle leva le verre dans sa main, se mit debout et regarda autour d'elle, puis elle dit ces vers:

*Je bois à ta santé, Vient-Souvent,
Je porte ta santé, Vient-pas-Souvent,
Il est malheureux, que ce ne soit pas Vient-pas-Souvent
Qui vienne aussi souvent que Vient-Souvent.*

Elle s'assit quand elle eut dit ce quatrain, et elle ne dit pas une autre parole ce soir-là. Mais le jeune Vient-Souvent ne revint plus la voir, car il avait compris qu'elle se passait bien de lui¹⁰⁴, et elle épousa l'homme de son choix, avec l'assentiment de son père. Je n'ai rien appris de nouveau à son sujet depuis lors.

¹⁰³ Ce conte provient de Ballintubber, comté de Roscommon.

¹⁰⁴ Mot à mot: « Qu'il ne lui manquait pas. »

LES SEPT NUITS DU CONTEUR

LA SEMAINE DU CONTEUR VÉRIDIQUE

Autrefois, il y a bien longtemps, vivait, tout près de la ville de Galway, une noble dame.

Le plus âgé de tous ses voisins l'avait toujours connue.

On racontait d'elle que ses traits n'avaient pas changé, au cours des années, et qu'elle paraissait toujours aussi jeune qu'autrefois, il y avait de cela trois fois vingt ans.

Les hommes faits se rappelaient l'avoir déjà vue alors qu'ils étaient petits garçons. L'âge avait peu à peu rendu gris leurs cheveux, mais elle seule restait jeune.

La noble dame était très riche. Mais personne ne savait rien de sa vie.

Et il y avait encore quelque chose d'extraordinaire : sur le mur extérieur de sa maison se trouvait une inscription en grands caractères : on y lisait : « Quiconque passe par ce chemin, en quête de manger, de boire, et de coucher pour la nuit, est invité ici et sera le bienvenu aussi longtemps qu'il pourra, chaque soir, raconter une belle histoire : Mais il faut que celle-ci soit vraie ».

Et voici que dans ce temps-là, vivait dans le pays un jeune homme appelé Diarmuid Mac an Ulltaigh. Il était de Uachtar Árd et passait pour l'un des meilleurs conteurs de l'Irlande de l'Ouest. Il avait l'habitude d'aller, chaque soir, de maison en maison, aux veillées où, toujours, les vieillards racontent des histoires.

Il les écoutait et il suffisait qu'il eût entendu une seule fois un conte pour qu'il le conservât à jamais dans sa mémoire.

Diarmuid avait souvent entendu ce que l'on disait à propos de cette dame qui vivait près de la ville de Galway. Il avait grande envie de lui rendre visite. Mais il lui coûtait de paraître devant elle sans avoir à raconter une petite histoire neuve comme un sou neuf.

Il se disait, en effet, qu'il était bien possible, que la noble dame connût déjà les histoires qu'il avait lui-même, assez souvent, entendu raconter par d'autres.

Une fois, Diarmuid revenait chez lui après avoir joué aux cartes jusque tard dans la nuit. Il vint à passer près d'un vieux cimetière qui bordait le chemin.

Tout à coup, il entendit une voix qui s'élevait de l'intérieur du cimetière et disait : « Cure-moi la dent, elle ne l'a pas été depuis sept ans. »

Comme Diarmuid était plein de courage, en raison de la joyeuse façon dont il avait passé la nuit, il sauta dans le cimetière, d'un bond, par-dessus le mur. Et quand il en sortit, il possédait largement la matière d'une histoire, et d'une histoire comme il n'en avait jamais entendu, auparavant.

Le lendemain matin, il se dit qu'il pouvait désormais aller se présenter chez la noble dame avec une histoire convenable.

Aussi prit-il le chemin de Galway.

Une fois arrivé à cette ville, il n'était plus loin de la maison de la dame et s'y présenta à la tombée de la nuit. Il était un peu inquiet. Pourtant, il frappa à la porte. Le portier vint et lui demanda ce qu'il désirait. Diarmuid lui dit :

– « Je suis en quête de manger, de boire et de coucher pour la nuit. »

– « As-tu une histoire prête pour ce soir ? » reprit le portier.

– « Oui, j'en ai une », répondit-il.

Alors le portier le conduisit dans une grande salle et lui dit de s'asseoir. Puis il le laissa manger et boire seul, après lui avoir servi un bon souper.

Au bout de quelque temps, le portier revint et l'invita à l'accompagner devant sa maîtresse.

Diarmuid le suivit. Ils arrivèrent dans une autre chambre. Une quantité de chandelles et de flambeaux y faisaient une clarté aussi vive que celle du jour. Diarmuid regarda autour de lui. Et à ce moment, la noble dame entra ; c'était une femme élancée, grande, belle, ni jeune, ni vieille. Elle semblait avoir environ trente ans. Sa chevelure était dorée et elle portait un léger manteau de soie.

Diarmuid Mac an Ulltaigh la remercia du bon repas qu'on lui avait servi, et dit qu'il avait préparé une histoire. « Si tant est que votre Grâce, dit-il, désire l'écouter. » Elle répondit que oui, qu'elle le désirait et se plaça, à demi étendue, sur une sorte de lit de repos.

Diarmuid s'assit dans un grand fauteuil de chêne et commença ainsi son histoire.

CONTE DE LA PREMIÈRE SOIRÉE

C'est à Uachtar, noble dame, que je suis né, et que j'ai été élevé. Un soir, je quittai la maison de mon père et de ma mère et je me rendis à la ville. En route, je rencontrai des amis. Je m'amusai avec eux et je jouai aux cartes jusqu'à ce que je fusse devenu très gai. La nuit était déjà très avancée lorsque je repris le chemin de la maison.

Il y avait un raccourci qui passait près du vieux cimetière. Jamais je n'aurais pris ce chemin si je n'avais pas tellement bu. Mais le whisky¹⁰⁵ m'emplissait de courage, et c'est par là que je m'acheminai vers ma maison sans la moindre appréhension. Lorsque je fus arrivé près du vieux cimetière, j'entendis une voix sortant de l'ombre; cette voix disait: «Cure-moi la dent. Voici sept ans qu'elle n'a pas été curée.»

J'eus pitié de celui qui parlait, car c'est désagréable d'avoir une écharde dans la dent, et comme le whisky me montait à la tête, je ne savais pas qui pouvait parler ainsi, et je n'avais aucune idée du lieu où je me trouvais. Aussi enfonçais-je ma main dans ma poche et en retirai-je un clou de fer à cheval que j'avais sur moi pour débourrer ma pipe.

Et je dis:

– «Viens par ici, qui que tu sois, et je te curerai la dent.»

– «Je ne peux pas venir vers toi, dit la voix, mais viens vers moi et procure-moi un peu de soulagement. N'aie pas peur.»

– «J'arrive, sur mon salut,» répondis-je; et, en plaçant ma main sur le mur, je sautai dans le cimetière.

Que vis-je! sinon un homme de grande taille, en manteau rouge, debout au pied d'un grand arbre!

– «Approche davantage, dit-il; mets ton doigt dans ma bouche, attrape l'écharde qu'il y a sous ma grosse dent et tire-la, si tu peux.»

Une grande terreur me saisit, et je commençai à suer d'épouvante. À ce moment, j'aurais tout donné pour me trouver hors du cimetière, sur le chemin. Mais je n'avais aucun moyen pour me sauver. Aussi, je m'approchai davantage. Il ouvrit la bouche si grande que je crus qu'il allait m'avaler tout cru¹⁰⁶. Chacune

¹⁰⁵ Poitín: alcool fabriqué en fraude.

¹⁰⁶ Littéralement «corps et âme».

de ses canines était bien longue d'un demi-pied et aussi aiguë qu'une alêne de cordonnier. J'aurais préféré mettre ma main dans la gueule d'un fauve plutôt que dans cette bouche terrible.

La noble dame leva la main.

– « Ton histoire est belle, dit-elle. Ce n'est pas une histoire comme on en entend tous les jours. Ne va pas plus loin avant que mes amis soient là. »

Là-dessus, elle porta à sa bouche un petit sifflet et siffla.

Après quelques minutes une porte s'ouvrit dans le mur, porte que Diarmuid n'avait pas remarquée jusque-là. Douze hommes entrèrent, et, auprès de chaque homme il y avait une jeune femme. Tous étaient vêtus somptueusement. Ils avaient des habits d'or. Une épée pendait au côté de chaque homme, et chaque femme avait dans la main un poignard noir.

Ils ne prononcèrent pas une parole. Ils s'assirent sur les chaises et regardèrent Diarmuid Mac an Ulltaigh.

– « Recommence ton histoire, dit la noble dame. Peut-être le commencement vaut-il mieux que la fin. Recommence-la que mes amis l'entendent aussi. »

Diarmuid reprit à nouveau son récit, jusqu'au passage où la dame l'avait interrompu. Puis il continua ainsi :

« Je rassemblai tout mon courage, j'engageai ma main droite dans sa bouche et, vite, je saisis l'écharde qu'il y avait sous sa grosse dent. Mais, à peine l'eus-je fait, qu'il poussa un cri, comme à ce que je crois, on n'en a pas entendu depuis la création du monde.

Tous les morts du vieux cimetière se levèrent à ce cri.

Moi-même je reculai devant le géant et regardai autour de moi. Ce que je vis, personne ne l'a vu jusqu'aujourd'hui.

Tout le cimetière était éclairé d'une clarté rayonnante, comme s'il eût été midi. Je vis au-dessus de moi la lune et le soleil.

Je vis des centaines de morts vêtus de linceuls blancs.

Je crus que la fin du monde était arrivée, et que les morts se levaient pour le Jugement dernier. Mais il n'en était rien. Ils se mirent tous à rire et ils battaient des mains

Alors « Cure-moi-la-dent » porta la main à sa bouche et siffla.

En un tournemain, tous les morts avaient, de nouveau, disparu sous la terre. Le soleil et la lune disparurent aussi et je me trouvai de nouveau seul, en face de « Cure-moi-la-dent ». « Tu as bien fait ton affaire, dit-il, j'avais une écharde sous la dent depuis sept ans et je ne pouvais, avant ta venue, trouver personne pour m'en débarrasser. Tu mérites une récompense. Mais tu ne l'obtiendras pas en ce

monde. Pourtant, je te promets que tu seras récompensé après ta mort. Tu as vu les légions de morts. Viens avec moi et je te montrerai le séjour des méchants.»

Je n'avais absolument aucune envie de visiter cet endroit et j'étais fort peu séduit par la perspective d'accompagner un tel guide. Mais, avant que j'aie pu rien dire, il frappa trois fois la terre du pied : la terre s'ouvrit sous nos pieds et nous voilà qui descendons. Nous cheminâmes ainsi un certain temps et nous arrivâmes à la rive d'un lac. Mais, au lieu d'eau, il était rempli de flammes de feu. Je vis des milliers et encore des milliers d'hommes attachés par des chaînes au milieu de la mer de flammes. Ils criaient, tant leurs souffrances étaient grandes. Ils me firent pitié mais je n'osais pas dire un mot.

Il me conduisit alors à la rive d'un autre lac et me dit : « Voici le purgatoire ».

Je regardai dans les profondeurs, à mes pieds, et je vis une grande troupe, d'hommes rivés à leurs lits. Et dans chaque lit il y avait un feu rouge : les hommes hurlaient, tant leurs souffrances étaient vives.

Alors, il me conduisit à une grande plaine et il m'y montra une autre troupe d'hommes. Ils avaient des ailes qui étaient brisées, et tous, entassés et emmêlés, gémissaient lamentablement. « Ceux-ci, dit-il, sont les anges qui ont été expulsés du ciel parce qu'ils s'étaient révoltés contre le Bon Dieu ».

Il me conduisit à l'orée du chemin. Il était tortueux et étroit. « C'est, me dit-il, le chemin qui conduit au ciel. Mais nul ne peut y poser le pied avant sa mort. Un ange le garde, un glaive de feu à la main.

« Maintenant, dit-il, j'ai un conseil à te donner : évite, à l'avenir, le jeu, la boisson et les mauvaises compagnies, sans quoi l'Enfer t'attend. Maintenant il est temps que tu retournes chez toi. Je ne peux te parler davantage. Je ne le peux d'ici sept ans. Reviens, de nuit, dans sept ans, au vieux cimetière. Apporte ton clou de fer à cheval. Je reviendrai te trouver. »

Alors un nuage tomba sur mes yeux. Je m'enfonçai dans le sommeil. Lorsque je me réveillai, je me trouvais près du vieux mur du cimetière. L'aube naissait. L'alouette s'élevait en trillant dans le ciel. Le soleil se levait quand j'arrivai chez mon père. Il était très en colère, me gronda et m'attrapa vivement. Il me dit de décamper, et de ne plus jamais remettre les pieds chez lui, jamais, de toute ma vie. J'étais fatigué, éreinté, malade.

Dès que mon père fut parti, j'allai en cachette me coucher et je ne me réveillai que le lendemain.

J'avais peur de mon père.

Dès que je fus levé, je quittai la maison, et me mis en route pour venir chez vous.

Voici mon histoire. Mais si j'ai l'honneur de me trouver demain soir en votre compagnie, je vous en raconterai une autre...



L'un des hommes prit la parole

– « Nous t'attendrons tous demain soir. »

Là-dessus, ils se levèrent. La grande porte, dans le mur de côté s'ouvrit et tous sortirent, comme ils étaient venus, une jeune femme près de chaque homme.

Dès qu'ils furent partis, la châtelaine plaça devant Diarmuid une table bien servie. Il y avait de la viande de bœuf et du mouton, du pain, du beurre, et une cruche de vin. Diarmuid mangea mais ne but pas une goutte de vin. Alors le portier vint et le conduisit dans une autre chambre. Un bon lit s'y trouvait. Il se coucha, et s'endormit jusqu'au lendemain. Lorsqu'il s'éveilla, le portier lui apporta à manger. Il ne vit pas la dame, ni personne de sa compagnie bien que, toute la journée, il eût flâné autour de la maison et dans les environs.

Lorsqu'il fit nuit, on l'appela et on le mit à la table. On lui servit toutes sortes de mets et de boissons, et tout était encore meilleur que la fois précédente.

Il mangea et but tout son saoul.

Alors on le conduisit dans l'appartement de la noble dame qui lui dit : « Es-tu prêt à raconter ton histoire ? » Il dit que oui ; elle porta à sa bouche une petite baguette et siffla. Le mur de côté s'ouvrit et les mêmes hommes entrèrent tous les douze, vêtus comme la veille. Chaque homme avait sa femme près de lui.

Après qu'ils se furent assis, la châtelaine dit à Diarmuid : « Allons, commence ton histoire ».

Mais au moment où Diarmuid allait ouvrir la bouche pour parler, l'une des femmes prit la parole.

Diarmuid ne comprit pas un mot de ce qu'elle dit, mais la noble dame dit aussitôt : « Corrigez vos femmes, sans quoi, elles n'écouteront pas tranquillement ».

Alors chaque homme frappa sa femme avec une baguette magique, la changea en un lévrier blanc et lui dit : « Couché ».

Les lévriers se couchèrent aux pieds des hommes, et Diarmuid commença son histoire :

HISTOIRE DE LA SECONDE NUIT

Goban, le charpentier, était originaire du même endroit que mes ancêtres et l'histoire de Goban fut racontée de grand-père en père et de père en fils jusqu'à ce que je l'aie recueillie en dernier lieu.

De tout ce que je vais vous raconter, il n'y a pas un mot qui ne soit vrai.

Lorsque Goban était jeune, il n'y avait pas un charpentier aussi malheureux que lui.

Un jour, il revenait chez lui après avoir cherché du travail. Il n'en avait pas trouvé. Il était accablé de fatigue et de découragement

Tandis qu'il était sur le chemin de retour, il s'endormit.

Tous les outils qu'il possédait étaient dans un sac qu'il avait placé près de lui avant de s'endormir. Les Elfes vinrent, pendant son sommeil, aiguisèrent tous ses outils et les replacèrent dans son sac.

Lorsque Goban se fut éveillé, il revint chez lui. Sa femme lui demanda s'il avait trouvé du travail. Goban lui répondit que non.

— «Tu n'y peux rien, dit-elle».

Après trois ou quatre jours, il repartit et arriva à un endroit où l'on bâtissait une grande maison.

Il demanda au chef de chantier de lui donner du travail. Le chef de chantier et la troupe des compagnons partaient justement déjeuner, quand Goban arriva. Il leur dit : « Que dois-je construire jusqu'à ce que vous reveniez ? »

— «Fais-moi donc un chat à deux queues», dit le chef de chantier qui se trouvait au milieu des ouvriers et voulait se moquer de lui. Et il s'en alla manger.

Lorsqu'il revint, Goban avait sculpté un chat de pierre avec deux queues, et jamais on n'avait vu de chat plus beau que celui-là. Le chef de chantier fut dans l'admiration quand il le vit.

— «J'ai un autre petit travail que plusieurs d'entre nous trouvent assez difficile. Si le cœur t'en dit, essaye-le.» Un clou était piqué dans une poutre, tout en haut du pignon de la maison. Il donna le marteau à Goban et lui dit qu'il fallait enfoncer le clou dans le bois.

Goban prit le marteau, le lança, atteignit le clou, en plein sur la tête, de telle façon qu'il pénétra tout entier dans le bois.

Et aucun autre d'entre eux n'était capable d'en faire autant.

Quand le chef de chantier vit cela, il dit à Goban qu'il était un fameux luron et il lui donna du travail. Goban continua à travailler et il n'y avait pas un homme qui fit son ouvrage à moitié aussi bien que lui, et il était si habile qu'il finit par devenir maître à son tour.

Alors il n'y eut ni construction de maison, ni travail de charpente qu'il ne pût mener à bien. Il passait pour être le maçon le plus habile qu'il y eût au monde.

Depuis lors, quel que fut l'endroit où l'on entreprit de bâtir un château ou une grande maison, on envoyait chercher Goban pour qu'il conduisît les travaux. Tout lui réussit : il parvint à l'aisance et acquit du bien.

Il devenait vieux et avait déjà perdu sa femme. Il n'avait qu'un fils, mais celui-ci n'était pas plus habile que beaucoup d'autres dans l'art de bâtir.

On croyait que c'était réellement le fils de Goban, mais il n'en était rien. Goban avait longtemps regretté de n'avoir pas de fils. Il avait été longtemps marié avant que sa femme ne lui donnât un enfant. Quand, enfin, elle en eut un, ce ne fut pas un fils, mais une fille. Au moment où celle-ci vint au monde, Goban n'était pas à la maison ; alors la vieille femme qui avait assisté l'accouchée avait raconté à celle-ci que, le même jour, une autre femme du voisinage avait eu un fils. Elle allait donc enlever cet enfant à sa mère, le mettre dans le berceau de la petite fille et donner à la femme la fille de Goban. C'est ce qu'elle fit. Quand Goban revint, il trouva un fils et en eut une joie extrême.

Mais lorsque l'enfant grandit, il ne ressemblait pas un brin à Goban et celui-ci soupçonnait que ce n'était pas son fils.

Il entendit raconter, à la fin, qu'en réalité, il avait eu une fille, et qu'on avait glissé ce garçon à sa place. Il aurait volontiers découvert cette fille et l'aurait mariée à son garçon, mais il ne savait pas où elle était.

Il se dit à lui-même qu'il n'y avait, pourtant, dans tout le pays, aucune jeune fille qui pût se permettre d'être aussi intelligente que sa propre fille. « Car elle doit forcément avoir hérité de son père la finesse. Si je trouve la fille la plus intelligente de tout le pays, il est clair que c'est la mienne, et si, par-dessus le marché, elle me ressemble, je suis sûr de mon fait ».

Jamais Goban n'avait dit à personne comment il avait appris à construire.

Il dit à son fils qu'il était temps de se marier. « Cela m'est égal, » lui répondit le fils.

Alors Goban sortit, tua un mouton, le dépouilla, laissant la peau garnie de laine. Et il la donna à son fils en lui disant d'aller la vendre : « Tu ne peux épouser, dit-il, aucune autre femme que celle qui te donnera la peau de la brebis et ce qu'elle vaut. Tu n'as donc qu'à demander à toutes les femmes qu'elles te donnent « la peau de la brebis et ce qu'elle vaut ».

Le lendemain, le fils s'en alla avec la peau de brebis. Il parcourut le marché de long en large, demandant qui voulait lui donner « la peau et ce qu'elle valait ». Il n'y eut personne qui ne se moquât de lui.

Il revint à la maison avec la peau de brebis et dit à son père qu'il n'avait trouvé absolument personne qui voulait lui donner quelque chose en échange.

« Il faut que tu retournes demain », dit le père. Il repartit le lendemain et tint le même langage.

Une jeune fille vint à la fontaine pour puiser de l'eau. Elle le vit le second jour. Elle s'avança vers lui et lui dit qu'elle lui donnerait « la peau et ce qu'elle valait ». Elle prit la peau, en coupa la laine, et rendit au fils de Goban « la peau et ce qu'elle valait¹⁰⁷ ».

Le fils rentra et raconta à Goban qu'il avait rencontré une jeune fille qui lui avait donné « la peau et la valeur de celle-ci ».

– « La reconnaîtrais-tu ? » dit Goban.

– « Non, je ne la reconnaîtrai pas, » dit-il.

Goban fit dire à toutes les jeunes filles du pays qu'il leur donnerait un banquet. Quand le repas du midi fut achevé, il alluma un feu de joie. Quand le feu rouge flamba, il fit placer en cercle autour du brasier les jeunes filles et leur demanda si elles avaient jamais, auparavant, éprouvé une chaleur plus grande que celle-ci. Chacune dit que non, jusqu'à ce qu'on arrive à une jeune fille qui dit :

– « Un seul souffle du vent du sud est plus chaud que tous les bûchers d'Irlande. »

Goban la regarda et vit qu'elle lui ressemblait. Sur le moment, il sut qu'il avait retrouvé sa fille. « Tu es celle qu'il me faut, dit-il, il faut que tu épouses mon fils. »

– « Si je dois épouser ton fils, dit-elle, voici à quelle condition : si jamais il y a mésentente entre nous, il faut que je puisse choisir dans la maison trois charges des objets qui me plairont, et que je puisse les emporter. »

– « Entendu, dit-il, je te le promets. »

Alors elle épousa son fils et, au bout de trois quarts d'année, elle eut un fils.



Goban l'aimait tendrement. Pourtant, à la fin, il y eut une brouille entre eux, et, comme elle voulait avoir raison, cela ne plut pas à Goban qui lui dit de quitter la maison.

– « Si tu me chasses de la maison, dit-elle, c'est aux conditions convenues. »

¹⁰⁷ C'est-à-dire, rien, car la peau tondue n'avait plus aucune valeur et elle garda la laine.

– « C'est entendu, dit-il. »

Alors elle dit à son mari : « Monte sur la table et juche-toi sur mon dos », et elle l'emporta et le déposa au-delà de la porte : ce fut sa première charge.

Puis elle rentra, prit son fils et le déposa, lui aussi, au dehors : ce fut sa deuxième charge.

Elle rentra une fois encore et prit autant d'argent qu'elle en put ramasser : ce furent ses trois charges.

Lorsque Goban vit qu'elle agissait ainsi, il lui dit qu'il fallait qu'elle revienne à la maison et il ne parla jamais plus de l'incident.



Un jour, on vint chercher Goban et son fils pour construire un beau palais pour je ne sais quel personnage considérable.

Mais cet homme avait l'intention de tuer Goban et son fils, dès qu'ils auraient achevé le palais, afin qu'aucun château semblable ne fût jamais construit dans l'univers. Goban promit de venir. Le lendemain, il quitta la maison. Ils suivaient le chemin conduisant à l'endroit où le palais devait être construit. Il y avait peu de temps qu'ils étaient en route quand Goban dit à son fils « qu'il fallait qu'il abrège le chemin ». Le fils commença à courir aussi vite qu'il le pouvait. Mais Goban lui dit : « Retourne à la maison », et tous deux revinrent. Goban savait, en effet, dès lors, que sa femme ne lui avait pas donné de conseil.

Le lendemain, ils repartirent et Goban dit encore à son fils de raccourcir le chemin :

« Vraiment, je ne peux pas le raccourcir davantage, je vais aussi vite que je le puis. »

– « Retourne à la maison, dit Goban, » car il vit que cette fois encore, sa femme ne lui avait rien conseillé. Aussi revinrent-ils chez eux le deuxième jour.

– « Sainte Vierge, dit la femme du fils de Goban, qu'y a-t-il donc que vous reveniez ? »

– « Je n'en sais rien, dit le fils, sinon que mon père a dit qu'il fallait que je raccourcisse le chemin. »

– « Eh bien, dit-elle, si demain, il te dit la même chose, commence à lui raconter une histoire. Je te donne encore un conseil, ne l'oublie pas : Où que tu te trouves quand tu auras quitté la maison, mets toujours les femmes de ton côté. » Tel fut le conseil qu'elle lui donna.

Le troisième jour, lorsqu'ils se mirent en route de nouveau, Goban dit encore à son fils qu'il fallait qu'il raccourcît le chemin.

Le fils commença à raconter une histoire et Goban sut, dès lors, que sa femme l'avait conseillé, et il fut content.

Alors ils allèrent à l'endroit où il y avait un palais à bâtir. Un noble vint à Goban et lui demanda s'il était prêt à construire le château. Goban dit que oui.

— « Bâtis le moi donc, dit le noble, de façon qu'on ne puisse trouver son pareil. »

— « Entendu, » dit Goban.

Ils se mirent au travail tous deux, le père et le fils.

Le fils pensa au conseil que lui avait donné sa femme au moment du départ, et se mit en très bons termes avec les jeunes filles de la maison. Il promit à l'une d'entre elles de l'épouser dès que le château serait terminé.

La jeune fille vint un jour le trouver : « Ah ! dit-elle, vous et Goban devez être tués dès que le palais sera terminé, afin qu'il n'y en ait, ensuite, aucun au monde qui l'égale. Car lorsque vous serez morts personne ne pourra construire un château qui soit plus beau que celui-ci. On vous surveillera donc afin que vous ne puissiez partir quand le château sera fini. »

Le fils raconta à Goban ce que la jeune fille lui avait dit.

Mais le jour où le palais allait être terminé, le châtelain vint trouver Goban et lui demanda si la construction était achevée.

Goban répondit qu'elle l'était à peu près, mais qu'il ne pouvait y mettre la dernière main avant d'avoir un outil qu'il avait laissé chez lui. « Si je l'avais, dit-il, il n'y aurait aucun château au monde aussi achevé que celui-ci, et il faut que j'y envoie mon fils. »

— « N'en fais rien, dit le noble, je vais y envoyer mon propre fils. Mais il faut que tu lui dises le nom de l'outil. »

— « Soit, je lui dirai ce nom », dit Goban.

Le fils du noble vint alors le trouver et lui dit qu'il allait aller chercher l'outil.

— « C'est bien, dit Goban ; la femme que tu trouveras à la maison te le donnera. Dis-lui que le nom de l'outil est :

« Tour contre tour, courbe contre courbe¹⁰⁸ »

Là-dessus, le fils du noble s'en alla, vint trouver la fille de Goban et lui dit ce qu'il fallait lui donner :

— « Ah, dit-elle, prends le toi-même, il est dans le grand coffre là-haut. »

¹⁰⁸ Ou, peut-être : tort pour tort, crochu pour crochu :

Cor i n-aghaidh an choir

Agus cam i n-aghaidh an chaim.

Il monta et ouvrit le coffre.

— « Je ne le vois pas, dit-il. »

— « Il est tout au fond du coffre, dit-elle, cherche-le bien. »

Il se pencha vers le fond du coffre ; lorsqu'elle le vit qui s'inclinait ainsi, elle le prit par les pieds et le lança dans le coffre.

— « Attends un peu, dit-elle, que j'aie obtenu ce que je désire. » Elle verrouilla le coffre. Le fils du noble y resta toute la nuit, jusqu'au lendemain. Il cria, du fond du coffre à la femme, qu'il fallait lui donner un morceau de papier afin qu'il écrive à son père qu'il était retenu ici jusqu'à ce que Goban et son fils reviennent chez eux.

Lorsque le seigneur reçut la lettre, Goban et son fils furent assurés de leur retour.

Revenus, ils rendirent la liberté au jeune noble qui retourna chez son père.

Il n'y avait pas longtemps que Goban était revenu à la maison lorsqu'il tomba malade. Il garda la chambre et ne quittait pas le lit. Sa bru dit un jour à son mari qu'il fallait qu'il se rende dans la chambre de son père et lui demande comment il allait. Lorsqu'il entra le père lui demanda s'il avait quelque chose de neuf à lui dire. Son fils lui dit que « non », et, lorsqu'il sortit, sa femme lui demanda ce que le père avait dit :

— « Il ne m'a absolument rien dit, mais m'a demandé si j'avais quelque chose de neuf pour lui. »

— « S'il te demande la même chose demain, dit la femme, dis-lui que le château de « Baille an Clair » s'est écroulé cette nuit dernière. »

C'est ce qu'il fit.

— « Ah, dit Goban, il n'était pourtant pas possible qu'il s'écroulât, car j'ai placé pierre sur pierre à plat et pierre sur pierre de champ¹⁰⁹ entre deux pierres. »

Le fils raconta à la femme ce que le père lui avait dit.

Elle sut désormais comment il bâtissait des châteaux qui étaient si solides.

Elle voulut aussi l'amener à dire quel était le meilleur bois de tous ; aussi dit-elle à son mari le lendemain : « Quand tu iras voir ton père aujourd'hui, dis-lui que les nobles de la forêt le saluent. »

Le fils le lui dit.

— « Oh ! répondit Goban, je salue le houx desséché par le vent. »

Alors elle sut que c'était le meilleur bois de construction.

¹⁰⁹ Cette traduction ou plutôt cette interprétation du texte est acceptée par D. Hyde qui ajoute : « Je ne sais pas trop bien moi-même ce que cela veut dire : personne ne le comprend. »

Goban mourut peu après, et l'endroit où on l'enterra est appelé la « colline enclose » et se trouve à un mille de Galway.

Maintenant, nobles personnes, voici mon histoire finie. Mais si l'honorable compagnie me le permet, j'aurai une autre histoire à lui offrir demain soir.

— « C'est une belle histoire », dit l'un des hommes, tandis qu'il levait sa baguette et en frappait légèrement le lévrier blanc qui se trouvait à ses pieds. En un instant, il l'eut transformé en une belle dame. Et chaque homme frappa son lévrier et les lévriers se dressèrent, métamorphosés en dames. La porte, dans le mur de côté, s'ouvrit et chaque homme, et chaque femme, s'inclina devant la maîtresse de maison. Ils sortaient lentement, majestueusement et chaque femme à côté de son mari, comme ils étaient venus. Et derrière eux, la porte se referma d'elle-même.

Alors vint le portier qui servit à Diarmuid un bon dîner. Quand celui-ci eut pris son repas, le portier le conduisit à son lit. Diarmuid s'endormit. Il passa la journée suivante comme la veille. Il ne vit aucune des personnes de qualité, ni la maîtresse de maison, ni personne, si ce n'est le portier. Il ne put ni engager une conversation avec lui, ni obtenir de lui des renseignements sur les lieux et sur les gens.

On l'appela quand vint la nuit et on le conduisit dans la belle grande salle où se trouvait la noble dame. Elle le salua et lui demanda s'il était prêt à commencer son histoire. Diarmuid dit que oui. Elle porta à sa bouche un petit bâtonnet et siffla. À l'instant même, la porte s'ouvrit dans le mur de côté. Les douze hommes entrèrent avec les douze femmes, chacune à côté de son mari. Ils s'assirent comme la nuit précédente et la noble dame dit :

— « Commence ton histoire. »

Et Diarmuid commença en ces termes :

HISTOIRE DE LA TROISIÈME NUIT

Autrefois, il y a bien longtemps, il y avait un roi dans le nord de l'Irlande. Il épousa secrètement la fille de son porcher. Elle eut un fils. Il s'appela Dáithi. Le roi eut honte de reconnaître qu'il avait épousé une femme si pauvre, de si humble condition ; il dissimula son fils jusqu'à ce qu'il eût atteint l'âge d'homme. Il l'aurait caché plus longtemps, mais un jour, l'histoire se découvrit.

Près du château royal vivait, en effet, un « Chevalier au Glaive ». Une grande amitié s'était formée entre lui et Dáithi. Ils étaient fréquemment ensemble à la chasse, à la pêche. Le chevalier lui apprit à manier l'épée et lui donna de l'or et de l'argent, sans que personne du voisinage ne le sût. Maintenant, Dáithi possédait cheval, chien, faucon, comme le roi lui-même. Mais celui-ci n'en savait rien.

Un jour, le roi était tout seul dans son appartement. Il commença à penser à sa vie qui s'écoulait et il se dit à lui-même : « Je suis un vrai fou de n'avoir pas épousé depuis longtemps une dame de qualité ; si je l'avais fait, j'aurais maintenant un héritier légitime à qui je pourrais laisser mon royaume. Mais mieux vaut tard que jamais. Le roi de Munster a une fille qui est belle. Je suis sûr d'obtenir sa main. »

Dès le matin, il se leva, fit atteler son char et appeler une escorte de soldats et de gens d'armes. Sans s'arrêter, il alla, marchant vers le pays de Munster.

Il se rendit au château du roi et demanda la main de sa fille.

– « Il n'est absolument pas en mon pouvoir, dit le roi, de donner ma fille à un homme, si la chose est contre son gré. Mais si elle y consent, tu l'épouseras et je te considérerai comme le bienvenu. »

Il envoya chercher Mhéadhbh¹¹⁰, c'était le nom de sa fille.

Dès qu'elle entra, le père lui dit :

– « Voici le noble roi du pays d'Ulster. Il est venu de loin pour te demander en mariage, ma fille. Te plaît-il de l'épouser ? »

– « Je ne le prendrai pas, dit-elle, même si l'Irlande n'avait pas un autre homme que lui. Je préférerais épouser son fils. »

Le roi du Nord se mit fort en colère et dit qu'elle mentait, qu'il n'avait pas de fils.

– « Tu es toi-même un menteur, un menteur sans vergogne », dit-elle.

¹¹⁰ Transcrit en « Mève » par d'Arbois de Jubainville et Dottin.

– « Je te prouverai avec mon épée que je ne suis pas un menteur », dit-il.

– « Tu ne me prouveras rien du tout, dit-elle. Mais s'il y a une épée dans le pays de Munster, elle te montrera que tu as dit un mensonge, avant que tu reviennes près de la fille du porcher. »

– « Je ne suis pas un lâche. Je ne me bats pas avec des femmes. »

– « Je sais que tu es un lâche », dit-elle.

Et là-dessus, saisissant une épée qui pendait au mur, elle lui en porta un coup dans sa colère.

Il leva la main gauche pour se protéger : elle lui abattit la main.

– « Maintenant, dit-elle, retourne à ta porchère. J'ai obtenu réparation de toi. »

– « Plutôt être manchot, qu'être marié à une fichue¹¹¹ sorcière ! » s'écria le roi.

Lorsqu'il revint, sa suite lui demanda comment il avait perdu la main.

– « En combattant contre un lion, dit-il, et j'ai tué le lion. »

Quand il fut revenu chez lui, tout le peuple déplora qu'il eût perdu la main en combattant contre un lion. Mais, bien vite, la vérité se fit jour et la pitié se changea en plaisanterie. On fit alors des vers :

« Y'avait jadis un homme¹¹²

Qui s'en alla chasser,

Allant chasser la femme,

La main se fit trancher. »

Le roi entra en fureur quand il entendit ces rimes. Mais il ne laissa pas voir qu'il comprenait le sens de la plaisanterie.

... Un jour, le roi alla chasser avec les gentilshommes du pays. Lorsque le cerf eût débuché, ils le poursuivirent.

Tous les gentilshommes dépassèrent de loin le roi. Car il n'était plus aussi bon cavalier que jadis, depuis qu'il avait perdu la main.

Il suivit la trace des chevaux jusqu'à la lisière d'une forêt. Là, il la perdit. Il était sur le point de faire demi-tour quand il vit venir à lui une belle dame. Elle chevauchait sur un palefroi blanc comme neige.

Il salua la noble dame qui le salua à son tour, et dit :

– « Ne va pas plus loin, ô roi ; le cerf est abattu. »

– « Qui l'a servi », dit le roi ?

– « Ton fils lui-même, dit-elle, le fils de la fille du porcher ; maintenant, écou-

¹¹¹ Peut-être dirait-on en pays gallo « *faillie* ».

¹¹² Traduction libre : le texte exact est : « Il y avait autrefois, il y a longtemps, un homme qui perdit la main en poursuivant la femme. »

te-moi ! Si tu tiens à la vie, ne dissimule pas plus longtemps ton fils. Je suis la fille du roi des Îles d'Or, je vis sous le Mont-aux-Dames, et s'il te plaît de m'épouser, je suis prête à t'accepter. Si tu viens trouver mon père, tu obtiendras certainement ma main. »

Dès le premier moment, le roi ressentit de l'amour pour la belle jeune fille et il dit qu'il voulait l'accompagner et demander sa main à son père, mais qu'il ne savait pas où était le royaume de celui-ci.

— « Approche-toi de moi, dit-elle, saisis les rênes de mon cheval et je vais prendre les rênes du tien. »

Là-dessus, elle prononça certaines paroles que le roi ne comprit pas. Et, en un tournemain, il s'envola à travers les airs, à côté de la belle.

Arrivés au pied d'une montagne, ils mirent pied à terre. Elle prononça de nouveau d'autres paroles que le roi ne comprit pas.

La montagne s'ouvrit : elle entra, il la suivit.

Ils ne tardèrent pas à arriver à un beau jardin. Il s'y trouvait des arbres couverts de fleurs et de fruits de toutes sortes.

À l'autre bout du jardin, il y avait un château. Ils traversèrent le jardin et pénétrèrent dans le château.

La dame frappa à la porte d'un appartement. La porte s'ouvrit. Elle entra et le roi la suivit.

Devant eux se tenait un homme de grande taille à la barbe grise. C'était le roi des Îles d'Or.

— « Père, dit-elle, voici le roi du pays d'Ulster. Il est venu ici pour te demander ma main. »

— « Il ne l'aura pas, dit le père, car il n'est qu'un imbécile, lâche, sans honneur, et s'il ne retourne pas et ne fait pas une reine légitime de la fille du porcher, je le planterai, tout droit, la tête en bas, les talons en l'air, sur le sommet du Mont-aux-Dames, pour que les oiseaux du ciel viennent arracher, de ses os, jusqu'au dernier lambeau de chair. Va maintenant et ramène-le là où tu l'as rencontré. »

Ils reprirent le même chemin et sortirent de la montagne. Devant eux se trouvaient leurs deux chevaux. Ils se mirent en selle. À la lisière de la forêt, ils se séparèrent à nouveau.

La dame lui fit ses adieux, lui adressa ses souhaits de bonheur et lui dit : « Sur ton âme, ô roi, fais ce que mon père t'a ordonné, sans quoi il exécutera les menaces qu'il t'a faites. »

— Et maintenant, noble dame, nobles et honorables assistants, tout ce qui arriva au roi n'était qu'une apparition ou un rêve. En réalité, voici comment les choses s'étaient passées : Le roi voulut prendre un raccourci à travers le bois. Il

se heurta à un grand arbre et s'abîma de telle façon qu'il perdit les sens. Et c'est pendant qu'il gisait sur le sol qu'il eut cette vision. Lorsque les chasseurs revinrent, ils trouvèrent le roi assis à la lisière du bois. Ils lui demandèrent ce qui lui était arrivé et l'avait empêché de les suivre.

— « Je crois, dit-il, que mon cheval est aveugle. Il nous a jetés contre un gros arbre. J'ai subi un choc, et je suis blessé. Qui a servi le cerf? »

— « Il a été servi par Dáithi, lui répondirent-ils ».

C'était le nom du fils du roi.

On ramena le roi chez lui et on envoya chercher les médecins.

Ils lui dirent de se tenir calme et tranquille, de ne pas se surexciter, que, dans une semaine, il se sentirait mieux.

Le roi était convaincu d'avoir, accompagné de la belle dame, fait une visite aux Îles d'Or, mais il ne s'en ouvrit à personne. Lorsqu'il fut mieux, il envoya chercher la fille du porcher et lui dit qu'il regrettait de l'avoir toujours reniée, mais que, désormais, il voulait reconnaître, devant tout le monde, qu'elle était sa femme, et qu'ils allaient, maintenant, célébrer un mariage régulier.

Il fit inviter aux noces les nobles de la province et il en vint en foule. Lorsque tous furent réunis, le roi appela Dáithi et, lorsqu'il fut arrivé, dit à toute l'assemblée : « Voici mon fils, jusqu'à présent, je l'avais dissimulé ».

C'était alors l'usage, à tous les mariages, que les mendiants y vinssent ainsi que des gens qui se masquaient. Cette fois aussi, il y en eut une grande quantité. Parmi eux se trouvait un bouffon qui dit les vers suivants :

« Voici bien la plus belle noce
Que l'on ait jamais vu chez nous,
Car le Roi qui n'a qu'une main
Du porcher épouse la fille. »

La fureur s'empara du roi. Il dit : « Empoignez le mendiant et amenez-le moi que je lui passe mon épée à travers le cœur ».

On se saisit du mendiant et, quand on eut arraché son déguisement, qui vit-on?... Le « Chevalier au Glaive », l'ami du fils du roi.

Dáithi entra en colère et dit au chevalier :

— « Jamais je n'aurais cru que tu pusses nous faire un affront à ce sujet, à moi-même, à mon père et à ma mère. Mon père ne peut te demander raison. Mais moi, je le puis. Sois demain matin au pied de la montagne, et nous verrons qui vaut mieux de nous deux. »

— « Entendu », dit le chevalier, et il s'écria :

« Demain l'on se bat rudement :

On va lutter au pied du mont,

Le fils de la fille au porcher
Combat le Chevalier au Glaive. »

Là-dessus, le roi appela ses gens et leur recommanda de chasser tout le monde du château. Il resta donc seul avec sa femme, son fils et ses serviteurs. On ferma les portes.

Le soir, le fils du roi était bien triste. Il était assis tout seul dans sa chambre et pensait au combat qu'il devait, le lendemain, livrer à son ami. Son père et sa mère entrèrent dans sa chambre, pensant qu'ils pourraient le retenir. Mais tout ce qu'ils dirent fut vain. Leur fils leur dit qu'il préférerait la mort au déshonneur.

Le lendemain, de grand matin, il s'habilla et se rendit au pied de la montagne. Le chevalier y était déjà. Ils se donnèrent cordialement la main.

— « Je n'aurais pas cru, dit le fils du roi, qu'il pût jamais y avoir combat entre toi et moi ! »

— « Moi non plus, mais tu m'as défié, moi qu'on appelle le "Chevalier au Glaive", et je serais indigne de porter ce nom si je ne me battais contre toi. »

Chacun tira son épée et ils s'attaquèrent. Quel beau jeu d'estoc et de taille ! Sous leurs coups, ce qui était dur devint mou, et ce qui était mou devint dur. Ils firent surgir les vallées et ils abaissèrent les hauteurs. Ils firent, sous leurs coups, jaillir l'eau claire du cœur des rochers, tant leur combat était furieux. Des étincelles fulgurantes jaillissaient de leurs épées, si bien que la campagne en était éclairée un mille à la ronde.

Au soir, quand le soleil se coucha, le fils du roi dit :

— « Il est temps de cesser. À demain. »

— « Bien, je t'attendrai demain au lever du soleil, dit le chevalier. »

Le lendemain, les deux héros étaient, au lever du soleil, au pied du coteau. Mais si violente qu'eût été la lutte de la veille, leur combat du jour fut sept fois plus furieux. Il n'y eut jamais, en Irlande, de telle bataille, si ce n'est le combat qui se livra, pour la possession du gué, entre Cúchulainn et Feardia. Lorsque le soleil se coucha le second soir, le chevalier porta un coup mortel au fils du roi, qui tomba.

Quelque temps après, la Reine, fille du porcher, se trouvait seule dans le jardin du château. Elle se désolait de la mort de son fils. Tout à coup, elle vit, debout, près d'elle, une vieille femme :

— « Tu te désoles, dit la vieille. Raconte-moi la cause de ton chagrin. »

— « J'avais un fils superbe, dit-elle, et le Chevalier au Glaive me l'a tué. »

— « Si tu pouvais te venger du chevalier, ton chagrin serait moins lourd », dit la vieille.

– « Le chagrin pèsera toujours sur moi, dit la Reine, mais ce qui rend amère ma douleur c'est que je ne peux obtenir réparation du Chevalier. »

– « Ne te désolés plus, dit la femme, j'obtiendrai réparation de lui et pour toi et pour moi. J'avais une fille. Le Chevalier lui avait promis de l'épouser et il ne l'a pas fait. J'ai un pouvoir magique. Mais je n'avais pas pouvoir d'atteindre le Chevalier tant qu'il n'avait pas tué ton fils. Maintenant, j'ai pouvoir sur lui, et je le mettrai dans un état qui ne lui permettra plus jamais de tirer l'épée. Je le ferai avant que, demain, le soleil ne se lève. »

– « Si tu fais ce que tu dis, je te donnerai ce qui te plaira le mieux dans le château, et je te rendrai grâce pour toujours. »

Là-dessus, la vieille femme s'en alla. Lorsque le crépuscule commença, elle transforma ses traits et se rendit chez le Chevalier.

Le Chevalier aimait alors une jeune demoiselle noble et voulait l'épouser. La vieille femme lui raconta que son amie l'attendait au bord du lac des Oiseaux et qu'elle l'avait envoyée le lui dire, qu'il fallait qu'il vînt vite, car elle avait quelque chose à lui communiquer.

Le Chevalier s'y rendit. Mais, dès qu'il fut parvenu sur le bord du lac, la vieille femme lui donna un coup de sa baguette magique, et le transforma en un tas de pierres.

Le lendemain, la reine se trouvait de nouveau dans le jardin. Elle vit la vieille femme debout près d'elle. Elle ne l'avait pas vu s'approcher et ne savait pas d'où elle était venue.

– « O reine, dit la vieille, j'ai fait ce que j'ai promis hier. Le Chevalier ne tirera plus l'épée contre personne. Il est maintenant transformé en un tas de pierres, là-bas, au bord du lac des Oiseaux et cela sans remède, pour l'éternité. Il lui faut rester là-bas jusqu'à ce que vienne la femme qui l'aime et qu'elle l'appelle par son prénom et par son nom. Mais cela n'aura jamais lieu, comment irait-elle deviner qu'il attend, là-bas, sous la forme de pierres, au bord du lac aux Oiseaux ?

– « Que puis-je faire pour toi, pour te remercier de ce que tu as fait pour moi ? »

– « Tu ne peux rien me donner, et je ne te demanderai rien. Désormais, j'ai tiré vengeance de ce qu'il a fait à ma fille. Je ne voulais rien d'autre. Maintenant, je m'en vais jouir du repos. »

Là-dessus, elle disparut aussi vite qu'elle était venue.

Maintenant le Chevalier est au bord du lac, changé en pierres. Il y est depuis ce jour-là, et aujourd'hui, encore, il attend d'être racheté par celle qu'il aimait.



Et maintenant, honorable société, il n'y a personne en Irlande, en dehors de moi, qui sache cette histoire. Et pourtant, je ne l'ai pas recueillie près d'une, de deux ou de trois personnes, mais c'est partout que j'en ai trouvé les éléments, que j'ai rassemblés de telle façon que pas un mot ne s'y trouve qui ne soit la pure vérité. Si vous me le permettez, j'aurai, demain soir, encore une histoire à votre disposition.



Les hommes se levèrent : Voici une bonne histoire, dirent-ils ; les femmes se levèrent avec eux. La porte s'ouvrit dans le mur de côté et ils sortirent de la même façon qu'ils étaient entrés.

La porte se referma d'elle-même et Diarmuid resta avec la châtelaine.

Il s'était, ce soir-là, produit en elle une transformation telle que Diarmuid n'en avait jamais, auparavant, observé chez elle. Une rougeur de flamme allait et venait sur ses joues. Un grand trouble l'agitait. Elle ouvrit la bouche comme pour parler, mais elle ne proféra aucun son. Cela se produisit trois fois de suite.

Diarmuid fut extrêmement intrigué, mais aussi très effrayé et la peur ne lui permit pas de prononcer une parole. À la fin, la noble dame s'en alla sans avoir rien dit.

Le portier vint et mena Diarmuid vers un lit bien douillet. Il y dormit toute la nuit.

Diarmuid passa la journée du lendemain comme il avait passé les journées précédentes. Il ne vit personne jusqu'à ce qu'on l'appelle, à la tombée de la nuit. Il vint dans la grande chambre claire et la châtelaine lui demanda s'il était prêt à commencer son histoire. Il dit que oui. Elle porta à sa bouche une petite flûte et souffla dedans. Immédiatement la grande porte s'ouvrit dans le mur de côté et la même compagnie que d'habitude entra.

Ils s'assirent, comme ils avaient fait les nuits précédentes et Diarmuid commença son histoire.

HISTOIRE DE LA QUATRIÈME NUIT

Il était, il y a très longtemps, une vieille femme qui vivait, entre le grand et le petit mont Néifin. Pas un être humain ne logeait chez elle. Elle avait toujours vécu dans cette maison, aussi loin que s'étendaient les souvenirs des plus anciens habitants du village. Les gens disaient qu'elle était déjà là au temps de Diarmaid et Greinne¹¹³ : et elle en avait tout l'air. Elle était grise, desséchée, courbée en deux jusqu'à terre. On n'approchait jamais de sa maison : on en avait peur. On disait qu'elle avait tout d'une vieille sorcière. Depuis déjà deux fois vingt ans on n'avait vu personne entrer chez elle ou en sortir. Quant à elle, on pouvait la voir, tous les jours de l'année, devant la porte de sa maison, entourée d'une grande bande de chats.

Elle ne possédait rien au monde que ces chats, et n'avait pas d'autre compagnie. Elle excitait la curiosité et l'on posait beaucoup de questions à son sujet. On n'aurait rien souhaité connaître autant que l'histoire de la vieille et de sa bande de chats. Mais personne n'avait le courage de lui poser une question. Un jour, une troupe de jeunes gens se trouvait réunie pour jouer à la crosse. Il y avait là un « innocent » qui s'appelait Páidin a Bláca. Il avait l'habitude de parcourir la région de Magh Eo et de Galway :

– « Tu es cent fois bienvenu, Páidin, dit un des hommes. »

– « Sais-tu quelque chose de nouveau ? »

– « Vraiment non, répondit-il, à moins que je l'apprenne de vous. »

– « Nous parlons de la vieille femme et de la bande de chats qui habitent là-haut entre les deux coteaux. Si tu as le courage de lier conversation avec elle, tu es l'homme le plus épatant qu'il y ait en Irlande. »

– « Sur mon âme, vraiment, je veux bien lier conversation avec elle et lui dérober un baiser... Sûr et certain ; mais tu me donneras ta crosse si je reviens. »

– « Je te la donnerai ; entendu. »

À peine Páidin eut-il entendu la réponse que le voilà en route. Il ne s'arrêta pas avant d'avoir atteint la maison de la vieille. Il entra. La vieille était assise dans un coin. Mais, dès qu'elle le vit, elle fit un saut et lui demanda ce qu'il voulait :

– « Te demander un baiser, jeune fillette, dit Páidin. »

¹¹³ Cf. « *Les amours de Diarmaid et Greinne* », Genève, arbredor.com, 2001. (NdE).

– « Si tu ne te trottes pas en vitesse, tu recevras un baiser dont tu garderas à la bouche un goût amer pour toute ta vie », lui répondit-elle.

– « Du diable si je bouge, dit Páidin, avant que j’aie pu te parler » et, ce disant, il s’avançait vers elle.

– « Tiens-toi à distance, dit-elle, ou ne t’en prends qu’à toi s’il t’arrive malheur. »

– « Doucement, ma brave femme, j’aurai une belle crosse, pense donc, si j’obtiens de toi un baiser et si je peux faire la causette avec toi. Il n’y a pas dans tout le pays une jeune fille qui ne donnerait volontiers un baiser à Páidin a Bláca. Car les Bláca sont de la meilleure souche qu’il y ait ici, et dans tout le reste du pays, ne le sais-tu pas ? »

– « Qui t’a donné l’idée de pénétrer dans ma maison ? »

– « Un jeune homme très comme il faut qui joue là-bas à la pelote et c’est lui qui a la belle crosse qu’il doit me donner. »

– « En vérité, si tu n’étais pas complètement fou, je te paierais ce que tu mérites pour ta commission, dit-elle. »

Là-dessus, elle mit la main dans le creux du foyer et en retira une balle. Elle la donna à Páidin, et dit :

– « Donne-la au gars qui t’a promis la crosse. »

– « Je n’aurai pas la crosse si tu ne me donnes pas un baiser », insista Páidin.

– « Tu peux m’embrasser la plante des pieds ! Fiche-moi le camp ! »

– « Que la peste t’étouffe ! Pour rien au monde, je ne t’embrasserai ! » dit-il, et il s’en alla.

Lorsque les garçons virent venir Páidin, ils coururent au-devant de lui pour écouter le récit de ce qui s’était passé.

– « As-tu vu la vieille ? crièrent-ils.

– « Allons, taisez-vous jusqu’à ce que je vous raconte moi-même mon histoire. J’ai vu la vieille, mais pas de chats. Ma parole, c’est la plus extraordinaire vieille du monde. Elle m’a donné une belle pelote, regardez donc. »

Et il leur montra la balle. L’un des jeunes gens la prit et la serra entre ses doigts pour voir si elle était dure. À peine l’eut-il fait, qu’il en sortit une poudre qui rendit aveugles tous ceux¹¹⁴ qui étaient là ; tous, sauf l’innocent !

Les voilà donc tous aveugles, et ce n’étaient que cris violents et bruyantes lamentations. Il n’y avait ni homme, ni femme dans le voisinage qui n’accourût en moins d’une demi-heure. Ils étaient tous là, et se désolaient et demandaient comment il se faisait que les jeunes gens fussent tous devenus si brusquement

¹¹⁴ Littéralement « tout fils de mère ».

aveugles. Lorsqu'ils eurent appris quelle en était la cause, ils se jurèrent de brûler la vieille et ses chats. Ils ramenèrent les jeunes gens chacun chez soi. Puis ils se rassemblèrent tous, prirent des fourches, des bâtons et une grande quantité de paille et se dirigèrent vers la maison de la vieille.

Lorsqu'ils en furent tout près, ils appellent la vieille et lui dirent qu'il fallait qu'elle sorte, sans quoi ils allaient mettre le feu à la maison.

La vieille se mit à sa lucarne, au sommet de la maison, et demanda ce qu'ils voulaient :

– « Te tuer », crièrent-ils.

– « Parce que j'ai rendu les jeunes gens aveugles ? dit-elle. Cela ne leur serait pas arrivé s'ils ne l'avaient mérité. Pourquoi ont-ils amené un innocent à se moquer de moi alors que je ne leur demandais rien. Et si maintenant, vous ne vous en allez pas au plus vite, je vous rendrai aveugles de telle façon que vous ne pourrez faire un pas sans être accompagnés d'un guide. Mais si vous vous en retournez chez vous tranquillement, je guérirai, dans une semaine, les jeunes gens de leur cécité. »

Ils commencèrent tous, alors, à délibérer et le doyen des vieillards dit que le mieux serait encore de laisser la vieille tranquille jusqu'à la fin de la semaine pour voir, d'abord, si elle disait la vérité.

Tous acceptèrent le conseil du doyen et revinrent chez eux. Au bout d'une semaine, les jeunes gens recouvraient la vue. Et il est bien certain qu'à partir de ce moment-là, ils ne recommencèrent plus à se moquer de la vieille.



...Un soir, alors que la nuit tombait déjà, un homme, qui s'appelait Labhrás O Ruadháin, revenait chez lui. Il perdit son chemin, et où arriva-t-il, sinon à la maison de la vieille ! Il n'y trouva âme qui vive et, comme il ne savait pas où il était, il entra dans la chambre et s'étendit. Au bout de peu de temps, il s'endormit.

Il ne sut jamais combien de temps il avait dormi. En tout cas, quand il s'éveilla, il entendit parler. Il dressa l'oreille, s'appuya sur un coude, et entendit quelqu'un dire :

– « Allons, nous voilà tous réunis. Racontez-moi ce qui vous est arrivé depuis que vous vous êtes mis en campagne. »

Labhrás sauta du lit et regarda par une fente de la porte. Il vit alors une grande troupe de chats rassemblés devant la vieille, sur le sol.

L'un des chats prit la parole et dit :

– « J'ai d'abord été au château du Roi de Connaught et j'y ai mangé tout mon

saoul de grillades. J'ai volé pour toi un beau morceau : il est dans ta chambre, ô reine ! »

L'autre chat dit :

— « J'ai été dans la maison d'un fermier. J'y ai bu du lait doux tout mon content, à n'en plus pouvoir. Et j'ai volé dans la prairie un bel agneau. Il est dans ta chambre, ô reine. »

Un troisième commença :

— « J'ai été dans le manoir d'un noble de Galway et je m'y suis régalé de crème. Quand j'ai été rassasié, j'ai voulu chaparder un cœur de porc. Je voulais m'en aller directement par un trou du mur, mais, voilà, le trou était trop étroit. En cherchant à passer, j'ai renversé le chandelier qui était sur la table. Cela a réveillé deux hommes qui dormaient par terre. Ils m'ont empoigné et pendu à un arbre jusqu'à ce qu'ils m'aient cru mort. Ils m'ont jeté alors dans le fossé. J'ai eu bien de la peine à rassembler tous mes os. Je suis donc revenu le ventre creux sans rapporter le plus petit morceau. »

Un autre chat commença :

— « Oregarde moi, j'ai perdu la moitié de ma queue. J'ai été dans le château du roi de Leinster. J'ai volé un petit saumon. Mais la fille du roi m'a vu pendant que je me glissais au dehors. Elle m'a lancé un coup de couteau et m'a coupé la moitié de la queue. Mais je me suis vengé d'elle. Il y avait dans la cheminée de sa chambre, une tisane qui chauffait. Je me suis glissé jusque-là et j'ai soufflé dessus. Et maintenant, elle est au lit, et elle est très mal. Il n'y aura rien à faire pour la guérir à moins qu'elle se procure la petite plante qui pousse là-bas, au bout du jardin de Labhrás O'Ruadháin... et elle ne l'aura pas. »

— « Labhrás O'Ruadháin, dit un autre chat. C'est justement là que je suis allé. Sa femme lui avait réservé pour son retour un beau poulet. Je l'ai volé et il est dans ta chambre, ô reine. »

— « Ce Labhrás serait riche, dit-elle, s'il savait qu'il y a un pot rempli d'or, sous un arbre, au-delà de la fontaine, derrière sa maison. »

— « Même s'il le savait, dit un autre, ça ne lui servirait à rien. Est-ce que le chat du Fir Bolg¹¹⁵ n'est pas venu de loin pour garder cet or. Labhrás ne peut absolument pas y toucher. »

— « Mais ce chat étranger¹¹⁶ est mort hier matin », dit un autre.

Un autre chat allait encore commencer à parler quand une petite clochette

¹¹⁵ Fir Bolg : population étrangère qui a pris, dans les légendes irlandaises, un caractère fantastique et maléfique.

¹¹⁶ Le mot « étranger » doit être compris, ici, avec un sens péjoratif qu'il n'a pas, d'ordinaire, en français.

retentit. Alors la vieille femme dit : « Voilà qu'il est temps que vous alliez dormir ».

Labhrás ne chercha pas à entendre davantage, mais se glissa au dehors par une petite lucarne et courut aussi vite que ses os le purent porter, jusque chez lui.

Sa femme était assise auprès du feu et l'attendait. Elle avait déjà grand peur. Elle lui souhaita mille fois la bienvenue et lui demanda ce qu'il avait bien pu devenir.

— « L'obscurité m'a surpris sur le chemin du retour, dit-il, et je me suis égaré. J'ai dû faire un petit somme sous un buisson »

— « Je t'avais tué un poulet, dit-elle. Et il était si bien rôti ! Mais un chat, venu du dehors, est entré dans la maison et l'a volé. »

— « Eh bien ! peut-être, le pauvre chat était-il plus que moi dans le besoin, pensa Labhrás. Je ne lui chercherai pas noise pour cela. »

Le lendemain, dès qu'il fit clair, Labhrás sortit et trouva le pot plein d'or exactement à l'endroit qui avait été indiqué par le chat. Il sut, désormais, que tout ce que les chats avaient dit était exact. Il prit dans le pot un peu d'or et remit le reste là où il l'avait pris. Puis il regarda et vit une grande fleur jaune. Elle poussait tout à fait au bas du jardin. « La fleur n'y était pas hier matin, se dit-il à lui-même, c'est certainement le remède, pour la fille du roi. Si je réussis à la guérir, je deviendrai fameusement riche. »

Dès qu'il eut mangé un morceau, il alla à la ville et s'acheta un habit de gentilhomme. Il s'arrangea comme un docteur. Puis il dit adieu à sa femme. Il emporta la fleur jaune et se dirigea vers le château du roi de Leinster. Arrivé au château, il trouva rassemblés des médecins de toutes les parties de l'Irlande, mais aucun n'était capable d'apporter le moindre soulagement à la fille du roi. Ils étaient d'avis qu'elle ne passerait pas la journée du lendemain. Le roi offrait pourtant un sac d'or à celui qui la guérirait.

Labhrás entra dans la chambre du roi et dit :

— « Je peux guérir ta fille sur-le-champ, si tu m'en donnes la permission. »

— « Je t'en donne la permission, dit le roi, mais si tu lui fais du mal, tu le paieras de ta tête. »

Il entra dans la chambre de la fille du Roi et lui dit qu'il venait la guérir. Il lui plaça dans la bouche un morceau de la fleur jaune en lui disant de la mâcher et de l'avalier. Elle le fit et aussitôt, elle se leva, aussi bien portante qu'elle ne l'avait jamais été.

Le roi était dans la joie. Il tendit à Labhrás le sac d'or et lui donna chevaux et carrosse pour rentrer chez lui. Lorsque les voisins virent Labhrás et son carrosse avec une paire de chevaux, ils n'en revinrent pas.

— « Souvent, dit-il, vous vous êtes moqués de moi, lorsque j’ai dit que les plantes procuraient force et santé. Voyez, j’ai guéri la fille du roi : aucun autre docteur ne pouvait la soulager et je l’ai guérie avec une plante prise dans mon propre jardin et j’ai reçu, du roi, le sac d’or, le carrosse et les chevaux. »

Labhrás acheta une grande pièce de terre. Il bâtit une jolie maison et y vécut à l’aise et heureux. Il vécut encore vingt ans après être devenu riche. Lorsqu’il mourut, il laissa sa femme et ses parents dans l’aisance.

Le soir qui précéda sa mort, il raconta cette histoire à ses voisins et c’est de ces voisins que mon grand-père la tenait. Le jour même où on enterra Labhrás O’Ruadháin, la terre s’entrouvrit et engloutit la maison de la vieille. Il est probable qu’elle-même et tous les chats qui lui tenaient compagnie étaient dans la maison quand celle-ci fut engloutie. Car, depuis ce jour-là personne ne vit plus jamais ni elle, ni ses chats. Mais, depuis ce temps (et aujourd’hui encore) on voit, entre les monts Néifin, la fondrière de « la maison de la vieille aux chats ».



Si vous le permettez, j’ai préparé une autre histoire que je vous raconterai demain.

Là-dessus, les douze hommes se levèrent. Les douze femmes en firent autant.
— « Voilà une belle histoire », dirent-ils.

La porte dans le mur latéral s’ouvrit et tous sortirent. La noble dame leur dit au revoir et s’en alla elle aussi. Le portier vint. Diarmuid eut un bon dîner et alla ensuite se coucher. Le lendemain, il servit un bon repas. Il passa cette journée comme les précédentes jusqu’à ce que vînt la nuit et qu’on l’invitât à venir dans la grande salle claire. La noble dame s’y trouvait déjà. Elle lui demanda s’il était prêt à commencer son histoire.

— « Oui », dit-il.

Elle souffla alors dans le petit bâtonnet d’or. La porte du mur s’ouvrit et la même compagnie que la veille entra. Ils s’assirent. Diarmuid commença son histoire :

HISTOIRE DE LA CINQUIÈME NUIT

Il y a bien longtemps que vivait un comte à Ciarraidhe Luachra¹¹⁷. Il n'avait qu'un fils. Celui-ci était appelé « le jeune comte de la Vallée ». Le vieux comte était très riche. À sa mort, il laissa au jeune comte tout ce qu'il possédait sur la terre. Ce jeune homme était un sportif, un boute-en-train et un chasseur accompli. Il était très passionné pour la chasse et la pêche. Il n'y avait jamais, dans tout le pays, de chasse à laquelle il ne prit part. Un jour, on avait organisé une grande chasse dans le val du Blaireau. Tous les gens de qualité du pays, hommes et dames, s'y trouvaient réunis. On fit sonner les cors, on entendit les chiens donnant de la voix, et une biche de toute beauté déboucha de la forêt. Tous les cavaliers la suivirent. Elle bondit par monts et par vaux jusqu'à ce que le soleil fût très haut dans le ciel. Le jeune comte montait un cheval très rapide et devança de loin tous les autres. Lorsqu'il regarda, enfin, derrière lui, il ne vit plus aucun cavalier. Il était seul. Il suivit la trace de la biche jusqu'à ce que le soleil disparaisse sous l'écran des coteaux. Il perdit alors la biche de vue et ne sut plus où il se trouvait. Pendant qu'il cherchait à revenir, il parvint, à la fin, au pied d'une hauteur, devant une belle demeure. Après tous les efforts qu'il avait fournis dans la journée, il avait grand soif, et pensa qu'il trouverait à se rafraîchir s'il allait jusqu'à cette maison. Il se dirigea donc vers le manoir et, arrivé au portail, il mit pied à terre. Une jeune fille sortit et lui dit :

– « Sois cent mille fois le bienvenu, jeune comte du Vallon. »

– « Je te souhaite beaucoup de bonheur, répondit-il, mais je croyais que personne ne me connaissait ici. Je ne sais pas moi-même où je suis. Mais je te serais bien reconnaissant si tu pouvais me donner quelque chose à boire. Il s'en faut de peu que je ne meure de soif. »

– « Tu es ici dans le val des Victoires, dit-elle. Entre, je vais te servir à boire bien volontiers. »

Elle appela un serviteur, lui dit de conduire le cheval du comte à l'écurie pour lui donner l'avoine et le faire boire. Le comte entra dans la maison et, quand il eut regardé autour de lui, il fut saisi d'admiration. C'était d'or jaune qu'était faite la table qui se dressait juste au milieu de la salle, et d'or jaune aussi qu'étaient les chaises rangées autour de la table. La jeune fille remplit de vin une coupe qu'elle

¹¹⁷ Comté de Kerry (Irlande du Sud-Ouest).

lui tendit. Il n'en but qu'une gorgée et dit : « J'avais une grande soif, mais voici qu'elle est apaisée. Je te remercie grandement ».

— « Assieds-toi, lui dit-elle, après la chasse tu as certainement faim. »

Il s'assit ; trois serviteurs entrèrent. Ils apportaient des mets. Il y avait du bœuf, du mouton, du porc et du gibier sur des plats ; sur d'autres, des navets et des carottes, des friandises de toutes sortes, des mets à l'odeur délicieuse. La jeune fille s'assit à un côté de la table, juste en face du comte. Celui-ci la considérait avec attention et pensait en lui-même qu'il n'avait jamais vu une jeune fille qui fut moitié aussi belle que celle-là. Ils mangèrent et burent amicalement ensemble et, toutes les fois qu'il la regardait il lui semblait qu'elle devenait plus belle. À la fin, il s'éprit d'elle et lui demanda si son père et sa mère vivaient encore.

— « Non, je ne les ai plus, dit-elle, ils sont morts et je suis seule, ou presque. Je suis cruellement persécutée par un géant noir qui me somme de l'épouser. Il n'y a pour moi aucun moyen de lui échapper, à moins que je ne trouve un champion qui en soit vainqueur. Mais la chose est difficile. Il n'y a, en effet, dans tout le monde, aucune épée qui puisse l'anéantir, en dehors d'une seule qui est entre les mains du roi de Grèce. Et le roi la tient sous clé dans son propre palais. »

— « Y a-t-il un moyen d'approcher de cette épée ? dit le comte. Si je l'avais, je pourrais bien vaincre le géant. »

— « Il n'y a qu'un moyen, dit-elle, et qui est dangereux. »

— « Que m'importe le danger, répondit-il. Indique-moi la voie à suivre et je vais chercher l'épée ou bien j'y laisse ma vie. »

— « Voici une pierre très précieuse, dit-elle. Va demain matin au sommet de la montagne. Tu y verras un vieillard grisonnant, tout en haut sur un rocher. Montre-lui la pierre. Il te demandera ce que tu souhaites. Aie confiance en lui. Fais ce qu'il te dira, tu ne feras pas fausse route. Mais tu es fatigué de ta journée, tu feras bien d'aller te reposer.

Elle indiqua au comte un appartement au rez-de-chaussée.

— « Peut-être, dit-elle, entendras-tu le ronflement profond du géant noir. Il a sa chambre en haut de la maison et ne s'éveillera pas jusqu'au coucher du soleil demain soir. »

Le comte se mit au lit. Mais il n'avait absolument pas sommeil. Il y avait à peine cinq minutes qu'il était couché qu'il entendit le ronflement. Il lui sembla que c'était le bruit du tonnerre. Toute la nuit se passa sans qu'il ait pu s'endormir d'un sommeil profond.

Il se leva de grand matin. La jeune fille était déjà debout. Sur la table il y avait à boire et toutes sortes de choses, et les serviteurs le servaient. Mais il ne put guère faire honneur au repas car l'inquiétude s'était emparée de lui.

Lorsque le repas fut terminé, il dit adieu à la jeune fille. Elle devint triste lorsqu'il s'éloigna.

Il monta sur le sommet de la montagne et, bien vite, il vit le vieillard debout sur la pointe d'un rocher. Il lui tendit la pierre précieuse comme le lui avait dit la jeune fille.

— « Quel est ton souhait, ou qu'est-ce qui te manque ? », demanda le vieillard.

— « Le glaive que possède le roi de Grèce, le seul glaive au monde grâce auquel on puisse vaincre le géant noir, dit le comte ».

Le vieillard lui donna une cloche et dit :

— « Rends-toi au bois qui se trouve à droite du val de la Victoire, secoue la clochette et un cheval blanc viendra à toi. Fais ce qu'il te dira. »

Le comte remercia le vieillard, prit la cloche, se rendit au bois, secoua la cloche et vit venir le cheval blanc. Lorsqu'il se fut approché, le cheval blanc lui dit :

— « Je sais ce qu'il te faut ; saute sur mon dos ; nous avons un long voyage à faire. »

Le comte sauta et, à peine fut-il sur le dos du cheval, que celui-ci déploya, de chaque côté, des ailes et les voilà, à toute allure, en route à travers les airs. Ils allèrent jusqu'au bord de la mer. Le cheval dit alors : « Tiens-moi solidement. Voici que nous descendons sous la mer ». Il s'y lança et ils arrivèrent au-dessous des vagues. Ils allaient et allaient toujours, si bien qu'il semblait au comte qu'ils devaient vraiment être arrivés au bout du monde. À la fin, ils remontèrent et foulèrent la terre ferme. Le comte était à demi mort et ne pouvait prononcer une parole. Ils continuèrent leur route jusqu'à une haute montagne ; la montagne flambait.

— « Tiens-moi bien fort, dit le cheval. Je vais franchir cette montagne. »

Il s'enleva d'un bond et franchit la montagne. Ses sabots et la peau de son ventre étaient roussis, mais le comte arriva sain et sauf.

Ils reprirent leur route et arrivèrent au portail d'un grand château. Les murs en étaient hauts de deux fois vingt pieds. Deux grands lions étaient assis, chacun d'un côté de la porte et ils ne laissaient entrer personne s'ils n'en recevaient l'ordre du roi.

— « Maintenant, dit le cheval, mets ta main dans mon oreille gauche. Tu y trouveras un couteau bien aiguisé. Tue-moi et dépouille-moi de ma peau. Recouvre-t'en, et ainsi, tu pourras passer entre les lions. Ils ne te verront pas. Entre dans le château. Tu trouveras, à droite, un appartement où tu verras, pendue au mur, l'épée du roi. Prends-la à ton côté et reviens vers moi. »

— « Vraiment, non, jamais je ne te tuerai, après tout ce que tu as fait pour moi,

dit le comte. Et, si tu étais mort, à quoi me servirait l'épée? Je ne pourrai jamais retrouver mon chemin jusqu'au val des Victoires.»

— «Fais ce que je t'ai dit, dit le cheval. Si tu reviens avec l'épée, jette à nouveau la peau sur moi, je reviendrai alors à la vie.»

Le comte fit comme le cheval le lui avait dit, mais à contrecœur. Il le tua, le dépouilla de sa peau et s'en enveloppa lui-même. Puis il se dirigea vers l'entrée, entre les deux lions, et ceux-ci ne le virent pas. Il alla directement à l'appartement où se trouvait l'épée et l'emporta. Il revint alors et se rendit à l'endroit où il avait laissé le cheval mort. Il jeta la peau sur lui et le cheval se releva aussi vivant que si rien ne s'était passé. Il dit au comte :

— «Saute sur mon dos, il est temps de retourner.»

Le comte sauta, ils firent en sens inverse le même chemin, à travers la montagne de feu, sous la mer, par-dessus coteaux et vallées. Ils allèrent tant qu'ils arrivèrent au val des Victoires. Alors le cheval descendit jusqu'au sol, le comte mit pied à terre. Le cheval lui dit :

— «Maintenant, adieu. Puisses-tu vaincre le géant noir, et conquérir la plus belle femme qui soit au monde.»

— «Je te souhaite sept mille bénédictions, mon bon ami, dit le comte. Adieu, toi aussi.»

Là-dessus, il se rendit à la maison de la noble jeune fille. Elle eut, à le voir, la plus grande joie du monde et lui souhaita cent mille bienvenues. Puis elle lui demanda s'il s'était emparé du glaive du roi de Grèce.

— «Je l'ai, dit-il; où est le géant noir que je le provoque au combat?»

— «Attends, dit-elle, que tu aies mangé et bu quelque chose. Il ne sera ici que dans une heure.»

Le comte mangea, but, et raconta son voyage et toutes les choses merveilleuses qu'il avait vues.

À ce moment, ils entendirent venir le géant. Le comte sortit et marcha vers lui. Ils se heurtèrent :

— «Je suis ici pour te couper la tête, dit le comte.»

— «Tu plaisantes, répondit le géant. Tu ferais mieux de traire tes vaches dans le val des Génisses.

Là-dessus, ils s'attaquèrent. La jeune fille debout sur le seuil, les regardait, le cœur et la gorge serrés¹¹⁸. Si le comte portait un bon coup au géant, elle criait de joie. Le géant le remarqua et lui cria :

¹¹⁸ Littéralement : «Elle avait le cœur sur la bouche».

—« Je te donnerai bientôt des raisons de te déchirer les mains de douleur, la belle. »

—« Tu ne le feras pas, dit le comte. »

Et quelques instants plus tard, il trancha la tête du géant. La tête tenta de rejoindre le corps, mais d'un second coup, le comte la divisa en deux moitiés.

—« O, cria la tête, tu as l'épée du roi de Grèce. Tu l'as dérobée. Tu as agi traîtreusement envers moi. »

Mais la tête ne put continuer à parler, car le comte la divisa une fois encore. Il s'en prit alors au corps, le traîna jusqu'à une grande fondrière, l'y précipita et jeta des pierres dans la mare, jusqu'à ce qu'elle fut comblée jusqu'au bord.

Et voici que la nuit tomba.

Le comte entra dans la maison. On lui souhaita la bienvenue.

—« Je ne croyais pas, dit la jeune fille, que tout se serait si bien arrangé le jour où je me suis changée en biche et où tu m'as poursuivie en dehors du bois, dans le val des Génisses. Je dois te faire des excuses de ce que ce ne soit pas une biche que tu as suivi, alors, mais moi-même. J'étais soumise au pouvoir magique du géant noir, et l'on m'avait dit que rien ne pourrait rompre le charme qui pesait sur moi jusqu'à ce que le jeune comte vienne du val des Génisses au val des Victoires. Je suis fille d'un comte. Ma mère est morte et voici trois ans que mon père est tombé en combattant les ennemis. »

Le comte l'embrassa et lui demanda si elle voulait l'épouser.

—« Viens avec moi au val des Génisses, dit-il, et abandonne le val des Victoires et toute sa magie. »

—« Oui, je vais venir, dit-elle, maintenant que je suis délivrée du charme, j'ai chevaux et voitures pour nous y mener, si tu connais le chemin. »

—« Non, répondit-il, je n'ai aucune idée de l'endroit où je suis, ni du chemin que j'ai suivi pour y venir. »

—« Peut-être quelqu'un de mes serviteurs nous indiquera-t-il la route, dit-elle, car la connaissance du pays que j'avais, tant que j'étais changée en biche, a disparu dès que j'ai repris la forme humaine. Mais si Bhiorgún est là, il nous renseignera. »

Alors elle appela Bhiorgún et le vieillard aux cheveux gris entra.

—« Connais-tu le val des Génisses ? » dit-elle.

—« Oui, répondit-il. C'est là que je suis né voici deux cents ans. »

—« Demain, je veux y aller, dit-elle. Attelle-moi donc le char. »

Le lendemain, Bhiorgún vint avec un beau char attelé de quatre chevaux. Le jeune couple monta dans la voiture et la jeune fille prit tout son or et son argent,

ses pierres précieuses et ses richesses. Le vieillard parla aux chevaux et on se mit en route à toute allure. On alla jusqu'au coucher du soleil.

Alors, le comte vit, devant lui, sa vallée :

– « Me voici chez moi, dit-il, »

- « Voilà qui est bien, dit-elle, nous allons nous arrêter au bord de la vallée. »

Ils le firent et elle dit au vieillard :

– « Retourne au val de la Victoire. Je te laisse ma maison et tout ce qu'elle contient. Il n'y a guère de chances que j'y retourne jamais. »

Le vieillard s'en alla et le comte conduisit la voiture jusqu'à son propre palais. Il fut cordialement accueilli car tout le monde l'avait cru disparu.

Le lendemain, le jeune couple se maria, mais les fêtes de la noce durèrent sept jours et sept nuits et le dernier jour fut encore plus beau que le premier. Ils vécurent là-bas à leur aise, heureux et contents et eurent des fils et des filles. Ils moururent dans un âge avancé, mais une partie de leurs descendants vit encore là-bas.

Voici mon histoire finie, mais, si vous le permettez, demain, j'en aurai une autre prête.

C'est une belle histoire, et une histoire vraie, dit l'un des assistants.

– « Une belle histoire, dirent les autres. »

Là-dessus, ils se levèrent tous. La porte de côté dans le mur s'ouvrit et tous sortirent comme ils étaient entrés. La noble dame dit adieu à Diarmuid et s'en alla elle aussi. Le portier vint et Diarmuid alla dormir. Il passa la journée comme les précédentes jusqu'à ce que la nuit vînt ; il fut alors conduit dans la grande salle. La noble dame lui demanda s'il était prêt à commencer son histoire. Il dit que oui. Elle souffla dans son petit bâton d'or, les portes de côté s'ouvrirent et les douze hommes entrèrent. Près de chaque homme marchait sa femme. Ils s'assirent tous et la noble dame dit :

« Allons, commence ton histoire. »

HISTOIRE DE LA SIXIÈME NUIT

Il y avait une fois un roi vieux. Il vivait depuis longtemps dans la province d'Ulster. Il n'avait qu'un fils unique. La reine était morte à la naissance du jeune prince. Le roi aimait au-delà de toute mesure son jeune héritier, et, quand ce dernier grandit, il le laissa agir, en toutes choses, selon son caprice. Il devint gâté et était d'une malice extrême. Il jouait souvent de méchants tours aux serviteurs et aux ouvriers. Mais il ne servait à rien de se plaindre au roi : celui-ci ne donnait satisfaction à personne.

Le prince royal s'appelait Aodh¹¹⁹. Lorsqu'il eut quinze ans, il se passionna pour la pêche. Mais il ne lui suffisait pas de pêcher à la ligne dans le fleuve. Il souhaitait naviguer sur la mer. Le roi lui donna un joli bateau léger, avec voile et avirons, avec lequel il pouvait gagner la mer.

Et voici qu'un matin, il se leva de bonne heure sans que ni le roi, ni personne d'autre le remarquât. Il monta dans son bateau, hissa la voile et s'en alla jusqu'à ce qu'il arrive près du cap de l'île Eóghan. Voici qu'une tempête s'éleva et le bateau fut poussé vers un gros écueil. Lorsque Aodh leva les yeux, il aperçut sur le rocher une gracieuse jeune fille. Elle était assise, avec un miroir d'or dans une main, et, dans l'autre, un peigne, et elle peignait sa chevelure jaune comme l'or. Le fils du roi se dit qu'il n'avait jamais vu une jeune fille aussi belle que celle-là. Il s'adressa donc à elle en disant :

– « Es-tu Vénus ou l'étoile du matin ? ou bien, dis-moi pourquoi tu es ici toute seule, au matin, sur un écueil stérile ? »

– « Non, dit-elle, je ne suis rien de tout cela, je ne suis qu'une fille sans père, sans mère, sans personne sur la terre. »

– « Si, dit-il, tu viens avec moi dans le château de mon père, tu vivras toute la vie dans la joie, la richesse et le bien-être. »

Elle se leva sans rien dire et vint le rejoindre à bord du bateau. Il hissa la voile et gouverna pour sortir de l'anse et rentrer au port. Mais il n'alla pas loin. Il s'éleva une grande tempête, le petit bateau fut balancé sur le sommet des vagues, de haut en bas, comme un fétu de paille et était en danger de couler :

– « Je t'assure que j'ai regret de t'avoir prise dans le bateau, dit Aodh, car il est

¹¹⁹ Aodh = Hugues, Huon, Hue.

impossible que nous sortions vivants d'ici. Les vagues sont absolument furieuses et le vent est trop violent. »

— « N'aie pas peur, dit-elle, nous ne courons nul risque de nous noyer. Je suis une ondine, j'ai un château sous la Mer Rouge et, puisque le sort veut que tu ne puisses revenir au château de ton père, je te conduirai dans le mien. »

À peine eut-elle ainsi parlé que le bateau s'éleva sur la pointe d'une grosse vague, et, lorsqu'il en descendit l'ondine tira une petite baguette de son sein et en toucha Aodh. Au même moment, il devint un gros poisson, et voici qu'il nageait dans les vagues. Mais il ne perdit pas conscience. Le bateau fut englouti par les flots. Alors Aodh vit que l'ondine glissait près de lui. Mais à peine avait-il remarqué cela qu'une grosse baleine arriva et voulut l'avaler. Elle ouvrit la gueule et Aodh se crut perdu. Mais l'ondine frappa le monstre et lui arracha un œil. Il s'enfuit. Ils continuèrent à nager. Ils allèrent ainsi un certain temps et ils parvinrent dans un autre pays. Ce pays se trouvait sous la mer. L'ondine toucha Aodh qui reprit sa forme. La terre était belle et verte tout autour d'eux. On y voyait le soleil, la lune et les étoiles comme chez nous. Elle conduisit Aodh dans le château. Quand celui-ci regarda autour de lui, il vit les objets et les meubles les plus beaux que l'œil d'un homme ait jamais vus. Àuprès de cela, le château du père d'Aodh n'était qu'une cabane.

Le mobilier était d'or jaune antique et il n'y avait pas un pouce des meubles où ne fût enchâssée une grosse pierre, de grande valeur. L'île de Fódhla¹²⁰ tout entière n'aurait pu payer le château et tout ce qui s'y trouvait.

— « Sois ici absolument sans crainte, ni soucis, lui dit l'ondine. Personne ne s'opposera à tes volontés. Tu vas rester ici sept ans et, après ce temps, je te ferai reconduire dans ta patrie, dans le port d'où tu es parti. Et tu arriveras à temps pour revoir ton père avant qu'il ne meure. »

Elle souffla dans une petite flûte. Une foule de serviteurs parut avec de grands plats dans les mains. Ils les placèrent sur la table. Il s'y trouvait des mets, tous meilleurs les uns que les autres. Elle souffla une deuxième fois dans la flûte. Aussitôt entra un groupe de sept preux qui s'assirent à table sans prononcer une parole. Ils se mirent à manger et à boire.

— « Assieds-toi avec ces hommes, dit l'ondine à Aodh. Ils sont tous de très bonne noblesse. »

Aodh s'assit, mais il lui fut impossible de manger tant il était étonné et troublé.

Quand les preux eurent bu et mangé tout leur content, elle leur dit :

¹²⁰ Vieux nom de l'Irlande.

– « C'est un fils du roi dit Nord de l'Irlande. Son nom est Aodh. »

– « Il est le bienvenu », dirent-ils tous. Là-dessus, ils se levèrent et sortirent.

– « Tu es plein d'étonnement, dit l'ondine, à propos de ce que tu as vu ici ; tu n'as pas vu la moitié, ni le quart de toutes les merveilles de ce lieu. Il y a beaucoup de choses plus étranges à voir. Viens maintenant avec moi. Tu verras quelque chose des prouesses de mes champions, aussi bien hommes que femmes. »

Elle l'emmena sur une belle pelouse près du château. Il y avait là sept hommes et sept femmes. Elle leur dit :

– « Montrez au fils du roi qui se trouve ici quelques-unes de vos prouesses. »

L'un d'eux se rendit au château et revint avec une lance longue, forte, à la pointe acérée. Il planta dans le sol le talon de la lance. Puis il recula, sauta à vingt pieds de haut et retomba, la poitrine posée sur la pointe aiguë de la lance. Il resta ainsi quelques instants, puis fit un saut et atteignit le sol sans une blessure. Un autre sauta alors dans les airs et se laissa retomber, la bouche en bas, de telle façon que la lance pénétrât dans sa bouche et ressortit derrière sa tête. Il resta ainsi quelques minutes, puis il s'élança à terre sans blessure. Un autre homme s'élança à son tour et redescendit le dos en bas, la lance pénétra à travers sa poitrine et sortit derrière le sommet de sa tête. Il resta ainsi quelques instants puis sauta sans avoir une blessure.

Un autre sauta et retomba, la bouche sur la pointe de la lance. Il arracha l'arme du sol avec ses dents et la planta à un autre endroit.

Un homme saisit l'une des femmes qui se trouvait là, s'élança en l'air avec elle, redescendit et se tint sur un pied, debout sur la pointe de la lance. Il resta ainsi un moment et sauta ensuite en bas sans blessure, sans égratignure. Alors, ils apportèrent une autre lance et la plantèrent dans le sol, près de la première.

Deux hommes s'élancèrent en l'air et redescendirent, de façon à ce que chacun se trouvât debout sur la pointe d'une lance. Ils tirèrent leurs glaives et commencèrent à combattre de telle façon qu'une pluie d'étincelles jaillissait de leurs armes. Après qu'ils eurent combattu ainsi pendant un certain temps, ils sautèrent à terre sans une égratignure.

Alors, vint le tour des femmes, et elles firent exactement la même chose que les hommes.

Aodh était dans un profond étonnement de tout ce qu'il voyait.

– « Que penses-tu de ma troupe d'hommes et de femmes ? » dit l'ondine.

– « J'avais bien souvent entendu parler des Fenians¹²¹ d'Irlande, dit Aodh, mais

¹²¹ Troupe légendaire de preux.

jamais ils n'ont accompli de pareilles prouesses. Et les femmes sont aussi habiles que les hommes. »

Elle conduisit alors Aodh dans le château, dans un splendide appartement ensoleillé, et lui montra une foule de choses, toutes plus belles et plus étonnantes les unes que les autres. Elle lui demanda s'il aimait la musique.

— « Mais, certainement, dit-il, et chez moi, j'ai une belle harpe. »

— « Si tu sais jouer de la harpe, dit-elle, je vais t'en donner une, ou, si tu préfères, je vais envoyer chercher la tienne. »

— « Vraiment, je préférerais la mienne, dit-il, je ne sais pas, en effet, si je peux tirer une musique harmonieuse d'une harpe à laquelle je ne suis pas habitué. Mais comment feras-tu chercher la mienne ? »

— « Attends un instant », dit-elle. Et elle fit sonner une petite clochette. À l'instant, un petit homme apparut devant eux.

— « Va, lui commanda-t-elle, et rapporte-nous la harpe qui se trouve dans le château du roi d'Ulster, dans la chambre du fils du roi. »

Elle ouvrit la fenêtre et le regarda s'éloigner aussi vite que souffle le vent de mars. Au bout d'une heure et demie, il était déjà revenu avec la harpe.

— « Sur mon âme, voilà un bon messager », dit Aodh,

— « Puisque tu as maintenant ta harpe, dit-elle, allons dans la salle de musique. »

Elle sortit et Aodh la suivit. Elle le conduisit dans une belle et vaste salle où il y avait plus de deux fois vingt joueurs d'instruments.

Ils avaient tous les instruments de musique qu'une oreille ait jamais entendus et qu'un œil ait jamais vus. Il y avait des harpistes, des joueurs de viole, des joueurs de fifre et une foule d'autres musiciens. Le chef d'orchestre s'inclina profondément devant l'ondine.

— « Voici le fils du roi d'Ulster, lui dit-elle. Il aime beaucoup la musique. Jouez-lui quelque chose. »

Ils commencèrent à jouer la musique la plus charmante qu'une oreille ait jamais entendue. Aodh pensait en lui-même que, même au ciel, il n'y avait pas de musique pareille. Quand ils eurent fini de jouer, l'ondine dit à Aodh :

— « Que penses-tu de mes musiciens ? »

— « Ce sont les meilleurs du monde, » répliqua-t-il.

— « Maintenant, je voudrais t'entendre, » dit-elle.

— « Vraiment, je ne ferais que me rendre ridicule en jouant devant toi ma pauvre musique, après des sons aussi délicieux que ceux que l'on vient d'écouter. Mais, puisque tu le désires, et que tu as envoyé chercher ma harpe, je veux faire de mon mieux. »

Il commença à jouer, mais sa musique n'était qu'un bruit informe, comparé au jeu des autres musiciens.

Quand il s'arrêta, elle lui dit :

— « Tu joues bien, mon ami, mais tu joueras mieux avant que tu prennes le chemin du retour. »

Alors, elle le conduisit dans un splendide jardin. Les rameaux des arbres baissaient le sol sous le poids des fruits. Il y avait là aussi des fleurs telles que Aodh n'en avait jamais vu de pareilles. Il fut rempli d'admiration et fit l'éloge du jardin, mais il ne dit rien d'autre.

Un soir, tous les héros étaient assis à table, et l'ondine, au milieu d'eux, sur son siège d'or. Alors un champion noir entra et commença à dire :

— « Noble dame, je suis un héraut de l'ondine de la mer Noire. Elle t'adresse, par ma voix, un défi. Elle te somme de fixer avec combien de paladins tu viendras la combattre, où et quand aura lieu le combat. »

— « Je combats avec sept preux ; que le lieu du combat soit Leithbhior, au pays d'Eóghan, dans l'Irlande du Nord, et la date, demain soir. Porte ce message à ta reine ».

L'ondine ne laissa rien voir de ses sentiments aussi longtemps que le héraut fut devant elle. Mais, dès qu'il fut parti, une profonde tristesse grandit en elle :

— « Les preux de l'ondine de la mer Noire ne sont jamais vaincus, dit-elle, et je crains que, demain, ma troupe de paladins et moi-même tombions au cours du combat. Mais il n'y a nul moyen d'y échapper. »

— « Je connais fort bien, dit Aodh, l'endroit où le combat doit avoir lieu et je voudrais y assister si tu y consens. Mais que Dieu ne permette pas qu'il t'arrive aucun malheur ».

— « Trouve-toi là-bas, dit-elle. Et si nous tombons au cours du carnage, prend ton bateau qui est à l'ombre du rocher où tu me vis pour la première fois. »

Et voici comment les preux passèrent la nuit. Un tiers de la nuit à chanter, un tiers occupé avec des histoires de Fenians, un tiers à se reposer tranquillement, à sommeiller ou à dormir profondément, jusqu'à ce que le soleil se leve le lendemain. Ils passèrent la journée à aiguiser leurs armes et à préparer leur équipement pour le combat.

Puis ils se mirent en route et ils emmenèrent le fils du roi. Personne ne peut dire quel chemin ils prirent, mais tout d'un coup, ils se trouvèrent tous réunis près de Leithbhior, une demi-heure avant minuit.

L'ondine de la mer Noire les attendait déjà avec ses sept preux. Ils ne se saluèrent pas et ne prononcèrent pas une parole. Ils tirèrent leurs armes. Trois heures durant, ils se livrèrent un combat terrible. À la fin, l'ondine de la mer Noire et

les siens prirent le dessus et tuèrent les sept paladins qui leur étaient opposés et, avec eux, l'ondine. Ils jetèrent alors les cadavres dans la rivière voisine. Puis ils s'en allèrent, laissant Aodh seul. Et lui pleurait amèrement sur ses amis.

Lorsqu'il revint à lui, il se mit en route et ne s'arrêta pas avant d'avoir atteint l'île d'Eóghan, l'endroit où, tout au début, il avait rencontré l'ondine. Il y trouva son bateau à l'ombre de la falaise comme l'ondine le lui avait dit. Il hissa la voile et mit le cap sur le port natal.

Lorsque son fils fut revenu, le roi fut dans la plus grande joie, car il avait, comme tout le monde, pensé que son fils était mort.

Ils organisèrent une grande fête au château. Elle dura sept jours et sept nuits. Depuis ce temps-là, Aodh n'approcha plus jamais de la mer. Jamais un pêcheur ou un navigateur ne passa à proximité de la falaise de l'Ondine dans l'île d'Eóghan, jamais, depuis ce temps-là jusque maintenant. Et jamais ils n'iraient là-bas, ni pour or, ni pour argent.

Et voilà mon histoire.

– « C'est une bonne histoire, » dirent-ils tous !

– « Et une histoire vraie », dit quelqu'un.

Tous se levèrent. Le mur de côté s'ouvrit. Ils sortirent comme ils étaient entrés, chacun ayant sa femme à côté de lui.

Alors le portier entra et la noble dame quitta la pièce.

Le portier emmena Diarmuid et lui donna à manger et à boire.

Puis Diarmuid alla se coucher.

Il passa le jour suivant comme ceux qui avaient précédé. Lorsque vint le soir, il fut appelé dans la grande salle. La noble dame pointa sa flûte d'or à ses lèvres et siffla. Le mur de côté s'ouvrit une fois encore et les mêmes personnes entrèrent, chaque homme ayant à son côté sa femme, et chaque femme portant un petit enfant sur sa poitrine.

Ils s'assirent et la noble dame dit à Diarmuid de commencer son histoire.

Diarmuid commença donc ainsi :

HISTOIRE DE LA SEPTIÈME NUIT

Il y avait un homme qui s'appelait Colm O'Ruairc et habitait près du Mont aux Dames. Sa femme était morte le jour de son mariage. Elle était morte si subitement que beaucoup de gens s'étaient dit que Colm était pour quelque chose dans sa mort, qu'il n'avait rien désiré que la dot de sa femme et qu'il voulait en épouser une autre.

Et voici qu'un jour Colm s'en fut aux montagnes pour couper de quoi faire des balais. Et il vit une superbe truie en train de fouiller au pied d'un arbre.

— « Sur mon âme ça, c'est une truie, se dit-il. Je ne sais absolument pas à qui elle peut appartenir. Je l'achèterais volontiers. »

Il s'approcha davantage pour mieux l'examiner. Mais elle se sauva, courant entre les arbres.

— « Il faut que j'arrive à découvrir à qui elle appartient, dit Colm. Je n'y renoncerais à aucun prix. »

Il fit une botte de ses balais et voulut rentrer directement chez lui. À ce moment il vit une vieille avec un manteau rouge qui venait vers lui du bas de la montagne.

— « Dieu te bénisse, bonne femme », dit Colm.

Mais la vieille ne lui répondit rien, et il crut qu'elle était sourde. Lorsqu'elle fut plus proche, il éleva la voix, et lui demanda si elle ne saurait pas, par hasard, à qui appartenait la truie qu'il avait vue sur le coteau, alors qu'il faisait des balais.

— « Elle est à moi », dit la vieille.

— « Il me manque une truie, commença Colm, et je l'achèterai volontiers si elle est à vendre. »

— « Je veux bien te la céder, si tu me promets de la traiter amicalement », répondit-elle.

— « Certainement, je te le promets, et de bon cœur. Je t'en donne ma parole, je ne ferai jamais rien à son égard qui ne soit amical. »

— « Elle est, d'habitude, un peu sauvage, dit la vieille, et peut-être bien qu'elle sera un peu sur l'œil tant qu'elle ne sera pas habituée à ta maison. Mais si tu lui donnes largement à manger, tu auras là une truie de tout repos. »

— « Je te suis bien reconnaissant, dit Colm. De la première portée, qu'elle aura, je t'en apporterai la moitié. »

– « Bien, bien, » dit-elle, et elle se mit à appeler : « Gouri, Gouri, » et voilà que la truie arriva, courant vers elle, du milieu du bois.

– « Maintenant, Siubhan¹²², dit la femme à la truie, va-t-en habiter chez cet homme. Il te traitera en ami et je n'ai plus rien à te donner. »

Alors la truie rejeta ses deux oreilles en arrière, courut à Colm, et frotta son groin contre lui pour faire voir qu'elle l'accompagnerait volontiers.

Il partit donc, poussant la truie et, lorsqu'il fut arrivé à la maison, il lui donna à manger en quantité.

Le lendemain, il lui fit un beau petit abri à porcs derrière et contre la maison, et tous les jours elle partait fouiller et revenait le soir.

Un soir, elle ne sortit pas de son abri comme elle le faisait d'ordinaire. Lorsque Colm alla la voir, il constata qu'elle avait près d'elle une portée de porcelets. Ils étaient vingt et un.

– « Ma parole, ça c'est bien ! voilà une truie qui rapporte, dit Colm. Si je réussis à élever tous les cochons, j'en aurai onze et j'en porterai dix à la vieille. »

Le soir, il donna à la truie beaucoup de farine d'avoine, et, avant d'aller se coucher, il en redonna encore.

Le matin suivant, il en prit encore soin. Puis il se rendit aux Monts pour raconter à la vieille que la truie avait vingt et un porcelets.

Il parcourut les hauteurs de haut en bas, de long en large, mais pas moyen de voir la vieille !

– « Peut-être est-elle morte », se dit-il. Il revint à la maison et était extrêmement heureux de penser que, désormais, il aurait tous les porcelets pour lui seul. Il était très gentil envers la truie, et elle envers les pourceaux.

Au bout de quelques mois, ceux-ci étaient de taille à être vendus. Il les mena au marché et en retira beaucoup d'argent.

Environ un mois plus tard, la truie s'en alla et s'en retourna aux montagnes.

Quand elle revint, Colm remarqua qu'elle mettrait bas de nouveau. Cela l'étonna beaucoup. Le lendemain, lorsqu'il regarda dans l'abri à porcs, elle avait des petits. Cette fois, il y en avait trente et un.

– « Sur mon âme, dit Colm, je n'ai jamais vu une telle quantité de porcelets d'une seule portée. Et ils sont aussi gros que s'il n'y en avait qu'une portée peu nombreuse ! »

L'un d'entre eux seulement était petit et chétif, mais c'était le plus gentil de tous. Il était noir et blanc, et bleuté, marqué d'une étoile au front. L'étoile était

¹²² Jeannette.

jaune comme l'or. Lorsqu'il eut sept jours, il ne laissa plus approcher de la truie aucun porcelet jusqu'à ce qu'il fût rassasié.

Colm raconta l'histoire à son voisin. Celui-ci lui dit qu'il n'avait jamais entendu dire qu'une truie eût à la fois autant de petits : « Je suis sûr, ajouta-t-il, que la truie n'est pas capable de les élever. »

– « Elle les élèvera bien, dit Colm, je lui donne tellement de farine d'avoine et de lait de beurre. »

– « C'est la truie la plus extraordinaire que j'aie jamais vue », dit le voisin.

Lorsque les porcs eurent deux mois, Colm les conduisit au marché, sauf le petit cochon bigarré. Il en retira gros. Dans toute la portée, il n'y avait pas d'autre, mâle que le petit tacheté. Il s'appelait « Dómhnaillín »¹²³. Quand les autres porcs eurent été vendus, Dómhnaillín commença à se développer de plus en plus et la truie l'aimait énormément.

Trois mois après sa seconde portée, la truie alla de nouveau dans les montagnes.

Quand elle revint, Colm vit qu'elle allait de nouveau mettre bas.

– « Je voudrais bien savoir ce que tu fais dans les montagnes, dit Colm, et j'aurai l'œil sur toi la prochaine fois que tu iras là-bas ».

Le lendemain, lorsqu'il se leva, il vit Dómhnaillín assis tout seul au dehors de la loge à porcs, et, lorsqu'il regarda dans l'abri, il vit que tout le sol était complètement couvert de petits cochons. Il y en avait quarante et un.

– « Sur mon âme, dit Colm, une pareille portée a quelque chose de louche. La truie ne sera pas capable d'en élever la moitié. Je vais en noyer dix. »

Là-dessus, il prit une hotte et y fourra dix des petits cochons ; il était en train de les mettre sur son dos quand la truie sauta, d'un bond, par-dessus le mur de l'abri, essaya d'attraper la hotte avec son groin et parla ainsi :

– « Où veux-tu aller avec mes enfants ? »

Il s'en fallut de peu que Colm ne tombât à la renverse tant il fut effrayé et surpris. Il fut incapable de proférer une parole.

– « Ah ! reprit-elle, tu ne t'es pas contenté du profit que tu as retiré de mes porcelets. Tu te proposais d'en tuer une partie, sans penser à moi, mais voulant seulement gagner davantage. »

Dès que Colm retrouva la parole, il répondit :

– « Sur ma parole et sur mon âme, ce n'est pas parce que je méprisais ni toi, ni tes cochons de lait, que je me disposais à les noyer. Mais je craignais que tu ne

¹²³ Dómhnaillín : diminutif de Daniel, cf. Daniélou.

pusses les élever. C'est l'habitude chez nous, quand une truie a une quantité de porcelets, d'en noyer une partie. »

— « Sache donc que si j'avais cent petits à la fois, je pourrais tous les élever sans te devoir ni une bouchée, ni une gorgée de quoi que ce soit, » dit la truie.

— « Maintenant, j'esais que tu n'es pas une truie ordinaire, mais jusqu'aujourd'hui, je ne le savais pas encore, dit Colm, et j'espère bien sincèrement que tu accepteras mes excuses pour ce que j'ai fait. »

Alors le jeune cochon Dómhnaillín prit la parole et dit :

— « Tu n'as pas d'excuses ; tu es un homme cupide ».

— « Sors, dit la truie, va, mon fils, et pousse trois cris aussi forts que tu le pourras ».

Dómhnaillín sortit : il poussa trois cris si haut, que tout le monde put l'entendre dix milles à la ronde.

Avant qu'il ait poussé son troisième cri, ils virent arriver vers eux, au galop, un grand troupeau de porcs qui criaient aussi fort qu'ils pouvaient. Colm pensa qu'il n'y avait pas dans toute l'Irlande un seul cochon qui manquât au rendez-vous.

Ils arrivaient au galop, comme s'ils eussent été des chevaux de course, et, loin en avant d'eux, comme s'il eût été leur chef, allait un gros verrat.

Il se précipita sur Colm et lui passa entre les jambes. Il l'enleva sur son dos et Colm se trouva à califourchon, la tête tournée vers la queue de l'animal. Le verrat revint prendre la tête de la troupe avec tous les autres porcs à ses trousses. Il se dirigea vers les montagnes et les cochons le suivirent. Colm criait, se désolait, appelait à l'aide. Mais il n'y avait aucun secours à attendre. Tout le troupeau arriva au pied de la montagne. La truie prononça une parole que Colm ne comprit pas ; la paroi de la montagne s'ouvrit et tous s'y enfoncèrent en courant.

La montagne se referma derrière eux : Colm fut jeté à terre et perdit connaissance. Lorsqu'il revint, à lui, il était étendu sur le sol dans un palais splendide. Une foule d'hommes, et de femmes, parlant et riant entre eux, allait de-ci, de-là. Mais on ne voyait pas un seul porc. Colm se leva, s'assit sur une chaise et les considéra longtemps.

Si longuement et si attentivement qu'il les regardât, il ne reconnut personne. À la fin, une vieille femme vint à lui, s'arrêta et lui dit :

— « Colm O'Ruairc, ne te souviens-tu plus de moi ? »

— « Oui, maintenant, je me souviens, Noble Dame. N'est-ce pas toi qui m'as donné la truie, là-bas sur les montagnes ? »

— « Oui, dit-elle, mais penses-tu au grand tort que tu as voulu lui causer, lorsque tu es parti pour aller noyer ses porcelets ? Maintenant, tu vas payer. Voici

que tu n'as plus ni truie, ni cochons de lait, et par-dessus le marché, te voilà bien loin de chez toi.

— « Que voulez-vous faire de moi ? dit Colm. Il n'est pas possible que vous veuillez m'enfermer ici. Combien de temps voulez-vous me garder ici ? »

— « Dix ans, dit-elle, soit un an pour chaque petit cochon que tu as voulu noyer..., et là-dessus, elle s'en alla.

— « O malheur, Dieu tout-puissant¹²⁴, dit Colm, malheureuse créature que je suis ! »

Il était si fatigué qu'il tomba à la renverse sur une sorte de lit qui se trouvait dans un coin de la pièce et il s'enfonça dans le sommeil. Il ne s'éveilla que le matin du surlendemain et ne remarqua rien, d'abord. Tout d'un coup, il vit le verrat, debout au-dessus de lui. L'animal posa une patte de devant sur Colm et, en un instant, le changea en verrat.

Colin dut alors sortir avec le grand verrat et toute la bande de porcs et ils le chargèrent de déterrer de la nourriture pour les truies. Il n'était pas seul à travailler ainsi. Tous les verrats devaient s'occuper de la nourriture des truies. Toute la journée, il était au travail. Et, chaque nuit, il redevenait homme et n'avait ni faim ni soif, bien qu'il ne fît qu'un repas par vingt-quatre heures, la nuit, repas qui, encore, ne méritait pas qu'on en parlât.

Et voici qu'un jour, alors qu'il fouillait, comme c'était son habitude, un autre porc vint à lui et commença à lui parler :

— « Colm O'Ruairc, ne me reconnais-tu pas ? »

— « Certainement non, répondit Colm. »

— « Il n'en est pas de même pour moi, dit le porc. Ah ! Malheur, j'ai de bonnes raisons pour te connaître. J'ai eu le malheur de t'acheter un cochon de lait. Sans cela je ne serais pas forcé d'être aujourd'hui ici où il n'y a pas un homme ou une femme qui ne t'ait acheté des porcelets et qui, sans toi, ne serait pas ici. »

— « O malheur, dit Colm, mais qu'y faire ? N'ai-je pas été trompé tout comme vous : c'était une truie ensorcelée qu'on m'a donné là. Mais je ne savais pas, pourtant, qu'elle le fût, avant qu'il fût trop tard pour moi. »

À ce moment, ils ne purent continuer leur conversation, car ils virent venir le grand verrat et eurent peur. Mais, chaque jour, quelqu'un d'autre surgissait devant lui. Colm était à nouveau reconnu et on ne lui faisait pas précisément des compliments ! Chacun pensait en lui-même que Colm O'Ruairc était la cause et l'origine du grand malheur qui les avait tous atteints, et tous lui souhaitaient

¹²⁴ Traduction proposée par Douglas Hyde, de préférence à la traduction littérale : « O Roi des miracles ».

mille maux. Il essaya de leur exposer la vérité et leur assura que ce n'était absolument pas de sa faute, absolument pas, mais ils ne l'écoutaient pas.

Il lui fallait endurer d'amers tourments de la part de tous ceux qui le reconnaissaient et chaque jour lui apparaissait long comme une année.

À force de fouiller perpétuellement, il avait le nez écorché et enflé et qui saignait souvent. Voilà donc quelle était sa vie : le jour, cochon, il fouillait ; la nuit, il était homme, jusqu'à ce que les dix années fussent passées.

Un jour, le grand verrat vint à lui et commença ainsi :

— « Demain matin, je te laisserai sortir. Mais si tu racontes à âme qui vive que tu as vécu dix ans dans le Mont aux Cochons, je reviens te chercher et tu resteras toujours ici. »

Lorsque Colm se réveilla le lendemain, il se trouva dehors, sur le versant de la montagne. Il n'avait aucune idée du chemin qu'il devait prendre pour revenir à la maison.

Il alla devant lui, de plus en plus loin, jusqu'à ce qu'il arrive à une maisonnette qui se trouvait au bord d'une rivière. Il entra et demanda à la maîtresse du logis si elle pouvait lui indiquer la route du Mont aux Dames.

— « D'où viens-tu ? lui dit-elle, où es-tu né ? où as-tu été élevé ? »

— « Je suis né et ai été élevé près du Mont aux Dames, mais je ne peux pas te dire d'où je viens. »

— « Et moi, je devine d'où tu viens, dit-elle, et je n'ai nulle pitié de toi. Tu n'as qu'à suivre ton nez écorché et si tu t'égaras, démolis ton guide. »

— « Suis-je assez malheureux ! » dit Colm.

Il s'en alla et marcha jusqu'à ce qu'il arrive à une autre maison. Un homme se trouvait debout dans l'embrasure de la porte et Colm lui demanda le chemin du Mont aux Dames.

— « Si tu cherches des dames, dit l'homme, il y a ma grand-mère qui est assise dans le coin de la maison. Je vais te la donner. »

— « Je n'ai pas envie de plaisanter, répondit Colm, mais je te serai reconnaissant, si tu me remets sur le bon chemin. »

— « Tu es un drôle de type ! dit l'homme. Mais si tu parles sérieusement, je vais te montrer le chemin. »

Alors il le guida et lui donna d'autres indications.

Dès que Colm se trouva sur le bon chemin, il se hâta autant qu'il put.

Il marcha jusqu'au coucher du soleil et, à la fin, il atteignit sa maison quand la nuit, tombait déjà. Mais, ô douleur ! ce n'était plus une maison. Les chevrons du toit avaient été balayés par le vent, le pignon et une partie du mur de côté étaient écroulés ! Colm se rappela fort bien qu'il avait mis en sûreté, dans un

trou, derrière l'âtre, l'argent que lui avait rapporté la vente des petits cochons. Il s'en s'était souvenu dès l'instant où il avait abandonné le Mont aux Cochons. Il se mit à rechercher l'endroit de la cachette. Il n'y eut pas une pierre qu'il ne remuât. Il trouva le sac d'argent c'était très bien, mais il n'y avait dedans ni or, ni argent. Rien que des petits cailloux brillants.

Colm était dans une situation désespérée. Il n'avait ni maison, ni abri, ni or, ni argent, et les voisins ne le recueilleraient certainement pas dans leur maison, car ils savaient tous très bien à quoi s'en tenir sur son compte.

Il passa la journée sur le talus, près de sa maison écroulée.

—« O malheur! malheur! se disait-il, c'est pitié que je ne sois pas mort! »

Il était en train de penser à ce qu'il pourrait bien faire, quand il entendit une voix derrière lui, dire: « Viens par ici, tu trouveras des amis. »

Il suivit la voix, et la voix allait toujours devant lui, et il la suivait toujours jusqu'à ce qu'il arrive au château des Elfes, au pied du Mont des Dames.

À peine avait-il franchi le talus qu'il entendit un grand tohu-bohu et une troupe de cavaliers galopa vers lui, pénétrant dans l'enceinte. Un homme de grande taille se trouvait avec eux et semblait être leur chef. Ils se rassemblèrent autour de lui, et le grand cavalier leur dit: « Voici Colm O'Ruairc, qui a passé dix ans dans le Mont aux Cochons. Il n'a ni maison, ni or, ni argent, ni un seul ami qui lui donne abri pour la nuit. Je crois qu'il convient que nous lui aidions. »

—« Certainement, nous lui aiderons, » dirent les autres.

Alors le chef marcha vers lui et dit:

—« Je te donne une bourse d'or qui, de toute ta vie, ne se videra jamais. Mais tu dois nous faire la promesse de ne dire à âme qui vive que tu as été ici et as vu, dans cette enceinte, la troupe des Elfes.

« Une chose encore: Ne crains plus rien à propos des porcs enchantés. Ils n'auront plus désormais aucun pouvoir sur toi. Je sais que le grand verrat t'a fait des menaces avant que tu quittes la montagne. Mais, maintenant, il ne peut plus rien contre toi. Et voici le conseil que je te donne: Va-t-en d'ici, n'importe où, où l'on ne te connaît pas. Installe-toi là-bas et passes-y gaiement ta vie. Quand tu arriveras à la fin de la vie terrestre, je viendrai te chercher pour t'unir aux Elfes dans mon palais enchanté. Adieu. » Colm fit la promesse que lui demandait l'Elfe, lui dit adieu, et s'en fut.

Il s'installa à vingt milles de son lieu natal. Il s'acheta un beau terrain et s'y bâtit une jolie maison. Comme il avait beaucoup d'argent, il ne manqua pas d'amis. Il passa sa vie de façon agréable. Chacun lui offrait plaisirs et affection, car il était hospitalier, libéral et aimable pour les pauvres.

Il avait atteint quatre-vingt-dix ans quand il mourut. La veille de sa mort, il

raconta toute son histoire à un homme capable de l'écrire. Celui-ci l'écrivit, avec soin telle qu'elle était sortie de sa bouche. Je vous l'ai racontée aujourd'hui, telle que je l'ai entendue de la bouche de mon grand-père.



... Maintenant, nobles dames et honorable assistance, j'ai terminé mes histoires, et je vous dis, à tous, adieu. Je sais que mon père et ma mère doivent être dans l'inquiétude depuis que je les ai quittés et je veux retourner vers eux demain matin. Toutes les histoires que je vous ai racontées sont vraies, mais je regrette vivement de ne pouvoir vous donner de témoignage de leur vérité.

... Un homme noir, de haute taille, qui se trouvait assis au milieu de l'assemblée, se leva :

— « Tu ne resteras pas longtemps sans témoignage, dit-il. Je suis « Cure-moi-la-dent » et chaque mot que tu as raconté sur moi, dans l'histoire de la première nuit, est vrai. »

Un second se leva à son tour ; c'était un vieillard :

— « Vraiment, c'est moi qui suis Goban, dit-il, et c'est moi qui ai bâti Baile-an-Clair. Il ne s'est pas écroulé et ne s'écroulera jamais et le houx desséché par le temps est le Roi des arbres. Et chaque parole qu'il a prononcée est vraie. »

Là-dessus, deux autres hommes se levèrent. Le plus âgé prit la parole :

— « Je suis le roi manchot qui épousa la fille du porcher, et voici mon fils qui a été tué par le « Chevalier au Glaive », et chaque mot prononcé à mon sujet est vrai. » Un autre se leva et dit :

— « Je suis Páidin a Bláca : je suis l'innocent qui se laissa envoyer chez la « Vieille aux Chats. » Chaque mot de l'histoire est vrai. »

Deux autres se levèrent. Le plus jeune dit :

— « Je suis le jeune comte de la Vallée, et voici le géant noir, que j'ai tué dans le val des Victoires, et chaque mot de l'histoire est vrai. »

Un autre homme se leva et dit :

— « Je suis le fils du Roi de l'Irlande du Nord. C'est moi qui suis allé sous la mer, avec l'ondine. Et l'histoire est vraie. »

Alors un neuvième homme se leva et dit :

— « Je suis Colm O'Ruairc, l'homme dont vous avez entendu cette nuit les aventures et les courses dans le Mont aux Cochons, et chaque mot de l'histoire est vrai. »

Là-dessus, il se fit pendant quelque temps un silence général. Il y avait encore là trois autres hommes qui ne s'étaient pas levés et n'avaient pas encore parlé. Ils étaient grands, de fière mine, leur vue inspirait l'étonnement. Chaque nuit,

ils avaient intrigué Diarmuid, car il lui semblait qu'ils n'étaient pas comme les autres. Il aurait été trop content de savoir qui ils étaient. À la fin, le plus âgé des trois se leva et dit :

— «Voici Oscar et Ossian. Ils disent qu'il y a longtemps qu'ils n'ont pas entendu meilleur conteur de légendes que celui qui vient de nous raconter les sept histoires. Jamais Fionn Mac Cumhaill ne laisse un poète ou un conteur le quitter sans récompense. Cet homme mérite d'être remercié pour les sept belles histoires qu'il nous a racontées. Cette bourse, pleine d'or, est pour lui. Elle le rendra riche pour toute sa vie. Et maintenant, conteur, continua-t-il, en regardant Diarmuid, quand prendra fin ta vie terrestre, tu seras le bienvenu dans mon château enchanté, à Almhan, en Leinster. Je suis Fionn Mac Cumhaill. »

Diarmuid prit la bourse avec gratitude en formulant des remerciements et se préparait à partir quand la noble dame commença à parler :

— «Il y a plus de soixante-dix ans que je suis dans cette maison, dit-elle, avec l'espoir d'obtenir des nouvelles de mon amant le Chevalier au Glaive. Mais aucun bruit ne pénétra jusqu'à moi, aucune nouvelle, jusqu'à ce que j'en aie reçu de ce conteur. Maintenant, je suis sûre d'avoir un renseignement exact sur l'endroit où il se trouve et sur le moyen de le racheter. Demain, je quitterai cette maison et, ô Fionn Mac Cumhaill, le Chevalier au Glaive et moi, nous serons unis demain soir dans ton château enchanté en dessous de Almhan.

Diarmuid n'en entendit pas davantage. Un lourd sommeil s'empara de lui. Lorsqu'il s'éveilla, le soleil était déjà haut dans le ciel. La maison était déserte. La noble dame et le portier, les beaux meubles qui garnissaient la maison, tout avait disparu et Diarmuid n'en revit jamais rien, jamais, de toute sa vie.

Mais il avait dans la main une grosse bourse d'or et il revint chez lui, riche.

Son père et sa mère lui souhaitèrent de tout cœur la bienvenue. Ils lui demandèrent où il avait été. Mais Diarmuid était malin, il ne leur raconta rien.

Quelque temps après, son père et sa mère moururent, et Diarmuid épousa la fille d'un fermier et se bâtit une belle maison. Il fut très riche pendant le reste de sa vie et laissa une postérité de fils et de filles.

Maintenant, il repose près de Fionn, dans le château des Elfes, mais une partie de ses descendants vit encore au pays de Galway.

Table des matières

CONTES IRLANDAIS

I	Le Prêtre et l'Évêque.....	5
II	Conn se réfugie auprès des chèvres.....	10
III	Seâghan Tinncear.....	13
IV	Le chevalier aux tours d'adresse.....	18
V	Le garçon qui avait été longtemps sur [le sein de] sa mère.....	24
VI	Carbad Cruaidh, Cos Luath, Iosgad Lâidir et Giolla gan Sûilibh.....	30
VII	Tomâs Fuilteach de Bûrca.....	36
VIII	La mort de Tomâs Fuilteach de Bûrca.....	43
IX	L'aigle au plumage d'or.....	47
X	Le fantôme de l'arbre.....	53
XI	Le Roi du Désert noir.....	58
XII	Le fils du fermier et le bidet vert.....	69
XIII	Le taureau tacheté.....	76
XIV	Coirnîn des ajoncs.....	85
XV	La garde des pluviers dorés.....	91
XVI	Comment Diarmuid eut son grain de beauté.....	97
XVII	La jeune femme qui refuse de répondre.....	100
XVIII	La vieille de Gleann-na-mBiorach et le taureau noir.....	104
XIX	Jean aux deux moutons.....	108
XX	La vieille de Bêara.....	114
XXI	Le Lutin Noir et le Géant Rouge.....	118
XXII	Goll et la grande Femme.....	123
XXIII	Le Petit, le Chaudronnier et l'Ane noir.....	126
XXIV	La première guerre qui arriva en Irlande.....	133
XXV	La fille du roi de Gleann-an-Uaignis.....	137
XXVI	Murchadh, fils du roi de Leinster.....	145
XXVII	Caoilte aux longs pieds.....	151
XXVIII	Fionn Mac Cûmhaill et la Femme rouge.....	157
XXIX	Le fils du roi d'Irlande et le Chef-Magicien aux tours d'adresse.....	162
XXX	La Cane rouge.....	170
XXXI	La vieille de Bêara et le grand Donnchadh Mac Mânais.....	180
XXXII	Caoilte aux longs pieds.....	188
XXXIII	Les trois fils du fermier.....	196

CONTES IRLANDAIS

XXXIV	Seâghan le berger et son maître	204
XXXV	La fille de la vieille de Bëara	208

CONTES IRLANDAIS MODERNES

I	Tadhg O'Cathain et le cadavre	213
II	Monachar et Manachar	225
III	Le joueur de cornemuse et le lutin	229
IV	Hélas, sans moi, à l'Ouest	232
V	Les trois questions	234
VI	La vieille aux longues dents et le fils du roi	237
VII	Le chevalier aux tours d'adresse	240
VIII	Vient-Souvent	242

LES SEPT NUITS DU CONTEUR

La semaine du conteur véridique	244
Conte de la première soirée	246
Histoire de la seconde nuit	250
Histoire de la troisième nuit	257
Histoire de la quatrième nuit	264
Histoire de la cinquième nuit	270
Histoire de la sixième nuit	276
Histoire de la septième nuit	282



© Arbre d'Or, Genève, août 2001
<http://www.arbredor.com>

Illustration de couverture : *The lake Isle of Innisfree*, Lough Hil, comté de Sligo, © Joe Cornish, D.R.
Composition et mise en page : © ATHENA PRODUCTIONS/DMi